

Remarques historiques et critiques faites dans un voyage
d'Italie en Hollande dans l'annee 1704. Contenant les moeurs
... de la Carniole, Carinthie ...

Jacques le Sincere
Cologne 1705

Signatur: 48.X.14

Barcode: +Z15631760X

Zitierlink: <http://data.onb.ac.at/ABO/%2BZ15631760X>

Umfang: Bild 1 - 566

Nutzungsbedingungen

Bitte beachten Sie folgende Nutzungsbedingungen: Die Dateien werden Ihnen nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke zur Verfügung gestellt. Nehmen Sie keine automatisierten Abfragen vor. Nennen Sie die Österreichische Nationalbibliothek in Provenienzzangaben. Bei der Weiterverwendung sind Sie selbst für die Einhaltung von Rechten Dritter, z.B. Urheberrechten, verantwortlich.

Hinweis: Das Dokument enthält hinterlegte Textdaten, die eine Suche in der Datei ermöglichen. Diese Textdaten wurden mit einem automatisierten OCR-Verfahren ermittelt und weisen Fehler auf.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

48.X.14

XLVII. X. 14.

Greschot, Capinir

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

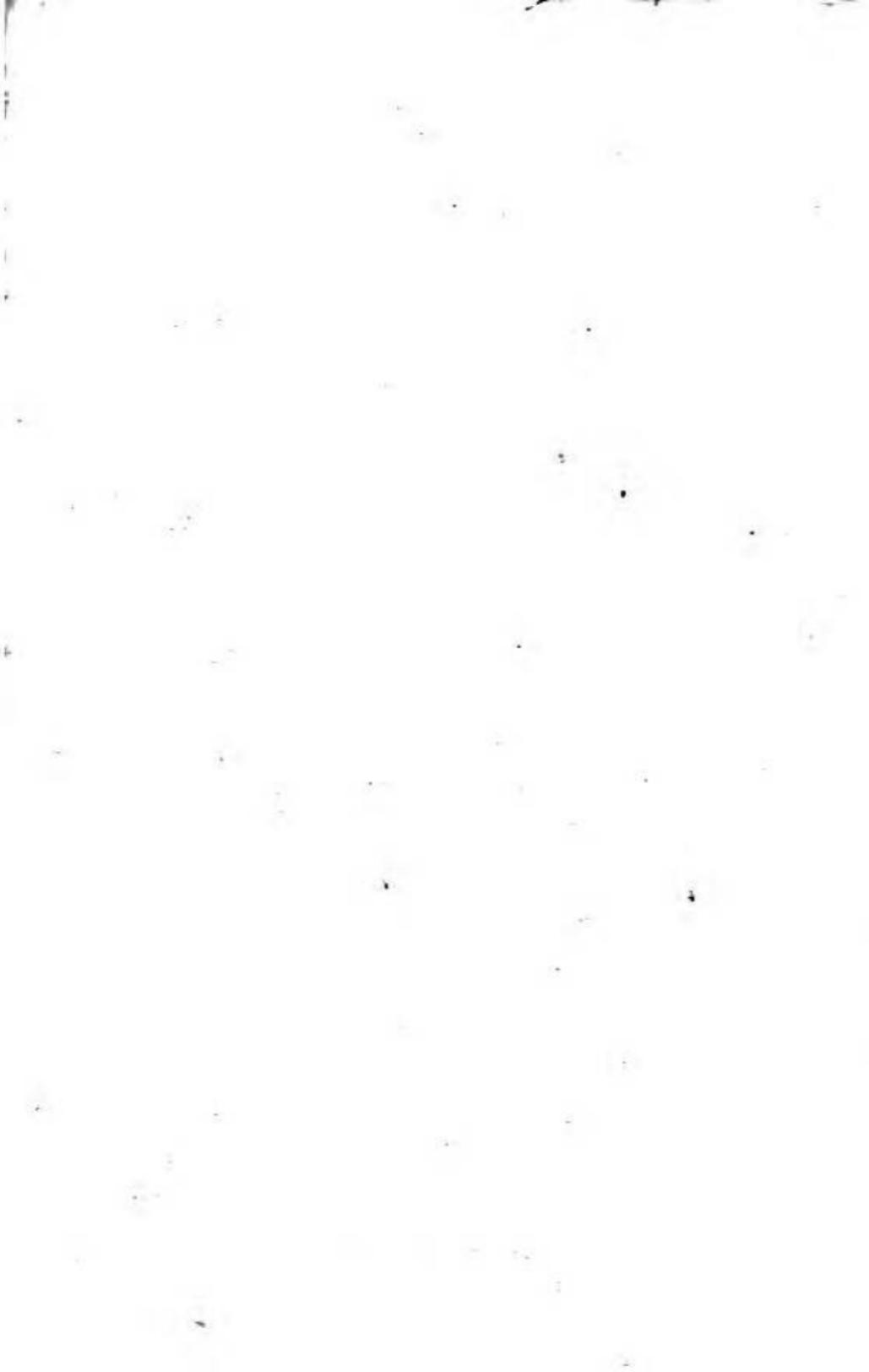
48.X.14

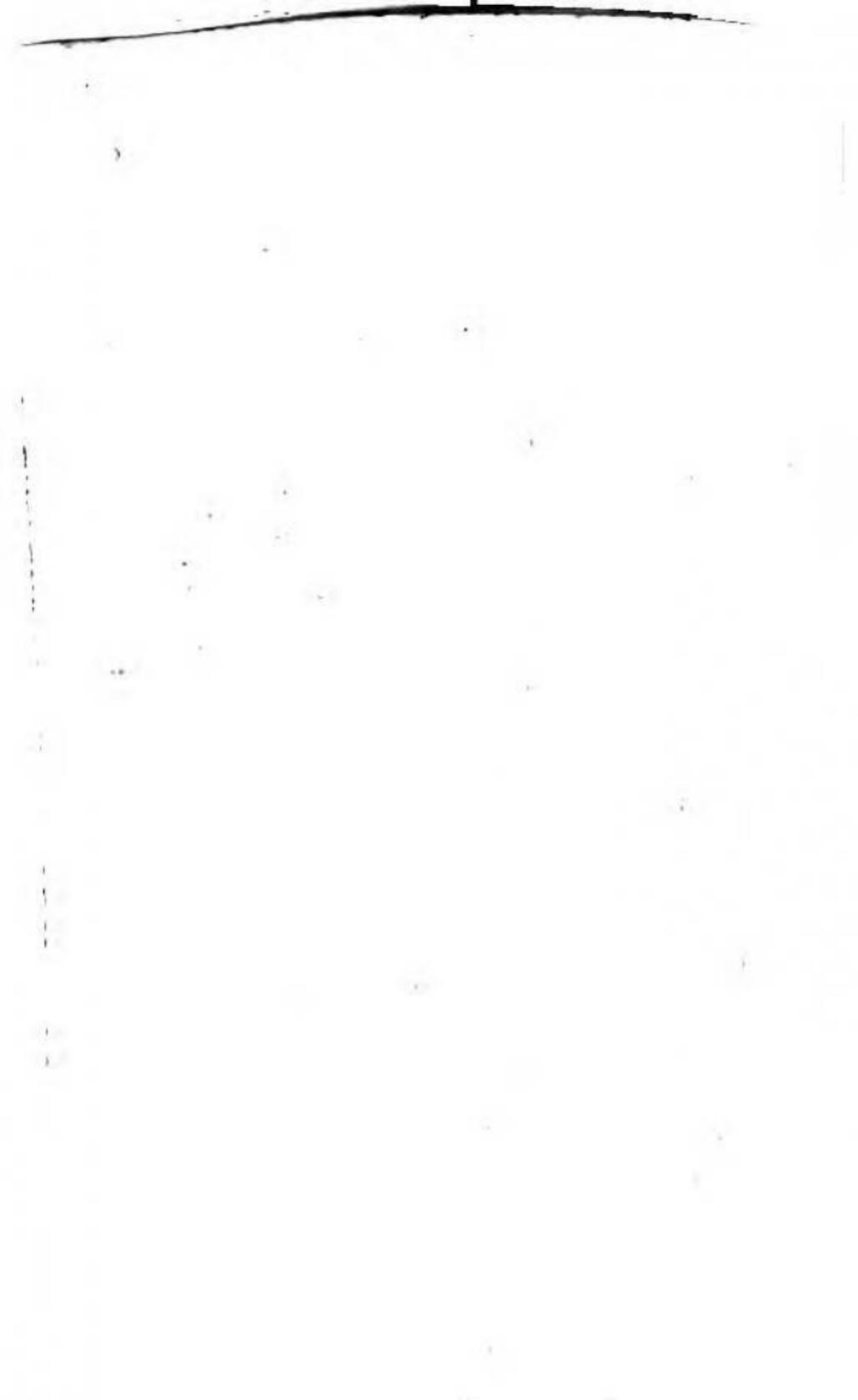


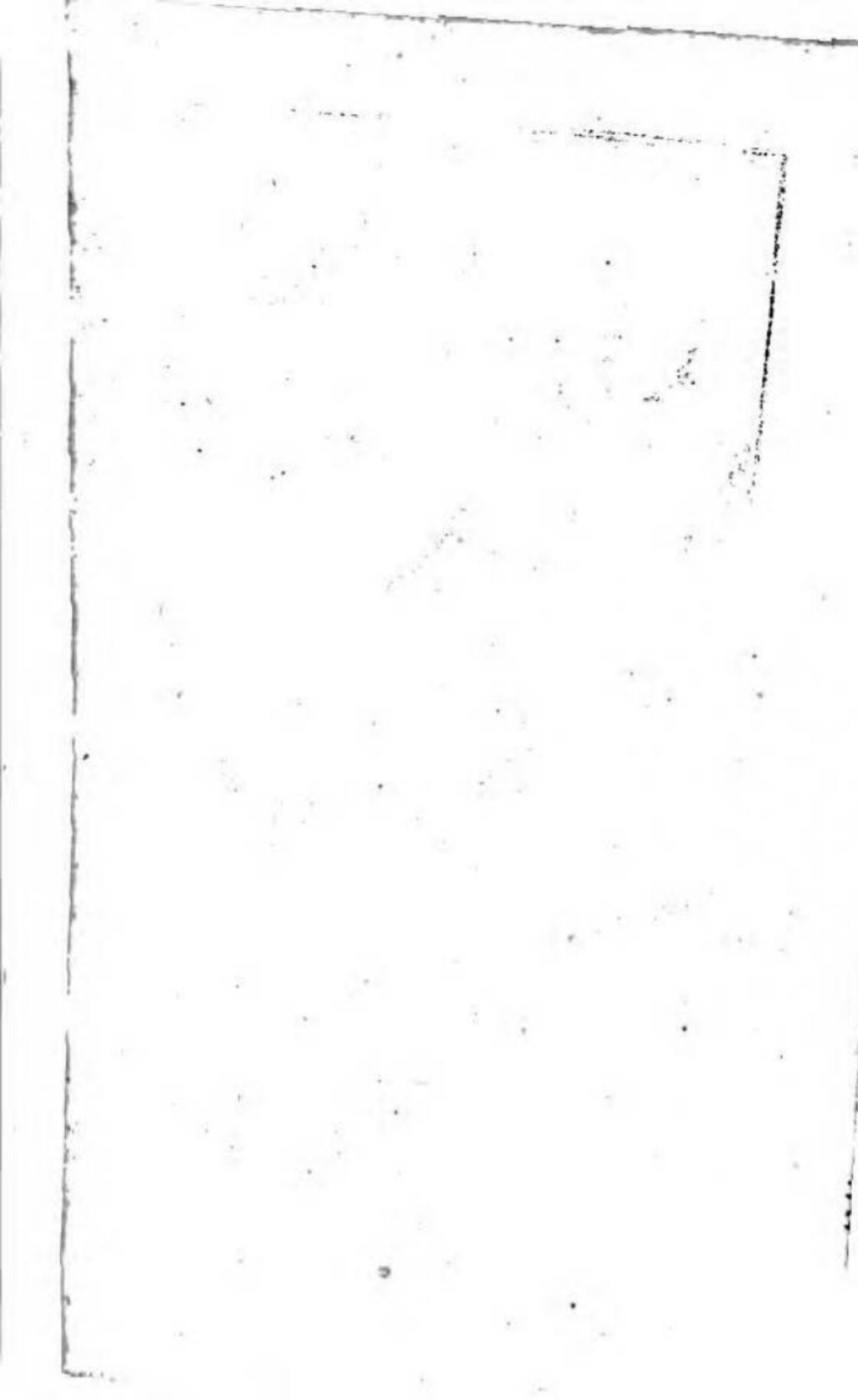
XLVII. X. 14.

Gesch. Lafonie

11-1273









A AMSTERDAM
chez JACQUES DESBORDES.

REMARQUES HISTORIQUES

E T

CRITIQUES.

*Faites dans un Voyage d'ITALIE en
HOLLANDE dans l'Année 1704.*

Contenant les Mœurs, Interêts, & Religion, de la

CARNIOLE, CARINTHIE, BAVIERE, AUTRICHE, BOHEME, SAXE, & DES ELECTORATS DU RHIN.

Avec une RELATION des Differens qui partagent aujourd'hui les CATHOLIQUES ROMAINS dans les PAIS-BAS.

T O M E P R E M I E R.



A COLOGNE,
Chez JAQUES LE SINCERE.

M. D C C V.





P R E F A C E.

VOici encore un Voyage après tant d'autres, qui ont vû le jour. Ce n'est pas une grande louange pour nôtre siècle qu'on prenne tant de plaisir à lire des inutilitez, dont la plûpart de ces livres sont remplis. Mais qu'y faire? On aime à savoir des détails, & des particularitez, qui ne nous interessent nullement, & on néglige l'étude des choses qui pourroient contribuer à former nôtre esprit & nos mœurs. La fable de l'Ane plût davantage

F R E F A C E

aux Peuples d'Athènes, que les discours instructifs que lui faisoit le Philosophe, qui le convainquit par le récit de cet Apologue de son peu de jugement. L'Auteur publiant donc cet Ouvrage ne prétend pas de faire un grand régal au public, mais de donner quelque amusement, avec tant d'autres aux curieux, qui voudront bien prendre la peine de le lire, & qui ne se rebute-
ront pas de la lecture de beaucoup de pauvreté. Il y en a sans doute dans son livre, mais peut-être y a-t-il encore d'autres choses qui ne paroîtront pas tout à fait telles par rapport à leur matière. On y lit une ébauche assez circonstan-
tiée

P R E F A C E.

tiée de l'état des lieux dont il parle, & des personnes considérables, qui y sont, dont au moins la connoissance reviendra à quelque chose, puis qu'on aime toujours un peu à connoître ceux qui donnent le branle aux affaires du monde, ou qui y expriment en quelque façon; leur situation par rapport à la guerre présente, n'y est pas oubliée, mais on n'en parle que selon les notions communes, ou un peu moins que communes, sans toutefois en garantir l'entière vérité, qui ne doit être connue que de bien peu de personnes, & celles-ci selon les meilleures règles de leur bonne conduite, ne doivent être com-

P R E F A C E.

prises de personne. Il y est parlé de quelques Provinces, dont on ne voit pas trop de Relations, & par tout l'Auteur s'est si scrupuleusement attaché à ne rien dire que de bien connu, & de vrai, que peut-être dans ce qu'il touche, & qui a été traité par d'autres leur donnera-t-il lieu de se fâcher (s'ils vivent encore) contre la facilité, qu'ils ont eû à croire & à écrire des choses, qui ne subsistent que dans l'imagination & la mauvaise foi de ceux qui les ont trompés. Car enfin que pourroit répondre aujourd'hui p. e. M. Misson à ceux qui le feroit réfléchir sur les pauvretes qu'il rapporte çà & là dans son Voyage d'Italie,

&

P R E F A C E.

& qui font rire les Lecteurs un peu instruits, non pas des sottises incroyables dont il s'est chargé, mais de la crédulité avec laquelle il les a reçû? Il reconnoit lui-même qu'il s'apercevoit qu'on le trompoit en beaucoup de choses: pourquoi cette connoissance ne le rendoit-elle pas plus retenu à croire ce qui choquoit les lumières les plus foibles du bon sens, & les notions les plus communes de la raison? La fable p. e. de l'Ane de Verone, dont il décrit les voyages, l'heureuse fin, l'apothéose, & les honneurs religieux, qu'il assure qu'on lui rend en cette Ville, est-elle pardonnable à un homme, qui ait le moindre discernement:

P R E F A C E.

ment: Et n'estoit-il pas plus naturel de traiter le Marchand François, qu'il dit lui en avoir fait le récit, de frippon, qui cherchoit à lui en imposer, que de prendre pour des Anes (car ils le seroient, & seroient encore plus qu'ànes) tout ce qu'il y a de gens sages & habiles, tant Ecclesiastiques que Séculars dans Verone, qui verroient & souffriroient les mommeries & les superstitions sacrilèges, avec lesquelles il écrit qu'on le porte en procession comme une chose sacrée?

Peut-être répondra-t-il ce qu'on entend quelquefois dire à quelques-uns de Messieurs les Protestans, que tout ce qu'ils reprochent aux Catholiques Romains

P R E F A C E.

Romains est vrai, mais que la honte qu'il y a de l'avouer fait qu'ils n'en veulent pas convenir. Si Monsieur Misson est dans ce sentiment, il n'y a rien à lui repliquer, car aucune réplique ne le satisfera. On ne laissera pas cependant de lui dire, que le mal pour lui, & pour tous ses semblables, qui font le voyage d'Italie, est qu'allant dans ce pais-là avec la disposition d'y trouver une riche matière, de quoi railler les usages de l'Eglise Romaine, ils ne manquent jamais de trouver à point nommé dans les meilleures Villes une quantité d'ex-crocs, tous prêts à leur en conter pour leur argent, ou comme pouvoit être ce François,

des

P R E F A C E.

des Protestans cachez, ou des gens sans Religion, lesquels dans les occasions de décharger leurs cœurs en liberté avec des étrangers ennemis de la croyance & du culte Romain, en usent à peu près comme les galans rebutez, qui pour se venger du mépris que quelque femme aura fait d'eux se consolent à en dire tout le mal qu'ils peuvent.

On a voulu toucher cette bévue particulière de Monsieur Miſſon pour préparer les Lecteurs à recevoir avec équité, ou du moins à suspendre leur jugement, quand ils verront les sentimens combattus en quelques endroits de ce Livre: ce qu'il paroît qu'on peut d'autant plus raisonnablement exiger que ce
n'est

P R E F A C E

n'est pas seulement dans les choses qui regardent la Religion, que Monsieur Misson s'est laissé tromper; en quoi on pourroit croire qu'il y a été disposé par quelque prévention particulière de son zele, mais dans des choses qui ne regardent que des faits sans conséquence, comme ce qu'il dit des Isles de Venise, & de mille particularitez qu'il rapporte de cette Ville & de plusieurs autres, desquelles à coup sûr il a été très-mal informé. Cette tromperie est quasi inévitable à un étranger qui écoute le premier venu, tant par ce que celui-ci est souvent mal informé lui-même, que parce que ces prétendus antiquaires voulant se donner carrière, & débiter des singu-

P R E F A C E.

singularitez, ne se mettent pas toujours fort en peine si ce qu'ils disent est vrai ou non.

Cette facilité à débiter bien des choses apocriphes n'est nullement particuliere à Monsieur Miffon. On a entr'autres les courtes d'un Voyageur dans *les Anecdotes de Pologne*, qui quoi qu'il assure d'avoir parcouru quasi tous les pais dont il parle avec la diligence des postes, ne laisse pas cependant d'assurer positivement de plusieurs lieux avec une frase, qui semble lui avoir servi de formule générale pour s'exprimer, que ce sont des *Villes bien bâties, ceintes d'assez bonnes murailles, ornées de places, & de fontaines*. En quoi on ne fait bonnement ce qu'il a prétendu,

P R E F A C E.

du, puis que c'est en quelque façon se moquer de ses Lecteurs que de vouloir leur persuader d'avoir eu assez de temps en courant la poste pour examiner & reconnoître les choses, dont il parle si affirmativement, quand d'ailleurs l'évidence dément toutes ces assurances. Qu'y a-t-il de plus pauvre p. e. que de dire que *Fach*, très-méchante Bourgade dans la Hesse, est *une Ville très-bien bâtie, ornée de places & de fontaines*, & soutenir ailleurs avec la même confiance que *Milan est une grande Ville mal percée, mal bâtie, les maisons basses, & les rues étroites*? En parlant ainsi ne donne-t-on pas sujet de croire qu'on n'écrit que pour se jouer; & amuser le monde

de

P R E F A C E.

de de fables, l'évidence contraire confondant ces fortes de Relations, dont le décri retombe par un contre-coup nécessaire sur celui, qui les débite, sans avoir averti auparavant qu'il ne faisoit qu'un Roman & non pas une Histoire ?

Ce n'est pas qu'on prétende de décrier absolument un livre parce qu'il y a dedans quelques pauvretes, mêmes grossières, puis qu'il peut y avoir dedans beaucoup d'autres choses bonnes : mais enfin on n'a pas tort de se plaindre de ce mélange du bon & du mauvais, qui fait qu'on ne fait le plus souvent à quoi s'en tenir, quand on lit des choses ainsi alterées, les unes reconnues pour fausses disposant les esprits

P R E F A C E.

à ne plus recevoir, les autres qu'il craint devoir être marquées au même coin.

L'Auteur en se déclarant avec cette ingénuité contre quelques Ecrivains n'a pas sujet de s'attendre qu'on le ménage lui-même, aussi ne demande-t-il grâce que pour la forme & le style de son Ouvrage, qui pourroient être meilleurs. Il garantit tous les faits qu'il rapporte conformes à la plus exacte vérité, abandonnant les conjectures & les raisonnemens sur les affaires du temps à la bonne foi de ceux de qui il les a appris, c'est à dire de cette partie du monde, qui se mêle d'en raisonner

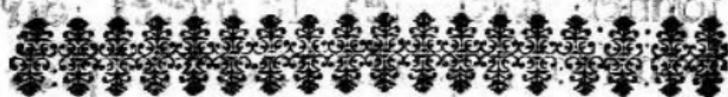
**

sonner

P R E F A C E.

sonner avec les lumieres du bon sens, qu'elle croit les plus justes, quoi que peut-être elles ne soient pas toujours les plus vraies.

MATIE-



MATIERE

D E

LA PREMIERE

LETTRE.

T O M E I.

| | |
|---|-------|
| D Epart de Venise. | 1 |
| Qualité de cette Ville. | 2 |
| Embarquement pour Trieste. | 2 |
| Réflexion sur la Ville d'Aquilée, & les causes de sa décadence. | 3 |
| Etat présent de son Patriarchat. | 4 |
| Adresse des Venitiens pour se conserver cette dignité. | 5 |
| Description de Trieste & de son port. | 6 |
| Les dégats qu'y ont causé les François dans cette guerre. | 12 |
| Qu'est-ce que la Mesola, entretien des provisions militaires des Imperiaux en Italie. | 7 |
| Les vins de Proseco naissent dans le Territoire de Trieste. | 7 |
| Cette Ville est Episcopale & a un Château. | 8 |
| Dépend du Gouvernement de Gorice. | 8 |
| Istrie, & cause du partage de cette Province | entre |

T A B L E

| | |
|---|-------|
| <i>entre l'Empereur & la République de Venise.</i> | 9 |
| <i>Place que l'Empereur tient sur la mer Adriatique.</i> | 9 |
| <i>Souveraineté prétendue sur cette mer par les Vénitiens, combien maltraitée par les François dans cette guerre.</i> | 10 |
| <i>Cause de leur patience dans cette occasion.</i> | 11 |
| <i>Les Anglois & les Hollandois offrent à l'Empereur de lui faire un port sur le Golfe, & d'y introduire leur commerce.</i> | 12 |
| <i>Pourquoi l'affaire est négligée.</i> | 13 |
| <i>Qualité du Pais depuis Trieste à Lubiane.</i> | 15 |
| <i>Hommes d'un aspect farouche, & leur langage Esclavon.</i> | ibid. |
| <i>Les Barques dont on use sur le fleuve Laubac.</i> | 16 |
| <i>Description de la Ville de ce nom, où de Lubiane.</i> | 17 |
| <i>Ecrivisses d'une grandeur singuliere dans la riviere.</i> | 18 |
| <i>Evêché de Lubiane par qui fondé.</i> | 18 |
| <i>Qui en est Evêque, & ses bonnes qualitez.</i> | 19 |
| <i>Les emplois qu'il a eus, & son envoi à Rome à quelle occasion.</i> | 20 |
| <i>Etat du Chapitre de cette Eglise, & des Curés du Diocese.</i> | 24 |
| <i>Et plaisant équivoque pris par l'Auteur à leur occasion.</i> | 25 |
| <i>Usage des pénitences ou châtimens publics, pour les débauches publiques observé en ce pais.</i> | 26 |
| <i>Gouvernement du Pais.</i> | 28 |
| <i>Personnes de qualité résidens à Lubiane.</i> | ibid. |
| <i>Cloîtres. Adresse d'un Moine de S. François, qui trompa les Dominicains dans des Thèses soutenues depuis peu à Rome, & qui fit du bruit à cette Ville.</i> | 29 |

DES MATIERES.

Matiere de la deuzième Lettre.

- Départ de Lubiano, & accident survenu à la première journée, qui faillit à déconcerter le Voyageur.* 32
- Coûtume de faire débauche au Cabaret pour se réjouir de la Consécration d'un nouveau Prêtre.* 36
- Continuation d'un très-mauvais temps & encore plus mauvais chemin.* ibid.
- Arrivée à Villac. Description de cette Ville.* 38
- Le séjour qu'y fit Charles-Quint à quelle occasion.* ibid.
- Gimund jolie Ville de la même Province de Carinthie.* 39
- Les montagnes continuent jusque dans le país de Saltzbourg, fermé par une espèce de Forteresse, qui en rend l'entrée inaccessible.* 40
- Verfen Châteaun, lieu de la détention d'un Archevêque de Saltzbourg, & pourquoy.* 41
- Chasse défenduë sous de grandes rigueurs en ce pays.* 42
- Halle petite Ville de cette Principauté renommée pour ses Salines, qui font encore une partie des richesses de la Baviere.* 44
- Maniere toute particuliere dont on tire ce sel d'une montagne voisine, qu'on visite par curiosité.* 45
- Mines de cuivre.* 51
- Grande Brasserie de l'Archevêque de Saltzbourg au sortir de Halle.* 52
- Considérations sur la biere, & les vins d'Allemagne.* ibid.

T A B L E

| | |
|---|---------|
| Heilbron lieu de délices des Archevêques. Sa description. | 53 |
| Celle de la Ville de Saltzbourg. Ce n'est plus l'ancienne Juvavia, dont la situation est aujourd'hui un marais inutile. | 54 |
| La Ville a des anciennes, & de nouvelles fortifications. | 55 |
| Son Château a manqué d'être surpris depuis peu par l'Electeur de Baviere, à quelle fin. | 56 |
| Sa Cathédrale très belle Eglise a une très-bonne Musique. | 58 |
| Les prérogatives de l'Archevêque. Ses suffragans, & dispute si l'on doit compter entre ceux-ci l'Evêque de Passau. | 59 |
| Quelques particularitez touchant les suffragans. | 61 |
| Les qualitez de l'Archevêque sciant, & de son Gouvernement. | 63 |
| Chapitre, & de ses prérogatives. | 63 |
| Cause de quelque désunion qui régné entre lui & l'Archevêque. | 64 |
| Dispositions à faire un Coadjuteur énanonies & pourquoi. | 65 |
| Autre Chapitre de Sous-Chanoines ou Chapelains des premiers. | 67 |
| S. Rupert premier Patron de Saltzbourg. | 68 |
| De S. Maxime, & autres premiers Apôtres de ce pays. | 69 |
| Riche Abbaye, dont le Prélat, & les Moines étoient autrefois le seul ou premier Clergé de la Ville. | 70 |
| Jean Staupitz Provincial de Luther fut Abbé de cette Abbaye & son Histoire. | 71 |
| Université de Saltzbourg regentée par des Benedictins, & fréquentée par la Noblesse des Provinces voisines. | 72 |
| | College |

DES MATIERES.

| | |
|--|-------|
| College Noble nouvellement bâti à Saltzbourg. | 73 |
| Et Ordre d'une Chevalerie particuliere sous le nom de S. Ruperts de même institué par le vivant Achevêque. | ibid. |
| Les régles ou loix de cet Ordre. Eglises, Palais, belles maisons, & bâtimens singuliers de Saltzbourg. | 74 |
| Considérations sur l'état présent de cette Ville & Principauté. | 77 |

Matiere de la troisiéme Lettre.

| | |
|---|-------|
| Quelques particularitez Historiques touchant les Maisons d'Autriche, & de Baviere, & les premieres causes de leur alienation. | 78 |
| Raisons qui semblent obliger celle de Baviere à bien vivre avec celle d'Autriche, comme ont fait plusieurs Princes Bavarois. | 80 |
| Causes des dernieres désunions. | ibid. |
| La conduite de l'Electeur devant, & dans la suite de cette guerre. | 82 |
| Ses progresz, & ses pertes, & quelques considérations dessus. | 83 |
| Passau Ville Episcopale. | 87 |
| Son Evêque, ses qualitez, & les emplois de celui-ci. | 88 |
| La Ville renduë à l'Electeur de Baviere a fait murmurer de lui. | 89 |
| Lintz sur le Danube, jolie Ville. Son Gouvernement le premier de l'Autriche. | 90 |
| Description de la Ville de Vienne, de ses Faubourgs. | 91 |
| La Ville peu gardée, Pleine de Palais & de belles maisons. | 93 |
| Ses Eglises. Description du Dôme, & de sa Tour | |

TABLE 211

| | |
|--|-------|
| Tour, de quelques autres, & d'autres monumens publics de dévotion. | 95 |
| Qualitez du peuple de Vienne. | 101 |
| Sa dévotion extraordinaire vers une image de N. D. | ibid. |
| Ce qu'on dit du Clergé. | 103 |
| Mémoire du P. Marc d'Aviano Capucin rendu célèbre par l'Empereur. | 103 |
| Insulte des Mécontents d'Hongrie à la Ville de Vienne. | 104 |
| Qu'on a enfin entouré d'une ligne, à quelle occasion. | ibid. |
| Bonnes qualitez de l'Empereur, & principalement sa piété envers Dieu. | 107 |
| Il aime la Musique. | 108 |
| Sa vie extrêmement réglée. | 110 |
| Les audiences qu'il donne, sujettes à quelques inconveniens. | ibid. |
| Qualitez de l'Imperatrice. Son indifférence pour la Musique, & les ornemens. | 112 |
| Manières du Roi des Romains. | 113 |
| De la Reine, & quelques particularitez de l'un & de l'autre. | 115 |
| Et des Archiduchesses. | 117 |
| De quelques Ministres étrangers. | 118 |
| Sujets d'alienation entre les Cours de Rome, & de Vienne. | ibid. |
| Situation de celle-ci par rapport aux troubles de Hongrie. | 121 |
| Et à l'éloignement du Duc de Bavière. | 122 |
| Grande liberté à Vienne de parler des affaires publiques. | 123 |
| De la Bibliothèque de l'Empereur. | 24 |
| De l'Université de Vienne, & des études de cette Ville. | 125 |

Matiere

DES MATIERES.

Matiere de la quatrième Lettre.

| | |
|--|-------|
| Description de la Ville de Prague. | 127 |
| De la Cathédrale de cette Ville. | 128 |
| Le Bienheureux Jean Nepomucene y est révéré. | ibid. |
| L'histoire de ce Saint. Sepultures d'autres personnes qualifiées en cette Eglise. | 129 |
| Autres Eglises de Prague. | 130 |
| Beau pont sur la Molda, & monuments de pieté qui se trouvent dessus. | ibid. |
| Juifs de Prague importuns & effrontez. | 131 |
| Cristaux de Boheme, négoce de cette Ville, & richesse de quelques Seigneurs particuliers. | 132 |
| Ceux-ci ne sont point aimez de leurs sujets & pourquoi? | 133 |
| Danger qu'a couru la Boheme du côté de l'Electeur de Baviere. | 134 |
| Prague n'est point entierement fortifiée, & il n'y a aucune Forteresse dans tout le Royaume, & quelle en est la cause. | ibid. |
| Facilité qu'auroit l'Empereur à regagner l'affection des peuples, & à trouver de grandes ressources dans ce Royaume. | 135 |
| Soûlevement pratiqué à Prague il y a quelques années, & les suites qu'il eut. | 136 |
| Mines d'argent en Boheme. | 137 |
| Abondance de poissons dont elle nourrit l'Autriche. | ibid. |
| Le Terrain y est brûlé, & à faute d'eau, produit pour cela du grain noir, & de mauvais goût, qui se trouve encore dans la biere. | 138 |

T A B L E

| | |
|---|-------|
| <i>Pays universellement plein avec peu de bois.</i> | ibid. |
| <i>Le langage y differe de l'Alleman.</i> | ibid. |
| <i>Digression sur le Pays & les mœurs des anciens</i> | |
| <i>Éclavons.</i> | 139 |
| <i>D'où vient l'origine du mot Esclave.</i> | 140 |
| <i>Guerre des Bohemiens pour l'usage de la Coupe</i> | |
| <i>dans l'Eucharistie.</i> | 140 |
| <i>Nouvelles opinions reçues en Boheme, mais qui</i> | |
| <i>en sont aujourd'hui bannies.</i> | 141 |
| <i>Miserables Auberges dans la Boheme.</i> | 141 |
| <i>Znaim, & Egra Villes de Boheme, leurs qua-</i> | |
| <i>litez.</i> | 142 |
| <i>Difficultez de voyager à présent par la Boheme,</i> | |
| <i>& plaisante aventure arrivée à l'entrée de</i> | |
| <i>Prague à cette occasion.</i> | ibid. |

Matiere de la cinquième Lettre.

| | |
|---|-------|
| <i>Quelques particularitez du terroir de la Saxe.</i> | 146 |
| <i>Maniere de voyager en Saxe.</i> | 147 |
| <i>Les Saxons ont autrefois beaucoup fait parler</i> | |
| <i>d'eux.</i> | 148 |
| <i>Forteresse de Konigsstein.</i> | ibid. |
| <i>Sa description. Le Comte Beuchling y est rete-</i> | |
| <i>nu prisonnier, & pourquoi?</i> | 149 |
| <i>Dresden capitale de la Saxe.</i> | 150 |
| <i>Le Palais Ducal en partie brûlé. Singularité des</i> | |
| <i>bâtimens de la Ville.</i> | 151 |
| <i>Les Saxons à présent un peu alienez de l'affection</i> | |
| <i>envers leur Prince, & les causes de cet éloi-</i> | |
| <i>gnement.</i> | 152 |
| <i>L'Électeur devenu Roi de Pologne traversé à</i> | |
| <i>sort dans son Gouvernement.</i> | ibid. |
| <i>Réponse</i> | |

DES MATIERES.

- Réponse à un livre, qui le charge des sujets de la guerre.* 153
- La prévention de l'Auteur de ce livre, qui dissimule ce qui est certainement à l'avantage de la cause du Roi.* 154
- Son élection dans les formes.* ibid.
- Les divisions de la Noblesse causée & maintenüe par la France, véritable source des maux de ce Royaume.* 155
- Les Cours de Rome & de Vienne impliquée mal à propos dans cette affaire.* 156
- Leurs véritables intérêts tout contraires à ces embarras. L'Empereur n'a point exclus la famille Sobieski du Trône.* 159
- La France convaincuë au contraire de l'avoir persecuté & du vivant du feu Roi, & de l'avoir desservi dans l'élection.* ibid.
- La Catholicité sincere du Roi.* 161
- Et calomnie de l'Auteur contre le Pape Innocent XII. d'inclinations toutes contraires à celles, qu'il lui impute.* 162
- Autre pauvreté du même Auteur, qui croit que l'intérêt de la Pologne est de rechercher l'alliance de France préferablement à celle de l'Empereur, pour se défendre du Turc, & que l'assistance prêtée à celui-là pour la délivrance de Vienne, est la premiere ruine des Polonois.* 164
- Les intérêts reciproques consistent à se secourir mutuellement.* ibid.
- Réponses aux predictions mal fondées de l'Auteur sur la ruine prochaine de la Pologne, tant qu'elle ne chassera pas le Roi Auguste.* 169
- Juste défense de celui-ci, & concours de la France avec ses ennemis pour l'opprimer. L'exemple des Hongrois ne doit point porter les Polonois à la revolte.* 170

T A B L E

Matiere de la fixième Lettre.

| | |
|--|-------|
| <i>Description de la Ville de Leipsic & de sa foire.</i> | 172 |
| <i>La quantité incroyable de Marchands & de denrées qui y concourent.</i> | 173 |
| <i>Porte des chevaux Allemans. Achapt qui s'en fait à Leipsic pour le service des Princes de l'Empire, & droit réservé à l'Electeur de choisir le premier.</i> | 174 |
| <i>Personnes de qualité venues à la foire.</i> | 176 |
| <i>Et de Moines qui y viennent queter à l'occasion d'assister les Marchands Catholiques.</i> | 177 |
| <i>Université de Leipsic.</i> | ibid. |
| <i>Gloîtres & Eglises Catholiques qui restent encore entiers à Leipsic, mais détournés à d'autres usages.</i> | ibid. |
| <i>Des Bibliothèques de la Ville.</i> | 178 |
| <i>Celle du Senat riche entre autres livres de Versions de l'Escriture en toutes langues.</i> | 179 |
| <i>D'un Alcoran magnifiquement écrit en lettre d'or & relié de même.</i> | ibid. |
| <i>De beaucoup de Manuscrits.</i> | ibid. |
| <i>Piété du Docteur Cremonin justifiée par une lettre dont on rapporte un extrait.</i> | 181 |
| <i>D'un riche Cabinet de Médailles anciennes & nouvelles.</i> | ibid. |
| <i>De plusieurs machines Mathématiques, dont quelques-unes sont décrites, & d'autres raretez.</i> | 182 |
| <i>Discours incident des Mumies, & de leurs inscriptions, des mœurs des Anciens Egyptiens, qui pourroient bien ne pas répondre à tout ce qu'on en dit.</i> | 184 |

DES MATIERES.

- Tableaux dans cette Bibliothèque, & considéra-
tion sur celui de la femme du Docteur Luther
qui s'y trouve. 188
- Digression sur les motifs ordinaires du changement
des Prêtres & Moines Catholiques Romains. 189
- Description de la Maison de Ville. 190
- De la place qui est devant & qui sert aux bou-
tiques de la foire. 191
- Des Marchands Liegeois & du genie de cette
nation portée vers la France, quels peuvent
en être les motifs. ibid.
- Grande attention de la France à se faire des par-
tizans par tout, & quelques moyens particu-
liers qu'elle employe pour cela. 192
- La Hongrie pervertie par le moyen d'une Reli-
gieuse. 197
- Certains Religieux plus dangereux que les autres.
ibid.
- Description du lieu de la Bourse, & ses orne-
mens. 199
- Cabinets avancez sur la rue dans quasi toutes les
maisons de Leipfic tout vitrez, de même que
les façades, ce qui paroît impropre. 200

Matiere de la septième Lettre.

- Reconnoissance des honnêtetez reçues par l'Auteur
de Monsieur le Docteur Goltz. 201
- Les bonnes qualitez & savoir de cet homme, un
des Auteurs qui travaillent aux Acta Erudi-
torum de Leipfic. 202
- Les promenades hors de la Ville. Description de
celle qui est la plus commune. 203
- Des deux Jardins de Messieurs Bosius pleins des
choses

T A B L E

- choses les plus rares, particulièrement celui de l'aîné de ces Messieurs dans lequel on assure qu'il a dépensé jusqu'à cent mille écus.* 204
Orangeries, grottes, Cabinets, volieres, viviers, allées, arbres de toute sorte de fruits, & des plus rares, eu égard au pays, comme de figues, raisins, amandes, & même des plantes de cannelle, de camphre, d'aloë, & autres plus singulieres. 205
Description d'une plante particuliere, qui ne fleurit qu'au bout de sept ans & meurt après avoir donné ses fleurs. 208
Tour, ou Cabinets de raretez dans un de ses Jardins, & amas prodigieux qui s'y trouve de petits monstres renfermez dans des vases de verres remplis d'une eau propre à en empêcher la corruption, de semences, de fleurs & d'herbes de toute sorte, celle-ci en remplissant tous les feuillets de 40. & plus gros tomes, sur lesquels on les a étendus. 209
Forteresse de Leipsic, & détention des Princes Sobieski. 213
Eclaircissement de leur histoire, ou motifs de leur détention. *ibid.*
Leipsic peu fortifié. 220
Bel Arcenal de cette Ville, rempli d'une nombreuse artillerie. 222
Opera à Leipsic au temps de la foire. 223
Adresse du Poëte Alleman, qui pour retenir la Musique Italienne a sçû conserver en sa langue la mesure du vers Italien, dans lequel l'Opera a été premierement composé. *ibid.*
Comedie Françoisse, inferieure à l'Italienne. 224

DES MATIERES.

Matiere de la huitième Lettre.

T O M E I I.

| | |
|---|------------|
| C Hagrains ordinaires aux Voyageurs. | 5 |
| Et adouciffemens du Voyage. | 6 |
| La variété des sujets qui compofoient la compagnie, & les discours qui fervirent d'entretiens. | ibid. |
| Réflexions sur les caprices differens des hommes. | 7 |
| Dispute de Religion. | 10 |
| De l'autorité de l'Ecriture. | ibid. |
| Necessité d'un Juge des Controverses. | 11 |
| La forme d'un Gouvernement parfait établi dans l'Eglise emporte, & conclud cette necessité. | ibid. |
| Du Pape que les désordres de sa vie particuliere ne préjudicient point à son caractere. | ibid. |
| Qu'on peut argumenter du bon ordre & des établissemens raisonnables à la conduite que Dieu tient avec les fidèles. | 13 & suiv. |
| Que le culte des Saints, des images, l'observance du Célibat, & autres pratiques de l'Eglise Romaine n'ont rien de criminel, & sont mêmes très conformes à la raison. | 15 & suiv. |
| Jena pauvre Ville de Saxe. | 17 |
| A une Université. Multiplicité & divisions des Princes de la Maison de Saxe d'où naît la diminution des Etats de chacun en particulier. | 18 |
| Weimar Capitale d'un autre Prince de la même maison. | 19 |
| On refuse d'ouvrir les portes de la Ville pendant le prêcho, & la devotion. | 20 |
| | Chant |

T A B L E

| | |
|--|-------|
| <i>Chant usé à l'enterrement des morts en ce pays.</i> | ibid. |
| <i>Digression de la mort d'un Poëte Anglois & de la maniere dont il voulut être enterré.</i> | 21 |
| <i>D'un autre Professeur de l'Université de Padouë.</i> | 22 |
| <i>Erford Ville à l'Electeur de Mayence. Sa description.</i> | 23 |
| <i>Jalousie de l'Electeur, & causes de celle-ci.</i> | 24 |
| <i>Libre exercice de la Religion Catholique en cette Ville.</i> | ibid. |
| <i>Gotha assez belle Ville.</i> | 25 |
| <i>Sa description, & celle des Maisons de campagne.</i> | 26 |
| <i>Point de Gueux en Saxe, & pourquoi</i> | 27 |
| <i>L'Allemagne mere des bons soldats.</i> | 28 |
| <i>Eysenac.</i> | 29 |
| <i>Le Pathmos de Luther.</i> | 30 |
| <i>Réflexion sur sa retraite & sa Prophetie, & sur celle d'un autre Prophete plus moderne, qui s'est trouvée fausse.</i> | ibid. |
| <i>Description de la Saxe en général & du traitement qu'on y a dans les Auberges.</i> | 31 |
| <i>Marckfûl village, ou le Duc de Saxe Eysenac a une Maison de chasse.</i> | ibid. |
| <i>Fach, & beau pont avant que d'y entrer.</i> | 32 |
| <i>Phitipstat.</i> | 33 |
| <i>Bon pays de là jusqu'à Fulde Capitale d'une Principauté, qui appartient à un Abbé.</i> | 34 |
| <i>Comparaison des Villes de ces pays à des Chataignes, & civilisé ridicule fait à Charles V. à leur occasion.</i> | 35 |
| <i>Abbé de Fulde Prince de l'Empire.</i> | ibid. |
| <i>Réflexion sur les titres mondains affectées aux Ecclesiastiques.</i> | 36 |
| <i>Description de la Resilence du Prince, du Cloître,</i> | ire, |

DES MATIERES.

- ure des Religieux & de l'Eglise.* 37
Le Cardinal de Bade étoit Abbé de Fulde. 39
Salminster & Verthein Villes appartenantes à l'Electeur de Mayence. 40
Gulnhausen Ville Imperiale, mais ruinée. ibid.
Il y a une fort belle Eglise. Le Peuple Protestant. 41
Singularité de plusieurs Croix de pierre plantée à côté du chemin en sortant de cette Ville, à quelle occasion? ibid.
Hanau Ville double, Vieille & neuve; belle, riche, & bien fortifiée. 43
Commune aux Lutheriens & aux Reformez. ibid.
Belle maison près de la Ville sur le bord du Rhin que le Prince fait aujourd'hui bâtir, pour y faire sa demeure. 44

Matiere de la neuvième Lettre.

- Description de la Ville de Francfort, lieu de l' Election des Empereurs.* 45
L'exercice de la Religion Catholique y est libre, & la Cathedrale y est appliquée, après avoir été ôtée aux Protestans. ibid.
Pauvre état de cette Eglise, & du service qu'on y fait. 47
Orloge d'une structure merveilleuse en cette Eglise. 48
Différence des Eglises Lutheriennes en Saxe, & hors de Saxe. 49
La Maison de Ville peu considerable. ibid.
Le Port fort fréquenté, grande union entre les Catholiques & les Protestans, & réponse d'un Libraire à l'Auteur à cette occasion. 50

Belles

T A B L E

| | |
|---|-------|
| <i>Belles Maisons à Francfort.</i> | 51 |
| <i>Une ou les armes de France sont exposées.</i> | ibid. |
| <i>Digression sur la multitude des Emissaires de France jemez par tout, & particulièrement dans les grandes Villes d'Empire, & pourquoi? Les fins de la France en ceci.</i> | 52 |
| <i>Quantité de Juifs à Francfort, mais pauvres.</i> | 53 |
| <i>Ridicuité de leurs Habits de fêtes.</i> | 53 |
| <i>Saxenhausen en face à Francfort.</i> | 54 |
| <i>Eaux de Schwalbac de grand usage à Francfort, & en plusieurs Villes d'Allemagne.</i> | 55 |
| <i>Effets de cette eau, à peu près semblable à l'aqua acetosa de Rome.</i> | ibid. |
| <i>Route ordinaire de Francfort à Mayence, & d'ici à Cologne par eau.</i> | 56 |
| <i>L'Electeur de Mayence d'aujourd'hui fort attaché au parti de l'Empereur.</i> | ibid. |
| <i>Du dernier siege de Mayence.</i> | ibid. |
| <i>Pont sur le Rhin de 900. pas de longueur.</i> | 58 |
| <i>Isles dans la riviere, une où l'Archevêque à un lieu de plaisance & un Serrail.</i> | ibid. |
| <i>Ferme des bateaux qui descendent le Rhin; & leur incommodité.</i> | ibid. |
| <i>Entretien de l'Auteur avec un Religieux. Opinions & manieres de celui-ci.</i> | 59 |
| <i>De la Tour aux Rats.</i> | 61 |
| <i>De l'Isle de Bacchus.</i> | ibid. |
| <i>Description des rivages du Rhin.</i> | 62 |
| <i>Châteaux démolis.</i> | ibid. |
| <i>Celui de Craub fortifié, & l'Isle de Phalz.</i> | 63 |
| <i>Combien le Palatinat a été maltraité de la France dans les dernières guerres.</i> | 64 |
| <i>Bourg de Vesel, différent d'un autre situé dans le Duché de Cleves.</i> | 65 |
| <i>Rhinfels place considerable, inutilement attaquée par</i> | par |

DES MATIERES.

- par le Maréchal de Tallard. *ibid.*
 Braubac tentée avec le même succès. 66
 Coblents, bonne Ville qu'on fortifie encore. De-
 meure de l'Electeur de Treves. 67
 Honêteté du Gouverneur Commandant. 68
 Andernac où l'Electeur de Cologne avoit intro-
 duit les François, qui en ont été chassés au
 commencement de cette guerre. *ibid.*
 Danger de surprise en cet endroit. 69
 Bonne. Sa description. Beau Palais de l'Elec-
 teur de Cologne. Peuple tout à fait aliéné de
 la France, & pourquoi? 70

Matiere de la dixième Lettre.

- Cologne, Ville ancienne. 72
 Considerable à plusieurs égards. 73
 Son Archevêque, & ses prerogatives. Son Cha-
 pitre. *ibid.*
 Dissention entr'eux au sujet d'une condominium. 74
 L'Electeur moderne a embrassé le parti de Fran-
 ce contre l'Empire. *ibid.*
 Ses premières démarches, & suites fort mauvai-
 ses qu'elles ont eu. Reflexion sur cette declara-
 tion. 75
 Description du Dôme, ou Eglise Cathédrale, &
 de son Clocher l'un & l'autre imparfaits. *ibid.*
 Fable à cette occasion. 76
 Habits des Chanoines de Cologne, hors du Chœur
 fort cavaliers. 77
 Le Prince de Saxe-Zeits, Grand Prevôt, son
 exemplarité. 78
 Des corps des trois Rois Mages. 79
 S'ils étoient véritablement Rois, & s'il y a eu
 un

T A B L E

| | |
|---|-------|
| <i>un Bœuf & un Ane à la Naissance du Sauveur.</i> | ibid |
| <i>Sepultures des Archevêques, qui embarrassent la plupart des Chapelles de l'Eglise.</i> | 82 |
| <i>De diverses Eglises de Cologne.</i> | 83 |
| <i>De celle des Jesuites.</i> | ibid. |
| <i>De S. Ursule.</i> | 84 |
| <i>Recherche occasionnelle touchant le nombre, & l'Histoire des onze mille Vierges.</i> | ibid. |
| <i>Raillerie de M. Misson à ce sujet un peu raillée.</i> | 87 |
| <i>Combien il est facile que les Protestans se trompent ou soient trompez au sujet de plusieurs choses concernant la Religion Catholique Romaine.</i> | 88 |
| <i>Nombre infini de Girouettes & de pointes sur les maisons de Cologne.</i> | 91 |
| <i>La commodité du Rhin contribué beaucoup à la richesse de la Ville.</i> | 92 |
| <i>De la Chartreuse de Cologne.</i> | 92 |
| <i>Et du Prince de Saxe-Zeits, qu'on a voulu enlever en y allant.</i> | 93 |
| <i>Reflexions sur cette surprise, & sur les stratagemmes dont quelques-uns se servent aujourd'hui à la guerre.</i> | ibid. |

Matiere de la onzième Lettre.

| | |
|---|-------|
| <i>Duits Fauxbourg, ou autre Ville en face de Cologne.</i> | 94 |
| <i>Zonz & Nuitz pauvres Villes.</i> | 95 |
| <i>Duffeldorp: Ville fortifiée. Residence de l'Electeur Palatin. Description de ses bâtimens.</i> | ibid. |
| <i>Alliance de l'Electeur & ses bonnes intentions pour</i> | |

DES MATIÈRES.

| | |
|--|-------|
| <i>pour S. M. Imperiale.</i> | 96 |
| <i>Entremetteur de la paix avec les Hongrois: Et ce qui la retarde.</i> | ibid. |
| <i>La famille est jusqu'à present sans succession.</i> | 97 |
| <i>Le Rhin gardé en face à Dusseldorp: Et precautions usées sur les barques qui passent.</i> | 97 |
| <i>Kellervert entierement ruiné, Et à quelle occasion.</i> | 98 |
| <i>On y démolit encore le Château.</i> | 98 |
| <i>Roerort, Et Duisbourg au Roi de Prusse.</i> | 99 |
| <i>Il y a une Academie dans celle-ci pour ceux de la Religion Pretendue Reformée.</i> | ibid. |
| <i>Orsoy, pauvre Ville, Et braverie ridicule que l'Auteur y remarqua.</i> | 100 |
| <i>Jeu, Et équivoque sur un Vaisseau en terre qui sert de logis sur la rive du Rhin.</i> | ibid. |
| <i>Rimberg, Et Burie n'ont rien de remarquable que d'avoir été occupées par les François, Et abandonnées par eux, quasi sans raison.</i> | 102 |
| <i>Vesel fort jolie Ville, propre, Et bien fortifié.</i> | ibid. |
| <i>L'une Et l'autre Religion y sont librement exercée.</i> | ibid. |
| <i>On y bâtit une belle Citadelle. Santen ou Xanta grande Et pauvre Ville autrefois appelée Colonia Trajana.</i> | 102 |
| <i>Ses antiquitez décrites par Etienne Pighius. Singularité de cet homme.</i> | 103 |
| <i>Il y a une belle Eglise, Et un Chapitre insigne. Par qui fondez.</i> | 104 |
| <i>Reflexion sur l'antiquité de cette fondation.</i> | 105 |
| <i>Premieres causes de la pauvreté de la Ville, autrefois riche.</i> | ibid. |
| <i>Raisons des Indulgences de l'Eglise Romaine.</i> | 106 |

T A B L E

| | |
|---|-------|
| <i>Les Ducs de Cleves autrefois revêtus d'un Droit Episcopal sur le Clergé, aujourd'hui prétendu par le Roi de Prusse, qui en effet confere les Canonicats.</i> | 107 |
| <i>Jesuites introduits à Santen, auxquels le Roi de Prusse ne permet pas d'accroître leur nombre.</i> | 109 |
| <i>Capucins & Chartreux dans la Ville.</i> | 110 |
| <i>Beau chemin de Santen à Cleves.</i> | 111 |
| <i>Belles avenues de cette Ville, qui est fort propre.</i> | 112 |
| <i>Nouvelle maniere de voyager dans des Chariots à l'Hollandoise.</i> | ibid. |
| <i>Nimegue premiere Ville d'Hollande.</i> | 113 |
| <i>Propreté extraordinaire qu'on pratique en ce pays.</i> | ibid. |
| <i>Forme des bâtimens.</i> | 115 |
| <i>Gorcum, Dordrecht, & Rotterdam Ville qu'on voit en passant.</i> | 116 |
| <i>Erasme natif de cette derniere. De quelle Religion étoit-il?</i> | ibid. |
| <i>Monsieur Bayle. Son éloge. De celui de Monsieur Banage.</i> | 118 |

Matiere de la douzième Lettre.

| | |
|---|-------|
| <i>L'état des Catholiques Romains en Hollande, partagez en Jesuites & Janénistes.</i> | 120 |
| <i>Ce qu'on entend par ces mots.</i> | 121 |
| <i>Les disputes ne sont pas toutes pour cause de foi, mais beaucoup pour la discipline.</i> | 122 |
| <i>Excès dans les sentimens & passions des partisans des Jesuites.</i> | ibid. |
| <i>On ne distingue pas assez entre les sujets de la dispute.</i> | 123 |
| <i>Les</i> | |

DES MATIERES.

| | |
|---|-------|
| <i>Les griefs dont on charge les Jansenistes.</i> | 216 |
| <i>La plupart s'accorderoient facilement si on vouloit s'entendre.</i> | 127 |
| <i>Ce qu'ils ont de moins pardonnable.</i> | 128 |
| <i>Leurs prétentions sur les Chapitres d'Harlem & d'Utrecht, si elles sont bien fondées?</i> | 131 |
| <i>Sur la nomination du Vicaire Apostolique.</i> | 134 |
| <i>De leur recours à la Puissance des Etus.</i> | ibid. |
| <i>Du véritable Jansenisme comme heresie, & défense des 5. Propositions condamnées.</i> | 136 |
| <i>Qu'on n'est point encore d'accord touchant la soumission qu'on doit à cette censure.</i> | ibid. |
| <i>L'ambiguité des Propositions est cause de ce désaccord.</i> | 137 |
| <i>Que les matieres ou sentimens qu'il faut abjurer ne sont pas précis.</i> | ibid. |
| <i>Le Fait & le Droit ne doivent point être mêlez.</i> | 139 |
| <i>Que la doctrine de Molina venant à être condamnée, la personne ne le devoit point être.</i> | 140 |
| <i>Signature du Formulaire, & l'entêtement de soutenir la personne de Jansenius cause des troubles.</i> | 141 |
| <i>Les Propositions sont équivoques.</i> | 142 |
| <i>Ce qui est absolument de foi.</i> | 143 |
| <i>Ce qui ne l'est pas.</i> | 144 |
| <i>Qu'il n'y a pas de deux sortes de foi.</i> | 146 |
| <i>Qu'on s'allarme en vain sur les exceptions que les Jansenistes font à l'universalité du fruit de la Rédemption.</i> | 147 |
| <i>Que la doctrine contraire peut causer plus de maux que de biens dans le monde.</i> | ibid. |
| <i>Que les Jesuites veulent introduire leur opinion particulière de la grace en combattant le Jansenisme, & bannir l'ancienne Theologie de la Grace efficace par elle-même.</i> | 150 |

T A B L E

- Que les subtilitez des nouveaux Theologiens sont ruineuses à l'Eglise, qu'elles vont à embarasser les consciences par une multitude inutile d'articles de foy, qu'elle introduit.* 151
- Origine du Jansenisme, & moyens impropres de susciter des disputes.* ibid.
- Qu'on a tort de chercher des Jansenistes, qui ne sont tels que dans la bouche de leurs accusateurs.* 153
- Qu'il n'y en a que là ou on permet de les persecuter.* 155
- Que la jalousie des Reguliers & des Prêtres est la cause veritable des troubles entre les Catholiques d'Hollande.* 157
- Le credit des premiers empêchent toujours la paix & fera trouver coupables ceux qu'ils ne voudront pas souffrir.* ibid.

Matiere de la treizième Lettre.

- Qu'on n'a point parlé trop avantageusement des Jansenistes dans la lettre précédente?* 159
- Comparaison faite à la Haye de la cause de Monsieur de Sebaſte avec celle de Jesus-Christ dans un Sermon.* 160
- Que les Jesuites peuvent être dits & sont en effet les seuls, qui font parti contre les Jansenistes.* 161
- Leurs vûes en cela, & leur conduite.* ibid.
- Que beaucoup de personnes ne prennent en effet point de parti dans la querelle & leur sagesse en cela.* 163
- Qu'on ne parle point de Jansenisme ou les Jesuites n'ont pas le credit de susciter ces disputes.* 164
- Qu'on*

DES MATIERES.

- Qu'on a tort d'empêcher les peuples d'adhérer à leurs Pajestres tant que ceux-ci ne sont point condamnés.* 165
- Mauvaise raison de ceux qui disent que le Pape les auroit condamnés sans certains égards, & qu'on doit nonobstant ce silence les faire.* 166
- Nouvelle preuve des excès de quelques partisans des Jesuites contre les Jansenistes.* 167
- Nouvelle réflexion sur le mélange des imputations, qui ne viennent point spécifiées dans la Sentence; contraire à la pratique des jugemens ordinaires, & peu propre à appaiser les consciences.* 168
- Les Jesuites convaincus d'avoir dans d'autres occasions usé de cette méthode & de vouloir dominer dans les Missions.* 171
- Temoignage authentique de ceci.* *ibid.*
- Les raisons surquoi ils se fondent pour procurer l'oppression de ceux qui s'opposent à eux.* 172
- Qu'on a dû spécifier à l'Evêque de Sebaste les chefs pour lesquels on le vouloit condamner, comme on a fait à Monsieur de Cambray, & cela par motif même & obligation de mettre sa conscience en repos.* 173
- Que les Jesuites ne se payeroient pas de semblables procédures, dans une Sentence qu'on auroit porté contr'eux.* 174
- Le ponent de la cause de Monsieur de Sebaste étoit très recusable pour cet emploi.* *ibid.*
- Ce qu'on publie de son esprit & de ses manieres.* 175
- Que l'usage trop libre de l'autorité du Pape est d'un grand scandale parmi les Pretendus Reformez & ce qu'ils croient de cet usage.* 176
- Que le peu de soin qu'on prend de le justifier dans cette rencontre fait un très-mauvais effet, de*

T A B L E

| | |
|---|------------------|
| <i>même que les excuses dont on se couvre.</i> | 178 |
| <i>Qu'en effet les Cinq Propositions ont divers sens, & qu'elles ne peuvent être condamnées que dans un seul.</i> | 179 |
| <i>De la possibilité prochaine, & éloignée, au sujet de la première.</i> | 180 |
| <i>De la Grace suffisante, & efficace au sujet de la seconde.</i> | 181 |
| <i>De la liberté exemte de nécessité ou de contrainte, & que toute nécessité n'est pas incompatible avec la liberté au sujet de la troisième.</i> | ibid. |
| <i>De la compatibilité du pouvoir de résister à la grace efficace avec l'acte de la résistance même, avoué de tout le monde au sujet de la quatrième, & de l'efficacité de la mort de Jésus-Christ appliquée véritablement aux seuls Elus, quoique le mérite & le prix de cette mort soit suffisant pour le salut effectif de tous les hommes, au sujet de la dernière.</i> | 186 |
| <i>Que toutes les disputes sur cette matiere vont aboutir à la question de la Grace, & que les PP. Jesuites s'efforcent d'en tirer une approbation de leurs sentimens particuliers sur cette matiere.</i> | 188 |
| <i>Les motifs qui les ont engagés, & les avantages qu'ils retirent pour leur dessein de la poursuite contre le Jansenisme, qui n'aboutit à rien, tant qu'on ne développera point la matiere, & qu'on ne fera que des condamnations generales.</i> | 189 |
| <i>Si les Jesuites réussissoient, comme ils y travaillent, à soumettre l'ancienne doctrine à leurs nouvelles opinions, que devroit-on penser des approbations données à la doctrine de S. Augustin?</i> | 192 |
| | <i>Impressi-</i> |

DES MATIERES.

| | |
|--|-------|
| <i>Impossibilité d'accorder ces doctrines, & le mauvais succès du Livre du Cardinal Sfondrate.</i> | |
| <i>Deux sortes de Catholiques en Hollande.</i> | ibid. |
| <i>Des Religieux Apostats qui y sont, dont les Missionnaires ne se mettent gueres en peine.</i> | 195 |
| <i>Des Eglises Catholiques.</i> | 198 |
| <i>Les femmes & filles y chantent la Musique.</i> | 199 |
| <i>Vivent avec les Pasteurs & Missionnaires sous le nom de Devotes.</i> | ibid. |
| <i>Difference entre celles des Jesuites & celles des autres Eglises.</i> | 201 |
| <i>De la propriété des Eglises des Jesuites.</i> | 202 |
| <i>De leurs manieres particulieres dans la célébration des Messes.</i> | ibid. |
| <i>Nombre des Missionnaires d'Hollande, Prêtres & Reguliers.</i> | 203 |
| <i>Inconveniens qui naissent de ceux-ci.</i> | 204 |
| <i>Qualitez, & désordres de quelques-uns.</i> | 205 |
| <i>Raisons qu'ils ont pour se maintenir dans la Mission.</i> | 210 |
| <i>La prudence de Messieurs les Etats dans les brouilleries présentes.</i> | 212 |
| <i>Leur sentiment sur la diverse conduite des Missionnaires.</i> | 213 |
| <i>Et ceux des autres réformes.</i> | 214 |

CATALOGUE

De quelques Livres qui se trouvent à
Amsterdam chez

JAQUES DESBORDES.

- Histoire des Anabaptistes, 12. figures.
— De Hollande par Mr. de la Neuville
commençant ou finit Grotius jusques à la paix
de Nimegue, 4. vol. 8.
— d'Hollande ou suite de Mr. la Neuville
commençant depuis la paix de Nimegue jusques
à la paix de Ryfwick. 8. 2. vol.
— De la Republique des Provinces-Unies du
Nis bas depuis son établissement jusques à la
mort de Guillaume III. Roi d'Angleterre, 4.
vol. 12.
— Des Turcs par Vanel, avec leurs portraits,
vol.
— Des plus fameuses conspirations des Papes
contre les Medicis & d'Epicharis contre Ne-
n par M. le Noble. 12.
— Des Aventures d'Henricette Silvie de Mo-
re, 12.
— De Catherine de France Reine d'Angle-
re 12
— Du Calvinisme du Pere Maimbourg, 12.
— Anecdote de la Cour de Rome. 8.
— Histoire de Brantome contenant les vies des grands
Britains François & étrangers des Dames il-
lres & des Dames galantes de son temps en
vol.

Memoir

CATALOGUE

Mémoires de Monsieur de Bassompierre, 12. 2. vol.

— Du Chevalier Melville contenant plusieurs infidens qui lui sont arrivez dans sa vie & un détail de plusieurs choses arrivées depuis 50 ans en Europe, 12.

— De la Conétable Colonna sœur de la Duchesse de Mazarin, 12.

Métamorphoses d'Ovide en vers par Mr. Corneille, 8. 3. vol.

Moyens sûrs & honêtes pour la conversion des hérétiques.

Nouvelles Allegoriques ou l'Histoire des troubles arrivées au Royaume de l'Eloquence par Mr. Furretiere, 12.

La nécessité d'une Ligue Protestante & Catholique pour le maintien de la liberté commune. 12.

L'Europe Esclave si l'Angleterre ne rompt ses fers par Mr. le Baron de Lisola, livre fort curieux & estimé, 12.

Les Vies des Poëtes Grecs par Mr. le Fevre, 12.

Recueil de Pieces galantes de Mr. Pelison & de Madame la Marquise de la Suze en vers & en prose, 12.

Les Decades de Tite-Live traduites par Mr. du Rier, 8. vol. 12.

Le Parfait homme de guerre ou l'idée d'un Hero accompli, livre nécessaire à tous hauts & bas Officiers & plein de plusieurs choses curieuses & remarquables pour le fait de guerre, 12.

Le Théâtre de Mr. la Fosse contenant les Tragedies de Polixene, Tesée Manlius, Capitolinus, Gabinie & la Comedie du Disträit, 12.

— De M. la Grange contenant les Tragedies d'Aderbal Oreste & Pilade, Meleagre Atanais, & Amasis, 12.

Le Comte de Warwick Histoire galante par la Comtesse Daunoy, 12. 2. vol.

DE LIVRES.

Le gage touché contenant seize Historiettes galantes & fort divertissantes, 12.

L'élite des bons mots & des pensées choisies recueillies avec soin des plus célèbres Auteurs & principalement des livres en ANA 12.

Les Exilez de la Cour d'Auguste par Mad. Ville-Dieu, 12.

Recueil de quelques Sermons plaisans & récréatifs, 12.

Les Essais de Morale par Mr. Nicole, 10. vol. 12.

L'Arithmétique nouvelle par laquelle l'on peut apprendre cette Science sans maître par Mr. Claire-combe, 12.

L'Art de guerir les maladies Veneriennes par Mr. Ucay contenant leurs causes principales & le moyen de les éviter, 12.

Traité des Avaries par Mr. Weytsen avec les ordonnances pour les assurances & Avaries des Villes d'Amsterdam, de Rotterdam & de Midelbourg comme aussi l'ordonnance & les instructions pour la Chambre de Désolation de la Ville d'Amsterdam traduit de l'original Hollandois, 8.

Panegerique de Marie Reine d'Angleterre par Mr. Abbadie, 4.

Diversitez curieuses pour servir de récréations à l'esprit, 7. vol. 12.

Nouvelle découverte dans l'Apocalypse de ce qui est arrivé aux Réformez de France & aux Vaudois de la chute prochaine du Papisme & des Jesuites, de la victoire des Quietistes & des Jansenistes, 18.

Lucien en belle humeur ou nouveau Dialogue des morts, 2. vol. 12.

Examen du premier traité des Controverses du Pere Maimbourg, 12.

Recueil de diverses Pieces publiées pour la Traduction du Nouveau Testament imprimé à Mons, 8.

Traité

CATALOGUE

- Traité de la puissance de l'Eglise, 12.
Examen de l'Eucharistie de l'Eglise Romaine, 8.
Histoire des Edits de pacification par le Pere Soulier, 12.
Apologie pour les Protestans, 12.
Réponse à Mr. Sorbierre sur son Voyage d'Angleterre, 12.
Vie de Marie de Savoye Reine de Portugal, 12.
Panegerique de Louis XIV. 12.
Contes de ma Mere Loye ou du temps passé, 12.
Dictionnaire Critique de Mr. Bayle, 3. vol. in folio.
— De Mr. Furretiere, 3. vol. in folio.
— Historique de Mr. Moreri, 4. vol. in folio.
— Imperial de Veneroni Italien, François, Latin, & Alleman, &c. 4. 2. vol.
— Royal du Pere Pomay Allemand, Latin, François, &c. 4. 2. vol.
— Géographique de Baudrand, 4.
— Des Antiquitez Romaines par Danet, 4.
Le Jardinier François qui enseigne la maniere de cultiver toutes sortes d'Arbres Fruitiers & Jardins Potagers &c. 12.
L'Almanac de Milan pour l'année 1705.
Bibliothèque choisie de M. le Clerc complete ou les volumes séparez.
Conformité de la Foi avec la Raison ou Défense de la Religion contre les difficultez répandues dans le Dictionnaire Critique de Mr. Bayle, 8. par M. Jaquelot.
Droit de la Paix & de la guerre, 3. vol. 12. par Mr. Grotius.
Les Galanteries d'une Religieuse mariée à Dublin, 12.
La Morale universelle contenant les éloges de la Morale de l'homme & de la femme & du mariage par Mr. le Baron Descoutures, 12.
Le Mercure Hollandois contenant tout ce qui s'est passé

Hinweis: An dieser Stelle befindet sich im Dokument eine Ausklappseite. Diese wurde noch nicht digitalisiert.

D E L I V R E S.

- passé de plus memorable en Europe depuis 1672.
jusques en 1683. 12. 13. vol.
- Nouvelles de Michel de Cervantes Auteur de Don-
Quixotte, 12. fig.
- Negociations & Actes de la paix de Nimegue, 5.
vol. 12.
- Les Oeuvres de Mr. Bellegarde, 6. vol. 12.
- Parallele du Cardinal de Ximenés & du Cardinal de
Richelieu, 12.
- La vie du veritable Pere Joseph Capucin nommé au
Cardinalat contenant l'Histoire anecdote du Car-
dinal de Richelieu. 12.
- Histoire de Jean de Bourbon Prince de Caranci. 8.
- Histoire des hommes illustres de Perault, 8.
- Des Flagellans par Mr. l'Abbé Boiteau, 12;
- Du Concile de Trente par M. Jurieu,
12.
- Du Grand Tamerlan, 12.
- L'heroine Mousquetaire, 12. fig.
- L'homme de Cour de Balthazar Gracian, 8.
- Instruction d'un pere à son fils. qui part pour un
long Voyage, 12.
- Iconologie ou la Science des Emblèmes par Cesar
Ripa, 12. 2. vol. fig.
- Les Conseils de la Sagesse, 8. 2. vol.
- Traité de l'Amitié par Mr. de Saci, 12.
- Du merite par Mr. de Vassetz, 12.
- Artes Jesuistica*, 12.
- Motifs de la Lettre du Pere Quenel, 8.
- La vie de Jesus-Christ par le Tourneur, 12.
- Pensées Chrétiennes de Lackman, 12.
- Grammaire Allemande ou pour un François qui
veut apprendre l'Allemand, 8.
- Pour un François qui veut apprendre
l'Hollandois, 12.
- Espagnole de Sobrino, 12.
- Dialogue & Grammaire de Claude Maugers, 8.
- Les Elemens de la Politesse, 8.

REMAR-

l'Empereur



Baviere



Saxe



Brandebourg



Palatinat



Meklenbourg



Mayence



Cologne



PENDANCES



Treves



Hesse



Pomeranie



Boheme



Autriche



Westphalie

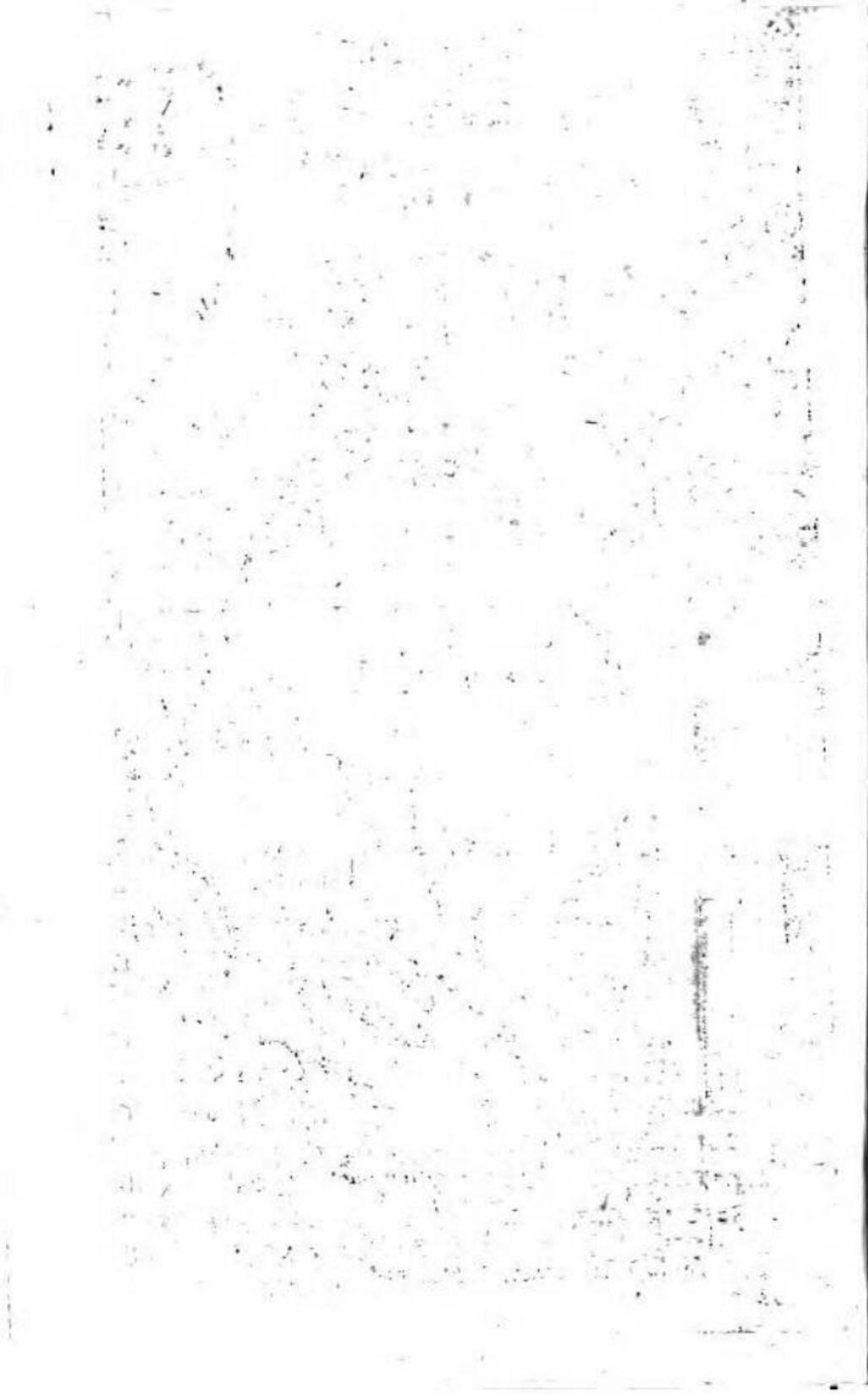


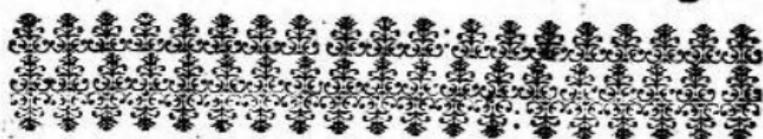
Lusace



Carinthie







REMARQUES
HISTORIQUES
ET
CRITIQUES.

De Venise à Lubiane.

MONSIEUR,

J'ai enfin commencé à mettre en execution ma resolution de voyager, & me voici hors d'Italie, engagé dans un pais bien different de ce beau sejour, dont j'ai jouï assez long-temps avec beaucoup de plaisir. Je vous ai autrefois donné une Relation des découvertes, que j'avois fait en ce pais-là, dont vous parutes être content. Je suis disposé à vous

2 REMARQUES HISTORIQUES

en donner une autre de tout ce que je verrai, & pourrai découvrir de remarquable dans la route que je me propose de suivre par l'Allemagne jusques en Hollande, vous promettant de vous écrire regulierement de tous les lieux, où je ferai quelque séjour considerable. Je quittai donc la *bella Venezia* que *chi troppo vede dispretia*, parce qu'en effet qui n'est ni marchand, ni voluptueux, n'a pas beaucoup d'affaires à Venise.

Comme la guerre est dans le Tirol, & que je n'ai aucune envie de me battre ni d'être battu, je pris la resolution de faire le plus long chemin pour arriver à Vienne, c'est à dire de m'embarquer pour Trieste, & de faire la route de la Carniole & de la Carinthie, pour me rendre en Autriche. Il a donc falu m'embarquer pour Trieste, & quoi que ce trajet ne soit pas des plus dangereux, cependant, je n'étois pas sans hazard d'essuyer, ou le courroux de la mer, ou la rencontre des Vaisseaux François, qui ont quasi toujours croisé, pour empêcher le transport des provisions militaires aux magazins des Imperiaux, ou pour surprendre les autres Bâtimens, qui pouvoient appartenir aux sujets de S. M. Imperiale. Vous voyez par là, Monsieur, que j'ai un double sujet de me récrier contre la temerité, qui ma fait en-

entreprendre un voyage par mer, que je pouvois faire par terre, & de dire avec cet ancien jaloux à outrance de sa propre sûreté, *Quid non persuadeatur homini, cui persuasum est ut navigaret?* Qu'est-ce que je trouverai difficile à entreprendre, après m'être exposé aussi librement que j'ai fait, à un voyage sujet à deux si grands dangers?

On ne voit dans tout ce trajet de mer rien que les ruines de l'autrefois fameuse Ville d'*Aquilée*, qu'on laisse sur le rivage à gauche, & qu'on ne peut apercevoir, que par le secours de Lunettes d'approche. Cette Ville autrefois si illustre & dépositaire d'une partie des forces Navales de l'Empire Romain, n'est pas même aujourd'hui l'ombre de sa première grandeur, depuis sa désolation par Attila, abandonnée des sujets mêmes, qui pourroient lui attirer de la considération au défaut des prérogatives seculieres. Je veux dire de ses Patriarches, qui n'y font plus aucune fonction ni residence.

Ce titre subsiste cependant encore, mais il paroît dès long-temps être devenu un appanage de la famille *Delfino*, une entre les Maisons Nobles de Venise; cette dignité étant toujours possédée par un Gentilhomme de cette famille, auquel dès qu'il en est investi, on donne immédiatement un

4 REMARQUES HISTORIQUES

Coadjuteur de son même nom, afin que le premier venant à manquer par quelque accident imprévu, le benefice n'échappe point, & soit retenu par celui qui en a la Coadjutorerie. On m'a autrefois assuré que cette suite enjambée de possesseurs du même benefice, est l'effet d'une adresse de la Republique, qui veut le conserver chez soi à l'exclusion de l'Empereur, à la nomination duquel il devoit tomber selon les accords, sans cette suite de Coadjutoreries. Comme les revenus du Patriarchat sont situés partie dans les terres sujettes à S. M. Imperiale, & partie dans l'Etat de Venise, il y eut autrefois une transaction qu'il seroit possédé alternativement par des sujets de l'une & de l'autre Puissance, & que le nommé par l'Empereur, ayant par sa mort donné lieu à la nomination de la Republique, le premier qui fût élu par celle-cy trouvât le moyen de faire en sorte qu'aucune autre nomination n'eût lieu. Les Coadjutoreries successives, qui se sont toujours procurées, ayant exclus la vacance du benefice. Je vous écris ce qu'on m'a raconté sur ce sujet, sans vouloir m'en faire garent; car à dire le vrai, il paroît incroyable que l'Empereur se laisse faire un préjudice si criant, par un artifice aussi grossier que celui, dont on se serviroit ici pour éluder son droit de nomination, qu'il trouveroit
bien

bien moyen de faire valoir, en s'opposant en Cour de Rome à la postulation de ces Coadjutoreries. Mais au moins est-il vrai que le Patriarchat d'Aquilée est possédé, depuis très-long-temps, par des seuls Vénitiens, & que les revenus de cette Dignité sont en partie sur les terres de S. M. Imperiale.

Au reste la Ville d'Aquilée est reduite à la dernière misère, nonobstant son ancien lustre, & temporel & spirituel. Car vous savez que son Patriarche est des premiers du Christianisme, & que son Eglise a servi à la célébration de quelques Conciles. La mer qui se retire tous les jours de ses rivages, n'y laissant que des marêts, y cause une infection, qui fait fuir pendant l'été toutes les personnes de quelque considération, lesquelles passent cette saison dans les lieux voisins. Enfin vous chercheriez inutilement dans ses ruines cette Ville, qui étoit autrefois une des plus riches, & des plus délicieuses de l'Empire Romain. Tant il est vrai que

Muoiono le Città, muojon 'i regni

Et par d'esser mortal che l'huom si sdegni.

Trieste est une petite Ville, toute de pierre, sur un rivage tout pierreux aux pieds d'un grand Rocher, ou montagne de pier-

6 REMARQUES HISTORIQUES

re, qui est suivie d'une autre chaîne de montagnes de pierres. Voilà bien des pierres & des duretez, direz-vous, & dans les choses, & dans le discours. Cependant tout est vrai, comme je vous le dis. L'on aborde à cette Ville maritime, fondée au fond d'un Golfe, à qui elle donne son nom, l'on aborde, dis-je, entre de grosses murailles, ou amas de rochers enfoncez dans la mer, qui paroissent y former plusieurs Moles, & servent à rompre les vagues, & à tenir les vaisseaux assûrez. Je les appelle Vaisseaux, pour faire honneur au Port & à la Ville. Car si je dois dire le vrai, je crois qu'il n'aborde gueres à Trieste de grands Vaisseaux, le voisinage de Venise, & le peu de trajet qu'il y a de l'une à l'autre, n'ayant besoin que de moindres Bâtimens, pour y conduire tout ce qui est nécessaire pour son negoce, & pour son entretien. Depuis le commencement de cette guerre l'on y a vû aborder de plus grands Bâtimens, qui venoient y charger des munitions pour les porter à la *Mesola*, le grand magasin de l'armée Imperiale en *Italie*. Mais ce concours est extraordinaire, & n'a point de suite. Peut-être n'avez-vous jamais bien sù ce que c'est que cette *Mesola*, dont on a tant parlé dans les Avis publics. La *Mesola* est une possession, comme on parle en *Italie*, ou bien une grande

de metairie avec un Parc enfermé de murailles, dans le Ferrarois, mais appartenante au Duc de Modene, comme Patrimoine particulier de sa Maison. Lieu autrefois destiné à tenir des haras de chevaux, & aux divertissemens d'une chasse réservée, quand les Princes de cette Maison possédoient la Ville & la Province de Ferrare. Ce lieu ayant été prêté, dès le commencement de cette guerre, par le Duc de Modene à l'Empereur, a servi de dépôt aux provisions, qu'on envoyoit à l'Armée d'Italie, & qu'on y faisoit passer ensuite par une navigation, contre le cours du Pò, auquel la Mesola est conjointe.

Au reste Trieste n'est ni pauvre, ni riche. Le voisinage de Venise ne le laisse manquer de rien. Mais comme les habitans n'ont rien que des cailloux à trafiquer, ce n'est pas le moyen d'attirer beaucoup d'argent chez eux. Je me dedis. Ils ont le bon vin de *Profeco*, qui est dans leur Territoire, & duquel ils tireroient bien plus de profit, s'ils le vendoient aux Allemands, au lieu de le laisser aux Venitiens, qui le viennent charger, & qui l'achètent à vil prix, & le vendent ensuite bien chèrement à ceux qui le veulent emmener en Allemagne. La Ville de Trieste a fait expliquer une assez grande place au dedans des murailles, quand on entre dès le Port, & y

8 REMARQUES HISTORIQUES

a fait élever deux belles colonnes de pierre, sur l'une desquelles est une Image de la Vierge, & sur l'autre une statue de l'Empereur, avec des Inscriptions sur les bases, qui expriment leur piété envers la première, & leur fidélité envers le second. Ils ont de même fait bâtir une Maison de Ville, ou de Conseil, sur cette même place, qui contribué à son ornement.

C'est tout au dessus de la Ville, (car elle est bâtie sur la pente d'une Montagne ou Colline) qu'est l'Eglise Cathédrale, vieil édifice, & qui se ressent aussi bien que tous ses autels de la simplicité & pauvreté des vieux temps. L'Evêque est, à ce qu'on nous dit, un Neveu du Confesseur de l'Imperatrice, le P. Miller ; mais qui étoit absent. Les Peres Jesuites y ont un College, & une Eglise fort bien bâtie, là auprès ; & sur un Rocher voisin, & contigu à la Ville il y a un vieux Château, soigneusement gardé, que le Lieutenant du Gouverneur, non seulement nous fit voir entierement, mais même nous regala fort generousement de plusieurs fortes de vins & de fruits dans son quartier.

Trieste est peut-être compris dans la Province d'Istrie, au moins lui est-il voisin : Province aujourd'hui partagée entre l'Empereur, & les Venitiens, qui voudroient bien qu'on ne parlât jamais de l'Istrie,

trie, dont le nom fait souvenir d'un temps, où la belle liberté de cette Riche Republique n'étoit pas si connue, & si respectée qu'elle est aujourd'hui. Les guerres qui suivirent la Ligue de Cambray, ayant fini par le partage de cette Province, les deux Puissances ont toujours vécu en assez bonne intelligence, & bon voisinage, si nous en exceptons la guerre des Uscoques, qui mirent les armes à la main aux Venitiens, contre les sujets de la Maison d'Autriche, qui ne vouloient pas laisser les Turcs jouir d'un repos, que la Republique leur avoit promis dans son Golfe.

Ce Golfe, dont la Republique de Venise se porte pour Souveraine, quoi que le Pape, l'Empereur, le Roy d'Espagne, & les Turcs soient Souverains d'une bonne, pour ne pas dire, de la plus grande partie de ses rivages, a failli quelquefois à broüiller cette Republique avec les Espagnols, & l'Empereur, par la délicatesse, qu'elle a témoigné à ne pas vouloir souffrir qu'on attentât à cette Souveraineté, pas même par des passages pacifiques d'une Flotte, qui ne fut équipée que pour faire honneur au transport de quelques Princesses, qu'on vouloit transferer du Royaume de Naples à Trieste. Mais ç'a bien été une occasion de plus grand scandale, & de chagrin à l'Empereur, dans la guerre, où nous som-

10 REMARQUES HISTORIQUES
mes, de voir que non seulement les Venitiens ont mis à part toute sorte de jalousie, mais ont laissé, pour ainsi dire, deshonorer jusqu'au dernier mépris, leur Souveraineté, non pas par des Flottes réglées & supérieures en forces des François, & des Espagnols unis, mais par de méchantes petites Escadres de *quattro scatole*, comme disoient les Italiens, de quatre brigantins, qui lui ont passé sur le ventre, & sur le dos pour venir rapiner sur les rivages de l'Empereur, & brûler mêmes dans ses Ports les Vaisseaux de ses ennemis. Il faut pour cela que leur patience ait été encore plus grande que la fierté du Chevalier de Fourbin, qui a rempli le monde de ses grands exploits dans la Mer Adriatique, capables d'effouffler tous les chantres du Pont neuf. Mais il faut avouër aussi que les Venitiens ayant embrassé une neutralité, qui les a disposés à permettre que les armées entières de l'Empereur & du Roy de France passassent, & se fissent la guerre sur leurs terres, n'est pas une plus grande preuve de partialité, qu'ils ayent permis aux François d'entrer avec des Flottes dans leur mer, bien entendu, qu'ils étoient prêts à souffrir la même chose des Alliez de S. M. Imperiale, s'ils se fussent présentés pour y faire la même manœuvre.

C'est ce qu'on peut dire pour la décharge

ge de la Republique quoy que la parité ne semble pas absolument égale, entre un passage sur des terres, & une entrée dans des mers, par la raison principale, que la Republique avoit une armée en terre ferme capable de se faire porter respect, si les choses d'une part ou d'autre étoient poussées trop loin à son dommage, au lieu que n'ayant point de Flotte en mer, elle paroît s'engager dans la nécessité de souffrir les insultes d'une Flotte étrangere, si l'envie prenoit à cellecy de se servir de l'occasion. Les François n'ont fait qu'attaquer les Bâtimens Impériaux, & en brûler quelques-uns dans le Port de Trieste, qui a dû de plus souffrir quelques-unes de leurs bombes. Mais si le cœur en avoit dit aux François de faire des querelles d'Allemands dans le Port de Venise même, où ils ont brûlé un Vaisseau Anglois, & d'autres Bâtimens encore, sous le pretexte qu'on les faisoit servir à leurs ennemis : & que la Republique eût voulu s'en mêler, & empêcher qu'il ne fût fait une semblable supercherie, ou aux siens, ou à des Bâtimens recouverts dans son Port, quelle force eût-elle eu pour le faire ? La hauteur des Ministres de France, qui ont osé braver dans Venise même, jusqu'à dire qu'un ennemi de plus ou de moins au Roy T. C. étoit conté pour rien par sa M. & qu'on n'avoit qu'à se déclarer, si on n'étoit pas
con-

12 REMARQUES HISTORIQUES
content. Cette hauteur, dis-je, fait-elle es-
perer qu'on useroit de beaucoup d'égards,
& de ménagemens envers la Republique si
les interêts de la France se trouvoient
avantagez par une conduite, où la Repu-
blique ne trouvât pas son conte?

Mais je vous fais ici des discours de Po-
litique, où je vous ai promis une Relation
de Voyageur. J'y retourne, & quoi que
je n'aye touché que Trieste de tous les ri-
vages de la Mer Adriatique, qui appar-
tiennent à l'Empereur, vous ne serez pas
fâché que je vous dise que les Anglois &
les Hollandois ont offert à S. M. Imperia-
le, de fortifier à leurs frais les Ports de
Trieste & de Segna, pourvû qu'on leur
promît la traite des vins de Hongrie, &
d'ailleurs, qu'ils viendroient acheter & le-
ver dans ces Ports. Pour le Port de Triest-
te, il n'y a rien de plus facile que de le
fortifier, en jettant un Mole, qui fermât
une partie de l'embouchure du Canal par-
ticulier, qu'on appelle de Trieste. Les
montagnes entieres de rochers fourniront
sans frais & sans dépense la pierre, & les
materiaux nécessaires pour cela, quelques
sommes pour le travail seront tout ce qu'il
faudra fournir. Si le port de Segna est aus-
si facile à assûrer, la chose coûteroit très-
peu, & seroit d'un avantage considerable,
& à l'Empereur, & à ceux qui viendroient

y charger les vins de Hongrie, & d'Autriche.

Ces vins de Hongrie sont une occasion des plus fâcheuses du mécontentement des Hongrois, qui ayant dans leur pays de quoy s'enrichir, sont contraints de voir perir leurs denrées, sans autre profit que de voir leurs compatriotes abuser de cette liqueur, si recherchée par les autres Nations, s'il y avoit moyen de la leur communiquer. L'Autriche, qui abonde en vins propres, ne peut pas se charger de celui de Hongrie, dont le débit dans l'Autriche feroit absolument negliger celui du pais. Les Turcs voisins de la Hongrie ne peuvent la soulager, par la défense qu'ils ont de boire du vin. Les seuls Polonois en lèvent une partie: mais il est sans doute que la Nation tireroit des avantages beaucoup plus considerables si on ouvroit cette nouvelle porte de débiter l'autre, ou en touchant de l'argent effectif, ou en échange d'autres denrées & marchandises, qui aideroient d'autre côté à encourager & enrichir la Nation.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on n'ait pas représenté à l'Empereur toutes ces considerations? Je n'en doute nullement. D'où vient donc qu'on ne met pas la main à l'œuvre? C'est de quoy je ne saurois vous rendre raison. Quelques-uns ont peut-être
inte-

14 REMARQUES HISTORIQUES
interêt que cela ne se fasse pas. Si cela est,
croit-on qu'ils demeurent les bras croisez,
& qu'ils ne travaillent pas sous main à em-
pêcher qu'on ne goûte à Vienne les raisons,
qui servent à faire connoître l'utilité & la
convenance de cette entreprise? Il n'y a
que six lieuës de Milan à Pavie, & autre-
fois il y a eu un Canal, au moyen duquel
on faisoit ce trajet, & on transportoit toute
sorte de choses à très-peu de frais. Les
Genois, à ce qu'on dit, qui ont intérêt
que leurs mulets portent les marchandises
jusqu'à Milan, ont fait en sorte que le Ca-
nal a été détruit, & par la même voye, qui
a servi à procurer cette premiere destruc-
tion, ou empêché qu'il ne soit réparé au-
tant de fois que la chose est remise sur le
tapis. Mais gare aux Genois, si l'Etat de
Milan demeure entre les mains des Fran-
çois, ou d'un Prince qui gouverne à la
Françoise, car le moindre petit Intendant,
ayant une fois représenté que la chose est
utile, on la fera executer, malgré toutes
les remontrances publiques, & les moyens
secrets, qu'on pourroit employer pour la
divertir.

Je vous aurai raconté toutes les singula-
ritez, & les aventures de nôtre route jus-
qu'à Lubiane, quand je vous aurai dit en
deux mots que nous avons fait le chemin
du monde le plus fâcheux, & le plus re-
butant

butant qui fut jamais. Toûjours Montagnes, & Rochers, Bois sauvages, champs steriles, précipices, lieux de coupe-gorges, & tout ce que vous sauriez imaginer d'horrible & de chagrinant, pour des personnes, qui quittent l'Italie, ce beau & charmant pais des plaisirs les plus doux. Ajoûtez à cela, le rebut de voir des hommes, qui ne paroissent que des ébauches très-imparfaites de l'humanité, grossiers, mal faits, d'un regard terrible, & qui n'ouvrent la bouche que pour vous faire peur, avec les expressions d'un langage qui n'est connu que par eux-mêmes, & qui fait une partie de leur brutalité. Car, Monsieur, ce n'est pas encore dans l'Allemagne que nous sommes entrez, c'est seulement dans la Carniole, qui use de la langue Esclavonne, aussi terrible que les Esclavons, que j'allois quelquefois regarder de loin sur le rivage, qui porte leur nom à Venise, & qui avec des cheveux herissiez, des barbes larges & longues jusques à la ceinture, & le sabre au côté, y débitent les carcasses salées de leurs chevres, à des gens qui doivent être bien affamez, puis qu'ils ont le courage de s'approcher d'eux, & de se repaître de cette sale nourriture.

Au travers de ces deserts, & parmi une Nation aussi sauvage que je vous la décris, & où nous n'avions garde de faire aucun

16 REMARQUES HISTORIQUES

jour, nous arrivâmes à un endroit, où la nature commence à se reconcilier avec les habitans de ce séjour, qui nous parurent déjà plus humains que ceux que nous avions été obligez de voir en courant. Ce lieu s'appelle le petit Laubach, Clein Laubach, terre assez passable, où l'on s'embarque sur une riviere, qui conduit au Grand Laubach, c'est à dire à une Ville qui porte ce nom, & qui au moins est une Ville de Campagne, si ce n'est pas une Ville tout de bon, & qui ait toutes les formes de Ville. J'ai eu raison de vous dire que la nature commence seulement là à s'humaniser avec les habitans, car assurément elle ne se fait pas encore sentir à eux avec toutes les lumieres, & les adresses du bon sens, puis qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour savoir faire des barques avec les avenances & les commoditez les plus nécessaires. Leurs barques, (qui servent cependant au transport continuel de toute sorte de choses) ressemblent plutôt à des canots de Lapons, qu'à des barques fabriquées pour l'usage d'un peuple instruit des premiers élémens du savoir vivre dans le monde. Elles n'ont aucun banc, ou commoditez pour s'asseoir, & afin qu'on ne s'apperçoive pas de ce défaut, elles sont si basses de couverture, qu'on n'y peut être que couché, étendu de son long: étant
néces-

nécessaire de déchirer une partie de cette couverture, si la chaleur étouffante, telle qu'elle étoit lors de nôtre passage, vous force à prendre de l'air, ou si la curiosité de voir le pais vous tire hors de ce cachot, pour égayer un peu vôtre vûë.

Nous arrivâmes enfin avec cet embarquement à la Ville de Lubiane, (car *Laubach* est le mot Alleman) Capitale de la Carniole, & nous commençâmes à connoître la différence sensible des manieres d'une Nation à l'autre. La Ville n'est pas fort grande, n'ayant quasi qu'une longue ruë, mais elle est assez proprement bâtie, les pierres ne manquant non plus ici qu'à Trieste pour bâtir, & y exhausser les maisons autant qu'on le peut souhaiter, sur un terrain très-solide. Il y a un Château sur une colline qui joint la Ville: mais comme cette colline a beaucoup plus d'étendue que le Château, celui-ci peut être facilement attaqué à terrain égal, de la hauteur de la même montagne. D'ailleurs la Ville a de très-belles campagnes tout autour, & un fauxbourg ou partie de la Ville, au delà d'une petite riviere qui passe auprès, & qui se jette dans la Save à deux heures de là.

Cette riviere qui porte le même nom de *Laubach*, a cette singularité, " qu'elle
 ,, porte & nourrit, peut-être les plus gran-
 Tom. I. B „ des

18 REMARQUES HISTORIQUES

„ des écrevisses de l'Europe, & dont cinq
 „ avec l'étendue & la largeur de leurs ser-
 „ res mesurent la hauteur d'un homme.
 Auquel propos on nous assûra qu'un Gen-
 tilhomme du lieu ayant avancé cette pro-
 position à Vienne, en un repas où se trou-
 voient plusieurs personnes de qualité, &
 la chose ayant paru incroyable quasi à tous,
 ce Gentilhomme dépêcha à Lubiane pour
 avoir une douzaine des plus grandes
 écrevisses, qu'on pourroit prendre, &
 les ayant reçûes, il eut dequoy convain-
 cre l'incrédulité de ceux, qui avoient in-
 sulté à sa proposition, & se dégager avec
 honneur de ce qu'il avoit avancé.

Lubiane est une Ville Episcopale, hon-
 neur qui lui fut procuré par Frederic d'Au-
 triche, troisiéme dans le rang des Empe-
 reurs, le premier Evêque ayant été un de
 ses Aumôniers, pour qui il avoit beau-
 coup d'estime. Comme le Chapitre n'y
 est pas composé de Nobles, & que ce
 Prince fut le fondateur des revenus de l'E-
 vêché, les déçendants de sa Maison (vous
 savez qu'il étoit de la Maison d'Autriche)
 ont le droit de nommer les Prélats, & mê-
 me les Chanoines, qui sont fix seulement,
 un seul d'eux étant à la nomination de l'E-
 vêque, parce qu'il fait la fonction de Cu-
 ré primitif dans la Ville. L'Evêque Mo-
 derne est un Comte de Kiembourg, Cha-
 noine

noine de Saltzbourg, & Neveu du dernier Archevêque de cette Ville, qui a succédé en cet Evêché à un Comte d'Erberstein, qui y renonça pour se retirer parmi les Peres de l'Oratoire à Perouse en Italie. Il avoit même resolu, à ce qu'on dit, de renoncer absolument à toutes les marques de sa Prélature, mais le Pape Innocent XII. ne le voulut pas permettre, lui accordant seulement de prendre sa retraite parmi ces Peres, sans quitter l'habit & le traitement Episcopal.

Le Comte de Kiembourg est un Prélat extrêmement posé pour son âge, qui n'est pas fort avancé : Homme studieux, de jugement solide, & qui pourroit bien avec le temps être employé par l'Empereur en quelque Ambassade, ou dans quelque autre employ supérieur, dont il est très-capable, & par sa probité particulière, & par les connoissances, & les talens de son esprit. Son frere ayant épousé une fille du Comte d'Harrach, Grand Maître, & singulierement estimé de l'Empereur, celui-ci ne manquera pas de le produire ; quoi faisant on peut dire, qu'il servira très-utilement S. M. Imperiale, qui n'a pas une fort grande quantité de sujets, lesquels s'offrent à le servir, quoi qu'il en ait un assez grand besoin. Le Comte avant que d'être Prélat, fut à Rome, député par son

Chapitre de Saltzbourg, & s'y fit connoître pour un homme, qui n'avoit plus besoin de venir à l'Ecole, pour apprendre à traiter avec la Cour: Car il y parut avec un train, & des manieres qui l'y firent distinguer. Et on fait de bonne part que le Pape Clément XI. a témoigné dans l'occasion une estime particuliere de sa personne, & de la conduite qu'il avoit tenue pendant tout le temps qu'il fut à Rome, par les affaires qui étoient le sujet de sa députation.

Il ne réüssit pas cependant, & l'Archevêque de Saltzbourg, contre lequel le Chapitre le faisoit agir, gagna son procès contre les Chanoines, quoy qu'assistez de la faveur & des recommandations de S. M. Imperiale. Voici dequoy il étoit question. Après la mort du Comte Maximilien de Kiembourg, Prince & Archevêque de Saltzbourg, les Capitulaires assemblez pour une nouvelle élection, firent un compromis auquel tous s'obligerent, que celui qui seroit élu donneroit annuellement à chacun d'eux, outre leurs revenus ordinaires, 500. florins, & cela eu égard, à ce que la Menſe Archiepiscopale étant très-notablement accrûe dès le temps que les Canonicats étoient fondez, sans que ceux-ci eussent jamais reçû aucune amelioration, il étoit convenable qu'ils se ressentissent de l'abon-

Abondance survenue, afin qu'il y eût une plus juste proportion entre le Chef & les membres, qui formoient un même corps. Le Comte Jean Ernest De Thun, frère de Guidobald de Thun, déjà autrefois Archevêque de Saltzbourg, fut élu, & paya sans aucune difficulté, pendant quelque temps, les 500. florins annuels promis aux Chanoines. Mais étant, je ne sai comment, entré en scrupule que ce paiement accu- soit un pacte taché de simonie, par lequel on pouvoit lui reprocher d'être entré dans sa dignité, il refusa de plus payer les 500. florins, & laissa son Chapitre à sec de cette portion ajoûtée à ses Prébendes.

Il y eut, comme on peut croire, force allées & venues, force dites & redites pour faire revenir l'Archevêque au premier payement. On dit même que celui-ci ébranlé par les raisons, qu'on ne manquoit pas de lui suggerer pour réveiller son humeur liberale, ou mû par des offices, qui le piquoient d'honneur, promit de reprendre l'usage interrompu, & de continuer à payer, non plus par aucune obligation, qu'il reconnut d'avoir à le faire, mais par un sentiment de pure generosité, à laquelle il vouloit bien s'obliger, non pas comme Archevêque, mais comme Cavalier particulier, & comme Comte de Thun. Je ne doute pas que Messieurs les Capitu-

22 REMARQUES HISTORIQUES
laires n'eussent volontiers souscrit à ce nouveau Traité, s'ils y avoient trouvé les mêmes assurances qu'au premier. Mais considérant peut-être que ce paiement, prenant par cette nouvelle déclaration la nature de libéralité volontaire, qui pourroit cesser par un effet de la même volonté, quand on ne trouveroit plus à propos de la continuer, ils insisterent sur la première obligation, & voulurent faire déclarer à Rome qu'elle avoit encore toute la force nécessaire pour lier l'Archevêque, nonobstant les prétextes qu'il prenoit pour s'en dispenser.

Que ces Messieurs me pardonnent si je dis qu'ils connoissoient mal la Cour de Rome, quand ils esperoient d'en obtenir une sentence favorable, dans une cause revêtuë de circonstances, qui avoient des apparences si odieuses. Car enfin promettre devant l'Élection, quoy que ce ne soit point pour être élu, a je ne sai quelle tache de simonie, qu'il n'est pas facile à purger dans l'esprit des gens à qui ce nom est execrable, quoy que peut-être la chose ne le soit pas autant. Le Comte de Kiembourg ne fit donc rien à Rome pour ses Confre-res, mais comme j'ai dit, il travailla utilement pour soi, en s'acquerant par sa bonne conduite la reputation d'un Ecclesiastique sage & modéré, dont le Pape & la
Cour

Cour de Rome témoignèrent d'être très satisfaits. Il reçût dans le temps de ce séjour à Rome, la démission de l'Evêque de Lubiane, dont je vous ai parlé, & la présentation à cet Evêché par l'Empereur. La chose néanmoins eut quelques difficultez avant que de passer. L'exemple d'un Evêque, qui renonce volontairement à sa dignité parmi la foule de tant d'autres, qui voudroient en être chargez de trois ou quatre à la fois, paroïssoit si singulier qu'on avoit peut être de la peine à le croire, plutôt qu'à l'accepter. Le Pape par cela même que le Comte d'Erberstein vouloit renoncer à son Evêché, insista à ce qu'il continuât à le retenir, le jugeant d'autant plus digne de cette charge, & capable de s'en bien acquiter, qu'il le voyoit plus empessé à la quitter, ou par un sentiment de son insuffisance, ou par un amour du repos de son ame. Cependant soit qu'on jugeât que par la démission du Comte, & l'acceptation du successeur, l'Eglise ne perdroit rien, ou autrement, on confirma le Comte de Kiembourg, qui fut sacré dans l'Eglise Nationale *del' Anima*, par le Cardinal de S. Croix, ou *santa Croce*, un peu parent, ou allié, à ce qu'il me semble, de la Maison de Kiembourg, & tout entierement dévoué à l'Empereur, & à la Nation Allemande.

24 REMARQUES HISTORIQUES

Je joindrai à ce que je vous ai dit de l'Evêque de Lubiane, qu'il continuë à faire honneur à son Eglise par l'exemplarité de ses mœurs, & la droiture de son zèle, sans se rendre esclave de certaines personnes, qui s'empresient souvent à donner leurs avis, & prêter leur direction, qu'on ne la recherche pas, comme ils avoient fait pendant le Gouvernement du Comte d'Erberstein. Ce qui assurément ne sera que mieux pour conserver la paix, & empêcher les mécontentemens de plusieurs, qui se voyent souvent rebutez & proscrits dans l'esprit de leur Evêque, prévenu par ces sortes de personnes, qui non seulement ne veulent point cooperer, mais ne peuvent souffrir l'avancement de qui que ce soit, qui ne se produise pas par la porte de leur appui ou faveur.

Je vous ai dit qu'il n'y a que six Chanoines dans la Cathédrale de Lubiane, & ceux-ci encore subsistent-ils du revenu d'autant de Cures qu'on a affectées à leur entretien, & qui sont aujourd'hui desservies par des Vicaires, auxquels il reste une partie des émolumens. L'érection de l'Evêché, qui comme je vous ait dit n'est pas fort ancien, puis qu'il est du temps de Frederic III. Empereur élu l'an 1440. & peut-être la qualité du pais, qui n'est pas fort abondant, sont apparemment cau-
le

se de cette pauvreté. Mais qu'y faire ? On pense, à ce que j'entens, d'accroître le lustre de la Cathédrale, & le nombre des Chanoines par la même voye, en faisant servir le revenu d'autres Cures à l'érection d'autres Canoncats. La vérité est qu'ici, & à ce qu'on me dit, quasi par toute l'Allemagne, les revenus des Curez sont si considérables, que beaucoup d'Evêques dans le Royaume de Naples changeroient volontiers leurs revenus contre ceux de beaucoup de ces Curez, qui n'en font gueres un meilleur usage qu'en pourroient faire des Chanoines, se donnant au cœur joye, & se reposant de tout sur des Vicaires, qui restent en effet chargez de toutes les fonctions Curiales.

A propos de ces Vicaires, il faut que je vous fasse rire d'une équivoque assez plaisante que je pris à leur occasion. Les Curez appellent filles les Eglises qui dépendent de leur département, ou juridiction. Le nouvel Evêque ayant demandé un jour à un de ses Curez s'il avoit une grosse famille: le bon homme, qui étoit un petit vieillard tout blanc, & qui avec la cravate au cou, & la canne à la main, me paroïssoit autant un vieux fermier qu'un Ecclesiastique, répondit fort doucement avec un genou plié, & une inclination de tête, selon la coûtume du pais, qu'il avoit huit

26 REMARQUES HISTORIQUES

filles sous sa *Cure*, le mot est équivoque dans la langue Latine qu'il parloit, *cura* pouvant être pris pour soin, comme je l'entendis, aussi bien que pour Paroisse. Ce qui me fit faire une douloureuse réflexion sur la peine que ce pauvre homme devoit avoir à gouverner, & à repondre de la conduite de huit filles, apparemment toutes grandes, vû l'âge avancé du Pere, & toutes également à pourvoir puis qu'elles étoient encore sous sa direction. Ma méprise apprêta un peu à rire quand je la découvris en parlant, mais ma surprise fut encore plus grande quand on m'assûra, qu'il y avoit des Curez particuliers, qui avoient jusqu'à seize & dix-huit Eglises sous leur conduite, auxquelles ils étoient obligez de pourvoir, ce qui ne se peut pas faire sans avoir des revenus proportionnez.

Je veux encore vous faire ici part en passant d'un usage, qui se pratique dans les Eglises de campagne de ce pais, & qui seroit une chose bien rare en Italie & en France. Sur le Cimetiere de ces Eglises, & souvent à la porte même de l'Eglise, on trouve des ceps plantez, dans lesquels on peut arrêter & lier les cous, & les bras de deux personnes; ceux-ci servent à supplicier les hommes & les femmes, qui sont convaincus d'avoir peché contre l'honê-
te-

teté. Et comme je voulus dire qu'il étoit difficile d'avoir des preuves de semblables fautes, qu'on n'a pas coûtume de commettre en présence de témoins, on m'assûra qu'il n'y avoit rien de plus facile que cette découverte, & qu'il n'en échappoit aucun, la grossiereté des villageois étant d'autant moins réservée à publier les fautes, qu'elle est plus maligne à les observer dans son prochain. Ce n'est pas tout. Les coupables ne sont pas simplement mis aux ceps, & exposez les jours de fêtes à la vûe de tout le monde, qui vient à la Messe, mais de plus ils sont très-bien fouietez. L'homme & la femme en même temps par d'autres paisans, que le zèle de la justice dispose à leur rendre ce bon office. Tout le village est présent à cette fonction, & y prend matiere de s'entretenir pendant quelque temps du malheur de ces comperes, qui ont payé si chèrement leurs plaisirs. J'eus la curiosité de m'informer de plus si les filles, qui avoient une fois paru sur ce vilain theatre, trouvoient encore après cela à se marier. Et l'on m'assûra qu'il étoit de ces châtimens comme des nouvelles, dont on parle pendant trois jours, & qu'en suite on met en oubli, les femmes mariées en étant quittes pour essuyer quelques reproches de leurs maris, & les filles de leurs peres, & meres. En suite dequoy chacun

28 REMARQUES HISTORIQUES
continuoit à vivre & à faire son métier com-
me auparavant.

Il y a une Maison de Province à Lubiane, assez belle, & magnifique. On appelle Maison de Province, celle où les Etats de la Province ont coûtume de s'assembler. Car quoy que l'Empereur soit le Souverain de la Carniole, comme de toutes les autres Provinces héréditaires, la forme du Gouvernement veut que les Etats s'assemblent, & délibèrent sur les moyens de satisfaire aux demandes du Souverain. En quoy ces Peuples sont differens des François, & des Italiens, qui reçoivent immédiatement de la Chancellerie du Prince les ordres, qu'on exécute après sans examen & sans replique.

Le Prince d'Aversberg a encore un Palais à Lubiane, & la plûpart de ses biens dans la Province. Vous avez ouï parler de ce Prince d'Aversberg, qui étant des premiers Ministres de l'Empereur, fut éloigné de la Cour pour des soupçons qu'on eut qu'il avoit quelque intelligence avec la France. Ces soupçons étoient fondez, à ce qu'on me dit, sur des recommandations du Roy T. C. en Cour de Rome, pour lui faire avoir un Chapeau de Cardinal. Et la chose étant ainsi ce n'est pas un jugement fort téméraire de penser qu'un tel recours d'un Ministre de l'Empereur
suppa-

supposoit une intelligence préalable, & des services rendus, qui pussent inspirer une telle confiance.

Il y a plusieurs Cloîtres de Religieux de l'un & de l'autre sexe à Lubiane, & un College de Jesuites; & c'est du Convent des Franciscains de Lubiane qu'étoit le Lecteur qui défendit à Rome l'Année Sainte dernière les Theses, qui faillirent à brouiller le pauvre Maître du sacré Palais, le bon vieux P. Bernardini, avec tout son Ordre de S. Dominique. Comme dans ce retour de l'Année Sainte, les Religieux de tous les ordres cherchent à faire bruit & à se distinguer de la foule, par quelques fonctions d'éclat, les Moines de S. François, qu'on nomme Observantins, tenoient leur Chapitre Général, & y avoient fait par conséquent des Religieux de toutes les Nations, disposez à qui mieux mieux à remporter le prix, au moins du bel esprit & de la science dans des Theses publiques. Les Allemans avoient dédié les leurs à l'Empereur, & avoient fait graver en une grande planche à Augsbourg divers groupes de figures, qui représentoient & le Triomphe de la Vierge, & les conquêtes de S. M. Imperiale. Parmi les premiers on voyoit une troupe de Dominicains, qui tournoient les épaules, & paroissoient chassés par un S. Paul en l'air, qui tenoit ses doigts sur sa bou-

30 REMARQUES HISTORIQUES
bouche, & sous lequel étoit écrit, *Mant
silentium indicens*. C'étoit reprocher aux Do-
minicains, par un insulte public, la singu-
larité de leur opinion, ou de leur silence
sur la Conception immaculée de la Vier-
ge, & la leur reprocher avec l'autorité &
la bouche de S. Paul. C'avoit été une gran-
de présomption des Franciscains d'avoir
fait graver la planche, dans la confiance
que le Maître du sacré Palais, Juge & par-
tie dans l'affaire, permettroit qu'on la pu-
bliât. Cependant par je ne sai quelle negli-
gence, le bon Pere Bernardini y donna
son approbation, prévenu sans doute que
les Peres de S. François ne lui présente-
roient pas à examiner une chose, de l'appro-
bation de laquelle ils pussent raisonnable-
ment douter. Il en voulut revenir, quand
la chose fut renduë publique, & avant
qu'on soutînt la These. Mais il ne fut
plus temps, & les Moines de S. François
se servant de l'autorité & du crédit de l'Am-
bassadeur de l'Empereur, comme si ce re-
fus avoit porté coup contre le respect dû à S.
M. Imperiale poussèrent leur pointe, sou-
tinrent leur These, & laisserent le P. Ber-
nardini aux prises avec le Général, & tous
les Moines de son Ordre, qui l'auroient
volontiers dégradé, si la chose eût dépen-
du d'eux. Que dites-vous, Monsieur, de
cette conduite? Les Religieux de S. Do-
mi-

minique ne veulent point donner les mains à avouer la Conception immaculée de la Vierge, retenus par l'autorité de S. Thomas, qui ne l'a pas crû. Et cependant prennent pour affront qu'on dise ce qu'ils publient eux-mêmes, car de l'écrire dans des livres, ou de le graver dans des Theses, est une même chose, & cette forme n'est pas plus un décri, & une accusation, que ce qu'ils avouent eux-mêmes dans leurs livres. Le monde est ainsi fait, & il y a des gens, qui se vantent de dire, ou de faire certaines choses, & s'offensent qu'on dise qu'ils les font. Je finis ici ma première Lettre, n'ayant rien à ajoûter, à ce que je vous ai écrit des remarques faites jusques à présent dans nôtre voyage. Ce qui me reste est de vous assurer que je serai par tout,

MONSIEUR,

De Lubiane ce

1704.

Vôtre très-humble & très
obéissant Serviteur.

S E-



II. LETTRE.

De Lubiane à Saltzbourg.

MONSIEUR,

SI je n'avois fait une provision inépuisable de patience, je serois déjà mort des fatigues de mon voyage, & vous attendriez inutilement d'autres Relations de moi. On voyage doucement, quand on voyage comme vous, c'est-à-dire quand on a des personnes à gages pour s'avoir tout ce qui se dit, & tout ce qui se fait dans les pais étrangers, eux seuls ayant la peine de rouler, & de découvrir ce qui peut être matière à vôtre curiosité. On n'a pas tort de dire que ceux qui se marient, & ceux qui commencent à bâtir ne savent gueres ce qu'ils font, à cause des chagrins imprevûs qu'on rencontre dans la suite du mariage, & des bâtimens, mais on devroit ajouter à ces deux sortes de personnes en-

CORE

core ceux qui entreprennent de voyager, car la suite est toute autre chose que la première apparence, & il n'y a gueres de jours qu'on n'ait quelque nouveau sujet de chagrin, si l'on est d'humeur à se chagriner des peines, & des rebuts, qu'on trouve par les chemins. Nous partîmes de Lubiane, par un temps qui n'étant ni bon ni mauvais devint bien-tôt après tout à fait méchant. La saison étoit bonne, mais je ne sai quelle diablerie ayant déchaîné les pluyes & les vents, sur le soir de la première journée nous eûmes à essuyer la plus terrible tempête du monde, si forte & si vehemente qu'elle menaçoit d'enlever nos chevaux & leurs charges, & de nous briser contre les rochers, qui pavoient nôtre route.

Ce fut bien pis quand nos guides, pour abreger le chemin ayant pris des travers, nous obligerent à passer à gué une riviere assez profonde; car le bruit des flots brisez par les rochers, dont le lit du fleuve étoit semé, se mêlant avec le soufflé des vents, & les eaux du Ciel avec celles de la riviere, & ce conflit rendu encore plus affreux par l'obscurité & les tenebres, que la nuit commençoit à répandre, imaginez-vous si l'assiete de nôtre esprit étoit tranquille, voyant tant d'objets affreux, & tant de portes ouvertes, par lesquelles

34 REMARQUES HISTORIQUES
il sembloit que la mort fût prête à fondre pour nous engloutir. J'exagere, dites-vous peut-être, le danger, qui n'étoit pas à beaucoup près si grand que je le fais. Mais j'ose vous dire que je ne prête rien à la vérité, & que mon inquiétude fut encore plus grande que je ne saurois vous l'exprimer. Il falut par ce mauvais temps & cette obscurité passer la Save, pour arriver à Craimbourg qui lui est contigu, & qui joint à l'autre côté par un pont de bois assez mal affermi, & assez étroit pour donner de nouvelles allarmes à des gens déjà épouvantez. Aussi renouvelèrent-elles à ce passage, que la nuit devenuë tout à fait obscure rendoit encore plus dangereux. Et ce ne fut qu'après ce nouvel effroi essuyé que nous entrâmes dans la Ville, où nous esperions de nous reposer, & de pouvoir réfléchir avec action de graces aux perils, dont Dieu nous avoit bien voulu délivrer. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos maux, & nous fûmes agitez en y arrivant d'une nouvelle terreur, qui faillit à démonter entierement nôtre imagination, & nous jeter dans le dernier desespoir. Le temps, comme je vous dis, étoit le plus fâcheux du monde. Des vents impetueux, avec la pluye la plus forte, causoient une tempête à faire horreur aux plus résolus. L'obscurité d'une nuit sans la moindre
lueur

lueur en augmentoit l'effroi. Cependant en entrant dans la Ville, après un morne silence, observé de tous côtez, nous entendîmes tout à coup un très-grand bruit d'instrumens, & une confusion de voix, qui marquoient un tressaillement, & une joye, qui étoit d'autant plus épouvantable pour nous, que nous n'en pouvions comprendre la cause. Un semblable objet, dont on se sent frappé à l'impourvû, quand on s'y attendoit le moins, ne peut qu'exciter une variété de pensées, qui suspend toute sorte de jugement, & confond l'imagination. On parle de certaines assemblées de Lutins & d'hommes perdus, qui possédez de la rage de nuire au genre humain, travaillent dans des lieux détournés à exciter des tempêtes, & où ils se rejouissent de tout leur cœur, quand ils voyent leurs mauvais desseins suivis des dommages effectifs, qu'ils ont procurez par leurs enchantemens. La crainte, dont nous avions été possédez jusques alors, nous faisoit appréhender d'avoir été transportez, par l'effet de quelque puissance magique, en un de ces theatres d'horreur, & de devoir y laisser la vie par le dernier effort d'une épouvante insupportable. Mais enfin en approchant de plus près d'une maison, que nos guides savoyent être une Auberge, nous apprîmes que ce bruit qui nous avoit effrayez, étoit une

36 REMARQUES HISTORIQUES

réjouissance Chrétienne , que l'on faisoit dans la maison d'un Ecclesiastique, qui avoit ce jour-là eu le bonheur de monter à l'autel , & de chanter sa premiere Messe.

Il falut revenir de toutes les terreurs , & quoi que cette maniere de se rejouir de la consecration d'un Prêtre , ne nous parût pas trop religieuse , la danse & ces tressaillemens tout mondains , n'ayant aucun rapport à la gravité du Sacerdoce , & à la joye que doit causer à des Chrétiens l'accroissement des Ministres de Jesus-Christ cependant il falut montrer d'en être satisfaits , & après avoir soupé aller attendre dans le lit que le Ciel relâchât quelque chose de sa colere , pour que nous pussions le lendemain continuer nôtre voyage avec moins d'incommodité.

Quelque dévotion , que nous eussions eu en demandant à Dieu un temps plus favorable , avant que de nous abandonner au sommeil , nous ne fûmes point exaucez pour le coup , & nous dûmes le jour suivant nous mettre en chemin par une saison quasi aussi fâcheuse , qu'elle l'avoit été le jour auparavant. Nous étions armez aussi avantageusement qu'il se pouvoit contre la pluye & le vent : mais tous ces avantages ne nous défendoient pas de la moitié des attaques de l'une & de l'autre , qui nous offensoient dans la partie la plus sen-
si-

sible, le visage quoi que le plus délicat, & le plus digne d'être soigné, restant exposé & en butte à leurs outrages. Un troisième ennemi s'étoit joint à ces deux impitoyables adversaires. J'entens le froid. Car quoi que dans des pays, où le Ciel use de quelque pitié envers la terre, la saison ne fût pas encore si fâcheuse; dans ceux-ci, qu'il traite en toute rigueur, l'hiver avoit pris les devants, & nous eûmes à esluier la pluye du jour précédent, changée en nége, qui joignit le frisson à l'ennui d'être mouillez. Nous combattîmes autant qu'il fut possible contre tant de chagrins, accrûs par la lenteur des chevaux, qui ne pouvoient qu'à peine forcer le vent, directement contraire à nôtre route, & par le dépit de devoir souvent retourner sur nos pas pour reprendre les chemins, dont nous nous étions égarez. Et c'est à nôtre patience, après le secours du Ciel, que nous devons nôtre salut, & d'avoir pû échapper de tant de fâcheries & de desastres.

Je vous écrierois une lamentation & une plainte, si je voulois vous faire un détail de nôtre voyage. Imaginez-vous que cette route est encore plus incommode que celle que nous avons faite en sortant d'Italie, des montagnes, & par conséquent des précipices plus affreux, des forêts plus mornes, des campagnes plus stériles, & un

38 REMARQUES HISTORIQUES
peuple par tout plus intraitable, & qui nonobstant qu'il ne vous donne que de mauvaises paroles, & des plus mauvaises viandes, vous écorche cependant, & veut avoir le plus clair, & le meilleur de vôtre bourse.

On entre de la Carniole dans la Carinthie, dont Clagenfurt est la Capitale, nous n'y passâmes pas pourtant, à cause de quelques eaux qu'on nous assûra que nous aurions de la peine à traverser, & nous vinmes à *Villac*, petite Ville fort jolie, & glorieuse d'avoir été la retraite de Charles-Quint, quand l'an 1552. Maurice de Saxe pensa le surprendre à Inspruck. Vous vous souvenez de l'Histoire, & comme ce Prince, investi par le même Empereur des dépouilles de son Cousin, oubliant ce bienfait se rangea du parti de ses ennemis, & fit ses efforts pour ravir la liberté à son bienfacteur. La chose ne lui réussit pas, & Villac eut la gloire de prêter un azile assuré à son Souverain, qui y eut le temps de relever ses affaires, & de se mettre en état de faire sentir à ses persecuteurs les effets de son courage, & de sa bonne fortune. *Villac* est à côté droit de la Drave, & avant que d'y entrer on trouve des bains d'eau minérale, qui sont ouverts à tout le monde. Ce sont de tous côtés montagnes épouvantables qui se suivent l'une l'autre,

&

& qui ne donnent point d'autre répit aux Voyageurs, que celui de se laisser rouler en bas, quand on a fini de grimper jusques au haut. L'Empereur étoit bien sûr que ces ennemis ne le suivroient point en un país impraticable à quelque nombre de personnes à la fois, aussi y arriva-t-il très-peu accompagné, car s'il avoit eu plus de monde, les vivres & les commoditez lui auroient manqué infailliblement, parmi des bois, & des rochers continuels, où il y a très-peu d'habitations.

Nous touchâmes cependant encore une assez jolie petite Ville appelée *Gmind*, avant que d'entrer dans les autres montagnes, qui sont dans la Principauté de Saltzbourg, confinante à la Carinthie. Cette Ville est une des principales de la Province, fort propre & bien troussée, à un des bouts de laquelle il y a un grand & magnifique Palais, appartenant au Comte de Lodron, de même que quelques autres bâtimens fort propres, qui lui sont voisins. Ce Comte, qui est petit-neveu d'un Archevêque, Prince de Saltzbourg, qui se nommoit Paris de Lodron, possède ici de très-grands biens. Cet Archevêque qui a tenu la Principauté pendant 40. ans, ayant eu beaucoup d'occasions & de grands moyens de gratifier sa famille, qui assurément n'est pas pauvre. En arrivant le soir

40 REMARQUES HISTORIQUES
en cette petite Ville nous entendîmes un grand bruit de Trompettes, dans les maisons que j'ai dit voisines du Palais du Comte, & nous étant informez du sujet de cette joye, on nous dit que l'Intendant de ce Seigneur étant venu ouïr les comptes des Fermiers, & toutes choses s'étant passées au gré reciproque des uns & des autres, l'Intendant donnoit ce soir-là un grand repas à tous, & prenoit congé d'eux par cette démonstration de joye. C'est bien le moins que puisse faire un Intendant dans une occasion semblable, qui n'a pas coûtumè de lui être infructueuse, tous les Intereffez ayant besoin de son indulgence, & de sa pitié pour s'ouder heureusement leurs comptes.

On change le Souverain, mais non pas la qualité du pais, en passant de la Carinthie dans la Principauté de Saltzbourg. Ce sont par tout montagnes, forêts & rochers, & dès que vous avez joint la Saltze, vous suivez cette riviere jusques à la Ville de Saltzbourg, même quelquefois par des pas fort dangereux, pratiquez, & soutenus en l'air avec des ponts attachez à des rochers escarpez, qui ont d'horribles précipices à leurs pieds, rendus encore plus affreux par le courant de la riviere, qui les mouille. Il y a un de ces précipices sur les frontieres, qui serviroit en temps de guer-

re pour arrêter une armée. Car après avoir monté par le côté d'une de ces montagnes escarpées avec bien du danger, vous trouvez une tour, qui ferme entièrement le passage, & qui étant, comme elle est, défendue par quelques soldats, peut arrêter quelque nombre que ce soit d'ennemis, n'y ayant qu'un défilé entre cette montagne, & une autre, qui ne laisse qu'un précipice effroyable entre-deux.

On trouve dans cette même route le fort Château de *Werfen*, qu'on peut appeler fort, puis qu'il est sur la pointe d'une montagne, entourée de précipices quasi de tous côtés, & du cours de la rivière, qui serpente au pied. Il y a de l'autre côté de celle-ci un assez beau Bourg, & le Château est fameux, pour avoir été la retraite, ou la prison d'un Archevêque de Saltzbourg, qui pendant les premiers bruits de Religion en Allemagne, parut disposé à profiter de la liberté que donnoient les nouvelles opinions aux Ecclesiastiques de prendre des femmes, sans vouloir quitter son Benefice, ce qui fut cause que le Duc de Baviere lui fit la guerre, & le réduisit dans ce lieu, où il eut le temps de se repentir à loisir de son entreprise. Il le fit avec sincérité, & sa memoire est encore aujourd'hui dans son Eglise de Saltzbourg en particuliere veneration, pour avoir donné à sa

42 REMARQUES HISTORIQUES
mort toutes les marques d'une véritable pénitence. Il est enterré, comme il le souhaita lui-même, non pas dans sa Cathédrale, mais dans le cimetière des pauvres, au milieu duquel est son dépôt, dans une Chapelle particulière que son successeur fit bâtir pour le mettre à couvert, & pour singulariser par cette marque d'honneur sa première condition, & honorer son humilité. Je vous ai conté cette Histoire un peu différemment de ce qu'elle est écrite dans les Mémoires de l'Eglise de Saltzbourg. Mais comme je n'ai pas le même intérêt de ménager la réputation de ce Prince, que l'Historien moderne qui l'a voulu couvrir, je crois de plus, que la vérité peut avoir lieu, après que les temps écoulés ont fait manquer ceux, qui pouvoient en recevoir quelque confusion, & qu'il est même de la gloire de Dieu qu'on publie les triomphes de sa grace, victorieuse dans un genre de personnes, où il est si rare de la voir triompher.

Nous rencontrâmes par le chemin qui conduit à Saltzbourg, deux chariots chargés de personnes condamnées aux Galères, & qui avoient encouru cette condamnation, pour avoir chassé contre la défense du Prince. Cette peine nous parut un peu outrée pour une faute, qui ne semble être d'aucun préjudice au public, & à qui on peut
feu-

seulement reprocher de diminuer un peu le plaisir du Souverain. Cependant on nous assûra que l'Archevêque de Saltzbourg étoit quasi inexorable sur ce chapitre, & qu'il fournissoit assez souvent des recrûes aux Galères de la Republique de Venise pour cette seule occasion. Nos guides, qui étoient pleinement informez des affaires du pais, nous dirent des choses si étranges de l'inclination de ce Prince pour la chasse, qu'elles nous paroissent incroyables. Ils nous assûroient qu'il avoit eu de tout temps une passion si forte pour cet exercice, qu'il en perdoit le plus souvent le repos & la nourriture, infatigable à la poursuite des bêtes au travers de quelque danger, & par quelque saison que ce fût, ce qui avoit été cause qu'il en avoit perdu la vûë, sans avoir encore perdu l'inclination à la chasse. Que pour avoir une plus grande abondance de gibier, non seulement il défendoit la chasse à tous ses sujets indifféremment, mais ne souffroit point que les champs mêmes labourez & les jardins eussent des palissades ou des murailles plus hautes de quatre pieds, afin que les cerfs les pussent franchir en sautant, & se pourvoir de nourriture, au cas ils n'en trouvaient point dans les bois, ou dans la campagne. Et que quand ceux-ci étoient trouvez se paître de grains ou de legumes

dans

44 REMARQUES HISTORIQUES
dans les enclos particuliers, personne ne pouvoit employer à les en chasser que la seule voix ou le bruit, étant défendu de se servir d'armes, ou de quelque instrument offensif que ce fût.

C'est avoir un grand soin de la vie des bêtes, qui ne sont destinées qu'au plaisir de voir tuer. Mais les inclinations des Princes sont différentes de celles des particuliers, qui n'ayant pas ordinairement les moyens de se divertir à si grands frais n'intéressent pas tant de personnes dans leurs satisfactions.

On passe avant que d'arriver à Saltzbourg à *Halle*, qui n'en est éloigné que de deux heures, entre les mêmes montagnes, au milieu desquelles on marche pendant l'espace de plusieurs journées de chemin, & qui ne finissent qu'à la Ville même de Saltzbourg. Celle de Halle est la richesse du pais, puis que c'est là qu'on y tire, & qu'on y cuit le sel, dont le débit fait le plus grand commerce, & le plus grand rapport des habitans. La plus grande partie de ce sel étoit levée par le passé au nom de S. A. Electorale de Baviere, qui a encore d'autres Salines qui lui sont propres, peu éloignées de Halle, dans une des terres appelée *Reichnoll*. Et ces sels étoient transportez par la Baviere & par un coin du Tirol dans la Suisse, qui les payoit tout en
monoye

monoye de France. Ce qui est la cause (à ce qu'on dit) qu'on ne voyoit quasi que monoye de France dans la Baviere, qui passoit de là dans les pais voisins, quoique bien d'autres gens fussent persuadez qu'il y en venoit beaucoup depuis quelque temps, qui ne passoit pas par la Suisse.

Le Sel se cuit à Halle dans de grandes chaudieres, comme en beaucoup d'autres lieux, mais la traite de l'eau salée est différente de toutes celles que je me souviens d'avoir jamais vûës. Il y a une grande & haute montagne à l'occident de la Ville de Halle, dont la terre est en plusieurs lieux mêlée avec une espece d'alun, ou de sel de pierre, qui sert à faire cette eau salée. Il y a des mineurs répandus dans les entrailles de cette montagne, où s'étant fait diverses entrées, par des trous percez en plusieurs endroits, ils vont cherchant ce minéral, & en ayant trouvé & découvert, ils font passer de l'eau claire par dessus, laquelle dans son cours détachant les parties de ce sel les entraîne avec soi, & devient ainsi salée. Quand ce minéral est abondant ils ne font qu'entourer l'espace, où ils le trouvent, d'une espece de muraille de terre grasse, & remplir cet espace d'eau douce, qui n'y demeure pas long-temps sans prendre la salure. On la fait écouler en suite, aussi bien que celle qui s'est salée en coulant sur

46 REMARQUES HISTORIQUES
un terrain minéral, hors de la montagne, par des canaux de bois faits exprès, & qui en reglent l'écoulement, où l'on veut. Notez qu'il faut aussi faire de grands canaux pour avoir de l'eau douce, ce qui est cause que cette montagne est comme celle du Potosi, percée en mille endroits, qu'il a falu ouvrir, ou pour cet effet, ou pour chercher la mine de sel, ou pour la faire écouler hors de la montagne. C'est pourquoy ceux qui y entrent par curiosité ont besoin de bons guides, pour ne se pas perdre dans la quantité des routes qu'il y a de toutes parts. Cette entrée se fait en cérémonie. Il y a une Eglise au dessus de la montagne, où les curieux font leurs dévotions si avant que d'entrer, & se recommandent à Dieu, pour qu'il ne permette pas qu'il leur arrive quelque malheur. Ceci n'est pas hors de propos, car il est arrivé quelquefois que des gens s'y sont perdus, la terre s'étant éboulée, & les ayant opprimés sous ses ruines, ou fermé & rempli les passages, par où ils devoient sortir, de sorte qu'ils y sont morts avant qu'on ait pû les secourir, la perplexité, comme je vous ai dit, de ces sentiers souterrains empêchant qu'on ne puisse que très-difficilement retrouver les routes qu'on a tenuës, ou des issues pour s'en dégager. La grande ouverture par où l'on entre dans cette montagne est auprès de
de

de cette Eglise , & ceux qui veulent entrer , après avoir bien déjeûné dans une Auberge voisine , & s'être pourvûs de bouteilles de Rossolis , pour s'en servir au besoin , sont revêtus par leurs conducteurs d'habits de grosse toile , & le dos , & le bras droit armez de certains cuirs , pour l'effet que je vous dirai ci-après. On prend au lieu de chapeau de gros bonnets , qui ne laissent qu'une partie du visage découvert , & dont la chaleur puisse parer du froid , qui regne dans ces antres souterrains. Chacun prend à sa main gauche une chandelle , ou une torche allumée pour éclairer ses pas , & les ouvriers , ou personnes destinées à accompagner les étrangers se mêlent avec eux les uns devant , les autres après , & d'autres parmi la troupe (car ordinairement on va en troupe) pour encourager par le nombre ceux qui seroient plus susceptibles d'apprehension dans ces noires & affreuses cavernes. L'on parcourt en suite de tous côtez , où l'on voit ou les endroits , d'où l'on a déjà tiré la mine de sel , ou ceux où l'on travaille à la découvrir , ou ceux dont on la tire actuellement. Et parce qu'il y a des espaces hauts & bas , par lesquels il faut passer , on descend par des trous quasi tout droits , fournis d'une espece de brancards de haut en bas , & armez à côté droit d'une assez grosse perche , que l'on embrasse ,

48 REMARQUES HISTORIQUES

se, après s'être assis sur le brancard, avec le bras droit, muni de cette manche de cuir dont j'ai parlé, aussi-bien que le seant l'est d'une espece de tablier de même cuir, pour ne se point déchirer, en se laissant couler comme on fait de haut en bas par ces brancards.

Ces descentes se font avec une rapidité merveilleuse, & les chandelles s'éteignent souvent dans cette violente carrière, mais, ou il y en reste quelqu'une allumée qui rend la lumière aux autres, ou les conducteurs, qui sont pourvus de fusils, la rendent à toutes par un prompt battement de leurs pierres. Ce qui est un peu à craindre, est de tomber l'un sur l'autre dans cette descente, qu'il n'est pas facile de regler, quand on a pris la pente sur un déclin très-rapide, quoique l'on ait mis les perches sur la droite pour cet effet, afin que les tenant avec le bras on puisse se retenir. Mais comme le plus grand danger est en arrivant au bas, les conducteurs qui sont arrivez les premiers, ont soin de tirer les étrangers du brancard à mesure qu'ils arrivent, de peur qu'ils ne restent opprimez ou foulez aux pieds de ceux qui les suivent, & qui leur tomberoient dessus.

Vous me demanderez peut-être pourquoi est-ce que ces montées sont si rapides, & pourquoy ne les a-t-on pas ménagées dans

une

une pente commode, par laquelle on pût marcher en assurance, & descendre comme imperceptiblement. A cela je ne fais que vous répondre, si ce n'est qu'il y a plusieurs choses dans le monde qui pourroient être d'autre façon, & même plus commode, & qui ne le sont pas. Les choses, comme elles sont, étant la matière des recits que l'on en fait, & non pas les autres formes, sous lesquelles elles pourroient être. On peut dire cependant que ces passages étant principalement pour l'usage des mineurs, ces descentes rapides leur épargnent le temps, qu'ils mettroient à aller plus doucement. J'oubliois de vous dire qu'entre les bois du brancard, sur lequel on glisse, il y a un escalier fait dans la terre pour remonter. Il est donc vrai qu'il y a de ces descentes dangereuses dans les mines de Halle, & qu'elles y sont en si grand nombre qu'on descend ainsi dès le haut de la montagne en bas, après s'être promené par mille détours, que font les ouvriers en travaillant à la recherche de la matière, qui donne la sature à l'eau. Ces détours sont si grands, & on pousse cette recherche si loin, que non seulement la montagne en est toute percée, mais mêmes les voisines, de sorte qu'on assure, qu'il y a aujourd'hui très-peu de distance entre les ouvriers de Halle, &

50 REMARQUES HISTORIQUES
ceux de Reichnoll, qui appartient au Duc
de Baviere, & qui en est éloignée de
deux lieüs. Ce qui avec le temps pour-
roit bien devenir la cause d'une mesin-
telligence entre le Prince de Saltzbourg
& l'Electeur de Baviere, si l'on décou-
vre que l'un fasse travailler sous les ter-
res de l'autre.

On employe cinq & six heures à vi-
siter ces curiositez souterraines, & après
avoir regalé les conducteurs, qui vous
ont guidez & prêtez leurs habits de ce-
remonie pour la fonction, on trouve un
grand dîner à la Ville de Halle, où
l'on traite aussi bien, & encore plus che-
rement qu'ailleurs. La cuitte du sel se
fait là comme ailleurs, ainsi que je vous
ai dit. Vous voyez bouillir de l'eau fort
claire dans de grandes chaudieres, (je
dis grandes à dix & douze pieds de lar-
geur,) sur des brasiers épouvantables,
qui ayant fait évaporer toute l'eau lais-
sent le sel au fond, qu'on puise en sui-
te, & qu'on jette dans de petits ton-
neaux ou vases de sapin, qui n'ont ni fond,
ni couvercle, & qui n'en ont pas besoin,
parce que le sel venant à s'y secher &
s'y endurcir, il se transporte sans crainte
d'en rien perdre. La Saltze qui coule au-
près de la Ville est continuellement char-
gée de batteaux, qui le transportent à Saltz-
bourg,

bourg, d'où il est distribué où il doit aller.

Il y a de l'autre côté de cette riviere, & en face à Halle, des forges, où l'on fond le cuivre, que l'Archevêque de Saltzbourg fait tirer d'autres mines de ce métal qu'il a dans ses Etats. On voit encore ici un spectacle, qui donne quelque idée de l'Enfer, par les feux épouvantables qui servent à fondre, & façonner ces métaux. Il y a des voutes sous terre, où l'on allume ces grands brasiers. Ces voutes sont percées par de petites ouvertures, sur lesquelles sont posez les creusets, pleins de métal, qui sont en suite embrasés par le feu, qui est dessous, d'autant plus violent, que toute la force des flâmes se rassemble sous ces ouvertures. On ne manie ces creusets qu'avec de grandes ténailles, suspenduës par des chaînes, & qu'on fait agir par d'autres instrumens de fer, pour ne point trop s'approcher de ces ouvertures embrasées, & qui vomissent leurs flâmes, quand on ôte, ou qu'on remuë ces creusets de dessus. A quoy si vous ajoûtez le cliquetis insupportable des marteaux, qui sont remuez en nombre quasi infini, par des machines que l'eau fait jouer continuellement pour donner aux métaux les diverses formes, vous avouërez que j'ai eu raison de dire que ce lieu représente encore à sa maniere, une partie des tour-

52 REMARQUES HISTORIQUES
mens qu'on souffre dans l'enfer.

Au sortir de Halle pour s'approcher de Saltzbourg, on trouve la grande Brasserie de l'Archevêque, où se fait la meilleure biere, qui se débite dans le pais. Le lieu appellé *Caltenhausen* est beau & attrayant, & il ne passe gueres de Voyageurs, qui ne s'y arrêtent pour boire un coup de cette biere, & dont on a toujous une reserve particuliere, pour ceux qui sont en état de publier sa bonté ailleurs. Il a falu, Monsieur, comme vous pouvez bien croire, s'accommoder aux usages du pais, & ayant perdu les bons vins d'Italie, il a été force d'accommoder le goût à la biere d'Allemagne. Ce n'est pas une petite difficulté, pour ceux qui n'en ont jamais bû; mais la nécessité fait faire bien des choses, & quand on a une fois franchi le pas, l'aversion que l'on en avoit se dissipe peu à peu, & l'on fait naturellement, ce qu'on ne faisoit au commencement qu'avec la dernière repugnance. Ce n'est pas qu'il n'y ait du vin en Allemagne, & particulièrement dans la Principauté de Saltzbourg, confinante à l'Autriche & au Tirol, qui ont des vignes. Mais outre qu'il est plus rare, & par conséquent plus cher, l'exemple de tant de bons Allemans, qui sont gros & gras en ne bûvant que de la biere, encourage un homme pour peu de cœur qu'il
qu'il

qu'il ait, qu'il ne mourra pas en prenant cette médecine, qui d'ailleurs est peut-être plus salutaire à la santé du corps que l'usage du vin le meilleur.

On trouve à une heure de la Ville le lieu de delices des Archevêques, nommé *Heilbrunn*, où il y a un assez joli petit Palais, & un grand Parc, qui renferme une montagne couverte de bois, sans conter la plaine assez spacieuse pour des Jardins, des étangs, & des promenades. L'Archevêque Paris de Lodron en est le fondateur. Tout y est assez bien ménagé. On entre au Palais par une longue allée, bordée de hauts sapins. Aux deux côtez du Palais il y a des maisons pour le logement du Concierge & de la famille du Prince, quand il y vient. Il y a des jets d'eau dans les Jardins, qu'on fait jouer dans l'occasion, & une garenne pour des animaux rares & particuliers, qu'on y garde pour le divertissement. Le nombre de cerfs & de chevreuils dans le bois, & la plaine, enfermée par les murailles du Parc, est si grand, & ces animaux sont si familiers, à cause qu'on ne leur donne aucun chagrin, que c'est un plaisir particulier d'en voir les troupeaux entiers se promener ensemble, ou s'approcher des étrangers.

Le Comte de Kiembourg a un autre Jardin quasi aux portes de la Ville. L'Ar-

54 REMARQUES HISTORIQUES
chevêque Maximilien de ce nom le fit bâ-
tir pour sa famille particulière. Il y a mê-
me une jolie maison, meublée de beaucoup
de bonnes peintures, des parterres des Jar-
dins, des fontaines, qui jaillissent par le
moyen d'une machine, qui est dans une
tour qui y fait monter l'eau; un grand ver-
ger ou pré traversé par une longue allée,
bordée d'arbres fruitiers, & un Parc, où
il y a des cerfs, & des chevreuils.

La Ville de *Saltzbourg* est située, com-
me je l'ai dit ailleurs, au bout de diver-
ses montagnes, parmi lesquelles la rivière
de Saltze coule plusieurs journées de che-
min. D'ici ce ne sont que campagnes,
tant du côté de l'Autriche, que de celui
de la Bavière. La Ville n'est pas bâtie,
où étoit l'ancienne *Juvavia*: car celle-ci
étoit à côté gauche dans une plaine aujourd'
hui déserte, & devenuë tellement maré-
cageuse, qu'elle ne sert à rien du tout.
Les Archevêques ont cherché, à ce qu'on
dit, les moyens de dessécher ce terrain,
mais comme il est plus bas que la rivie-
re, & qu'il est d'ailleurs borné par des
montagnes, il n'y a pas moyen d'en faire
écouler les eaux; ce qui seroit facile par
le moyen de plusieurs canaux taillez, qui
la dessécheroient. Il y a quelques étangs
près de la Ville, qui ont été creusez dans la
même vûë de procurer cette amélioration.

En

En effet il y a une partie de la plaine, qui a été par ce moyen habilitée à porter au moins de l'herbe, ce qu'elle ne fait pas dans les plus éloignées, ni même dans les endroits, où l'on a travaillé aux nouvelles fortifications, & où il n'y a qu'une terre toute noire, & toute pénétrée d'une eau sale, ce qui fait qu'on n'y peut marcher, le terrain s'enfonçant sous les pieds des hommes & des animaux qui s'en approchent.

La Ville de Saltzbourg est double, c'est à dire bâtie des deux côtez de la riviere, qu'on passe pour aller de l'une à l'autre sur un pont de bois couvert, & réparé des deux côtez. Il semble pourtant que la partie de la Ville qui est à gauche de la riviere soit la principale, & ait été autrefois la seule, les Cartes anciennes ne la représentant que de ce côté-là, avec une espece de Fauxbourg de l'autre côté, qui aujourd'hui est devenu aussi considérable que la Ville. Le même Archevêque Paris de Lodron, dont je vous ai déjà parlé est celui qui fit bâtir les murailles, qui entourent aujourd'hui l'une & l'autre partie de la Ville, mais qui dès le commencement de la guerre courante ont été revêtues de leurs fortifications exterieures, qui manquoient auparavant, toute leur force consistant dans la muraille même & dans un fossé, dans lequel on a tiré l'eau de la riviere, qui par-

56 REMARQUES HISTORIQUES
tage la Ville, au moins dans une partie
du fossé de la Ville qui est à droit du même
fleuve. On a de plus enfermé dans une
ligne, une montagne, qui joint quasi en-
tièrement une autre montagne, ou rocher,
qui est au couchant de l'autre partie de la Vil-
le, & qui lui servoit de muraille, étant es-
carpé de l'un & de l'autre côté. Mais com-
me il y a un assez beau & grand Fauxbourg
de ce côté-la, & que celui-ci reste décou-
vert, un ennemi qui en seroit en posses-
sion pourroit faire bien des maux à la Vil-
le, & au moins foudroyer toute celle qui
est de l'autre côté de l'eau. Il y a aussi
un vieux Château qui termine la Ville du
côté du Midi, fort par sa situation, & con-
tigu à la montagne, qu'on appelle des Moi-
nes, *Munichberg*, & qui sert, comme j'ai
dit, de muraille à la Ville du côté du cou-
chant. Selon quelques-uns le Duc de Baviere
eût trouvé plus de difficulté qu'il ne pensoit,
en attaquant la Ville de Saltzbourg. Aussi
semble-t-il qu'il n'étoit pas dans cette résolu-
tion, s'il en faut croire aux dépositions d'un
homme de la Ville, marié en Baviere, & qui
pour quelque soupçon qu'on eut de sa ve-
nue à Saltzbourg, où il ne demuroit point,
fut mis en prison: puis que celui-ci pour
s'excuser assura d'être venu pour avertir
d'un complot formé pour surprendre la pla-
ce, dans laquelle quelques conjurez s'étaient
in-

introduits, devoient mettre le feu en divers endroits, & pendant qu'on auroit été empêché à l'éteindre, ils devoient ouvrir aux troupes de Baviere un passage piqué dans le roc de Munichberg, & qui sert de canal à une eau qu'on fait venir de la campagne dans la Ville. Ce passage, ou canal étant ordinairement destitué de gardes, & donnant par ce moyen plus de commodité à la surprise.

Je ne veux pas être garent de la verité de cette entreprise, qui a cependant assez de l'air & des manieres Françoises, selon lesquelles il semble que le Duc de Baviere se laisse aujourd'hui conduire. Ce qui est incontestable, & la prison & la déposition de l'homme que j'ai dit, & la très-grande convenance, qui en revenoit aux interêts de S. A. Electorale, qui se seroit trouvée faisie d'une place, de soi très-importante, & chef d'une Principauté, qu'il est bien naturel de penser, qu'elle désire de la voir unie à ses États, ou tout au moins possédée par un des fils, dont il a déjà un si bon nombre de son mariage. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable qu'elle l'étoit en ce temps-là. Le Comte de Thun, Archevêque de Saltzbourg, déjà âgé, & indisposé de la vûe (puis qu'il est aveugle) parloit de faire un Coadjuteur. Une surprise de la Ville à titre d'ôter à ses enne-

58 REMARQUES HISTORIQUES
mis les moyens de lui nuire davantage, ou
une prise dans les formes, l'auroit mis en
état de pousser à bout cette Coadjutorerie,
pour laquelle s'il eût proposé un de ses fils,
les Chanoines eussent été bien embarrassés
à trouver des raisons pour l'en refuser. Le
Pape, aussi bon François, qu'on le croit,
& par conséquent ami des amis de la Fran-
ce, eût facilement passé par dessus les scrupules
d'approuver une élection faite dans
la personne d'un Prince, qui n'avoit pas
l'âge requis par les loix de l'Eglise. In-
nocent XI. qui étoit un Pape saint, l'avoit
bien fait en faveur du Prince Clément.
Cette Coadjutorerie ainsi établie mettoit le
Duc de Baviere en droit de retenir même
à la paix un Etat, qui est si fort à sa bien-
faisance, & qui a plus d'un million de flo-
rins de revenu. Pourquoi donc ne l'a-t-
il pas fait, me direz-vous? C'est dequoy
je ne vous saurois donner d'autre raison
que celle-ci, savoir que souvent les plus
adroits font les plus grandes fautes, & que
ou se flattant trop que la chose ne peut
manquer, ou parce que Dieu les aveugle
quelquefois, ils laissent échapper des occa-
sions, auxquelles ensuite ils ne peuvent
plus revenir.

L'honneur, & la richesse de la Ville de
Saltzbourg est son Eglise Metropolitaine,
& son Chapitre. Cette Eglise est un des
beaux

beaux bâtimens qui soient en Allemagne, grande, vaste, & entièrement achevée. Elle est bâtie sur le modèle de S. Pierre de Rome, & en a les proportions. Outre quatre jeux d'Orgues, qui sont aux quatre coins de la coupe, ou vouté du milieu, l'Archevêque vient d'en faire faire encore un très-grand, qui occupe tout le fond de la grande nef de l'Eglise sur les portes. Les moyens, qu'ont les Archevêques de faire de la dépense, ont été cause qu'il y a toujours eu une très-bonne Musique dans cette Eglise, & l'Archevêque regnant a maintenu à ses frais plusieurs de ses Musiciens à Rome assez long-temps, pour s'y former aux meilleures manieres de cette Capitale du monde, qui surpasse autant les autres Villes dans la perfection du chant Ecclesiastique, qu'elle leur est supérieure en antiquité, & en prérogatives.

L'Archevêque a titre de Legat en Allemagne, depuis la sécularisation de l'Archevêque de Magdebourg, & en cette qualité de Legat porte l'habit de Cardinal, ce que je pense qu'il fait, parce que cette fonction de Legat n'est jamais exercée que par des Cardinaux, & qu'ainsi ayant la fonction commune avec eux il doit en avoir l'habit & les ornemens. Les deux derniers Archevêques cependant, savoir le frere du vivant, & le Comte de Kiembourg, ont été

60 REMARQUES HISTORIQUES
été spécialement nommez Cardinaux, le premier pour son assistance à la Diette de Ratisbonne, qui lui merita la nomination de l'Empereur, dont il étoit le premier Commissaire, comme l'est encore aujourd'hui le Prince Evêque de Passau, qui a eu la même nomination au Cardinalat, & l'autre nommé du propre mouvement du Pape Innocent XI. qui estimoit sa pieté, & la dépense qu'il faisoit d'un Regiment, maintenu au service de l'Empereur dans la guerre de Hongrie contre les Turcs.

A l'occasion du Prince de Passau je dois dire, que cet Evêché est conté par l'Archevêque de Saltzbourg au nombre des suffragans de son Eglise, ce que l'Evêque de Passau nie fortement, fondé sur je ne sai quel Archevêché de *Laurea*, qu'il prétend avoir été autrefois transferé avec ses prérogatives à Passau. Mais comme le procès, qui dure pour cela depuis plusieurs années à Rome, n'a jamais été décidé, & que les choses entre les vivans Archevêque & Evêque, voisins d'Etats, & de Jurisdictions s'aigrissoient, l'Empereur a obtenu du Pape, une surseance de cause, & de jugement, pendant la vie du Cardinal de Lamberg; à qui on ne manque point de faire présenter tous les ans les saintes huiles nouvellement benites, comme aux autres Evêques suffragans, & qu'il ne manque

que

DEVOIR ET CRITIQUES. 51. Et
que point aussi de refuser, pour ne point
donner d'avantage à l'Archevêque, ni faire
aucun préjudice à son indépendance en l'ac-
ceptant. Les autres Evêques suffragans de
l'Archevêque de Saltzbourg sont ceux de
Ratisbonne, de Freising, de Gurck, de
Chiemsec, de Seccau, de Lavant, & de ...
Celui de Chiemsec ne réside point dans son
Evêché particulier, qui est une Abbaye
dans une Isle de ce nom, mais est toujours
suffragant *in spiritualibus* de l'Archevêque,
pour célébrer en Pontifical & donner les
ordres à sa place. Cet Evêché, & ceux de
Seccau, de Lavant ... ayant été fondez par
des Archevêques du propre revenu de leur
Eglise Metropolitaine, sont à la libre col-
lation de ceux-ci, & les Evêques nommez
par eux n'ont pas besoin de Bulles du Pa-
pe. Il y a eu cependant depuis peu un dé-
mêlé entre le Pape & l'Archevêque pour
cela, qui a mis le Pape en possession, ou
au moins en prétention de conférer un de
ces Evêchez. L'Archevêque avoit nommé
un Comte de Waghensberg, Chanoine
de son Eglise, à l'Evêché de Seccau, &
parce que ce Chanoine n'avoit pas les an-
nées requises pour être Evêque, l'Arche-
vêque recourut à Rome pour la dispense
d'âge. La Cour de Rome toujours aler-
te dans les occasions d'amplifier ses droits,
laisa languir l'instance pendant l'espace de
six

62 REMARQUES HISTORIQUES
six mois, au bout desquels elle prétendit de conférer elle-même l'Evêché, eomme si l'Archevêque en avoit pourvû une personne inhabile selon les Canons, auquel cas la nomination lui étoit devoluë. La chose avoit ses apparences, & en effet il semble que l'Archevêque auroit dû demander premierement la dispense d'âge, & faire ensuite la nomination du sujet après l'avoir obtenuë, auquel cas il n'étoit plus sujet au reproche d'avoir élu une personne inhabile. On a disputé assez long-temps; Et le Pape qui vouloit bien donner l'Evêché au même Comte de Waghensberg, nommé par l'Archevêque, pourvû qu'il le reconnût de lui, & qu'ainsi il établit son droit, s'est enfin relâché, dans la vûe peut-être que s'il avoit poussé les choses plus loin, & qu'il eût fait une autre nomination, elle n'eût point eu d'effet en un país où l'on ne fait pas tout au gré de la Cour de Rome.

L'Archevêque passe pour un homme résolu, & extrêmement jaloux de son autorité, peut-être par un sentiment ordinaire à toutes les personnes, qui craignent qu'on ne les trompe; celui ci étant aveugle depuis treize, ou quatorze ans, pour la cause que je vous ai dit ailleurs. C'est par cette délicatesse & jalousie de retenir son autorité toute entière, qu'il se fie à très-peu
de

de personnes, ayant eu par le passé un Chancelier qui avoit été domestique de son prédecesseur, & qu'il sembloit écouter seul dans le gouvernement de son Etat. Comme la premiere qualité que les Princes doivent rechercher en un Ministre, après la probité & le savoir, est la fidélité, il est étonnant que des personnes denuées de moyens trouvent de l'accez auprès d'eux, puis que leur pauvreté les dispose à se prevaloir de tous les moyens qui s'offrent de s'enrichir, & que par conséquent leur foi est exposée à toutes les tentations qu'un ennemi, ou un envieux secret, leur peut présenter. Cette même pauvreté, dans laquelle on prend ces fortes de personnes pour les mettre dans l'emploi, est d'ailleurs un pauvre garent de leur habileté, sans laquelle les moindres charges font souvent faire de grandes fautes. Mais enfin les Princes veulent être les maîtres, & entr'eux il y en a beaucoup, qui se croient d'autant plus souverains qu'ils se servent de creatures moins habiles.

Le Chapitre de Saltzbourg est un des plus Nobles d'Allemagne. Il consiste en 24. Chanoines, qui doivent tous faire preuve de huit quartiers. Ils ne tirent aucun revenu qu'ils ne soient *in sacris*, & mêmes Prêtres, & n'ont aucune voix dans les affaires du Chapitre. Ce qui semble manquer

64 REMARQUES HISTORIQUES

quer à sa gloire est la distinction des habits, qu'ils portent semblables à tous les autres Chanoines de quelque consideration, c'est à dire la *Cappa magna* sur le surplis, doublée d'hermine en hiver, & d'ormesin couleur de rose en été. Les Chanoines de Fui-gnon & de Cologne portent l'habit rouge, & ceux de Besançon le portent violet, même hors du Chœur. Chacun de ces Messieurs les Chanoines de Saltzbourg a une maison particuliere, & quelques-uns mêmes des Palais.

Je vous ai touché déjà ailleurs la désu-nion, qui est entre l'Archevêque, & les Chanoines, à cause du compromis fait dans la dernière élection que l'élû donneroit 500. florins annuels à chaque Chanoine, outre sa prébende particuliere, de laquelle obligation il s'est relevé par sentence de Rome. Les Chanoines avoient intéressé l'Empereur dans cette affaire, que l'Ambassadeur Comte de Lamberg recomman-da plusieurs fois à sa Sainteté. Cependant la tache de simonie, qui sembloit paroître sur ce contrat l'a fait juger en faveur de l'Archevêque, & a mis les Chanoines hors de procès. Le moyen de rendre tout le monde content, & d'empêcher l'élû de se retracter des promesses, étoit au gré de plusieurs, de démembler de grands biens de la Menſe Archiepiscopale, un ou plusieurs
fonds

fonds du rapport à peu près égal aux sommes promises aux Chanoines, auquel cas le consentement unanime avant l'élection auroit donné force à ce démembrement, ou tout au plus la confirmation du nouvel Elû, qui dans la joye de se voir préféré ne l'auroit pû honêtement refuser.

C'a été pendant la poursuite de ce procès, & après que l'Empereur eût été engagé à favoriser les prétentions des Chanoines, que l'Archevêque témoigna de vouloir prendre un Coadjuteur, & pour telle Comte de Harrach, Chanoine de son Eglise, & fait depuis peu Evêque de Vienne: Il fit même venir de Rome un Bref de le pouvoir faire, mais cela même étoit un moyen de faire en sorte que la chose n'eût aucun effet, puis que les Chanoines n'avoient garde de consentir qu'un Coadjuteur à future succession, tel qu'on le vouloit, fût pris au gré du seul Archevêque, & à l'exclusion du choix du Chapitre, qui en admettant ce passédroit à un Prélat auroit ouvert le chemin à tous les autres de se faire des Coadjuteurs à leur gré, à la barbe du Chapitre, qui n'y auroit point eu de part. Aussi quand il fut question de venir au fait & de faire le Coadjuteur de la manière qu'on se proposoit, c'est à dire en vertu de ce Bref, la chose fut accrochée, & peut-être, que l'Archevêque ne deman-

66 REMARQUES HISTORIQUES
doit pas mieux, car on le soupçonne de n'avoir parlé de faire son Coadjuteur l'Evêque de Vienne, que pour détacher la Cour de Vienne de la protection du Chapitre, cet Evêque étant fils du Comte de Harrach, Grand Maître de la Maison de l'Empereur, qui en faveur de l'avancement de son fils auroit pû arrêter le cours des Offices, qui se passoient à Rome au nom de S. M. Imperiale pour le Chapitre.

Il y avoit un autre égard, qui pouvoit arrêter cette negociation de la Coadjutorerie. L'Electeur de Baviere est en possession d'envoyer un Commissaire qui assiste, aussi bien que celui de l'Empereur, aux Elections des Archevêques de Saltzbourg, soit pour ménager les interêts d'une bonne correspondance entre Princes voisins, ou, comme quelques-uns le disent, en vertu d'un droit acquis sur cette Eglise, qu'on prétend fondée ou enrichie par ses Prédécesseurs, aux successeurs desquels il ne compete pas moins qu'une inspection sur le choix de ses Prélats, & leurs qualitez personnelles. Quoy qu'il en soit, le Duc ne manqua point d'écrire, & de faire ouïr ses prétentions, & par cela même menacer au moins tacitement, de se ressentir avec le temps, si on procedoit au choix d'un Coadjuteur sans l'assistance de quelqu'un de
de

de sa part. Un Ministre envoyé par lui n'auroit apparemment pas manqué de proposer pour Coadjuteur un des fils de son Altesse Electorale, les raisons ne pouvant manquer de rendre la chose plausible, ou de mettre les affaires à la veille d'un grand embarras au cas qu'on eût méprisé les représentations. C'est pourquoy pour celle-ci, & pour les autres raisons que j'ai touchées, l'affaire de la Coadjutorerie est allée en fumée, & la reconciliation de l'Archevêque avec son Chapitre sur ce démêlé, & sur l'ancien des 500. écus étoit encore au nombre des choses, qu'on souhaite & qu'on ne possède pas à nôtre passage par cette Ville.

Outre le grand Chapitre de Saltzbourg il y en a encore un autre, qu'on nomme des Chanoines *ad Nives*, qui chantent dans la Cathédrale, & qu'on devroit plutôt appeler un College de Chapelains qu'un Chapitre de Chanoines, puis qu'ils ne font que suppléer aux fonctions de ceux-ci, qui

*Laissent en leur lieu
A des chantres gager le soin de louer Dieu.*

Les grands Chanoines cependant perdent une certaine retribution pecuniaire, quand ils n'assistent point au Chœur, quoy qu'ils n'y chantent point, la résidence ne les obli-

geant que d'être à la Ville quatre mois de l'année, pour pouvoir jouir de leurs revenus. Cette vacance de huit autres mois est cause qu'ils peuvent desservir encore d'autres Eglises, s'ils y ont des Canoncats, comme il arrive quasi toujours, que ces Messieurs en possèdent deux ou trois, & quelquefois davantage, pour pouvoir être élus aux Prélatures & aux dignitez de ces Eglises, quoy qu'ils n'y ayent jamais fait aucune résidence.

Au reste la premiere résidence des grands Chanoines de Saltzbourg, & à ce que je croi, de tous ces Chapitres Nobles d'Allemagne, a cela de singulier qu'ils doivent pendant une année résider dans la Ville avec tant d'exaëtitude que s'ils découchent une seule nuit, ils perdent tout ce qu'ils ont fait devant, & doivent recommencer leur résidence; ce qui encore ne se peut faire que deux jours de l'année, & aux deux fêtes principales de leurs Eglises particulieres, qui sont destinées à faire ces commencemens de service.

La fête principale de l'Eglise de Saltzbourg est celle de S. Rupert le premier Apôtre du pais, ou au moins celui, dès le temps duquel la Religion Chrétienne a fleuri dans cette Ville. Car il y a un S. Maxime qui y prêcha anterieurement, & y fut martyrisé avec quelques compagnons,
 quoi-

quoique peut-être la Ville de Saltzbourg ne fut point encore bâtie, celle de *Juvavia*, comme je l'ai dit plus haut, & qui subsistoit alors, ayant été dans une autre situation. Ce qu'il y a de sûr est qu'on voit aujourd'hui certaines grottes dans la montagne nommée des Moines, *Munichberg*, dans lesquelles on dit qu'ont vécu ce S. Maxime, & ses compagnons, & aux pieds desquelles ils furent martyrisés, & que ce fut en cet endroit que S. Rupert vint habiter, & se retiroit après avoir prêché aux peuples voisins, & où il fonda sa première Eglise, & Convent, qui y subsistent encore aujourd'hui, c'est à dire à côté de cette montagne, & près de ces grottes. C'est ici une grosse querelle entre les Chanoines & les Moines, savoir si S. Rupert fut Religieux & Moine, ou s'il étoit simplement Prêtre, quand il entra dans ce pays. Il y a aujourd'hui une riche Abbaye dans le même lieu de Moines Benedictins, qui prétendent que leur Institut y a fleuri dès la première fondation qui en fut faite par S. Rupert, & que lui & ses compagnons l'avoient professé avant que de s'engager à la prédication. Cela est très-probable, non seulement parce que les Prêtres ne sont pas ordinairement si zélés que d'abandonner leurs bénéfices pour aller porter la foi ailleurs, mais parce qu'on fait que

quasi toute l'Allemagne a été convertie par des Religieux de cet Ordre, depuis que S. Boniface eût commencé à cultiver cette vigne, & bâti l'Abbaye de Fulde, qui fut un Séminaire de prédicateurs Evangeliques. S. Rupert cependant vint de Vormes où il étoit déjà Evêque, & l'on montre encore dans cette Abbaye de S. Pierre, où il mourut, son Breviaire, son Calice, sa Mitre sa Crosse, & ses autres Ornemens Episcopaux, qu'il portoit avec soi, & qui tous ensemble ne font pas un paquet, qui ait dû être fort incommode à celui qui en étoit chargé.

L'Abbé de cette Abbaye a encore aujourd'hui, dans quelques solemnitez, place entre les dignitez de l'Eglise Cathédrale, & marche à côté du Grand Prevot dans quelque procession, mais les Religieux n'y paroissent plus, quoique selon leurs Histoires ils ayent été les seuls Chanoines, qui officioient autrefois avec l'Evêque, lequel étoit en même temps leur Abbé, & dépendoit de leur élection. Depuis qu'il y a eu deux Chapitres, les Chanoines ont professé pendant quelque temps la Regle de S. Augustin, mais l'Archevêque & Cardinal Langius d'Augsbourg obtint de Leon. X. leur sécularisation du temps de Charles Quint qui par ses recommandations l'avoit porté à cette dignité d'Archevêque.

On

On conte parmi les Abbez de S. Pierre le fameux Jean Staupitz, qui étoit Provincial de frere Martin Luther, & qui par dépit de ce que les Moines Dominicains avoient obtenu de prêcher les Indulgences à l'exclusion de ses Religieux Augustins, l'encouragea & le poussa à déclamer, & écrire contre les mêmes Indulgences. Il donna pendant quelque temps la main à ce disciple, & parut d'accord avec lui. Mais comme il savoit mieux que personne par quel esprit il s'étoit porté à cette résolution, il se repentit, & se retirant d'un pais, où les choses alloient tous les jours à la ruine entiere de la Religion Catholique, il vint à Saltzbourg, où s'étant fait connoître à l'Archevêque, qui vivoit alors, celui-ci le mit dans l'Abbaye de S. Pierre, où il professa l'Institut Benedictin, & le fit dans la suite élire Abbé du Monastere. On assure qu'il étoit savant, & qu'il s'occupoit entierement à écrire, de sorte qu'il avoit laissé une assez grande quantité d'écrits, apparemment faits pour refuter les nouvelles opinions, puis qu'ils s'étoit séparé de Luther, & témoigné par cette séparation qu'il n'approuvoit pas ses sentimens. Mais comme l'ignorance cause quelquefois d'aussi grands désordres, que la mauvaise volonté, un Abbé successeur de Staupitz, ne considérant dans celui-ci que la qualifié

72 REMARQUES HISTORIQUES
de premier Maître de Luther, & croyant
que tout ce qu'il pouvoit avoir écrit n'étoit
pas moins détestable, que ce que l'autre
avoit enseigné, brûla tous ces écrits sans
souffrir qu'il y en restât la moindre partie
dans le Monastère, ou ailleurs.

Il y a une Université à Saltzbourg fon-
dée par l'Archevêque Paris de Lodron,
& regentée par des Benedictins. L'Arche-
vêque l'avoit offerte premierement aux Je-
suites: mais avec la retention du droit in-
séparable de son titre de Legat, de pou-
voir visiter & connoître de tout ce qui se
passeroit, & dans l'Université, & parmi
les Professeurs. A quoy les P.P. Je-
suites n'ayant pas voulu se soumettre, ils
furent privez de la regence de cette Uni-
versité, à laquelle on dit cependant qu'ils
ont tâché quelquefois de revenir, apparem-
ment dans la confiance qu'ils pourroient
bien être aussi Maîtres à Saltzbourg, qu'ils
le sont à Rome, où le Pape a une si gran-
de autorité. Il y a toutefois à Saltzbourg
des Professeurs séculiers en Droit Civil,
de même qu'il y en a à Vienne, où les P.P.
Jesuites ne laissent pas d'être les Maîtres.
Le Recteur de l'Université est toujours un
Religieux, & les Professeurs sont tirez de
diverses Abbayes, qui jusqu'au nombre de
trente se sont unies pour cet effet de donner
des Professeurs, & d'avoir le droit d'envoyer
leurs

leurs jeunes Religieux étudier en cette Université, où il y en a ordinairement un très-grand nombre, de même que de Noblesse des Provinces voisines. C'est pour augmenter ce nombre des Etudians que le vivant Archevêque a fondé un Collège, dans lequel on élève gratis un certain nombre de jeunes Gentilshommes des Provinces d'Autriche, Tirol & Baviere, outre ceux qui voudront y venir demeurer à leurs frais, & qui y auront un très-honête & commode logement, & y seront traitez & soignez comme les autres.

A propos de jeunes Gentilshommes, l'Archevêque regnant s'est distingué dans le monde par la fondation d'un Ordre Militaire, qu'il a nommé de S. Rupert. La croix est d'or émaillée de violet, & porte en cœur, ou au milieu de la croix, une médaille du Saint. Le cordon, auquel la croix est attachée, est ruban violet, couleur propre des Evêques. Il n'y a que deux ans qu'il fit la fonction publique de donner les premières croix à douze jeunes Gentilshommes, parmi lesquels il y avoit deux de ses petits-neveux. Il a fondé autant de Commanderies, qui seront possédées par autant de Chevaliers, qui ayent servi douze ans dans les armées de l'Empereur, ou de l'Empire, ayant déposé des sommes, dont le produit suffira pour 300.

74 REMARQUES HISTORIQUES
florins annuels, qui seront les revenus de
chaque Commanderie particuliere. Cepen-
dant & en attendant ce terme de douze
ans, devant lequel personne ne jouira d'au-
cune Commanderie, ces Chevaliers seront
élevés dans le College dont j'ai parlé, jus-
qu'à ce qu'ils soient en âge d'aller servir
dans les armées, & ils y auront des Maî-
tres de toute sorte d'exercices convenables à
leur profession, outre ceux qui leur ensei-
gneront les sciences.

Outre le Palais ou résidence de l'Arche-
vêque, qui est grand & magnifique, il y
en a quelques autres, qui meritent d'être
vûs. Celui de Mirabel, avec un beau Jar-
din fourni de statuës & d'arbres singuliers,
sert aux Archevêques, qui veulent se pro-
mener, la résidence qui est au cœur de la
Ville n'ayant point de Jardin. Ceux qu'on
appelle de la Province, & du Chapitre, où
les députés & les Chanoines s'assemblent res-
pectivement, sont beaux & bien bâtis. Les
Comtes de Lodron en ont deux autres, & un
en particulier fort grand, avec des Jardins de
même. Le dernier Archevêque en a bâti un
autre pour ses Neveux les Comtes de Kiem-
bourg, à qui il ne manque qu'un Jardin.
Et outre ces Palais les Écuries du Prince
sont une chose à voir pour leur grandeur,
de même que le Manège, & l'Amphithéâtre
pour la singularité de leur situation. Je vous

ai dit qu'il y a une montagne au couchant de la Ville, qui lui sert de muraille de ce côté là, n'étant qu'un rocher quasi tout escarpé des deux côtez. Pour faire un Manège proportionné à la grandeur de l'Ecuyerie voisine, on a taillé une grande partie de ce roc, qui prête ainsi un espace suffisant, qu'on a ensuite couvert avec un plafond, où sont dépeints tous les exercices, auxquels on forme les Gentilshommes, qui demeurant à Saltzbourg pour vaquer aux études, ont en même temps la commodité que l'Archevêque leur fournit d'Ecuyers & de chevaux pour apprendre à monter à cheval.

L'Amphithéâtre est encore plus merveilleux. C'est un grand espace quarré, où l'on fait le manège l'été pour avoir l'air plus libre, & où l'on fait pour le plaisir des combats de bêtes, dans les occasions de rejouissance publique. Du côté du Manège les loges sont de bois, mais des deux côtez qu'il touche à la montagne, qu'on a de même applani pour avoir du lieu, on a piqué à pointe de marteau dans le roc, trois étages de loges, ou galeries, pour y placer les spectateurs, ce qui assurément est l'entreprise d'un Prince, dont la gloire appartient à l'Archevêque d'aujourd'hui.

Il a de même fait bâtir une très-jolie Eglise à l'honneur de la S^{te}. Trinité entre
d'eux

76 REMARQUES HISTORIQUES
deux Colleges, dont le premier est celui
des Gentilshommes, dont je vous ai parlé,
& le second un Séminaire pour les Clercs,
qu'on y instruit afin de les rendre capables
des Ordres sacrez. Il faisoit de même bâtir
deux autres Eglises, une assez magnifique
pour le service de l'Université, qui n'a eu
jusqu'à présent, qu'une grande sale, desti-
née en même temps aux fonctions Scholaf-
tiques, & une autre pour des Reli-
gieuses Ursulines, qu'il a accepté dans la
Ville afin d'y vaquer à l'éducation des filles.
Il a aussi fait bâtir un Palais pour soi dans
une petite Ville de son Etat appelée Lauf-
fen peu éloignée de Saltzbourg, & un au-
tre encore entre ces deux Villes dans un
endroit appelé Clesian, lieu propre à la
chasse, & où il se retire souvent pour s'y
délaisser des soins du Gouvernement, &
y jouir d'une plus grande liberté.

Il me semble vous avoir écrit assez de
particularitez de cette Ville, pour satisfaire
vôtre curiosité, & si tous les Voyageurs
nous donnoient des Relations aussi circon-
stanciées de tous les pais, par où ils passent,
& dont ils peuvent prendre information,
on sauroit beaucoup plus de choses, qu'on
ne fait de plusieurs Villes, dont on parle
assez souvent sans beaucoup de connoissan-
ce. Je veux finir cette Lettre par une par-
ticularité du Gouvernement de l'Archevé-
que

que de Saltzbourg, savoir qu'il a continué dès le commencement de cette guerre à vivre en une espece de neutralité avec PElecteur de Baviere, & conservé la paix avec lui, nonobstant qu'on lui ait voulu donner des troupes pour l'obliger à faire une guerre offensive, & faire de son côté diversion à S. A. Electorale. Il n'y avoit cependant (à ce qu'on dit) aucun accord exprès entre ces deux Princes de ne se point offenser & nuire reciproquement, mais une connivence des deux côtez. L'Electeurs'imaginant peut-être que cet Etat ne pourroit lui échapper quand il le voudroit, & continuant cependant à en tirer le sel & d'autres provisions comme auparavant, & l'Archevêque étant ravi d'en être quitte à si bon marché, & de n'être point obligé à loger des troupes étrangères, avec lesquelles il auroit couru le hazard, si leur attaque n'eût point été heureuse. Je finis par deux particularitez des campagnards de ce païs, savoir qu'ils portent quasi tous des chapeaux verts ou bleus, & que les femmes y ont des jupes, qui ne passent point le genou, & y portent des chapeaux, ce qui fait qu'on ne les distingue quasi pas des hommes. Je suis.



III. LETTRE.

De Saltzbourg à Vienne.

MONSIEUR,

SI la saison où nous sommes, l'avoit permis, je vous aurois parlé des Provinces du Tirol & de la Baviere, parce que j'y aurois passé, en tenant le chemin qu'on fait ordinairement d'Italie à Vienne. Mais la guerre rendant toutes choses mal assurées, j'ai pris le détour de la Carniole, & de la Carinthie pour venir en Autriche, où nous nous sommes acheminez. Vous savez de l'Histoire que la Province du Tirol est possédée par la Maison d'Autriche, & qu'elle le fut autrefois par celle de Baviere, au moins qu'une héritiere de cette Principauté avoit épousé un Prince Bavaois, & la lui avoit portée en dot, mais que n'en ayant point eu d'enfans elle passa en secondes nôces à un Prince de la Maison d'Autriche, à laquelle la Province

vince est restée. Les Princes ont de longues mains, dit-on en proverbe, ne peuvent-ils pas avoir de longs souvenirs, ou pour parler plus juste se souvenir de loin, & ainsi ne peut-il pas être que ceux de Bavière ont conservé un chagrin secret que cette belle Province, qui étoit & seroit si fort à leur bienveillance leur ait échappé, & accroisse le domaine d'un Prince, qui par cette voye vient à les envelopper, & à les rendre plus sujets? Je ne veux dire ni l'un ni l'autre: mais il me semble que je puis bien assurer, que tous les Princes, qui sont demeurés Catholiques Romains en Allemagne, ont au contraire un intérêt particulier de se bien entendre avec l'Empereur, qui outre qu'il est le Chef commun de l'Empire, l'est encore des Princes de cette Religion, comme le plus puissant & le plus capable de les maintenir, tant qu'ils voudront vivre unis avec lui.

Il semble que les Suisses donnent un exemple de cette Politique, lesquels outre l'union qui est entre tous les Treize Cantons, qui composent leur République, & par conséquent outre la Ligue universelle qui les unit à la défense de leurs intérêts communs, ont encore d'autres Ligues particulières, des Catholiques avec les Catholiques, & des Protestans avec les Protestans. Ce qui fait que chacun est plus con-

80 REMARQUES HISTORIQUES
considéré eu égard à ses Alliez, & que
quand il arrive quelque sujet de discorde,
il est plutôt accommodé par l'interêt que
prennent les Conféderez à maintenir la paix
générale.

Les Anciens Princes de la Maison de Ba-
viere semblent avoir suivi cette maxime
dans leur conduite, ayant toujours cher-
ché à vivre en bonne intelligence, au
moins en public, avec les Archiducs, &
d'autant plus soigneusement que ceux-ci
devenus plus puissans par la possession de
l'Empire & de tant de Royaumes les met-
toient dans une espece de nécessité d'en user
ainsi. C'est dans cette vûë qu'on peut croi-
re qu'il y a eu tant d'alliances de sang en-
tre ces deux Maisons, & une confédération
continuelle pour le maintien de la Reli-
gion Catholique, dans laquelle elles ont
perseveré. Il semble même que la Maison
de Baviere n'a rien perdu dans cette atta-
che, & à cultiver cette union entre les fa-
milles; puis que le Duc Maximilien,
Grand-Pere de l'Electeur d'aujourd'hui,
obtint la dignité Electorale, & ce qu'on
appelle Palatinat de Baviere, & qu'il est
toujours glorieux de continuer dans ce qui
a été une fois bien commencé.

Cependant dès quelque temps en çà
il semble que cette bonne intelligence ait
commencé à se refroidir, jusqu'à en venir
à

à une entière rupture. Le Duc Ferdinand-Marie Pere de S. A. Electorale ne se déclara pas ouvertement contre l'Empereur, mais il demeura neutre, & ne lui donna aucune assistance dans ses guerres contre la France, qui apparemment lui avoit persuadé cette neutralité, comme un grand moyen de se faire respecter, quand il est évident que ne point s'opposer à une Puissance, qui dès long-temps cherche de tout soumettre, c'est travailler à sa propre chaîne, les moindres Princes ne pouvant raisonnablement se flatter d'être exempts du traitement qu'elle sera en état de faire aux plus grands.

Le vieil Electeur de Cologne prit encore un travers plus fâcheux, quand ayant prêté l'oreille aux conseils de la France, il en reçût les troupes dans ses Etats, & y attira la guerre, qui assurément ne leur fut pas utile. Et quand au lieu d'écouter la voix du sang qui lui parloit pour son Neveu, il se laissa encore conseiller de donner son Electorat à un étranger, en favorisant la Coadjutorerie du Prince de Furstemberg, dans le temps qu'il entendoit les cris de tout l'Empire, qui témoignoit son chagrin contre un homme, qui avoit renoncé à sa Nation pour se dévouer, & se rendre esclave de la France.

82 REMARQUES HISTORIQUES

Les choses sont venues encore à une plus fâcheuse extrémité, quand on a vû au commencement de cette guerre, & l'Electeur Maximilien revêtu par le Roy Charles II. du Gouvernement de la Flandre, & le Prince Clément son frere mis & maintenu en possession de l'Electorat de Cologne par l'Empereur, contre la France, qui avoit tout mis en usage pour empêcher l'un & l'autre, l'on a vû, dis-je, ces deux Princes quitter leurs anciennes Alliances avec la Maison d'Autriche, pour s'unir contre elle à la France. Et cela sur des raisons, que l'exemple du reste de l'Europe quasi entiere leur pouvoit bien faire croire être peu fortes, puis qu'elles ne faisoient aucune impression dans l'esprit de tant de Puissances. Le Prince Clément s'étant déclaré le premier en acceptant des troupes Françoises dans son Electorat, son frere le Duc Maximilien ne tarda de le faire qu'autant de temps qu'il en falut pour donner temps aux François d'entrer en Allemagne & de le joindre, ayant, lors qu'ils furent à portée de le secourir, rompu les traitez dont il avoit amusé le tapis jusques à ce que les choses fussent prêtes.

Il commença par une déclaration, qui paroissoit déjà tenir en main tous les grands succès, dont les Ministres de France l'avoient apparemment flatté: faisant briller dans

dans les premiers étendarts qu'il fit benir solennellement par les Ministres de l'Eglise, des esperances, qui menaçoient tous ceux qui s'y voudroient opposer d'une entière ruine. On publia, comme vous l'avez sù que S. A. Electorale n'aspiroit à rien moins qu'à une Couronne Royale, dont les fleurons devoient être composez de toutes les Villes Imperiales, & des Provinces voisines à ses Etats. Et qui doute que la France qui a fait tant d'autres Rois depuis si peu de temps, n'eût donné le plan de cette nouvelle Royauté, qui ne lui coûtoit rien, & qui lui valoit une si grande diversion aux armes de l'Empereur, & de l'Empire? Certainement on ne sauroit trouver mauvais que la France, pour se défaire de ceux qui la traversent dans ses vastes desseins, cherche à leur jeter aux jambes tous les embarras qu'elle peut, non plus qu'on ne s'étonne point que des Chymistes prévenus, & entêtez de leur art, fassent tout ce qu'ils peuvent pour engager du monde à les soutenir dans la dépense nécessaire pour leurs opérations. Mais il est étonnant qu'après tant d'expériences de la vanité de leurs promesses, & de la ruine de ceux, qui les ont voulu seconder, il s'en trouve toujours de nouveaux, que l'exemple du passé ne détourne point de s'exposer à la même ruine.

84 REMARQUES HISTORIQUES

Ulm Ville Imperiale sur le Danube fut la premiere que l'Electeur surprit par le moyen de quelques Officiers & soldats, qui se glissèrent dedans en habits déguisez, & faciliterent l'entrée aux troupes de S. A. Electorale. Le dessein étoit dans les formes. On s'approchoit, & on alloit au devant des François, qui prirent part à cette conquête, & dans la suite à celle d'Augsbourg: dans lesquelles places ils ont donné de nouvelles preuves de leur tendresse envers ceux qui se rendent à eux, ou qui ont le bonheur de vivre sous leur domination. Le Tirol étant une Province ouverte, l'Electeur s'y posta comme à une conquête toute assurée. Le peu de resistance qu'on lui fit le rendit maître de tout. Il changea le Gouvernement: fit enlever & transporter à Munich jusques aux meubles, & aux statues du Palais des Archiducs d'Inspruck, & les François, qui étoient venus d'Italie pour être de la fête, étoient prêts à s'unir aux armes Bavauroises, & faire une suite de conquêtes, qui comme un pont les eût transportez de Milan à Vienne sans être obligez de mettre le pied sur quelque terre, qui ne leur fût pas soumise.

Le chemin est long, comme vous savez, & scabreux en bien des endroits. Il y a de grandes montagnes, & dans ces montagnes des peuples de pierre qui n'ont pas

pas toujours la docilité de se laisser toucher aux changemens de la plus belle apparence. Celui-ci promettoit de rendre l'Allemagne heureuse si elle ne s'opposoit point à son bonheur. Néanmoins ces peuples durs, & inflexibles aux charmes de cette nouvelle félicité se jettent à la traverse, font reculer en même temps, & les François qui venoient d'Italie, & ceux qui venoient de Baviere, & l'Electeur lui-même, qui étoit le Paranymphe de cette fête y fut si mal mené, qu'il souffrit qu'on le crût mort pendant quelques mois, peut-être pour faire mourir l'envie de le poursuivre plus avant.

La grande habileté des Médecins François qui étoient à ses côtez ayant mis un appareil à cette premiere playe, & promettant en moins de rien une entiere guérison, le Duc & les siens reprirent courage, & cela de si grande force, & avec une telle confiance (attendu la nouvelle guerre de Hongrie, qui survint à l'Empereur de la part de ses Mécontens) que non seulement on ne parloit plus l'hiver passé à Munich de la deroute du Tirol, mais on plaignoit par un esprit de compassion prophétique le mauvais état des affaires de l'Empereur, à qui il ne paroïssoit rester aucune ressource, que celle de s'accommoder à tout ce qu'on voudroit lui prescrire. Ce-

ci apparemment n'auroit pas été moins que de renoncer au Royaume de Hongrie, & de partager sa Majesté avec un nouveau Roi, qu'on auroit mis à ses côtez. Mais combien les opinions des hommes sont-elles souvent éloignées des résolutions prises dans un cabinet, où leurs conseils ne sont point ouïs, & où l'on déconcerte toutes leurs mesures, avec autant de facilité que le vent écarte les feuilles couchées sur la face de la terre ? Vous savez comme tout est allé, & où ont abouti ces projets, qu'on croyoit si sûrs de leur execution.

Je m'écarte, dites-vous, de mon narré, & je tombe dans la déclamation. Je vous avoué que ce dérangement d'affaires, qui menaçoit l'Allemagne de sa dernière ruine, si les choses fussent allées comme on les avoit acheminées, a quelque chose de si admirable, que plus j'y pense, moins suis-je en état de retenir ma plume, que vous ne devez pas croire pour cela chercher l'occasion d'insulter aux vaincus, mais de louer la Providence, qui fait empêcher les plus grands maux par des ressorts inconnus à la prévoyance des hommes, & insurmontables à tous leurs artifices.

On fait assez souvent la route de Saltzbourg à Vienne par eau, & il y a toujours des bateaux prêts pour y transporter toute sorte de charges. Il y a un chantier sur le

Le bord de la Saltze dans la premiere de ces Villes, où l'on travaille continuellement à la construction de ces bateaux, & on y en trouve de toute grandeur, & mesure, mais qu'il faut acheter pour faire le voyage, car ils ne remontent point le Danube, & on les vend à Vienne pour le prix des matériaux, & quelquefois pour quelque chose de plus. Je ne dis pas que les personnes de qualité, qui levent de ces bateaux pour conduire avec plus de facilité leur suites & leurs bagages, soient obligez de les acheter, & de faire leur affaire propre de les revendre, après être arrivez à Vienne. Mais ils doivent conter qu'en prenant des matelots pour être conduits à Vienne, ceux-ci se font payer du prix d'une barque, qu'ils savent bien devoir laisser là après leur conduite, & n'en rabattent que ce qu'ils savent qu'ils en retireront en la revendant.

Le voyage par eau conduit en Baviere, où l'on touche quelques places de cet Etat, comme *Burchausen*, petite Ville sur la Saltze, & *Braunau* sur l'Inn, dans lequel la Saltze se décharge quelques lieues sous *Burchausen*, comme l'Inn se décharge à *Passau* dans le Danube. *Passau* est Evêché, dont le Prélat est Prince de l'Empire, & Seigneur d'un petit pais qui compose son Etat d'environ cent mille écus de revenu. Je vous

88. REMARQUES HISTORIQUES
ai dit quelque chose ailleurs de cet Evê-
que, qui est le Cardinal de Lamberg, pre-
mier Commissaire de S. M. Imperiale à la
Diète de Ratisbonne. Ce Prince est d'u-
ne très-belle présence: homme également
ouvert, & résolu, & qui fit honneur à sa
Commission, que l'Empereur lui avoit don-
née dans l'Élection du dernier Roi de Po-
logne, puis qu'en dépit de toutes les ca-
bales, qui vouloient par force le Prince de
Conti, l'Électeur de Saxe fut élu, & le
maniment de cette brigade si secret, que la
faction du Prince de Conti ne l'apprit que
quand elle ne fut plus en état de s'y op-
poser.

On crût, il y a quatre ans, que quand
le Cardinal de Lamberg alla recevoir le
Chapeau à Rome, il resteroit Ministre
de S. M. Imperiale en cette Cour, où un
Cardinal fait tout autrement le service de
son Maître qu'un Ambassadeur dans les for-
mes, les regles du Ceremonial ne permet-
tant à ceux-ci, que peu de visites avec un
grand bruit; au lieu qu'un Cardinal peut
traiter avec le Pape, & le voir autant qu'il
veut sans conséquence, & peut lui parler
avec une confiance plus grande qu'un Ca-
valier, qui est obligé à garder des mesu-
res plus étroites en s'abouchant avec S.
Sainteté. L'affaire des franchises qu'on
croit d'avoir ôtées aux Ambassadeurs est
enco-

encore un motif, qui semble devoir retenir les Princes à en envoyer, pour ne se point commettre sur un point, qui ne sera jamais nettement accordé; toutes les protestations de ceder n'ayant jusqu'à présent abouti qu'à des ménagemens en paroles avec le Pape, quand on en a eu besoin, pendant que par voye de fait les Ambassadeurs se sont fait respecter, & se conservent en effet le plus important de la franchise.

La surprise plutôt que la prise de Passau par l'Electeur de Baviere déchaîna un peu (comme vous vous souvenez) les langues contre le Cardinal de Lamberg, qu'on disoit avoir dû en toute maniere ne se point mêler de cette reddition, & laisser au Comte de Gronsfeld le soin de se défendre, & de capituler quand il y auroit été forcé par la nécessité. Mais le Cardinal étant allé à Vienne, & ayant satisfait l'Empereur, tous les bruits, & les murmures ont cessé, & il est demeuré comme devant dans les bonnes graces de S. M. Imperiale. Passau n'est nullement fort: il y a cependant un Château, où l'on auroit pû faire quelque resistance, si on avoit esperé du secours. La saison de l'hiver ne le permettoit pas, dit-on, & l'Electeur avoit pris ce temps-là, pour faire sûrement son coup.

Par la prise de cette place l'Electeur de Baviere étoit devenu maître de tout le cours

90 REMARQUES HISTORIQUES
du Danubé, jusques à Vienne, où l'on di-
soit alors, qu'il descendroit au printemps,
pour donner la main aux Rebelles de Hon-
grie, avec la commodité de faire porter toute
l'artillerie, & les bagages de l'armée sur ce
fleuve. Il y avoit sujet de le craindre puis
que la chose étoit facile, & que les dispo-
sitions contraires ne se laissoient pas encore
entrevoir. Mais graces au Ciel l'Autriche
s'est vûe délivrée de ce danger, & l'Em-
pereur a vû ce même Ciel faire en sa fa-
veur un de ces miracles, dont il a accou-
tumé de relever ses affaires, quand elles
paroissent le plus désespérées.

Ayant pris la route de terre pour arriver
à Vienne nous passâmes à *Lintz*, très-jolie
& très-agréable Ville, pas loin de *Passau*
sur le Danube, & Capitale de l'Autriche
superieure. La propreté du monde, & la
beauté des maisons nous fit croire que les
habitans y sont riches, & c'est tout ce que
je puis vous en écrire, n'ayant séjourné
que quelques heures en cette Ville, d'où
jusques à Vienne je vous avoué que je n'ai
rien remarqué de considerable, la rapidité
de nôtre marche m'en ayant ôté le moyen.
Il y a à *Lintz* un vieux Château, dans le-
quel reside le Comte de *Lamberg* frere du
Cardinal de *Passau*, & Gouverneur de la
Province. Ce Gouvernement est le pre-
mier & le plus honorable que donne S. M.
Impe-

ET CRITIQUES. 91
Imperiale, & la faveur particuliere dont
jouissent ces Comtes de Lamberg vient
des merites de leur Pere, qui servit très-
utilement l'Empereur à la Diète de Munster
où il étoit son premier Commissaire.

*Vienne est la Capitale de l'Empire puis
que l'Empereur y fait son sejour, & la Ca-
pitale de la Province d'Autriche, qui est
le Patrimoine particulier de la Maison
aujourd'hui revêtuë de cette supreme digni-
té. Il est de la beauté de Vienne comme de
celles des hommes armez de toutes pieces,
les armes leur ôtent l'agrément des habits,
& ne laissent entrevoir la beauté, que dans
ce qui est précisément du corps. De mê-
me la Ville de Vienne environnée de mu-
railles, de bastions, de fosses, de contres-
carpes, n'a pas l'agrément de ces Villes,
dont les avenues charment par la variété
des Jardins, des Maisons de plaisance, &
des autres ornemens extérieurs, qui sont
les fruits de l'entiere securité, que porte
la Paix avec soi.*

Vienne cependant a des Fauxbourgs,
qui sont d'autant plus agréables qu'ils sont
rebâti tout à neuf, le dernier siege n'a-
yant laissé que des masures de tout ce qu'il
pouvoit avoir eu de beau. L'on peut dire
que Vienne n'a qu'un Fauxbourg du cô-
té du Midi, tout ce qu'on a rebâti autour
de la Ville d'une rive du Danube à l'autre,
j'en-

92 REMARQUES HISTORIQUES
j'entens rivage haut & bas, n'étant qu'une suite d'édifices, qui ne semble faire qu'un même Fauxbourg. Entre ce Fauxbourg continu & la Ville il y a une grande esplanade, nécessaire dans toutes les Villes de guerre, pour voir les approches de l'ennemi, & pouvoir l'écarter. Les murailles sont en assez bon état, mais les fossiez, & les contrescarpes paroissent plus négligées, & quelques endroits même des murailles manquent de parapets. Il ne paroît quasi pas qu'il y ait des soldats aux portes de Vienne, le peu de gardes que nous y vîmes, ressemblant plutôt à des gens de métier qu'à des gens de guerre, & cependant il y assez long-temps que les Rebelles tiennent la campagne, & sont en état d'insulter à la Ville, où si deux ou trois cens chevaux s'étoient présentez avant qu'on eût de corps reglez, comme il semble qu'on ait maintenant, ils auroient peut-être été en état de faire bien du mal, la quantité de monde, qui trace continuellement dès les Fauxbourgs à la Ville, empêchant qu'on n'en puisse fermer la porte dans un besoin, sans abandonner à la boucherie tous ceux qui se trouveroient exclus. Avec cela les murailles étoient denuées d'artillerie, ce qui ressent admirablement la Paix, & une confiance toute entiere en la protection du Ciel, qu'on suppose ne devoir pas manquer dans le besoin. H

Il y a un autre Fauxbourg au Septentrion de la Ville, qui en est séparé par un bras du Danube, & dont un autre bras de ce fleuve fait une Isle, mais qui lui seroit de grand dommage, s'il étoit au pouvoir d'un ennemi, puis que le bras de la riviere qui le separe de la Ville est très-petit, & qu'il fait face à toute sa longueur. Ce qui m'oblige de parler de ce danger est que ce Fauxbourg n'a aucune fortification, qui a cependant été plusieurs fois projetée, & même quelquefois commencée, comme on en voit des marques, mais n'a jamais été executée entierement.

La Ville de Vienne n'est pas grande, si on en excepte les Fauxbourgs, & il n'y a point de ces belles & grandes ruës, qui font la beauté d'une Ville. La ruë qui aboutit à la Cour n'est pas plus large ni plus longue que les autres. Il y a quelques places, & celle du Marché neuf est la plus belle, à cause des bâtimens ou neufs ou renouvellez qui l'entourent. Il y a plusieurs assez beaux Palais, & entr'autres celui du Prince Adam de Liechtenstein, qui n'est pas encore achevé, & qui est véritablement bâti sur un dessein grand, & magnifique. Grandes Sales, beaux & longs appartemens, mais estropié d'un côté, où il est borné d'une autre Maison, que le Prince n'a jamais pû acheter, & qui appartient
au

94 REMARQUES HISTORIQUES
au Comte de Staremberg, ce brave défen-
seur de Vienne pendant le dernier siége.
Sans cette contiguité le Palais seroit libre,
& seroit face de tous côtez sur la rue. Mais
il lui manque un Jardin, tout l'espace dont
il peut disposer étant un petit entre-deux qui
empêche qu'il ne touche la muraille de la
Ville. L'Architecte de ce Palais a eu une
grosse querelle avec le Maître, à cause qu'a-
yant dessiné l'escalier à sa mode, celle-ci
ne plût pas au Prince, au gré duquel on
en a fait un autre. Ce qui choqua tellement
l'Architecte qu'il fit imprimer des protes-
tations affichées aux carrefours, par les-
quelles il avertissoit le public, que la for-
me de cet escalier n'étoit pas de lui, &
qu'on ne dût aucunement lui en imputer
le dessein, qu'il jugeoit indigne de la con-
noissance qu'il avoit de son art.

Le Prince Eugene a aussi fait bâtir un
Palais depuis peu, où nonobstant le peu
d'espace, dans lequel il est situé, on ne
laissé pas de voir regner le bon goût de ceux
qui en ont donné le dessein. Les Gé-
neraux Caprara, & Rabutin, en ont de mê-
me fait bâtir chacun un, & temoigné ainsi
leur reconnoissance en contribuant à l'em-
bellissement du séjour de S. M. Imperia-
le, au service de laquelle ils en avoient
acquis les moyens. Au reste il y a beaucoup
d'autres Palais & de belles Maisons à Vien-
ne,

ne, qui en font voir la magnificence & la richesse. Ce qui ne paroît pas merveilleux, puisque l'Empereur possède tant de Royumes & de Provinces, dans l'administration desquelles ses Sujets ont les moyens d'acquiescer les fonds nécessaires pour cela.

Il y a quelques Eglises assez belles à Vienne, mais pas beaucoup. Le Dôme, ou Eglise Cathédrale est d'Architecture Gotique, ornée en dehors & en dedans de ces coliffichets, ou ornemens Arabesques de pierre, qui étoient si fort du goût des vieux temps. Il y a une Tour encore plus godronnée que l'Eglise, dont le toit jusqu'à la pointe est tout de ces pierres déchiquées. Elle a une hauteur considérable, & la merveille est que tout ce qu'on voit soit de pierre dès les fondemens jusques à la croix qui est au dessus, & de laquelle vous savez qu'on ôta après le dernier siege la lune, qu'on y avoit mise au premier en considération de ce que Soliman, qui l'assiegeoit alors, convint d'épargner ce Clocher, & de ne le point battre avec son artillerie.

Il y a de l'autre côté de l'Eglise une autre Tour, ou Clocher commencé, mais qui n'est élevé que jusqu'à la hauteur des murailles de l'Eglise, & qu'on dit avoir été entrepris en même temps, ou peu après l'autre, pour l'égaliser, & que l'Architecte
de

95 REMARQUES HISTORIQUES
de la premiere pour se tenir hors de pair,
& ôter à son rival le moyen de partager
avec lui la gloire de cet édifice, lui pro-
cura la mort en le faisant culbuter d'une
fenêtre. On montre dans la Cathédrale
dessous la Chaire du Prédicateur qui est
de marbre, une fenêtre, & un homme
qui s'y présente de la même pierre, qu'on
dit être le portrait de ce malheureux Ar-
chitecte, & avoir été là placé pour con-
server la memoire de son malheur. Mais
comme je n'ai pas trop de foi pour ces sor-
tes de contes, je croi plutôt que le por-
trait est celui de l'ouvrier qui a fait la Chai-
re, & quelques autres ouvrages dans l'E-
glise, où l'on voit encore le même portrait,
qui pour conserver la memoire de sa per-
sonne, aussi bien que de son travail a vou-
lu se peindre en ces endroits, comme font
plusieurs Peintres & Sculpteurs en plusieurs
de leurs ouvrages. Si nous n'aimons mieux
dire que ces marmousets ou mensoles
étoient du goût de ces temps-là, comme
nous en voyons en mille autres vieux édi-
fices.

La nouvelle Eglise du second College
des Jesuites (car ils en ont deux à Vienne)
est d'un dessein hardi & magnifique. Ou-
tre sa grandeur qui est considerable, tou-
te la voute du milieu appuye sur des colon-
nes torsées, qui partagent les Chapelles,
en

en nombre égal de l'un & l'autre côté, & donnent un grand jour, & ouverture à tout le bâtiment. Le fameux Pere Poggi Jesuite, également bon Peintre, & Architecte, a peint tout le grand berceau, ou voute du milieu, de même que plusieurs Autels, qui font admirer l'adresse de son pinceau. Mais ce qu'il y a de particulier dans la peinture de la voute est, que regardée d'un certain endroit de l'Eglise, elle représente si naïvement une coupe, ou *cuppola*, à la mode, & selon le langage des Italiens, qu'on jureroit qu'elle est réelle, & effective, & exhaussée par dessus la voute, en quoi l'on remarque les manieres hardies & propres du Genie Italien.

L'Eglise du premier, ou du grand College des Jesuites n'a rien de remarquable que la richesse, peut-être, & la propreté des Autels, la plupart desquels ayant été faits bâtir par des Seigneurs particuliers, & les Peres sachant très-bien cultiver la bonne volonté de leurs dévots, ce n'est pas merveille que tout brille & reluisse dans ces monumens de la dévotion des uns, & du soin des autres. Devant la porte de cette Eglise, & sur une place assez grande, il y a une Colonne d'airain, qui soutient une statuë de même de la Vierge, avec le serpent à ses pieds, en signe de son immaculée Conception. Sur le piédestal, au-

98 REMARQUES HISTORIQUES

quel est appuyée la Colonne, il y a quatre Anges de même bronze, en acte de combattre contre quatre sortes de bêtes ou monstres, apparemment figures de quatre sortes de pechez, pour montrer que la sainte Vierge en a été délivrée. Mais ces statues paroissent si peu proportionnées qu'on prendroit quasi les Anges mêmes pour des monstres, à cause de leur grosseur démesurée. On fait certains jours de l'année des dévotions publiques au pied de cette Colonne, & l'on bâtit une espee de Tente de bois, où l'Empereur, & sa famille Imperiale sont placez à l'écart de la foule, & assistent à ces dévotions. Il semble que cette Colonne fut autrefois dressée à l'honneur de la Vierge, pour la remercier après une délivrance de la peste. Il y a un autre monument de la pieté de l'Empereur pour une semblable occasion. C'est la pyramide dressée en l'honneur de la Sainte Trinité dans la place du Marché neuf. Cette pyramide est de marbre blanc, environnée par-cy par-là de nuées, & d'Anges qui sortent ou qui appuyent sur ces nuées, & surmontée d'un groupe de ces mêmes nuées, sur lequel sont les personnes de la Très-Sainte Trinité, en figures de bronze doré. La statue de l'Empereur dans la posture d'un suppliant, à genoux, & les yeux tourne contre les personnes sacrées, est au pied de la pyramide.

mide. Et sur les trois faces de cette pyramide, qui est triangulaire, on lit des Inscriptions Latines en style lapidaire, qui témoignent au nom de l'Empereur sa reconnaissance, & ses actions de graces pour avoir délivré la Ville du fleau de la peste l'année 1679. Ces Inscriptions sont de la composition de l'Empereur même. La pyramide & son piédestal sont environnez d'un balustre de même marbre, sur lequel sont disposez des fanaux ou lanternes, dans lesquelles on allume tous les soirs des lampes, & des cierges mêmes sur une espece d'autel que fait le piédestal d'un côté, pendant qu'on y fait certaines prieres à haute voix, & souvent encore des prédications, que recitent de jeunes Ecclesiastiques pour s'exercer, & se former au métier; dégoisant là sans crainte en présence du petit peuple, qui s'y arrête, leurs déclamations, selon le conseil de celui qui disoit *Experimentum fac in vili anima*, de commencer aux dépens des plus grossiers un apprentissage, qui souvent après bien du temps & de l'exercice, ne laisse pas de donner bien de la peine aux oreilles un peu délicates.

Les Dominicains, les Augustins, les Benedictins & les Cordeliers ont des Eglises dans la Ville, mais qui n'ont rien de remarquable, sinon que celle des Augustins Déchausiez est appellée Aulique, & sert

100 REMARQUES HISTORIQUES
pour les fonctions de plus grand éclat,
quand la Cour y veut assister. Le Cloître
des Recolets y est en si grande vénération,
que pour ne point chagriner ou donner su-
jection à ces bons Peres, il n'est pas permis,
par défense du Souverain, aux proprietai-
res des maisons qui leur sont opposées de
hauffer leurs bâtimens, ni d'ouvrir des fe-
nêtres qui les regardent, au lieu qu'ailleurs
ce sont les Religieux, qui ayant des Cou-
vents voisins des Séculiers se privent eux-
mêmes de la vûe sur la rue, afin d'ôter à
leurs Religieux l'occasion de faire entrer le
monde dans leurs cœurs, en le recevant
par les yeux. Les Capucins, contre le sty-
le de leur Ordre, sont dans la Ville, &
c'est dans leur Eglise, qui est semblable aux
autres de leur Institut, qu'il y a une Cha-
pelle où l'on enterre les Princes de la Mai-
son Imperiale, un peu plus ornée que les
autres à cause de cette prérogative. On ne
peut attribuer qu'à une très-grande modestie,
que ces Princes, qui sont dès si long-
temps en possession de l'Empire & de tant
de Royaumes, veuillent être enterrez avec
si peu de pompe, qu'il ne reste pas la moin-
dre memoire de leurs noms, & de leurs
actions, sur leurs monumens, où non seu-
lement les Princes, mais les personnes d'u-
ne qualité beaucoup inferieure, cherchent
à déployer avec tant de faste & de dépense
leur

LEUO ET CRITIQUES. AVEZ VOI
leur vanité. Mais enfin la modestie, la dou-
ceur & la piété semble être le partage des
Princes de cette Maison, auxquels peut-
être ces vertus si agréables à Dieu & aux
hommes ont attiré des honneurs & des ri-
chesses, qui surpassent toutes celles de tous
les autres Potentats.

Le Peuple de Vienne est dévot, quasi
jusqu'à l'excès, & il n'y a heure du jour
dans laquelle on ne trouve à l'Eglise Ca-
thédrale des troupes de personnes, qui
prient Dieu, même à haute voix, sous
la direction d'un Prêtre particulièrement
gagé pour présider, & regler ces prieres.
On dit que le siege de Vienne inspira cet-
te extraordinaire dévotion aux Bourgeois,
qui ayant besoin d'un secours continuel de
Dieu, pour ne pas succomber aux efforts
& à la rage des Infidèles, le demandoient
aussi continuellement. Le transport qu'on
a fait de Hongrie d'une Image de Nôtre Da-
me, peinte assez grossièrement sur une plan-
che d'environ deux pieds de long, & qu'on
dit avoir versé des larmes en ce pais-là
avant les dernières révolutions, contribué
beaucoup à ce concours du Peuple à l'Egli-
se Cathédrale. Cette Image y est exposée sur
le grand Autel, & les miracles qu'on dit
que Dieu opère journallement par l'inter-
cession de la Vierge, réclamée en ce lieu,
sont si fréquens, que les murailles de cet-

102 REMARQUES HISTORIQUES
te partie de l'Eglise, qui lui est voisine,
font déjà toutes chargées jusques aux vou-
tes qui sont très-hautes, de vœux, c'est
à dire de Tableaux, ou de memoires en ar-
gent, ou en peinture, des bienfaits, & des
guérisons qu'on assure avoir reçûs.

Cette Eglise Cathédrale est de même
officiée tout le matin, & jusqu'à deux heu-
res après midi, par une quantité de Prê-
tres, qui y celebrent la Messe, en très-gran-
de abondance. Non pas que tous ces Prê-
tres soient Chanoines, ou beneficiez de l'E-
glise, mais comme le concours y est conti-
nuel, & que la dévotion est libérale, il y
a une quantité de Prêtres étrangers, qui
sont attirez à Vienne, & qui y subsistent
à la faveur des retributions, qu'ils retirent
de leurs Messes.

Au reste le Chapitre de la Cathédrale
n'est ni noble, ni nombreux, comme il
semble qu'il devroit être dans une Ville
Imperiale. Non pas que je veuille dire que
les Chanoines ne soient pas nobles, mais
seulement que la Noblesse n'est point une
qualité requise pour être Chanoine, com-
me elle l'est en beaucoup d'Eglises d'Al-
lemagne. Le nombre aussi n'est pas consi-
dérable, ce que je croi devoir être attri-
bué à la premiere fondation, qui n'étoit
que d'un College d'Eglise particuliere,
au lieu qu'elle est devenuë Cathédrale par
l'é-

Pérection d'un Evêché, qui n'a gueres plus de deux siècles. L'Eglise est dédiée à S. Etienne, premier Martyr, & l'Evêque seant aujourd'hui est un Comte de Harrach, fils du Grand Maître de la Maison de l'Empereur, qui jouit de la qualité de Prince de l'Empire, comme tant d'autres Evêques & Abbez d'Allemagne. Je vous ai dit ailleurs qu'il est Chanoine de Saltzbourg, & qu'on a crû qu'il seroit déclaré Coadjuteur de cet Archevêque, mais jusqu'à présent la chose n'a point eu d'effet pour les raisons, que je vous ai déduit ailleurs.

Il me semble avoir oui dire à Vienne que les Ecclesiastiques, & même les Reguliers y vivent fort commodément, & que hors les heures du Chœur qu'ils ne négligent pas, la bonne chere, la promenade, & les conversations occupent une grande partie de tout le temps qui leur reste du sommeil. Aussi n'entendis-je point parler d'hommes à miracles, & d'aucune sainteté extraordinaire. Et depuis le P. Marc d'Aviano Capucin, personne n'a fait parler de foi par cet endroit. Avez-vous sù, Monsieur, que l'Empereur, & toute la famille Imperiale, voulût avoir la benediction de ce Capucin avant qu'il mourût, & qu'elle se transporta dans sa Cellule pour cet effet ? Il y a de plus, l'Empereur a voulu célébrer sa memoire par des Chronographes

104 REMARQUES HISTORIQUES
 de sa façon, & après l'avoir fait enterrer
 dans la Chapelle des Archiducs & Princes
 du sang d'Autriche, il composa ces Inscrup-
 tions à sa louange. Vous ne serez peut-être
 pas fâché de les lire. Les voici. Elles ex-
 priment toutes l'année de sa mort 1699.

patrI MarCo ab aViano CapVCIno
 ConClonatorI eVangelICIs VItVtIbVs eXornato.
 Viennæ aV&rlæ In osCVLo DoMInI sVI sVaVItæ
 eXplrantI.

LeopoLDVs aVgVstVs, aVgVsta sVa, fIIIqVe
 Mælla passlone posVère.

patrI MarCo De aViano, Vero JesV serVo LVX
 & reqVles perpetVa.

Ces Inscriptions ne sont point gravées sur
 sa sepulture. Ce sont le fruit ou l'amuse-
 ment des Muses de S. M. Imperiale. On
 voit seulement à côté gauche de la Cha-
 pelle mentionnée des Archiducs, & au bas
 de la muraille tout près de terre le nom
 de ce Pere, avec un *Hic jacet* tout pur.

La guerre de Hongrie, ou plutôt l'in-
 solence des Rebelles qui font des courses
 si continuelles jusqu'aux portes de la Vil-
 le, tient ici tout le monde dans une telle
 alarme, qu'on ne parle que des désordres
 qu'ils commettent. Et l'on voit assez sou-
 vent les Fauxbourgs recouvrir dans la Vil-
 le tout ce qu'ils peuvent de leurs meubles,
 pour

REUOI ET CRITIQUES AME RIPEY
pour les soustraire à une incendie, auquel
il paroît qu'on s'attend à tout moment. Ce
qui est de plus fâcheux, est que tous ces
désordres sont caulez, non pas par des ar-
mées réglées & des soldats de profession,
mais le plus souvent par de la canaille, que
l'espoir de butiner met en campagne, &
qui s'écoulent avec la dernière précipita-
tion dès qu'elle entend que des troupes re-
gulieres se sont mises en campagne pour
la poursuivre. Ce qui n'étant pas possible
de faire partout, l'alarme vient tantôt d'un
côté, & tantôt de l'autre, sans pouvoir se
bien assurer d'aucune part.

C'a été dans la vûe de procurer cette as-
sûrance à la Ville qu'on s'est résolu de l'en-
fermer d'une ligne, qui puisse arrêter les
courses des Hongrois. Cette ligne est en-
core une demi-heure au delà des Fauxbourgs
dans la campagne, & par conséquent d'u-
ne très-grande étendue, ce qui fait croire
à bien des gens, ou qu'il faudroit un très-
grand nombre de troupes pour la garder,
ou qu'elle seroit tout à fait inutile dans le
besoin, puis qu'avant qu'on eût pû accou-
rir à l'endroit, où elle seroit attaquée, l'en-
nemi s'en seroit déjà saisi. On dit aussi que
l'opinion de plusieurs étoit qu'on eût em-
ployé beaucoup plus utilement l'argent
qu'on met en cette ligne, à faire des sol-
dats effectifs, qui auroient pû faire front

106 REMARQUES HISTORIQUES
aux Hongrois, qu'à mettre sa sûreté dans
un fossé, qui outre le dommage considé-
rable qu'il fait à la campagne, dont il dé-
robe une très-grande partie au labourage,
est très-facile à remplir, & ainsi à faire per-
dre tout le fruit, qu'on se promet de sa
construction.

Ce qui fit résoudre à l'entreprendre fut
un insulte que les Hongrois vinrent faire
à la Ville la veille de Pâques dernier, à la
vûe de laquelle ils brûlerent quelques vil-
lages & hameaux. La confusion fut si gran-
de ce jour-là & le suivant dans Vienne,
qu'on ne voyoit par tous les chemins hors
de la Ville, & dans toutes les ruës au de-
dans, qu'une confusion épouvantable de
chariots, charettes, bêtes de charge &
hommes, qui chargez de meubles reti-
roient dans la Ville, ce qu'ils pouvoient
de leurs maisons, des Fauxbourgs, ou des
lieux voisins. L'Empereur en allant le jour
de Pâques dans la Cathédrale fut témoin
de ce désordre. Ce qui fit résoudre dès le
même jour, premierement d'armer la Bour-
geoisie, & la distribuer en divers corps,
qu'on mettoit aux avenues, & ensuite la
résolution de mettre les armes à la main de
la Bourgeoisie ayant paru dangereuse, d'en-
treprendre cette ligne de circonvallation,
quoy que la chose parût à beaucoup de
personnes quasi honteuse, de faire voir un

Em-

Empereur, qui se fortifioit dans sa propre Capitale, & attendoit à s'y défendre contre ses sujets, comme s'il n'avoit point eu d'autre moyen de les mettre à la raison, ou qu'il n'eût eu aucun autre lieu pour y pourvoir à sa sûreté.

L'Empereur est le meilleur Prince du monde, & pour le fond de son ame, & dans ses manieres de gouverner. Il est si bon que plusieurs craignent qu'il ne le soit trop, les grands désordres, qui sont arrivez dans les affaires depuis qu'il est sur le trône n'ayant que rarement été ou châtiez ou retenus, au moins publiquement. Il y a eu cependant des occasions, où quelques Ministres ont été éloignez, mais avec tant de ménagemens & de bontez, que cela n'a été capable d'épouvanter personne, ce qui est un des premiers effets, qu'on doit avoir en vûë dans le châtiment. Les inclinations naturelles de l'Empereur sont toutes portées à la douceur, & on ne doute pas que celle-ci soit un grand encouragement aux mauvais desseins de ceux qui le veulent desservir, ou à l'insolence de ceux qui negligent leur devoir. Sa pieté envers Dieu est si solide, qu'on ne l'accusera jamais d'hypocrisie, en le voyant aussi assidu qu'il est aux exercices de la dévotion. Non seulement il ne neglige aucune fête principale de se porter à la Cathédrale, pour y
ani-

animer par son exemple tout le monde aux fonctions de piété. Mais dans les fêtes de toutes les Eglises particulieres de Vienne, il se porte à ces Eglises avec toute sa Cour, & y fait ses dévotions, & si ces Eglises ont quelques Cloîtres d'hommes ou de femmes attachez, l'Empereur a coutume d'y faire porter son dîner, & de manger avec eux, & après le dîner d'y faire encore chanter les Vêpres par sa Musique, & d'assister à tout. Cela est sujet à quelques incommoditez & embarras pour les Religieux, qui doivent tenir leur Cloîtres ouverts, non seulement à toute la Cour, mais encore à la foule du monde, qui la suit en ces occasions, & encore plus aux Religieuses, qui quoy qu'elles n'ouvrent leurs portes qu'à la famille Imperiale, & à ceux qui sont précisément nécessaires à son service dans ces rencontres, cependant ne laissent pas d'être inquietées du bruit de ces allées & venuës tumultueuses. Mais enfin c'est l'inclination de l'Empereur, dont la bonté obligeroit à souffrir encore davantage, s'il en étoit besoin, pour lui plaire.

L'Empereur aime la Musique, & est lui-même si versé en ce bel art, qu'il est non seulement capable de juger des meilleures pieces, mais d'en composer lui-même, qui ont l'approbation générale. Il ne travaille cependant que sur des matieres dévotes, comme font
des

ET CRITIQUES. 109
des Motets à chanter dans sa Chapelle, ou
des Oratoires, dont la mode est venuë d'Italie à Vienne, où l'on en recite assez souvent à la Cour, principalement l'hiver. Cette inclination de S. M. Imperiale pour la Musique fait qu'il tient une quantité de Musiciens gagez, qui composent sa Chapelle, & particulièrement des Italiens, auxquels on paye de gros gages pour les retenir. Cela les rend un peu insolens, & il est arrivé même quelquefois qu'à faute de paye ils se sont rebellez, & ont refusé de chanter en présence de l'Empereur même, qui a pris le parti de la patience dans de certaines rencontres, où il auroit pû très-justement user d'un peu de rigueur. Mais, comme j'ai dit, la bonté est son partage, & l'on peut quasi conter qu'aucune faute n'est capable de l'altérer.

Cette bonté & cette fermeté dans ces sentimens humains se remarque dans l'air de son visage, qui respire une douceur, mais une douceur de source, & qui paroît venir du fond d'une ame inébranlable à tous les accidens. Sa charité, & sa propension à consoler tout le monde, est un écoulement de cette bonté. Non seulement S. M. Imperiale reçoit toutes sortes de requêtes, qu'on lui présente, & en quelque occasion que ce soit, mais secourt libéralement les pauvres, qui recourent à sa charité. Les
au-

110 REMARQUES HISTORIQUES

audiences qu'il accorde ne font gueres sans une quantité de Prêtres, ou d'autres étrangers, qui n'ont pas si-tôt exposé leur nécessité, qu'ils reçoivent libéralement de lui un ou plusieurs paquets de papier, dans le moindre desquels il y a toujours 25. ducats pour le moins; sans parler d'une quantité d'autres Ecclesiastiques & Séculariers, auxquels il donne des pensions continuelles.

C'est encore un effet de la tranquillité de son ame, & de la solide pieté, qui en fait le repos, que S. M. Imperiale est extrêmement réglée dans toute la conduite de sa vie, & qu'elle garde un ordre, & une suite uniforme dans toutes ses actions. Quand le mois, le jour, ou l'heure viennent, dans lesquels on a coûtume de faire quelque chose, elle se fait, quelque opposition que semblent y apporter les mauvais temps, ou les autres embarras qui sont sur le tapis; de sorte que toute la Cour est sûre qu'on ira à l'Eglise, au Conseil, à la chasse, dans les temps, qui sont destinez à ces exercices, sans qu'aucun travers le puisse empêcher. Les audiences publiques seulement semblent moins réglées, celles-ci étant rares, & quoi qu'un nombre considérable de personnes soient en attente pour l'obtenir, il arrive assez souvent que deux ou trois occupent l'Empereur pendant tout
le

le temps destiné à ces audiences, les autres étant obligez de retourner plusieurs fois & d'attendre même plusieurs mois avant que d'être ouïs.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les personnes d'affaires, est que l'Empereur n'ayant point de premier Ministre, veut écouter tout le monde, & que comme souvent les affaires ont besoin de longs discours, il faut aussi que S. M. Imperiale ait une longue patience pour tout entendre & tout comprendre. On lui rend cette justice qu'il est très-exact à s'informer de tout, & à répondre sur tout, & l'on assure que des Ministres étrangers l'ayant informé en même temps de plusieurs affaires, S. M. avoit répondu à tous les points, qui pouvoient être résolus sur le champ, & montré qu'il avoit entièrement pénétré toutes les choses, desquelles on lui avoit fait la proposition.

La forme des audiences est particuliere. Dès qu'on a publié (ce qui se fait environ le midi) que S. M. Imperiale donnera audience, on va, ou l'on envoie se faire mettre en liste, c'est à dire, faire écrire son nom sur un papier, qui est mis entre les mains de S. M. quand elle entre dans la chambre, où elle donne audience. Cette audience se donne toujours dès les sept jusqu'à neuf heures du soir. L'Empereur voit la liste, & fait appeller par un Chambellan, qui est

ce jour-là de service, ceux qu'il veut ouïr l'un après l'autre, le Chambellan à la sortie du premier entrant dans la chambre, où est S. M. de qui il reçoit le nom de celui qui doit être appelé le second, & ainsi des autres.

On dit que l'Empereur prend quelque plaisir à entendre parler de Chymie, & il y a un Comte Rugieri, qui est auprès de S. M. pour cela. Ni vous ni moi, Monsieur, ne sommes pas trop persuadez qu'il y ait grand fond à faire dans une étude semblable : mais tout le monde n'est pas de notre sentiment, & les Princes s'imaginent peut-être que c'est une fortune réservée à leur état particulier, à cause des grands moyens, qu'ils ont privativement aux autres de fournir aux recherches, & aux expériences auxquelles on les engage, dont l'inutilité cependant devoit les avoir un peu découragez.

L'Imperatrice est une Princesse tout de feu, & on entrevoit dans son visage une certaine vivacité, nonobstant son âge, qui marque un temperament extrêmement animé. Aussi a-t-elle encore sa Mere, qui demeueroit à Inspruck, & qu'on a transférée de là à Gratz en Stirie, quand cette Province fut menacée de l'invasion du Duc de Baviere. L'Imperatrice est si jalouse de la vie de l'Empereur, qu'on dit qu'elle même

me apprête de ses mains une partie des viandes qu'il mange. Et elle est si éloignée d'ailleurs de son inclination pour la Musique, qu'elle ne témoigne pas le moindre plaisir aux Opéra, faisant porter son carreau dans la loge, où elle a été vûe coudre, & s'occuper tellement de son travail, qu'elle n'a pas même tourné les yeux vers le théâtre, ni prêter la moindre attention aux Acteurs. Elle n'est pas plus curieuse des ornemens de son corps, & si on ne la voyoit à côté de l'Empereur en public, on ne la prendroit nullement pour ce qu'elle est. Elle n'a qu'un cercle de cheveux autour de sa tête, & quelques pierreries sur soi, qui la distinguent du commun des autres Dames. Avec tout cela, vous savez la bonne intelligence, avec laquelle l'Empereur vit avec elle, sa très-pure continence n'ayant jamais donné la moindre occasion aux plus médifans de l'accuser du moindre penchant, ou familiarité, qu'il ait eu avec quelqu'autre femme que ce soit.

Le Roi des Romains est un peu petit de stature, & à peu près comme S. M. Impériale. Il a la couleur du visage un peu enflâmée, & dès que nous avons été à Vienne il a eu une fluxion sur un oeil, qui l'incommodoit, & le défiguroit un peu. Son naturel a été autrefois si vif, qu'on l'accusoit d'un peu d'emportement, mais main-

tenant il en est revenu, & on dit que le premier siege de Landau, qu'il fit en personne, & où il vit les occasions prochaines & fréquentes de s'affronter avec la mort, la disposé à se ménager avec plus de soin. Sa tendresse envers les soldats, & l'activité qu'il fit paroître dans ce siege, ont fait connoître aux troupes son bon cœur, & la disposition qu'il a à devenir un jour un grand Général, & un grand Empereur. On le trouvoit par tout animer les milices par sa présence & ses exhortations, consoler, & soulager avec une bonté particulière les blesez, ce qui vaut beaucoup pour trouver en tout temps des soldats prêts à tout. Et ce qui, avec l'averfion, que tout le monde a conçu de l'ambition démesurée de la France, ne contribuera pas peu à ramener les choses, où elles doivent être, & relever la gloire de l'Empire. On se dit à l'oreille que le Roi des Romains n'est pas insensible aux charmes du beau sexe, cependant on n'entend pas jusques à présent que les choses soient allées trop loin, ce Prince trouvant une diversion continuelle de ses pensées flateuses à la chasse, dans l'amour de laquelle il se peut dire plongé, y prenant une indicible satisfaction, avec son grand Veneur un jeune Comte de Lamberg, fils du Gouverneur de Lintz, dont
je

je vous ai parlé, qui le fécondé entièrement dans cette inclination.

Peut-être est-ce par une prévoyance un peu jalouse qu'on ne voit à la suite ni de l'Imperatrice, ni de la Reine, aucune Dame de vûe dangereuse, & capable de tenter, & que la Reine elle-même se montre si attachée à la personne de son mari, qu'on dit qu'elle ne s'en sépare quasi jamais. Il y a toutefois apparence, que la continence du Roi ne dépend pas de ces chagrinantes dispositions, qu'un jeune Prince sauroit bien éluder s'il vouloit, mais du bon exemple d'un Pere, & d'une Cour, où tout est réglé avec une extrême modestie, ce qui la distingue de quelqu'autre, où le mélange le plus libre des sexes, & des conditions, & les amusemens tumultueux, dans lesquels elle passe la vie, donnent des occasions continuelles à la licence la plus outrée.

La Reine, que vous savez être de la famille de Lunebourg, & qui fut préférée pour épouser le Roi à la Princesse de Guastalle, à cause qu'on la crût plus capable de donner des successeurs à la Maison Auguste, est plus haute que le Roi de stature, & a comme lui une couleur si vive sur le visage, que beaucoup la voudroient voir moins enflamée. Elle avoit infiniment réjoui la Cour par le petit Prince dont elle

116 REMARQUES HISTORIQUES
accoucha il y a quelques années, mais la mort de ce gage précieux & la sterilité, où elle a vécu depuis, chagrine un peu la famille Imperiale, & semble faire désespérer de la succession. L'embonpoint, où elle va tous les jours croissant n'aide pas à éloigner cette crainte de sterilité, & assurément ce seroit un grand malheur pour l'Europe, que cette grande Maison restât sans successeurs, personne ne pouvant s'attendre qu'à des guerres & à des revolutions bien sanglantes, dans le partage de cette grande succession, si les choses en venoient là.

Nous n'avons pû voir à Vienne l'Archiduc Charles, qui étoit déjà parti pour l'Espagne, où il va recueillir les Couronnes de ces Royaumes, dont tous les droits l'avoient revêtu, aussi bien que les cessions de l'Empereur son Pere, & du Roi son frere. Mais nous avons ouï avec plaisir les louanges, avec lesquelles tout le monde parle de ce jeune Roi, le plus sage, & le plus aimable de tous les Princes. Il est d'une stature un peu plus avantageuse que le Roi des Romains, & comme il étoit destiné à commander un jour à la nation Espagnole, on a pris le soin de le former dès son enfance aux manieres graves & soutenues des Espagnols, de sorte qu'il est déjà plus Espagnol que ne le sauroit devenir de
toute

toute sa vie un Prince élevé aux coutumes, & au train effloré d'une nation antipathique par nature avec l'Espagnole.

Il y a trois Archiduchesses sœurs des Rois des Romains, & d'Espagne. L'aînée ne paroît pas avoir été avantagée de la nature, de beaucoup de beauté, mais en échange elle en a reçu un esprit capable de tout, & qu'elle a cultivé avec une étude sérieuse, qui l'a renduë versée dans la plûpart des sciences naturelles. On dit qu'elle pourroit bien devenir l'épouse du fils aîné du Czar de Moscovie, qui cherchant autant qu'il fait de se faire connoître, & se mêler dans les interêts des autres Princes de l'Europe, & faisant toutes les avances imaginables pour cela, ne sauroit contracter une alliance plus illustre, ni qui le leur rende plus considérable. Je dis qu'on parle à Vienne de la possibilité, & de la convenance de ce mariage. Ce qu'il y a de sûr, est que pour répondre aux honêtetez du grand Czar, qui comme vous vous souvenez, fut autrefois à Vienne, & qui y tient un Ambassadeur, l'Empereur a nommé le Prince de Portia pour son Ambassadeur à Moscou, d'où l'on dit qu'il devoit ramener le fils du Czar pour être élevé pendant quelque temps à Vienne. L'Ambassade n'ayant été surfise que sur des égards

118 REMARQUES HISTORIQUES
qu'on a pour le Roi de Suede, qui en fit
témoigner quelque chagrin.

Vous savez, Monsieur, (pour vous dire quelque chose des Ministres étrangers qui sont à Vienne) que Monseigneur Davia Nonce du Pape ne va pas à la Cour. Il y a long-temps, que la Cour de Vienne est persuadée que le Pape est beaucoup plus incliné vers la France que vers elle. Le Pape s'en défend autant qu'il peut, mais il y arrive si souvent des choses, qui donnent sujet de croire cette partialité, que la Cour de Vienne ne s'en tient nullement aux protestations du Pape. Ce qui a fait le plus de bruit, & pour quoi il semble principalement qu'on ait rompu tout commerce, je dis commerce en Cérémonie (car il ne laisse pas de rester à Rome un Ambassadeur de S. M. Imperiale, comme il y a un Nonce à Vienne,) a été le mauvais traitement fait à Rome aux Seigneurs Napolitains, qui ont témoigné de l'attachement au parti de l'Empereur, & particulièrement au Marquis del Vasto, condamné à mort, quoique revêtu du titre de Lieutenant Général dans les armées de l'Empereur, pour avoir maltraité un de ses domestiques, qu'on l'avertissoit tramer quelque chose contre sa vie. Ce domestique n'a souffert ni mort ni mutilation de membres: cependant on a fait le procez au Marquis comme au moindre des hom-

hommes, & un petit Lieutenant du Gouverneur de Rome a porté sentence de mort contre lui.

Le Gouverneur même, qui n'est pas le plus grand sujet du monde pour un emploi de cette importance, est si ouvertement François, & insulte avec tant de violence tous ceux qui se montrent affectionnez au parti de l'Empereur dans Rome, qu'il ne fauroit gueres pis faire, s'il étoit ennemi déclaré. Le Pape le voit, & le souffre, nonobstant toutes les plaintes, & il semble que le Cardinal de Janson soit à Rome Gouverneur & Pape, dans tout ce qui regarde les intérêts de la Maison d'Autriche. Je vous écris ce que vous savez mieux que moi, vous qui êtes quasi sur les lieux, & aux portes de Rome. Mais je le fais afin de vous justifier la conduite de cette Cour envers le Nonce de S. Sainteté, qui d'ailleurs, & de sa personne est très-agréable à S. M. Imperiale, tant pour avoir un frère, haut Officier dans le service, que pour avoir généreusement rendu un témoignage, qui excluant le Prince de Conti de la Couronne de Pologne, y fit arriver le Roi Auguste à présent regnant que l'Empereur portoit.

Je commence, Monsieur, à m'ennuyer de vous écrire une lettre déjà si longue. En effet si je voulois vous parler de tout ce

qu'il y a de considérable, & de digne de connoissance dans une Cour aussi grande que celle-ci, je n'aurois jamais fait. Tout y merite des réflexions particulieres, mais à force de voir tous les jours des choses dignes d'une nouvelle attention, on perd le souvenir des premieres. Je ne vous parlerai plus que de quelques personnes, selon qu'elles me viendront sous la plume. Le Prince Eugene est adoré à Vienne, non seulement pour sa valeur, dont il continuë tous les jours à donner des preuves si éclatantes, mais pour sa bonté, son affabilité, & ses manieres, qui charment tout le monde. C'est un veritable Ministre & serviteur de l'Empereur, qu'il sert de tout son cœur, & en toute occasion, & avec tout cela est si modeste, qu'on ne dit point qu'il ait jamais demandé la moindre chose, ni pour soi ni pour autrui. Vous savez qu'on l'a mis à la tête du Conseil de guerre: & il en étoit besoin, afin que celui qui possède cette charge sût par experience les besoins des armées, les plus grands desseins échouant souvent par des manquemens, qui ne viennent ni des Généraux ni des milices. Il a passé l'hiver à Vienne, toujours présent aux Conseils, qu'ont tenu l'Empereur, le Roi des Romains, & l'Electeur Palatin, dans lesquels on ne doute nullement qu'on n'ait examiné

&

& qu'on n'ait pris les meilleures résolutions. Mais le peuple est prévenu que nonobstant la bonté & l'importance de ces résolutions il y a des causes sourdes qui en détournent l'effet, & que l'Empereur a peine à les reconnoître.

Les affaires les plus fâcheuses qui soient à présent sur le tapis, sont celles de Hongrie. Chacun déplore l'extrémité, où les choses sont réduites dans ce Royaume. On craint que quelques personnes, sous prétexte de zele, ne tiennent éloigné l'esprit de l'Empereur de tout accommodement. On assure que le Comte Caroli avoit déjà souffert le dégat & la ruine de ses biens, & s'étoit offert au service de la Cour, quand se voyant frustré de tout emploi il se donna aux Rebelles. Le Comte Forgatz voyant de même ses biens occupez par ceux-ci, ne laissoit pas de demeurer à Vienne, quand pour se justifier du soupçon qu'on ne cessoit point d'avoir de sa fidélité, il s'habilla un jour à l'Allemande, & parut au dîner du Roi en cet habit, protestant de l'avoir fait afin qu'on cessât de le croire mal intentionné pour le service de son Maître. Je vous avouë que la preuve de l'un & de l'autre n'est pas trop assurée, & qu'on court grand risque de se tromper, quand on juge de la fidélité interieure des hommes sur de semblables démonstrations.

Mais peut-être aussi que les Hongrois ont quelques autres motifs de mécontentement qu'on voudroit supprimer, parce qu'on est résolu de ne leur donner aucune satisfaction sur ceux-là. Vous avez vû aussi bien que moi le grand nombre d'articles, & de griefs, qu'ils proposent, & sur lesquels ils demandent d'être ouïs & foulagez, mais j'ai grand' peur que si la paix dépend de l'accord sur tous ces articles, elle ne soit encore bien éloignée.

On a crû de même à Vienne que l'accord avec le Duc de Baviere n'avoit pas été traité avec toute la fidélité possible, & qu'on auroit ramené ce Prince, si on se fût servi des moyens, qui ne manquoient pas pour cela, pendant qu'il n'étoit pas encore en état de soutenir sa défertion par les secours étrangers. Il est assez vrai-semblable qu'on s'est trop flaté que les raisons, & la douceur prévaudroient sur son esprit; ce qui étoit cependant bien éloigné de l'apparence, ses traites avec l'ennemi étant connus. Pourquoi donc négliger la seule voye, qui restoit pour couper la racine à une grande guerre dans l'Empire? D'ailleurs le Prince Ragozzi étoit convaincu de felonnie. Il étoit en prison, & hors d'état de nuire: & par une pitié cruelle à bien du monde,

on

on diffère son châtement, on le laisse échapper, & Dieu veuille qu'on ne soit pas un jour obligé à le traiter en Souverain. Pourquoi tant d'allées & de venues de Vienne à Munich, quand on voyoit que l'Electeur ne cherchoit qu'à amuser le tapis, & enfiler une proposition à l'autre, pour gagner du temps? La lenteur a toujours été le reproche qu'on a fait à la nation Allemande: mais si à cette lenteur on n'ajoutoit quelque somnifere étranger, les choses n'iroient peut-être pas toujours aussi mal qu'on a occasion de le déplorer.

Vous auriez de la peine à croire avec combien de liberté on parle à Vienne, dans les lieux mêmes les plus sacrez. La diversité des nations, qui composent la Ville & la Cour en est peut-être la cause. Chaque peuple a ses inclinations particulières, & on peut dire que Vienne est encore plus que Rome la patrie de toutes les nations, non seulement de celles qui sont sujettes, mais aussi de toutes les autres, Françoisè, Lorraine, Savoyarde, Suisse, Italienne, Espagnole, & que sai-je? Les Caffez sont là, comme en beaucoup d'autres lieux, les grands théâtres, où le genie & l'antipathie des nations se déploye avec plus de liberté, & de force, au sujet des nouvelles qui se débitent, la dépendance des Ministres étrangers autorisant chacun à dire ce qu'il croit,

124 REMARQUES HISTORIQUES
croit, ou ce qu'il souhaiteroit qui fût.
On doit cependant rendre ce témoignage
à la vérité qu'entre cette diversité de na-
tions & d'inclinations, les peuples nez sujets
de l'Empereur lui sont très-affectionnez,
de quoi il semble qu'on ne sauroit donner de
meilleures preuves que le chagrin qu'ils té-
moignent contre ceux qu'ils croient mal
servir leur Maître, & être cause des maux
qui arrivent.

Je m'imagine, Monsieur, que vous vous
étonnez de ce que vous ayant témoigné au-
trefois quelque inclination pour les lettres
& les sciences, je ne vous écris point d'a-
voir vû à Vienne quelque chose, qui les
regarde. Je vous avouë que je n'y ai vû
aucun homme de lettres, & que je n'ai trou-
vé quasi personne qui m'en ait entretenu.
L'Empereur a une Bibliothèque très-
riche, particulièrement en manuscrits,
mais elle est aujourd'hui sans Bibliothé-
quaire, S. M. voulant pour cet emploi
un homme versé dans toutes les langues,
& avec cela très-savant, ce qui fait qu'il
ne considère point jusqu'à présent quel-
ques habiles, qui se sont venus présen-
ter. Il ya encore dans la Ville une Biblio-
thèque publique qu'un pauvre, qui avoit
fait ses études en gueusant, & étoit en-
suite parvenu à des emplois & des ri-
chesses considérables, a fondé en faveur
des

des pauvres écoliers, qui y trouvent des livres avec la commodité d'étudier & d'en faire des extraits pour leurs usages. Aussi la Bibliothèque n'est-elle gueres fournie que de ces sortes de livres, n'y ayant pas de revenu pour faire tous les ans des recrues & des achats considérables.

Il y a même à Vienne, comme vous savez une Université, mais qui fait très-peu de bruit, soit parce que les Professeurs, qui sont quasi tous Jesuites, ne se produisent pas beaucoup, soit parce que le séjour d'un grand Prince avec toute sa Cour, & les temps de guerre, ne sont pas favorables au repos, & aux occupations des hommes de lettres. J'ai bien vû souvent accrochez à diverses boutiques des libelles de vers, & de prose, à la gloire de l'Empereur, ou des Princes, déclamations enragées de misérables Poëtes, qui meurent de faim, & qui demandent l'aumône avec ces morceaux de papier, écorchez sur la croupe du Pegase. Mais chacun n'a pas la patience de lire ces pitoyables productions, quoique l'Empereur ait toujours la pitié de les récompenser, & d'aider par ses secours ces portefaix crotez des Muses à pousser un peu plus avant dans la carrière du Parnasse. Nous partirons d'ici au premier jour, sans savoir
bien

126 REMARQUES HISTORIQUES
bien encore quelle route nous tiendrons
dans la suite de nôtre voyage. Par tout je
me souviendrai de ce que je vous dois, &
des obligations que j'ai d'être ,

A Vienne ce
1704.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très
obéissant Serviteur.

IV. LET.



IV. LETTRE.

De Vienne à Prague.

MONSIEUR,

Nous avons pris la route de Bohême ; & nous voici arrivez à Prague. En approchant de cette Ville il semble de voir en grand , ce qu'on représente quelquefois si joliment dans des coques d'œufs , savoir des paysages , où dans un agréable mélange d'arbres , de rochers , de maisons , de montagnes & de rivières , arrangées en petites figures , on peut voir un pais racourci. Cette Ville est dans un fonds d'où elle est invisible aux campagnes voisines. Du moment que vous commencez à la voir il se présente à vos yeux une agréable confusion de maisons de Jardins & de champs , tout renfermé dans ce Vallon , qui pour rendre la comparaison plus juste a assez la figure d'un ovale. La Ville n'est pas seule : on y

en

128 REMARQUES HISTORIQUES

en conte trois , & quelques-uns même sept , c'est à dire qu'entre les parties les plus considérables de la Ville on voit des séparations assez grandes , pour donner à chacune d'elles le nom de Ville.

La principale , ou au moins la plus honorable de celles-ci est la Ville haute , c'est à dire celle qui est placée quasi au dessus du Vallon , & le plus près de la campagne. Elle renferme l'ancienne résidence des Rois de Boheme , & l'Eglise Cathédrale. La première est assez vaste , & jouit d'une très-belle vûë , ayant tout le reste de la Ville sous ses yeux. On y tient encore aujourd'hui les assemblées de Ville & les Conseils , mais ce grand logement est désert pour la plûpart , le Viceroi ou Gouverneur qui l'habite n'en occupant que la moindre partie. Le reste sert seulement quand l'Empereur se porte en ce pais-là , ce qui est fort rarement. Le Roi des Romains y logea il y a deux ans qu'il alloit faire sa campagne sur le Rhin.

Le Dome ou Eglise Cathédrale , est un bâtiment à l'antique , avec des ornemens au dehors selon le Genie de l'Architecture Gothique , qui a régné si long-temps en Europe. Il ne paroît pas être achevé , le dessein , sur lequel on le voit bâti supposant un bâtiment beaucoup plus grand. Le dedans est assez bien orné , riches autels , & même

même aussi proprement qu'ils le pourroient être les jours de leurs fêtes particulières. Le Chœur des Chanoines y est de même richement tapissé, & tout se ressent du soin particulier d'une propreté extraordinaire. On y remarque le tombeau de S. Jean Nepomucene Prêtre Beneficié de cette Eglise, qui étant Confesseur de la Reine, femme du Roi Wenceslas le brutal, fut fait jeter du pont dans le courant du fleuve Molda, pour n'avoir pas voulu satisfaire à la curiosité & à la jalousie de ce mari forcené, qui le vouloit obliger à lui avouer, comme il devoit le savoir, disoit-il, par la Confession, l'infidélité de cette Princesse. Cette sepulture est à côté droit du Chœur, & à ses deux bouts, savoir à la tête & aux pieds, il y a deux petits autels, où l'on célèbre la Messe quasi tous les matins, enfermés dans un treillis ou balustre de fer doré pour séparer le Prêtre célébrant de la foule du peuple, qui ne manque gueres à ce tombeau.

On voit beaucoup de sépultures de personnes qualifiées en plusieurs endroits de l'Eglise, les uns plus, & les autres moins ornez, mais le plus riche est celui du Roi Charles IV. & de sa femme représentés en relief surmonté d'un Baldachin, soutenu de colonnes de marbre, le tout entouré d'un balustre, au travers du-

quel on voit tous les autres ornemens particuliers. Les voutes de l'Eglise sont chargées d'étendarts , pris à la bataille donnée auprès de cette Ville, dans laquelle Frederic, Electeur Palatin, perdit le titre & la possession, qu'il avoit affectée de Royaume de Boheme.

Il y a des Eglises & des Cloîtres de Religieux à Prague, mais pas beaucoup. Les seuls P P. Jesuites, cependant y en ont trois, & y tiennent la plûpart des Chaires de l'Université. Il y a un fort beau pont sur la Molda, qui sépare la Ville, avec des portes aux deux bouts du pont, comme pour entrer dans des Villes séparées. Il y a deux Chapelles sur ce pont, une dans l'endroit d'où l'on précipita le bienheureux Nepuceme, dont j'ai parlé, & le corps duquel fut retrouvé dans l'eau à la faveur d'une lumiere comme de plusieurs étoiles séparées, qui brilloit dans cet endroit-là, & l'autre Chapelle vis à vis est dédiée à S. Wenceslas, Duc ou Roi de Boheme, que les Catholiques reverent comme le Patron de la nation. Il y a encore sur ce pont, dans un autre endroit, un très-beau & très-grand Crucifix jetté en bronze, autour duquel, comme les Juifs passant ne montroient aucune marque de respect, on a formé en grandes lettres Hébraïques les divers noms de Dieu, afin de les obliger par là à quelque
signe

signe de reverence , à quoi l'on dit qu'ils ne se sont pas plus trouvez disposez qu'au paravant.

Ces Juifs, qui à Prague habitent seuls une des trois Villes, sont fort nombreux, & par conséquent tous assez misérables, les occasions de gain y étant rares, à cause du peu de commerce qui y regne. De leur côté les écoliers de l'Université ne manquent gueres de les harceler, & à nôtre arrivée il y étoit survenu à leur occasion une querelle entre ces Messieurs & les soldats de la garnison, qui après la mort de quelques-uns de l'un & l'autre parti n'a fini que par le payement de quelques milliers de florins, que les Juifs ont été contraints de déboursier aux premiers pour avoir la paix.

L'effronterie de cette canaille Juive est si grande, qu'ils se fourrent par tout, & qu'ils obsèdent particulièrement les étrangers qui arrivent de la maniere du monde la plus incommode. Ils se coulent dans les Auberges, & comme la nécessité & la misere qui les presse, n'a point de bornes, aussi viennent-ils offrir, & sont prêts à rendre toute sorte de services, même les plus bas, & les plus criminels, si l'horreur contre une nation coupable du meurtre de nôtre Sauveur, ne faisoit rejeter les femmes mêmes qui viennent se prostituer.

Il se fait quelque débit à Prague des crys-
taux, qu'on appelle de Boheme, dont on
forme une partie en pendeloques & bijoux,
& en pierres qui servent à enchasser en des
bagues, boutons de chemises & autres usa-
ges, avec un éclat assez vif pour tromper
les plus simples, à quoy travaillent prin-
cipalement les Juifs, qui les montrent aux
étrangers d'une maniere mysterieuse, &
par laquelle ils voudroient faire croire que
ce sont des choses fort précieuses. Le plus
grand usage pourtant de ces crystaux est
en lustres, & en verres à boire, sur les-
quels les Bohemiens ont de plus l'art de
graver toute sorte de figures fort adroite-
ment, jusque-là qu'on voit sur quelques-
uns de ceux-ci des paisages, des chasses,
des Villes, & de tout ce qui peut être
peint, non pas gravé avec la pointe du dia-
mant, comme l'on fait ordinairement sur
le verre, mais aprofondi, & en demi-relief
au dedans du crystal, lesquels ouvrages
se débitent ensuite par toute l'Europe. Ces
verreries sont de si grand rapport, qu'on nous
assûra qu'un seul Prince d'Aversberg reti-
roit des siennes environ cent mille florins
tous les ans.

Aussi la richesse est le préciput parti-
culier de la Noblesse de Boheme, laquel-
le est aujourd'hui bien mêlée, la plûpart de
celle-ci étant de Maisons étrangères, qui
s'y

s'y sont établies. Le Royaume est comme une foire franche, où tous ceux qui acquièrent des richesses au service de l'Empereur viennent les investir, le pais étant de grand rapport, & le domaine accompagné de tous les privilèges de la Souveraineté, les sujets des Seigneurs y sont tous de main morte, & quasi esclaves; leurs biens & leurs personnes, au moins quant au travail, leur appartiennent, & ils en peuvent disposer autant qu'il leur plaît pour leur propre service.

Ceci est cause que ces peuples ainsi sujets à des Maîtres particuliers, ne les aiment nullement, & qu'on suppose qu'ils souhaitent de tout leur cœur de voir arriver quelque révolution dans l'Etat pour s'en prévaloir, & pour se mettre en une plus grande liberté. Peut-être aussi est-ce la raison pour quoi au commencement de la guerre présente, quand l'Electeur de Baviere se fut déclaré contre l'Empereur, le dessein fut pris de fortifier la Ville de Prague, mais aussi qu'après quelque empressement témoigné pour cela, & quelques ouvrages commencez, il y survint un ordre de tout susceoir, dans la crainte, comme il fut dit, d'empêcher quel'Electeur ne s'en saisit, ou peut-être d'oter aux peuples l'occasion de se rendre à lui, & d'embrasser le parti d'un Prince, qui par la seule amorce de cette liberté auroit pu les attacher éternellement à son service.

Ce ne fut pas avec un moindre étonnement qu'on a vû le même Electeur, demeurer victorieux dès le premier coup, qu'il frapa contre le General Schlic, & au moins dès la prise de Passau, négliger la conquête d'un Royaume, où les peuples mécontents lui auroient, selon toutes les apparences, tendu les bras, & où, portant une diversion de la dernière importance, il auroit pû donner les mains aux Mécontents de Hongrie, & réduire ainsi l'Empereur dans les dernières extrémitez. Mais en cela même on ne peut s'empêcher de reconnoître la main de Dieu, qui se fait sentir en toute chose. Car sans ces fautes qu'il permet que fassent les ennemis de l'Empereur, ses affaires seroient encore en pire état, qu'elles ne sont, au lieu qu'elles subsistent, malgré tout ce qui semble foiblesse de ce Gouvernement, les autres avec toute leur force, toute leur adresse, & toute leur politique, se trouvant assez souvent courts dans leurs mesures.

Non seulement la Ville de Prague n'est point fortifiée, mais il n'y a quasi aucune forteresse dans tout le Royaume de Bohême, & ses frontieres sont ouvertes de toutes parts. On voit bien par-ci par-là quelques vieux Châteaux, mais aucun en état de défense. Cependant il confine avec des Princes, qui peuvent devenir ennemis. Il est

est sûr, que l'Empereur tire de très-grands revenus de la Bohême, & que les Seigneurs particuliers, qui en sont les petits tyrans, lui payent aujourd'hui de très-grandes contributions. N'y a-t-il pas des moyens de tenir les peuples dans le respect, sans montrer qu'on les craint par une destruction générale de toute sorte de forteresse, parce qu'elles peuvent devenir les appuis d'une revolte? Un Prince sage & résolu fait tenir des places fortes pour la défense de son Etat contre les étrangers, & fait de même s'assurer de la fidélité de ceux, à qui il en confie le commandement, sans que les sujets considèrent dans ces forces, que la sûreté qu'on procure par là de leurs biens & de leurs personnes.

Les Bohémiens, comme je le dis, ne passent pas pour trop affectionnez à leurs Souverains, cependant on assure qu'il a été représenté plusieurs fois à l'Empereur, que non seulement il peut gagner tout d'un coup leur affection, mais même obtenir d'eux une très-grande somme d'argent en les mettant au rang de tous ses autres sujets, & les affranchissant de la main morte, & de la sujettion, qui les rend quasi esclaves de leurs Seigneurs particuliers. L'Empereur ne donne point là-dedans, soit par la crainte qu'ils n'abusent d'une trop grande liberté, ou comme d'autres

croient, parce que la plus grande partie des fiefs étant entre les mains de la Noblesse, qui est attachée spécialement au service de l'Empereur, & qui par conséquent se trouve, ou a des amis dans les Conseils, cette Noblesse, dis je, dissuade autant qu'elle peut cet affranchissement. Ne pourroit-on point dire qu'elle dissuade aussi autant qu'elle peut le meilleur service de S. M. qui certainement ne paroît pas trop affermi, tant que les peuples auront un tel sujet d'alienation, & qu'ils seront expotez à la séduction des Princes voisins, ou mêmes des plus éloignez ?

Car vous devez savoir, Monsieur, que pendant la dernière guerre, ce Royaume courut un très-grand danger de se voir bouleversé. On y lisoit des copies d'une lettre, qu'on disoit avoir été écrite au nom du Roi très-Chrétien aux peuples, & Magistrats du Royaume pour les exhorter à se soustraire de l'obéissance de l'Empereur, sous l'esperance d'une entière liberté, & exemption dont on les feroit jouir. Cette lettre fut traitée par les Ministres de S. M. Imperiale, comme un moyen employé pour séduire les peuples, & fut brûlée à Prague par la main du bourreau. Mais le danger ne finit pas pour cela, car quelque temps après il survint un incendie quasi universel dans la Ville, & on remarqua de certaines per-
son-

sonnes, qui feignant de prêter leur secours pour l'éteindre jettoient des grenades dans les endroits, & les maisons, qui n'étoient pas encore atteintes du feu. On en arrêta quelques-uns sur le fait, qui exposez à la question déclarerent leurs complices, & chargerent en particulier un Marchand François, dès long-temps habitué dans la Ville, de les avoir exhortez, & mis en œuvre dans cette détestable entreprise. Le Marchand mis de même à la torture nia le fait, & fut toujours constant à le nier, de sorte qu'il en fut quitte pour un bannissement, les autres qui en partie étoient étrangers, & en partie Bohemiens, ayant été étranglez, & leurs corps consumez par les flâmes.

La Boheme a quelques mines d'argent dans des montagnes près de *Guttemberg*, que l'on côtoye quand on suit le chemin de Saxe. Mais elle manque de rivieres & de bonnes eaux, celles qui se boivent quasi par tout étant des eaux de néges fonduës, qui ne sont pas trop saines. Il y a des vignes autour de Prague, & en quelques autres endroits, & quoy que le vin ne soit pas grand' chose, il est assez agréable à boire, & n'est pas mal faisant. La plus grande richesse des Bohemiens est la quantité de poissons, qu'ils nourrissent dans des lacs ou étangs, & qu'on porte en Autriche & où il en est besoin. Ils ont aussi

138. REMARQUES HISTORIQUES

beaucoup de grains, mais comme le terroir est sec, à cause de la disette d'eau, le grain y est noir, de même que la terre, qui paroît par tout brûlée pour la même raison. La Baviere les déchargeroit d'une partie de ces grains si le commerce étoit plus libre, car de même que les Bavaois tirent un très-grand profit des sels de Saltzbourg, qu'ils achètent quasi pour rien de l'Archevêque, & qu'ils vendent ensuite aux Suisses bien cherement, de même pourroient-ils faire du grain de la Boheme, s'ils avoient une pleine liberté d'en tirer autant qu'ils voudroient. Au défaut de ce débit, les Bohemiens font de la biere de leurs grains, mais qui comme leur pain est noire, & amere, ce qui vient de la qualité du grain & du terroir brûlez.

Au reste la Boheme est un pais plain, & quasi par tout vous avez des campagnes à perte de vûe, qui ne sont mêlées que de quelques bois, & quelques collines. Le langage du pais est particulier, & tout different de l'Alleman, assez semblable (à ce que disent les experts) à l'Esclavon, dont on se sert dans la Carniole; ce qui seroit une preuve, que ces peuples sont originaires du pais, ou du moins, qu'ils sont encore des descendans des premiers Esclavons, qui inonderent autrefois l'Europe. Il est bien sûr que les Romains ne connurent jamais

mais la Bohême. Mais quels étoient ces Esclavons, qu'on dit avoir inondé la plus grande partie de l'Europe? C'est une question qu'il n'est pas facile à décider, puis que s'il est vrai ce qu'écrivent quelques-uns que le mot de *Slave*, d'où est venu celui d'esclave, ne veut dire autre chose que glorieux, nom que prirent tous les Barbares, qui détruisoient l'Empire Romain, comme ceux-ci vinrent de plusieurs endroits différens, il paroît qu'on ne peut gueres appliquer à un seul peuple tout ce qu'on dit de ces Slaves ou Esclavons, & de leur langue particulière. Je fai qu'on le fait venir de la Scandinavie, qu'un Auteur a pour cela appelé la gaine ou le fourreau des nations, *Vagina gentium*. Mais est-il possible que tant de millions d'hommes, Gots, Gepides, Herules, Vandales, Alains, Lombards, Huns, Sarmates, & que fai-je combien d'autres, soient tous fortis d'une seule terre, qui n'est ni la plus grande, ni la mieux habitée du monde, pour y faire naître tant de peuple? N'auroit-on pas autant de raison de les faire venir de tous les pais Septentrionaux en général. où se voyant mal partagez des commoditez de la vie, ils en sortirent, & avec le seul guide du désir naturel d'être mieux, se conduisirent dans les diverses Provinces de l'Europe, où ils se sont ensuite établis? Je

Je vous dis ceci de ma propre autorité, qui n'est assurément pas fort grande, mais je veux vous dire une autre particularité à ce sujet, qui est sans doute mieux fondée, & sur laquelle vous n'aurez peut-être jamais fait de réflexion. C'est qu'il est très-vrai que le nom de *Slave* signifioit autrefois glorieux, & que celui d'esclave qui est le même avec peu d'altération, & ne signifie aujourd'hui que la dernière & la plus misérable condition parmi les hommes, en est venu. Le changement de signification est provenu du changement de la fortune de ces Barbares, qui l'ayant au commencement éprouvée riante, & ensuite tout à fait ennemie, virent changer leur nom de glorieux en un titre d'insulte & de dérision, comme nous faisons tous les jours, quand ayant terrassé un ennemi nous nous servons des titres mêmes de sa vanité pour le mépriser davantage.

Les Bohémiens ont fait autrefois parler d'eux au sujet de la Religion, & sans s'éloigner entièrement de la foi Catholique Romaine, ont fait la guerre pour la Communion sous les deux espèces. Vous vous souvenez sans doute de la devise qu'ils portoient dans leurs étendarts, où ayant peint un Calice, ils avoient exprimé leur devise par ces mots *cum hoc, & pro hoc*, voulant témoigner par là qu'ils étoient prêts de mourir.

fir pour obtenir & pour conserver l'usage du Calice dans la Communion. Ce n'est pas qu'une grande partie de ce Royaume n'ait embrassé ensuite les nouvelles opinions, & ne se soit rangée avec les Saxons pour le parti de Luther; & d'autres encore pour d'autres sentimens, mais à présent la chose est tout à fait apaisée, & les peuples suivent publiquement la Religion de leurs Princes, ce qu'on doit croire qu'ils font d'autant plus librement, qu'il n'y a aucune force suffisante dans le Royaume pour les y contraindre.

Ce qui choque ceux qui voyagent par la Bohême, est la misère des Auberges, mêmes sur les plus grandes routes. Tout se réduit à de très-misérables maisons, où l'on mange mal, & où l'on couche encore pis, car de quelque qualité que vous soyez, si vous n'avez votre lit, on vous étend de la paille à terre, & souvent dans un lieu commun, non seulement au maître & à toute la famille du logis, mais encore aux bœufs, & autres animaux de service, qui tout au plus n'en sont séparés que par de très-légères parois de planches, de sorte que vous en souffrez & la puanteur & le bruit.

Il n'y a point de Ville considérable sur la route de Vienne à Prague, si ce n'est *Znaïm*, assez jolie, qu'on trouve en entrant en Bohême. Celle-ci en venant de l'Autriche

142 REMARQUES HISTORIQUES
che a de très-beaux dehors, j'entens une très-belle avenuë entre des collines & des vallons, tous assez bien cultivez, mais la Ville n'est aucunement forte, quoi qu'il y eût quelque garnison, plus par cérémonie que pour sa défense. *Egra* est une forteresse dans les formes, qui a fait parler de soi dans les guerres passées, où elle a été prise & reprise. L'Elbe un des plus grands fleuves de l'Allemagne a sa source en Boheme, qu'il traverse quasi toute.

Il faut que je vous fasse rire ici de l'aventure, qui n'est pas des plus désagréables, qui nous arriva en entrant à Prague. Outre le carosse dans lequel nous nous étions mis à Vienne pour venir à Prague, il y avoit encore un de ces grands chars de poste, dont on se sert en ce pais-là, qui venoit avec nous de conserve, comme parlent les cochers, aussi bien que les mariniers. Dans celui-ci il y avoit jusqu'à douze personnes, mais tous gens ordinaires, hormis un étranger, qui étant en effet un homme de quelque apparence, & ne voyant personne dans sa troupe, avec qui faire camarade, nous fit prier dès la premiere journée, de le vouloir prendre à table avec nous, & qu'il seroit pour sa part de toute la dépense. La bonne mine du personnage parla pour lui, & nous ne fûmes point fâchez de l'avoir en nôtre compagnie : même la curiosité ayant
por-

porté un de nous à s'informer de sa qualité, un de ceux de sa troupe lui dit qu'il s'étoit fait connoître pour Envoyé de l'Electeur de Mayence, ce qui nous fit concevoir encore une plus grande idée du personnage. Cependant comme on vint à parler qu'il faudroit montrer des passeports pour entrer à Prague, & avoir des billets de l'Officier commandant à la porte, sans lesquels on ne seroit reçu dans aucune Auberge, le prétendu Envoyé s'offrit fort humblement à servir de valet à quelqu'un de nous qui voulût l'introduire sur ce pied, lequel personnage il promettoit de soutenir fort fidèlement tant qu'il seroit à la Ville. Comme dans le temps de la guerre, qui se fait aujourd'hui, & après l'exil donné à tous les François, il n'étoit pas sûr de se charger d'un domestique, qui sans accommoder ses affaires, s'il étoit reconnu en pouvoit faire de fâcheuses à celui qui s'en seroit embarrassé, par malheur personne ne voulut lui rendre un office, qu'il demandoit avec tant d'humilité. Ce qui fit qu'il resta hors de la Ville, où il n'y avoit pas même où loger, n'y ayant aucun Fauxbourg ni maison de ce côté-là, à moins que de rebrousser une bonne demi-lieuë. Nous le rencontrâmes cependant le jour suivant dans la rue, & comme nous étions

144 REMARQUES HISTORIQUES
informez de la difficulté qu'on lui avoit faite
le jour précédent de le laisser entrer, il
nous répondit gayement que moins d'un
demi florin avoit triomphé de toutes les
oppositions & de toutes les jalousies politi-
ques, qui l'avoient voulu arrêter, & lui
avoient obtenu de l'Officier un billet de lo-
gement comme à un personnage aussi sûr,
qu'il y en eût aucun dans la compagnie.
La chose ne parut pas si surprenante que la
hardiesse qu'il avoit eu de s'ériger en En-
voyé d'un Electeur, sur quoi par un surcroît
d'étonnement, on vint à apprendre par une
personne, qui l'avoit connu à Vienne, qu'il
n'étoit rien plus de sa qualité que cuis-
nier, métier qu'on lui avoit vû pratiquer
à Vienne dans la maison de l'Ambassadeur
de Moscovie, avant l'Edit qui obligeoit
tous les François à sortir de la Ville, pour
obéir auquel, après avoir procuré inutile-
ment de rester à Vienne, il s'étoit ache-
miné pour repasser en France, ou cher-
cher à servir ailleurs. Voilà comme les
précautions les plus raisonnables sont mal
executées par des Officiers, esclaves d'un
vil interêt, & combien est souvent inuti-
le la diligence des Chefs, qui seroit privée
de son effet, & qui échouë par l'infidéli-
té d'un inferieur corrompu. Voilà, Mon-
sieur, tout ce que je vous écrirai de la Bo-
heme

heme, que je n'ai vû qu'en passant. S'il se présente d'autres choses dans le cours de mon voyage, que je croye dignes de vôtre curiosité, je ne manquerai pas de vous les écrire. Je suis cependant,

MONSIEUR,

Breguë.

Vôtre très-humble.



V. LETTRE.

De Prague à Dresden.

MONSIEUR,

JE suis déjà entré assez avant dans la Saxe pour pouvoir vous faire une Lettre des choses que j'y ai observées. A mon entrée dans cette Province voyant le terrain pierreux, il me vint en tête de croire qu'elle avoit pris son nom de la quantité des cailloux dont je voyois son terrain semé, étymologie aussi savante, que celle de Maître Jean de l'Escritoire, qui disoit qu'on avoit appelé *Sergens*, ceux qui portent ce nom, à cause de leur office d'arrêter & de *ferrer* les gens, qu'on veut mettre en justice, & *Laquais*, ceux qui en suivant leurs maîtres font connoître que c'est là qu'est celui qui leur peut commander. Mais comme apparemment ma fortune ne se fera pas en Picardie, où l'on dit que ces admirables éruditions ont cours, je n'ai pas eu de peine à
 rabat-

rabattre sur mon ignorance au sujet de l'origine de ce nom , & de descendre de la hauteur de mes speculations au plain pied de ce que j'ai appris par mon experience touchant la qualité de son terroir.

La Saxe, autant que nous le pûmes découvrir , est un país comme la Boheme, ouvert & diversifié de quelques vallons & collines qui lui donnent de l'agrément. Elle souffre comme la précédente quelque disette de bonnes eaux & de forêts, au moins dans le chemin qu'on nous fit tenir, quoi que l'Elbe, que nous côtoyâmes quelque temps, contribué assez abondamment pour sa part au premier de ses défauts. On commence ici à voyager dans des paniers ou chariots de poste découverts , qui est la maniere du monde la plus incommode, puis qu'on y est exposé à toutes les injures de l'air , & qu'on y est violemment secoué. Ce qui neantmoins n'est pas aussi fâcheux qu'il le pourroit être , le país étant pour l'ordinaire plain & uni, les seules inégalitez que les roués forment dans les chemins étant ce qui cause les secouffes. Les chevaux en Allemagne sont les plus vigoureux du monde. D'où vient qu'on ne les accoutume point à porter, & qu'on ne se sert pas de calèches, & de chaises roulantes, avec lesquelles on voyage si commodément en Italie ? Car enfin que vous soyez seul, ou accompa-

K 2

gné,

148 REMARQUES HISTORIQUES
gné, il vous faut également lever un de ces chariots, sur lequel une troupe de Comédiens, & tout leur attirail, pourroient trouver un lieu suffisant à se placer.

La Saxe est le país des Anciens Saxons, qui firent tant de peine à Charlemagne, & qu'il fut trente ans à subjuguier. Je croi bien que les Saxons, dont il est parlé dans ces Histoires, n'étoient pas tous compris dans la Province qu'on appelle aujourd'hui Saxe; mais au moins celle-ci étoit-elle le centre, & le cœur du país, dans lequel ces fiers Saxons du vieux temps se sont faits si fort redouter. J'étudiai à la physionomie & aux manieres des Saxons d'aujourd'hui si je pourrois y remarquer quelques traces de l'ancienne fierté, & je vous avouë que je n'en découvris pas plus que de barbarie dans les Lombards d'à présent, qui cependant tirent leur origine d'une nation, qu'un Historien appelle *Gens ipsa feritate ferocior*, plus barbare que la barbarie même, tant il est vrai que tout change, & que les mœurs mêmes de toute une nation passent d'une extrémité à l'autre par le moyen des vicissitudes, qui altèrent les Etats.

On ne nous fit rien remarquer de considérable sur nôtre route, que la forteresse de *Kinigstein* qu'on laisse à droite en allant à Dresden, & qu'on voit de fort loin. C'est une montagne sur laquelle il y a une esplanade

nade assez grande pour contenir des prez & des bois, même suffisamment pour y semer autant de grain qu'il est nécessaire pour nourrir une bonne garnison. Ce qui étant vrai, & la garnison fidèle, un Duc de Saxe peut s'assurer d'avoir une forteresse imprenable. Elle ne manque pas non plus d'eau nonobstant son élévation, de sorte qu'elle possède tout ce qui est nécessaire à la rigueur pour le soutien de la vie. Aussi est-ce le lieu, où les Electeurs font conduire, & tiennent resserrez les prisonniers d'Etat, & il y avoit effectivement en prison à nôtre passage le Chancelier Comte Beuchling, que le Roi de Pologne y a fait mettre, & qui a voulu renouveller en Saxe l'exemple de Monsieur Fouquet, convaincu, ou au moins accusé qu'il est d'avoir diverti des sommes immenses du trésor de son Maître, desquelles il lui prêtoit ensuite une partie à gros interêts, & même d'avoir attenté finon à la Souveraineté, du moins à la propriété de quelques fonds suffisans à former un Etat, dont il pût devenir Souverain. De s'être fait fabriquer des Généalogies, qui le fissent croire descendu des premiers Princes de la nation, afin de disposer les esprits à le voir sans étonnement dans l'élévation, qu'il méditoit de se procurer. Et pour y arriver il avoit pris toutes les voyes les plus criminelles de subor-

150 REMARQUES HISTORIQUES
ner la Noblesse, de soulever les peuples,
& les détacher de l'obéissance de leur Prince;
le tout prouvé par les correspondances
dans lesquelles il a été surpris, & par les
portraits mêmes, qu'il avoit fait faire de
sa personne, revêtuë des marques de la di-
gnité Ducale.

Comme les affaires de la Pologne ont
toujours tenu le Roi absent de son pais de
Saxe, où il ne pouvoit faire que quelques
courses à la hâte, il n'a pas été difficile à
ce Ministre, qui avoit quasi toutes les char-
ges de l'Etat à sa disposition, de donner car-
riere à son ambition, & pour la soutenir
il amassoit à toutes mains des richesses im-
mensës, dans la vûë de les faire servir à ses
avancemens. Mais enfin le temps lui a
manqué, & surpris au milieu de sa course,
il a été mis en dépôt dans cette forteresse
pour y attendre la conviction de ses fautes,
& celle-ci apparemment ne paroîtra qu'avec
l'appareil de son dernier supplice.

Dresden est la Ville capitale du Duché
Electoral de Saxe, & la demeure ordinaire
des Electeurs. Il n'y avoit cependant que Ma-
dame l'Electrice, & le Prince Electoral
quand nous y passâmes, le Roi comme vous
savez étant depuis long-temps en Pologne,
occupé à vaincre la mauvaise volonté des
Polonois, engagez en une confédération
contre lui. La Princesse reçoit de ses su-
jets

jets le titre de Reine, qui lui est dû à cause de la Royauté de son Mari. Mais l'éloignement qu'elle a témoigné jusqu'à présent de quitter sa Religion pour embrasser celle des Polonois, la retenuë d'aller en leur pais participer aux honneurs qu'elle recevroit parmi eux en cette qualité, si elle se conformoit aux sentimens du Roi son Epoux. Le Palais Ducal de Dresden a été quasi tout consumé par les flâmes, & n'étoit point encore tellement rebâti, qu'on ne s'apperçût des ruïnes & de la désolation de l'incendie, particulièrement dans toute la façade, où est la porte principale du Palais. Au reste ce Palais est assez spacieux, & ce que j'y remarquai de singulier fut la quantité des portes, toutes assez grandes, & égales en grandeur, qui y donnent entrée de tous côtez. La garde qui étoit à la porte principale étoit fort bien mise, avec des livrées jaunes & noires, & des chapeaux faits plus qu'à l'Espagne, puis qu'ils étoient non seulement plats par dessus, mais même plus larges qu'ils ne l'étoient au cordon, & approchant des toques anciennes, dont on retient encore l'usage parmi les bas Huiffiers de quelques Parlemens de France.

La Ville de Dresden n'est que médiocre, mais assez bien bâtie, & propre, avec cette singularité dans les bâtimens que la

152 REMARQUES HISTORIQUES
plûpart des toits, font pleins de fenêtrés;
ce qui fait voir qu'il a falu y ménager
plusieurs logemens à divers étages,
puis qu'on voit sur ces toits jusqu'à trois &
quatre rangs de ces fenêtrés, l'un sur l'au-
tre.

Il me parut que le peuple s'étoit un peu
éloigné de l'affection de son Souverain,
soit à cause du changement de la Religion
de ce Prince, ou à cause des impositions,
dont l'Etat est surchargé, & des levées
qu'on y faisoit actuellement, pour les en-
voyer en Pologne. On ne peut nier que les
conjonctures présentes ne soient fâcheuses
à la nation, qui doit fournir hommes, &
argent à son Prince. Mais est-il de sa fidé-
lité & de son zele de lui refuser des secours,
qui lui sont absolument nécessaires pour
soutenir une dignité si glorieuse qui lui a
été déferée par ses voisins? La Saxe aussi
bien que la Pologne est devenuë Royale,
puis qu'elle a un Roi pour Souverain. Que
ne doivent point faire des sujets pour se con-
server cet honneur, & pour donner à leur
Roi les moyens de renouveler dans sa
personne toute la gloire qu'ont jamais ac-
quis les plus grands Princes, en soute-
nant une Couronne contre les forces d'un
parti, qu'on a séduit pour la lui arracher,
ou au moins pour lui donner toutes les fâ-
beries possibles dans son Gouvernement ?
C'est

C'est ici, où je vous avouë, que je reveille toute la bile, qui s'émeut il y a quelque temps dans mon esprit par la lecture d'un ouvrage, écrit expressement pour rendre odieuse la personne du Roi Auguste, & pour animer les Polonois à la guerre, & à la revolte contre lui. Cet Auteur qui vend ses visions comme autant d'oracles, auxquels il voudroit que tout le monde prêtât foi n'a cependant rien des plus, que de faux exposez du passé & des plus vaines conjectures sur l'avenir, au moyen desquelles il met l'alarme par tout, & s'efforce à faire croire que l'élevation de sa Majesté à la Couronne de Pologne est la ruine de la liberté de la nation Polonoise, & le dernier malheur, qui lui pût arriver. Me pardonneriez-vous, Monsieur, si je vous donne quelque détail de ce livre, que vous n'avez peut-être pas lû, & des pensées, qui me sont venuës en le lisant, & qui m'ont convaincu de la mauvaise intention, & du peu de fondement des plus méchantes preuves qu'il apporte pour colorer sa satire, & qu'il croit toute fondée sur les regles les plus sûres de la meilleure politique.

L'Auteur qui ne se nomme pas, & qui cependant se fait connoître ou François, ou pensionnaire de France, prend pour sujet de son livre d'éclaircir *l'état présent de la Pologne*,

154 REMARQUES HISTORIQUES
pour conclure dès la première page, & dès
le titre même, que la Pologne est réduite
en Monarchie, & que toute la liberté de
la nation a été perdue par l'élection qui fut
faite de S. A. Electorale de Saxe à la Cou-
ronne de ce Royaume. La prévention,
qui l'occupe, ne lui laisse pas remarquer
que tout ce qu'il se met en état de débiter
sur ce beau theme, porte coup également
contre tout autre Candidat, sur qui cette
élection auroit pû tomber, & peut-être
plus contre le Prince de Conti que contre
tout autre, puisque les divisions introduites
& enracinées parmi la Noblesse de Pologne,
étant la source de tous les troubles, de
quelque côté que le choix fût tombé, le
parti déchû auroit eu le même prétexte, &
les mêmes moyens de brouiller, comme fait
aujourd'hui & comme n'a cessé de faire celui
de France, qui n'ayant pû mettre le Prince
de Conti sur le trône, ne veut ni paix, ni
trêve, & a attiré les étrangers dans le Ro-
yaume, dans la seule vûe de détrôner le Roi.
On s'épargneroit la peine de creuser dans
le rien tant de speculations inutiles, & tant
d'exaggerations des maux que l'on souffre,
& qu'on va souffrir, si on vouloit sincère-
ment s'appliquer à reconnoître d'où ces
maux tirent leur origine. Mais il est de
certains esprits comme des Chymistes, qui
supposant sans la moindre vrai-semblance
les

les principes de leur art, & se déterminant à une matière, se morfondent ensuite à la préparer, & à la manipuler par mille opérations pour en tirer ce qui n'y fut jamais, & ce qui n'en peut jamais sortir.

La source de tous les maux de la Pologne est la division enracinée entre la Noblesse. Et d'où sont venues les premières semences de cette division, sinon de celui qui après l'extinction de la famille des Jagellons, qui avoit régné pendant trois siècles en Pologne, y a voulu fourrer un Prince de sa nation, & à force d'argent, & de cabales a divisé les esprits, une partie desquels a été tirée dans ses sentimens, l'autre est demeurée attachée à la liberté, ou s'est donnée à ceux qui ont voulu opposer une autre faction à la première? L'Auteur a raison de dire que l'extinction de la famille Jagellonne a été l'Epoque de la décadence de la liberté Polonoise. Mais pourquoi ne dit-il pas en même temps que les cabales de la France, qui remuoit la Reine femme du Roi Casimir, le dernier de cette famille, ont été celles, qui ont commencé d'asservir les Polonois en les gagnant & engageant dans un parti, sur lequel dominoit non plus la liberté ni le Roi de Pologne, mais celui qui destinoit de s'en servir pour élever, comme il a toujours procuré depuis, des Princes de son sang, sur le

le trône? Voilà véritablement la première Epoque de la décadence de la liberté Polonoise. Mais qui a été le meurtrier, qui a donné la première playe à cette précieuse liberté, qu'on regrette tant aujourd'hui? Et avec quel front peut-on rejeter sur Rome & sur la maison d'Autriche le reproche de cet assassinat? Il est vrai que la maison d'Autriche pour ne pas voir en Pologne un Prince, qui au gré de la France fût toujours en état de l'inquieter, de soulever & de fomenter ses sujets de Hongrie, ou de Bohême, a procuré de faire comprendre à la nation Polonoise le dommage qu'elle se feroit en acceptant un Prince François, qui pour satisfaire à une Puissance jalouse & envieuse du bien de toutes les autres, l'embarasseroit à son gré dans des guerres inutiles. Il est vrai, si on veut, que l'Empereur a formé de son côté un autre parti en Pologne. Mais comment oseroit-on lui reprocher de faire pour la défense précise de ses intérêts les plus essentiels une chose, que la France ne fait que dans la vûe toute pure de brouiller ses voisins, elle, qui étant aussi éloignée qu'elle est de la Pologne, n'a aucun sujet de s'intéresser dans le bien ou le mal de cette nation?

Pour soutenir une méchante cause on se sert de plus méchantes raisons. On fait un crime aux Cours de Rome & de Vienne d'un

d'un dessein concerté d'opprimer la nation Polonoise, & l'Auteur cite mystérieusement des conseils secrets de quelques Papes, auxquels il s'imagine d'avoir assisté, & en fait rapporter jusques aux paroles les plus précises. C'est l'ordinaire de ceux qui ont peu vû, & qui voudroient passer pour savoir beaucoup, de se former des chimeres dont ensuite d'un ton Magistral ils détaillent des circonstances faites à plaisir, pour en repaître les dupes. On ose bien dire à l'Auteur qu'il connoît très-peu la Cour de Rome, quand il lui attribue quelque chose au delà du désir de voir la nation bien unie pour ne point donner de prise à l'Ennemi commun, & à la Religion Catholique Romaine bien établie parmi un peuple, qui s'en est montré de tout temps fort jaloux. Tout le reste lui étant indifférent, puis que l'un & l'autre de ces deux souhaits peuvent être aussi bien remplis à son gré par un Roi électif que par un successif, pour l'établissement duquel aucun Pape en particulier ne s'intéressera, dans la crainte bien fondée de perdre l'estime, & le respect de la nation, qui s'y opposeroit.

C'est encore à mon gré mal entendre les intérêts de l'Empereur, que de le faire promoteur de l'établissement d'un Roi absolu dans la Pologne, puis que les premiers soins d'un Souverain devant être d'empêcher

autant

158 REMARQUES HISTORIQUES
autant qu'il se peut avec justice l'agrandissement de ses voisins, qui ne voit qu'un Roi de Pologne en possession d'une Souveraineté absolüe seroit beaucoup plus puissant, & par conséquent plus à craindre à l'Empereur, qu'un Roi électif, qui trouve tant de difficulté à unir les esprits & à les faire concourir à ses desseins?

Mais l'Empereur, dit nôtre Auteur, n'a pas laissé de porter l'Electeur de Saxe sur le trône: & faire pour cela mille cabales en Pologne, empêchant la famille Sobieski d'y arriver, & de l'aveu même de Rome on s'est servi des conversions feintes tant du Prince de Saxe-Zeits, que de l'Electeur même, pour mieux tromper la nation. Voilà une hardiesse bien étrange, & des imputations bien mal fondées. L'un est une suite de l'autre, car on ne sauroit gueres parler aussi mal de tant de personnes respectables sans avoir perdu toute sorte de honte. L'Empereur, dit-on, a formé & remué des cabales infinies en Pologne pour acheminer son dessein de mettre l'Electeur sur le trône. Et comment est-il donc possible que la France ne s'en soit point aperçûë, ou que s'en apercevant elle ne s'y soit point opposée, elle qui a des Emissaires par tout, & qui se vante comme d'un moyen glorieux à l'exécution de ses desseins, de déconcerter dans toutes les Cours
tout

tout ce qui est capable de lui faire résistance ?

La première injustice, dit-on, de l'Empereur dans la poursuite de son projet, a été de fermer l'accez du trône à la famille Sobieski, au fils d'un Roi, à qui il avoit tant d'obligations, & qu'il avoit fait son beau-frere, pour le mieux tromper. Il faut pour parler ainsi, croire tout le genre humain sans yeux & sans oreilles, & que ceux à qui on parle n'ayent pas la moindre connoissance de ce qui s'est passé en Pologne après la mort du Roi Jean, & à l'élection suivante. Il faut supposer qu'on ne fait rien du mépris, que témoigna le Roi Très-Chrétien de la Reine Douairiere de Pologne, plusieurs années mêmes avant la mort de son mari, en lui refusant un titre qu'elle demandoit pour son Pere le Marquis d'Arquien sans aucune charge de S. M. T. Chrétienne, puis qu'on offroit de lui donner les moyens d'en soutenir la qualité, sans souhaiter de la bonne volonté du Roi, que l'otroi de cet honneur. Il faut croire qu'on ignore de même la mauvaise foi, avec laquelle après avoir assuré la Reine que les ordres qu'on tenoit du Roi de France étoient de porter son fils aîné sur le trône, on fit tous les efforts imaginables pour en élever un autre, & qu'un affront si sanglant n'ayant trouvé aucun ressentiment dans le

cœur

160 REMARQUES HISTORIQUES
cœur de cette Princesse, qui prit le blanc
pour le noir, elle, & le monde entier est
encore en état de croire que l'exclusion de
ce Prince vient uniquement de l'Empereur,
qui par une perfidie & une ingratitude
inexcusable coopera à l'exaltation d'un
autre.

Le débit de faussetés aussi criantes ac-
cuse plus de hardiesse dans celui qui le
fait, qu'il ne dispose le monde à recevoir
ces excuses d'une semblable conduite, quel-
que pauvres qu'elles fussent. Toute l'Eu-
rope est informée, que dans l'affaire de la
dernière élection, l'Empereur avec une
franchise, & une sincérité digne de sa pro-
bité & de son caractère, voulut & soutint
les intérêts du Prince Jaques, tant qu'il y
eut quelque espérance de le mettre sur le
trône. Mais que voyant la brigue Fran-
çoise obstinée à vouloir élever le Prince de
Conti, il voulut bien seconder les préten-
tions de S. A. E. de Saxe, & fut plus aise
de le voir Roi de Pologne qu'un Prince,
qu'il supposoit raisonnablement imbu des
maximes Françaises, & dont il n'avoit au-
cun sujet de se promettre rien de favora-
ble, quelque estime qu'on eût d'ailleurs
pour sa personne.

Il ne faut pas s'étonner si un Auteur, qui
ose s'inscrire en faux contre des vérités
aussi constantes que des faits, dont tout le
monde

monde est informé, a la hardiesse après cela de traiter de sacrilege, & de fiction hypocrite la conversion de Monsieur le Prince de Saxe-Zeits, & celle de S. M. Pologne, & en faire des scelerats, qui se font jouiez de la Religion pour venir à bout de leur tyranniques desseins d'opprimer la liberté de la Republique de Pologne. Une imputation aussi hardie meriteroit d'être réfutée par d'autres voyes que par des raisons, mais pendant que la honte de voir les applaudissemens que tout le monde Chrétien donne à la sincérité de ce changement, & que le temps autorise tous les jours davantage, pendant que la honte, dis-je, sera son partage, & que sa témérité vivra dans la crainte d'un châtiment que merite une si noire calomnie, il sera vrai à la face de toute la terre, que Monsieur l'Electeur de Saxe s'étant présenté avec autant de droit que le Prince de Conti sur les rangs des concurrens à la Couronne, il l'obtint, sans autre effort que celui qu'y employent tous les Candidats les plus modérez, le seul chagrin du parti François de n'y avoir pas réussi nonobstant les dépenses, & les cabales extraordinaires & les violences dont il avoit rempli la Pologne & le champ de l'élection, étant le seul motif qui le porte à décliner un choix, qui n'est pas plus repro-

[162 REMARQUES HISTORIQUES
chable, que les moyens dont il avoit usé
pour avancer le sien.

Ce n'est pas à moi à justifier, non plus
que ces Princes, le Pape, que l'Auteur par
une autre hardiesse insupportable veut faire
passer pour un complice des desseins de
l'Empereur, avec qui il s'est entendu, &
s'est payé de leur conversion hypocrite,
pour aider à porter S. A. Electorale sur le
trône, par des vûs aussi tyranniques que
celles qu'il leur attribue. On pourroit con-
vaincre cet Auteur de calomnie par le seul
reproche d'avoir voulu parler d'Innocent
XII. sans le connoître, pas même par la
reputation la plus éloignée; puis que s'il
en avoit sù, ce que savent tous les moins
instruits, il auroit connu ce Pape, non
seulement exempt de toutes les préventions
favorables à l'Empereur, & à ses desseins,
mais pour un homme qui donnoit tête baif-
tée dans tous ceux de la France, vers la-
quelle il a toujours montré une partialité
toute publique. Il auroit sù que Monsigno
Pignatelli, qui dans sa Nonciature de
Vienne s'étoit autrefois brouillé avec
l'Empereur, jusqu'à meriter d'être retiré
de cet emploi avec la mortification d'être
déclaré inhabile à en soutenir d'autres, de-
venu Pape ne changea aucunement de
penchant, & que bien loin d'être disposé
à favoriser S. M. Imperiale en aucune cho-
se,

se, il a donné toutes les marques du dernier dévouement aux intérêts, & aux desseins de Sa Majesté T. Chrétienne, à laquelle s'il avoit pû aider dans l'affaire de Pologne, dont il s'agit, il l'auroit fait de tout son cœur, de quoy il ne faut point de meilleure preuve, que la maniere dont il reçût le Nonce Davia à son retour à Rome, puis qu'il le relega à l'instance des Cardinaux d'Etrée & de Janson, comme il avoit été lui-même au retour de sa Nunciature de Vienne, hors de toute charge & de tout emploi.

Mais quand on se fait par caprice un système, suivant lequel on veut expliquer le cours des affaires pour en faire honneur à un parti, on donne telle apparence qu'on veut aux événemens, sans prendre garde que les faussetez évidentes de quelques cas particuliers dérangent, & renversent toute la machine, & font connoître qu'on n'a écouté en écrivant, que la passion la plus aveugle. Qu'y a-t-il au monde de plus passionné contre l'évidence même que de dire comme fait cet Auteur, que la Ligue qu'Innocent XI. procura & l'union des armes de la Pologne avec celles de l'Empereur, & des Venitiens l'an 1683. fut une suite du déchet & de la ruine de la Republique, & une autre Epoque fatale de son malheur? Quoy donc, si Monsieur de Vitry en avoit

été crû, quand il dissuadoit avec tant d'efforts cette Ligue, où en seroit aujourd'hui la Chrétienté, & la seule prétendue justice de ses persuasions auroit-elle arrêté les Turcs victorieux après la prise de Vienne, qu'ils ne s'étendissent & dans l'Allemagne, & dans la Pologne? Tout le monde fait à la vérité que la France affecte depuis longtemps une alliance fort étroite avec la Porte, & qu'elle la ménage avec tant de soins, qu'elle se laisse souvent faire des préjudices tels que chacun s'étonne de son indolence à cet égard. Mais je ne pense pas qu'il y ait personne d'assez prévenu pour croire que le Turc, en contemplation des seuls offices de la France, fût en état de suspendre la moindre de ses usurpations contre quelque Puissance Chrétienne que ce fût. Et plût au Ciel qu'il en fût autrement, puis qu'alors on pourroit vivre en repos du côté de ce Tyran, moyennant les intercessions de la France, qu'on veut bien croire qu'elle ne refuseroit pas à des Puissances, Chrétiennes qui la reclameroient! Que prétend donc cet Auteur de persuader au monde quand il dit, que la Pologne en s'unissant par le conseil du Pape avec l'Empereur dans leur défense commune, forgeoit ses fers, & travailloit à sa ruine, sinon que sa passion l'aveugle, & que pour détourner les yeux des pratiques, que le Ministre de Fran-

France fit alors pour l'empêcher, il n'a pas de honte d'écrire des pauvretés qui outragent la Religion & la piété d'un Pontife & d'un Empereur reconnus pour très-pieux, & la gloire d'une nation très-jalouse de sa foi, & croyance Catholique?

Deux lignes plus bas ce même Auteur ne feint point de reconnoître que la France voyant l'embarras de l'Empereur & de l'Empire, prit son temps pour tourmenter l'un & l'autre par sa déclaration de guerre. En quoy il fait plus de préjudice à la reputation du Roi Très-Chrétien, qu'il ne le peut justifier par tout le plâtre des mauvaises raisons, dont il tâche de colorer cette rupture. Car enfin que peut-on s'imaginer d'un Prince qui en attaque un autre, pendant que celui-ci est aux prises les plus dangereuses avec l'ennemi commun de la Chrétienté, sinon qu'il ne seroit pas fâché de le voir succomber, puis qu'il aide lui-même à le détruire, & que dans ce cas particulier il cherchoit par cette diversion à faire dépit à la Pologne, qui contre les conseils qui lui étoient donnez avoit si Chrétieusement embrassé sa défense? Les Tartares, dit-il, menaçoient la Pologne si elle entroit dans les intérêts de l'Empereur, & c'étoit contre sa politique qu'elle négligea le sien pour courir au secours des autres. Où étoient donc ces Tartares,

166 REMARQUES HISTORIQUES
qui voyant cet auxiliaire effectivement em-
barrassé dans une défense étrangere, se fi-
rent sentir à la Pologne par leur irruption?
Il faloit que leur envie d'en profiter fût bien
petite, puis qu'ils ne firent effectivement
aucun pas pour cela. On avoit, dit-on, ga-
gné la Reine pour qu'elle disposât son Ma-
ri à ce secours, & ainsi la résolution du
Roi étoit forcée. Et quel mal y a-t-il de
mettre dans nos interêts ceux qui peuvent
contribuer à nos avantages, & l'armement
du Roi Jean devenoit-il ruineux à la liber-
té de la Pologne parce qu'il étoit conseillé
par une Princesse, qui prenoit intérêt au
salut de l'Empereur? Ne se fert-on pas
tous les jours de moyens aussi innocens
que celui-là, pour pousser des desseins sou-
vent beaucoup plus criminels que celui de
se défendre? Peut-on condamner les offi-
ces de l'Empereur, s'il en fit faire à la Rei-
ne, à la vûe de ceux d'une femme, qu'on
introduisit il n'y a pas long-temps dans l'a-
mitié criminelle d'un autre Prince pour
en disposer ensuite à des fins, qui ont été
à la fin la cause de sa ruine? Mais le sujet
ne vaut pas la peine qu'on se donne, & les
reproches dont on charge S. M. Imperiale
font si insoutenables qu'il y a quelque hon-
te à y répondre sérieusement. Si donc la
Maison Sobieski s'est vûe éloignée de la
succession, ce n'est nullement à l'Empe-
reur

neur qu'il en faut attribuer la faute, mais à ceux qui ayant leurré la Reine de l'Espérance, & des promesses positives de concourir à l'élection du Prince Jaques son fils, sans la moindre ombre de raison s'abandonnerent pour tourner tous leurs efforts en faveur d'un autre. Et si S. A. Electorale de Saxe a monté sur le trône de Pologne, ce n'a été par aucune irregularité de conduite de l'Empereur ni du Pape, qui l'y ont aidé, mais par une véritable estime des merites de ce Prince, qui s'est mis sur les rangs, & qu'au défaut du Prince héritier des merites, & des vertus de son Pere, que la France a exclus effectivement, on a cru le plus capable de maintenir la gloire de la nation, & de vivre en bonne intelligence avec ses voisins.

Quand la France se fera purgée du mépris & de l'abandon qu'elle fit alors de la famille Royale, nonobstant l'honneur qu'elle avoit d'avoir une Princesse de sa nation sur le trône de Pologne, quand elle se fera justifiée des dommages causez à la Chrétienté par l'inaction dans laquelle l'Auteur confesse encore qu'on retint le Roi Jean après la délivrance de Vienne, afin qu'il n'aidât plus ni l'Empereur ni l'Empire dans le cours de la guerre, & en attaquant l'Empire même par une invasion tout à fait injurieuse: après qu'on aura montré

168 REMARQUES HISTORIQUES
par de bonnes raisons qu'il est de l'interêt,
& de la gloire de la Pologne de voir pe-
rir l'Empereur pour profiter de ses ruines,
on répondra à l'Auteur pour lui justifier la
droiture de la conduite du Roi Auguste,
tenuë, tant dans les moyens de se faire éli-
re, que dans la suite de son Gouvernement.
On lui fera voir que dans l'embarras, & la
confusion, où la France avoit mis la Polo-
gne par ses brigues dans le dernier Interré-
gne, il n'y avoit point d'autre voye pour la
soutenir que de lui donner un Roi brave,
& bien intentionné pour la paix & le salut
commun de l'Europe, & qui dans le dan-
ger, où l'ambition de la France le met-
toit de tout faire plier sous son domaine,
assûrât au moins cette partie à son legitime
Souverain, & empêchât le peuple libre de
Pologne de prêter les mains à cette oppres-
sion. Il n'y a que ce seul dessein failli qui
fait trouver à redire à l'élection & à la per-
sonne du Roi Auguste, & les suites ont
assez fait voir que ce n'est nullement la li-
berté de la Pologne qui tient au cœur à la
France, puis qu'elle a travaillé & travaille
encore avec tant de soin, & de dépense,
pour la faire entrer & maintenir autant
qu'elle peut sous la domination d'une Cou-
ronne étrangere de mœurs, & de Religion,
parce que celle-ci concourt mieux à ses fins
opposées au salut de l'Europe, sans laisser
ré-

réfléchir aux mal conseillez Polonois qu'ils lui prêtent une manœuvre d'esclaves qui ne peut à la fin terminer qu'à leur ruine.

On lui fera voir que les armes que le Roi Auguste a été obligé de retenir ne sont qu'une indispensable moyen de conserver sa personne & sa dignité, que la cabale ennemie dès le commencement de son Regne n'a jamais cessé de combattre, que les craintes affectées d'un esclavage, auquel on veut faire croire la nation exposée par cet armement ne sont que des chimères, à la faveur desquelles on voudroit faire passer la rebellion commencée pour une juste défiance, & qu'enfin on a une terrible disette de raisons à justifier cette révolte, quand on se sert des vertus mêmes du Roi pour lui en faire des crimes, & aux soulevez des prétextes de rebellion. Que cet Auteur s'épargne donc la peine de crier aux abois de la liberté mourante en Pologne, qui n'est telle que parce que la désobéissance à son Roi legitime a fait passer une partie de la nation sous l'esclavage d'un étranger. Qu'il employe ces talens à persuader à celle-ci la soumission & l'attachement promis & juré à un Prince qu'elle a reconnu pour son Roi, & on lui promet qu'il le fera avec plus de raison & de profit qu'il ne réussira à prouver le contraire avec les prétextes creusez dans le vuide de son imagination, & qui

170 REMARQUES HISTORIQUES
se soutiennent si mal, outre l'injustice des
noires impostures dont il charge les pre-
mieres Puissances du monde, pour donner
quelque couleur à ses songes.

Voilà une longue digression, me direz-
vous. Je vous l'avouë, mais dont je n'ai
pû m'abstenir dans le souvenir de ce que
j'ai lû, il y a peu dans le livre de *l'Etat ac-
tuel de la Pologne*, écrit, comme je le com-
prends, par le plus passionné Auteur que la
France ait jamais eu. C'est dommage qu'é-
tant aussi habile & aussi important qu'il se
persuade d'être, il n'ait pû jamais avoir
comme il l'avouë lui-même, accez auprès
de Monsieur l'Abbé de Polignac, qu'il au-
roit sans doute dirigé dans ses poursuites
avec des conseils beaucoup plus sûrs & plus
faciles, que ceux qu'il a eu le malheur de
suivre, & qui l'ont fait échouër dans le
dessein de faire élire M. le Prince de Conti.
On verroit sans doute aujourd'hui la Polo-
gne tranquille, & cela peut être, puis
qu'aucune raison ne nous persuade que S.
A. Electorale de Saxe, s'il avoit été exclus
par des vœux libres, se fût obstiné à ravir
la Couronne. Mais puis que Dieu en a dis-
posé autrement, quelle raison a le parti
François de vouloir le détrôner, & de pouf-
ser les choses avec autant d'acharnement
qu'il a fait jusques aux dernieres extrémi-
tez? Les Hongrois, dit-on, sont devenus
sujets,

sujets, de libres qu'ils étoient autrefois,
 & d'une condition égale à celle de la na-
 tion Polonoise. Mais qui leur a fait perdre
 leur liberté, si ce n'est la fureur de vou-
 loir arracher à Ferdinand I. la Couronne,
 qu'ils ont plutôt voulu donner au Turc que
 de le reconnoître? Je parle de quelques sé-
 ditioneux, qui élurent le Comte de Scepusé
 contre Ferdinand, & recoururent ensuite
 à Soliman pour maintenir l'héritier de ce-
 lui-ci. Qui doute que les guerres civiles ne
 fassent un jour brèche à cette liberté dont
 on se vante, si on pousse l'acharnement
 des partis aussi loin que le voudront ceux
 qui les conseillent pour leurs fins particu-
 lieres? Mais je ne prens pas garde que je
 vous écris une lettre, & non pas une dispu-
 te. Je n'ajouterais à celle-ci que la protesta-
 tion d'être,

MONSIEUR,

Dresden.

Votre très-
humble.

VI. LET.



VI. LETTRE.

De Dresden à Leipsic.

MONSIEUR,

JE n'ai pas fait un grand chemin depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre, mais j'ai assez de choses à vous dire pour vous faire une grande lettre, si je voulois vous rapporter tout ce que j'ai vû. J'arrivai en cette Ville de *Leipsic* le premier jour de la foire. Vous pouvez croire, vous qui avez entendu parler des foires de *Leipsic*, quelle foule de monde nôtre coche eut à percer, avant que de pouvoir arriver à une Auberge, la chose le valoit bien, puis que cette Auberge étoit une Auberge de Princes, & dans laquelle un Archiduc d'Autriche, & quelques autres personnages de la première distinction avoient autrefois logé. Le logement de cet Archiduc étoit attesté par une Inscription gravée autour du ciel de lit, de
même

même que la permission qu'il avoit accordée, que l'enseigne du logis fussent les armes pleines de la Maison d'Autriche, avec la Croix de Grand Maître de l'Ordre Teutonique, telle que la portoit ce Prince.

La Ville, comme je vous ai dit étoit si pleine de monde, & de boutiques fournies de toute sorte de denrées, qu'on pourroit appliquer à Leipzig dans l'occasion de ses foires ce que le vieux Prince de Condé dit de Milan, après en avoir remarqué la multitude d'ouvriers appliquez à diverses manufactures, qu'on pourroit en détruisant cette seule Ville en fournir tout le reste de l'Italie, les marchandises qui se trouvoient alors à Leipzig étant suffisantes pour en fournir toute l'Allemagne. Je n'entendois dans la confusion d'une si grande multitude, qu'un bruit éclatant de gens qui demandoient passage au travers de la foule, ou pour leurs personnes, ou pour des traîneaux chargez d'emplettes déjà faites: y ayant par tout, outre le nombre des acheteurs, des ouvriers empressez à emballer, ou à remplir de grands tonneaux de toute sorte de quincaillerie, qui est la maniere la plus ordinaire, avec laquelle les Allemans transportent leurs marchandises. C'étoit un autre sujet d'étonnement de voir quelquefois six & sept de ces grands & pesans tonneaux rouler sur un seul chariot, qu'il paroïssoit
que

174 REMARQUES HISTORIQUES
que douze chevaux n'auroient pas dû avoir
la force de remuer, & qui cependant traî-
nez par quatre ou six de ces chevaux rou-
loient non seulement au travers de la Vil-
le, mais devoient être ainsi transportez au
delà des plus hautes montagnes.

Aussi faut-il avouër que si les chevaux
d'Espagne & de Naples ont la beauté & la
legereté dans leur course, ceux d'Alle-
magne ont une force extraordinaire en par-
tage: & que s'ils sont plus gros & plus puis-
sans que les premiers, ce n'est pas comme
le Proverbe Italien veut qu'il soit de cer-
tains autres animaux, qui sont grands &
poltrons, puis que ceux-ci sont grands &
vigoureux, quasi au delà de l'imagination.
On peut dire qu'il en est de même des cha-
riots que des chevaux qui les traînent, car
il ne paroît nullement possible qu'ils sou-
tiennent les poids, dont on les charge, &
encore moins qu'ils puissent résister sans
se rompre aux secousses, que ces charges
extraordinaires leur font nécessairement
souffrir dans les inégalitez des chemins. Ce-
pendant il est très-vrai, que des rouës af-
sez minces, & des brancards de même,
tiennent ferme contre tous les embarras des
chemins les plus difficiles, & soutiennent
les dangers des voyages les plus longs. Au
lieu qu'en Lombardie les chariots y sont
d'une masse épouvantable, & cependant
satis-

faisfont assez souvent très mal aux besoins de ceux qui s'en servent, & rompent dans les chemins les plus beaux, tant il est vrai que *non omnis fert omnia Tellus*, & que l'inégalité des alimens est cause de la diversité des forces de ceux, qui s'en servent, quoy que l'apparence soit la même dans le fruit qu'on retire de leur usage.

Puis que je suis tombé à vous parler de chevaux, je dois vous dire qu'un des plus grands & considérables débits, qui se fasse à la foire de Leipzig est des chevaux mêmes. Le concours de ceux-ci est hors des murailles de la Ville, & on ne peut traiter d'aucune vente ni achat de chevaux avant que le Gouverneur de la Ville ait fait le choix de ceux qu'il veut retenir pour le service de S. A. Electorale. C'est pour cela qu'à trois heures après midi, du premier jour de la foire tous les chevaux sont introduits dans la Ville, & se présentent successivement devant la porte du Château. Le Gouverneur qui se trouve présent les voit, les examine, & en choisit tel nombre qu'il veut pour le service de son Maître, sans que l'autorité dont il use dans le choix préjudicie en aucune manière au profit des marchands, auxquels il les paye ce qu'ils peuvent attendre raisonnablement de tout autre acheteur.

C'est à cette foire que les autres Princes
d'Al-

176 REMARQUES HISTORIQUES
d'Allemagne font auffi acheter des chevaux, non feulement pour l'usage de leurs Cours, mais pour la remonte de leur Cavalerie, c'est pourquoy le concours des marchands de cette forte de denrée y est très-grand, & tant que dure la foire on voit l'eiplanade hors de la Ville toute couverte de chevaux, qui quasi tous attachez à de longues cohües, y font des tours & retours continuels pour s'y faire voir aux acheteurs, rangez sur les bords des fossez, où la promenade des curieux est seulement permise, à moins que de se vouloir exposer mal à propos au danger, qu'on court toujourns en s'approchant trop près d'une foule d'animaux, que ceux qui les conduisent excitent continuellement, pour les tenir alerte & les faire paroître plus vifs, & plus vigoureux.

Outre le Prince de Furstemberg créé Gouverneur de la Saxe par le Roi Auguste, il y avoit à Leipsic un Prince de Saxe Weissenfels, qui traçoit par la foire avec une nombreuse suite, & une livrée jaune garnie de galons d'or & d'argent. Une autre Princesse demouroit à la Ville, mais sans sortir de sa maison. C'est la Princesse Lubomirski femme du Général Flemming, duquel elle vit éloignée par je ne sai quel chagrin domestique, qui les a séparéz. Elle retient le titre & le traitement de Princesse, de même que sa Religion

gion Catholique Romaine, & pour l'exercice de celle-ci a pour Chapelain un Prêtre Italien, qui peut-être par ménage étoit encore son Musicien, afin de n'avoir pour l'un & l'autre de ces emplois qu'une même personne.

A propos de Prêtres, comme la foire attire à Leipfic une quantité de marchands Catholiques Romains de tous les endroits d'Allemagne, on me fit connoître beaucoup de Religieux de divers Ordres, qui avoient coûtume de s'y trouver à point nommé, pour leur dire la Messe, ce qui se fait, & dans les maisons des marchands de cette Religion, dont il y a quelques-uns d'établis & résidans dans la Ville, & dans les Auberges, & maisons particulières, où ils célèbrent sans bruit, n'étant pas trop sûr de se laisser découvrir dans ces fonctions, qui ne sont nullement au gré du peuple. Ce n'est pas que ces Moines ne soient assez connus, puis qu'ils mendent non seulement des marchands Catholiques, mais des Lutheriens, & des Ministres mêmes, qui ne leur refusent gueres l'aumône. Auquel propos un de ces Religieux de l'Ordre de S. Dominique, m'assûra qu'il ne manquoit aucune foire d'aller attaquer pour cet effet un certain Ministre des plus commodes de la Ville, auquel il demandoit l'aumône, quasi en l'insultant, comme s'il eût occupé les biens d'un Cloître de

178 REMARQUES HISTORIQUES
son Ordre, qui est encore en son entier, prétendant ce qu'il lui demandoit par forme de restitution d'un bien, dont on n'avoit eu, disoit-il, aucune raison de dépouiller ses freres.

En effet on voit encore ce Cloître tel qu'il étoit, quand il étoit possédé par les Religieux Dominicains. L'Eglise sert aux fonctions de l'Université, & une partie des bâtimens aux écoles d'Humanitez, & de Philosophie (car la Théologie & le Droit s'enseignent ailleurs) & l'autre au logement des personnes destinées au service de la même Université. Ce qui étoit autrefois Bibliothèque sert encore au même usage, & outre les livres j'y vis encore quelques statuës, & images des Saints, qui étoient autrefois dans l'Eglise, ou dans d'autres lieux publics du Cloître, d'où j'inferai que l'acharnement contre ces monumens de l'ancienne dévotion n'avoit pas été bien grands, puis qu'on les laissoit encore subsister en paix dans ce lieu, où peut-être ne manqueroient ils pas de défenseurs, si on vouloit bien examiner la doctrine des illustres morts, qui y reposent dans leurs Ouvrages.

Cette Bibliothèque de l'Université n'a rien d'extraordinaire ni dans la qualité, ni dans la quantité des livres: mais celle du Senat (qui cependant n'est pas beaucoup fré-

fréquentée) est plus remplie, au moins de choses particulières. Il y a de très-considerable en celle-ci (qui est très-belle & très-spacieuse) un amas de Versions de la Bible en presque toutes les Langues les les moins usitées, non seulement Danoise, Suedoise, Polonoise, Hongroise, Bohemienne, mais encore Livonienne, Islandoise, Moscovite, propre du pais de Galles, & d'autres encore dont je ne puis pas me souvenir, & que M. le Docteur Godofroy Christian Gotz me montra toutes l'une après l'autre fort bien imprimées & reliées; ce qui ne peut être que l'effet d'un soin particulier pris par quelque homme zélé de faire faire, & imprimer ces traductions pour rendre la lecture de la Bible commune à toutes ces nations. Si cela est, ce que je n'ose pourtant pas assurer, il faudroit supposer, qu'elles ont toutes été faites sur le même texte, & à l'usage des personnes qui professent la même Religion, car quoi que toutes les Communions Chrétiennes aient & se servent toutes d'une même Bible, vous savez, Monsieur, que le texte n'est pas dans toutes absolument le même, & que tous les livres, que les uns reçoivent pour Canoniques ne le sont pas dans une même estime auprès des autres.

Il y a encore de singulier un Alcoran Manuscrit en un grand & magnifique vo-

lume ; entre les feuilles duquel il y a autant de beaux draps de foye pour conserver les lettres formées avec de l'or, dont tout le livre est écrit. On assure que ce volume est un de ceux que le Grand Seigneur donne à ses Grands Vizirs, quand il les envoie à la guerre, pour la dilatation, comme ils disent, de leur foi, dont ce livre contient les regles. Et apparemment une partie de ce regal est encore la chemise, qu'on montre dans cette même Librairie, ornée non pas d'enjolivemens arbitraires mais de sentences de prieres tirées du même Alcoran, qui y sont exprimées en broderie d'or & de foye, aux lieux où elle peut recevoir ces ornemens, ce qui la fait ressembler plutôt à l'habit d'un Ministre sacré, qu'au linge d'un soldat, & d'un Général d'armée.

A propos de Manuscrit, il y en a un assez grand nombre dans cette Bibliothèque, mais d'aucun ouvrage que je sache n'avoir pas été imprimé. Je feuilletai entr'autres par hazard un Recueil de diverses lettres assemblées sans aucun choix, & écrites en diverses Langues, Latine, Espagnole, Italienne, Allemande & Françoisé, & je tombai sur une qui me donna du plaisir, car étant informé, comme je suis, & le monde prévenu comme il est, contre la memoire du fameux Cremonin autrefois

Pro-

Professeur en Philosophie dans l'Université de Padouë, comme s'il n'avoit point crû l'immortalité de l'ame, je fus ravi d'y lire une déclaration fort expresse de sa Religion, ou qu'il fût revenu avant sa mort des échapées de sa jeunesse, ou qu'il eût toujours effectivement conservé les mêmes sentimens, qu'il exprime au commencement de son Testament qui y est rapporté. Celui-ci sur la foi de l'écrivain contemporain, & qui paroît rapporter ce qu'il a vû, commence par ces termes. *In nomine Domini Amen. Anno à Nativitate ejusdem 1631. Die 16. Julii. Patavii. Manete in vocatione qua vocati estis. Paulus Apostolus. Ad Philosophiam sum vocatus: In eâ totus fui. Si aliquis philosophando peccavi; Memento me esse hominem cui innatum est peccare: Te verò esse Deum cui proprium est misereri semper & parcere. In tuo igitur sancto nomine, hanc mihi constituo ultimam voluntatem, &c.*

Cette Bibliothèque est encore pourvûë d'un assez riche cabinet de Médailles de toute sorte de modules & de toute sorte de nations. Le cabinet où elles sont placées est fort propre, & spacieux, chaque sorte de Médailles étant disposée en maniere, que celles qui se fraperont sur la même matière y pourront avoir place. On a pris un soin particulier d'y réunir toutes les Médailles, qui ont été frappées à la gloire du

Roi de France, & celles aussi qu'on a frappées en opposition à cette même gloire. La gallerie, qui se trouve dans la même sale, contient des minéraux crûs, ou préparés, si je ne me trompe, par quelque Alchimiste qui a voulu laisser des essais de ses opérations. On y voit des armes & des meubles d'une façon singulière, & qui ont servi à des nations éloignées, & on montre une épée, sur la lame de laquelle le nom du Roi de Suede Gustave Adolphe étant gravé, on suppose qu'elle a été à son usage.

Il y a un autre buffet rempli d'instrumens de Mathématiques, & de quelques ouvrages ou modèles de machines artificielles, qui peuvent être d'usage dans la Navigation & ailleurs. Il y a entre celles-ci une petite machine de cuivre, qu'on dit avoir été de l'Empereur Rodolphe II. & par laquelle on pourroit marquer les obliquités de la route, que tient un navire en mer par le moyen de certaines pointes, qui dans la suite du mouvement de cette machine piqueroient le papier, dont elle seroit entourée, & y marqueroient les variations d'une ligne droite qui y seroit tracée. Il y a le modèle d'une autre, inventée par un Professeur de l'Université même de Leipzig, qui représente un homme renfermé dans une caisse ronde, où l'on
sup-

supposé qu'il pourroit tenir quelques provisions, & dont les pieds passans au travers de la caisse pourroient, armez de certaine espee de bottes faites exprès, regler un passage dans les eaux, & le conduire, en nageant par leur moyen, où il voudroit aller, dans la vûë sans doute d'aider à la recherche des choses perduës dans la mer. Je fais, Monsieur, ce que je puis pour vous bien décrire ces machines, mais je crains fort que je n'y réüssisse mal; ma memoire ne me servant pas assez fidèlement pour vous indiquer tout ce qu'il y a de particulier, & sur lequel un Voyageur, qui doit parcourir légèrement ce qu'on lui fait la grace de lui montrer, ne peut pas faire des réflexions suffisantes pour tout comprendre lui-même, & tout expliquer aux autres.

On me montra une très-longue corne de Rhinoceros, toute travaillée en figures de demi-réliefs, & formée en lance: mais la piece paroît plutôt des morceaux d'ivoire collez sur un bois qu'une corne effective, tant à cause de sa longueur, que de la matiere, qui ne me parut aucunement différente de l'ivoire.

Il y a encore un canot selon l'usage des Lapons, avec un homme renfermé dedans, & armé de petites rames, qui lui servent à ses voyages de mer, dans lesquels on dit

qu'ils n'encourent aucun danger, parce qu'encore qu'ils soient renverfiez par les ondes, étant liez au canot par le moyen d'une efpece de fac de cuir, qui eft cloué à la barque, & dont ils fe ceignent, ils fe relevent facilement, la legéreté du canot étant ce qui fôûtient le poids de l'homme, qui y eft attaché, & qui étant renverfé n'a pas de peine à regagner le deffus. Le modèle eft affez grand pour représenter la chose au naturel, attendu principalement la petitesse des hommes de cette nation, que les grands froids, dit-on, empêchent de croître.

Il y a, ce qu'on voit encore en beaucoup de lieux, une Mumie, je veux dire le corps d'une personne embaumé à la maniere des Egyptiens, & renfermé dans une caiffe, ou plutôt dans un arbre creufé à la proportion du corps humain, revêtu cependant de beaucoup de bandes, ou maillots, au moyen defquels il ne refte aucun vuide dans la caiffe, l'air fufceptible d'altération étant, à ce que je croi, la premiere caufe de la corruption de tous les corps. Cette integrité d'un corps humain, confervé depuis plusieurs fiecles, & qui paroît admirable à quelques-uns, n'a, ce me femble, rien qui doive causer tant d'étonnement. Il eft sûr que les peuples qui vivent dans les pais plus chauds en ont les chairs

chairs plus fermes, c'est à dire moins pénétrées d'humidité. Ces corps étant ensuite déchargés de tous leurs intestins, c'est à dire de toutes leurs parties plus humides, & embaumez d'une espece de gomme, dans laquelle il n'entre que des ingrediens les plus fermes & les plus secs, étroitement enveloppez de langes, ou bandes de toile, & ainsi déposez dans une niche, qui n'a aucun espace pour recevoir de l'air, doivent naturellement se conserver, particulièrement dans les pais chauds, comme l'Afrique, dont on nous les apporte; d'autant plus que le temps, qu'ils ont été en ces pais-là leur a fait acquerir une nouvelle consistance, qui les a rendus aussi secs que du bois. Et c'est à ce long séjour qu'ils ont fait dans les pais chauds, & à cette fermeté qu'ils y ont acquise, que je croi qu'on doit attribuer leur conservation, depuis leur transport en Europe, où il seroit aussi facile de rendre les corps incorruptibles qu'en Afrique, si toutes choses étoient égales, de quoi il s'en faut bien, la qualité des corps, & de l'air étant très-différentes.

Ce que j'aimerois mieux qu'on m'appriât est ce que signifient toutes ces figures & ces caractères Egyptiens, ou autres, dont ces sépultures ou Mumies sont historiées, & qui nous donneroient sans

doute connoissance de quelque chose qui concerne leur état, leur personne, ou leur pais. Peut-être aussi que quand notre curiosité, qui est si grande de savoir les choses éloignées, seroit satisfaite sur ce point, ne saurions-nous pas grand' chose; étant vrai-semblable que la coutume étant universelle parmi tous ceux, qui en avoient les moyens, d'ensevelir leurs morts avec cette cérémonie, les inscriptions ou legendes dont on accompagnoit leur cercueil, ne regardoient que quelques particularitez, qui tout au plus pouvoient interesser leur famille, & quand même elles toucheroient à quelque événement public, cela ne serviroit qu'à tourmenter l'esprit de quelque spéculatif, qui voudroit bâtir là-dessus de savantes chimères, lesquelles d'ailleurs ne seroient soutenues par aucune autre connoissance solide.

Les belles idées que Monsieur de Condom nous a donné de l'habileté, de la rectitude, & de la bonne conduite des Egyptiens dans les vieux temps, donne peut-être motif à quelques-uns de souhaiter quelque détail plus spécifique des faits d'une nation, qui avoit de si belles loix. Mais sans prendre à partie les Historiens, qui peut-être ont pris plaisir à nous donner le portrait d'un bon Gouvernement, pris plus dans leurs spéculations, que dans la vérité des choses; c'est un motif assez raisonnable
pour

pour se défier de leurs recits, que la conviction, que nous avons que les plus belles loix ne sont pas toujours suivies des bonnes mœurs; ceux-ci suivant au contraire assez souvent les passions des hommes, qui à en juger par ce que nous en voyons, ne sont pas en Afrique moins déréglées qu'elles le sont dans les climats où l'on vit le plus mal. Que dirons-nous de la sagesse qu'on leur attribue, après ce que nous venons de voir de celle des Chinois, qu'on nous a voulu faire passer pour la plus éclairée du monde, jusqu'à lui attribuer une pieté & une Religion conservée pendant des milliers d'années, qui n'avoit besoin ni de Jesus Christ, ni d'Evangile pour se rectifier? Car enfin pour ne parler que sur les instructions que nous donnent les Panegyristes de la Chine, qu'est-ce que cette quintessence de toute la science la plus sublime, & la plus pure des Chinois, ramassée dans les œuvres de Confutius, le Maître universel & le Coryphée de tous les Docteurs de la nation, sinon une assez pauvre amas de quelques préceptes Moraux & Politiques, qui sautent aux yeux, & viennent sans étude dans l'esprit des moins habiles & des moins éclairés? N'avons-nous pas sujet de rabattre de plus de la moitié de la grande idée qu'on nous donnoit de ces nations inconnues, & qui trou-
voient

voient dans nôtre prévention le premier titre d'un mérite, qui ne subsiste plus, dès qu'on l'expose de plus près à la vûë, & qu'on en forme l'examen & la recherche? Mais je m'écarte de mon sujet, auquel je retourne par une autre réflexion, qui est que nonobstant la petitesse véritable & essentielle des choses qu'on amasse avec tant de soins dans ces réduits de la curiosité humaine, nous ne laissons pas de les admirer & de les voir toujours avec satisfaction. Tant il est vrai que nôtre cœur est rarement d'accord avec nôtre esprit, & que nous goûtons même du plaisir à nous tromper nous-mêmes, témoignant de l'estime effective de ce que nous savons être de très-peu de prix.

On parle de rendre publique la Bibliothèque du Senat, dont je viens de vous parler. En effet c'est une espece d'avarice que de tenir éloigné de l'usage commun ce dont plusieurs peuvent tirer du profit, & c'est en vain qu'on possède un trésor, si les richesses qu'il contient ne contribuent à faire meilleure la condition de personne. Je ne vous ai pas fait un détail précis de tout ce qu'il y a de beau dans cette Bibliothèque. Il faudroit un livre & non pas une lettre. Il y a de bons tableaux, & entr'autres les portraits au naturel du Docteur Luther & de sa femme placez dans le lieu
le

le plus exposé à la vûë. Si nôtre ami, que vous connoissez pour un peu railleur, avoit été avec nous, il n'eût pas manqué de rire un peu sur le portrait de cette femme placée dans une Bibliothèque, & de dire que c'avoit peut-être été le livre dans lequel Luther avoit le plus étudié, & d'où il avoit pris les argumens les plus forts de son changement. Au moins sont-ce ceux du changement de plusieurs Prêtres, & Moines Catholiques Romains, qui n'ont gueres coûtume d'échapper que pour s'aller jeter entre les bras d'une femme, dans l'usage de laquelle ils bornent leur Religion, étant fort rare d'en voir qui vivent après leur passage d'une maniere à persuader, qu'ils ont eu de bons motifs de changer. C'est ce que me dit à Leipsic même un honête homme, qui voyant passer devant le lieu où nous étions un de ces Profelytes s'écria hardiment, *Voilà, Monsieur, un fripon de plus dans nôtre Eglise, & un fripon de moins dans la vôtre*; sur quoi je n'eus aucune difficulté d'entrer dans son sentiment; mais point dans la Thèse générale qu'il forma de ce cas particulier, qu'il ne croyoit aucun de ceux qui changeoient de Religion, quelle quelle fût, & quelle qu'il embrassât, animé d'autre intention que de celle de friponner, puis qu'en ce cas il faudroit supposer toutes les Religions également bonnes à s'y sauver

190 REMARQUES HISTORIQUES
en perseverant, ou qu'il n'y en eût aucune dans laquelle on pût faire son salut, en y entrant. Il n'y a pas d'apparence qu'il fût dans ce sentiment, mais bien que perdant de vûe les conséquences, qu'on pouvoit tirer de son discours, il voulut dire un bon mot, porté à cela par la connoissance qu'il avoit de ce particulier & d'autres, qui apparemment ne donnoient pas sujet d'avoir bonne opinion des motifs de leur changement.

La Maison de Ville de Leipzig est un très-grand, & beau bâtiment, où la première sale, qui est aussi très-grande, donne entrée à toutes les autres chambres destinées à divers usages. On voit dans cette sale les portraits des Ducs & Electeurs de Saxe, & ceux des Empereurs & Princes qui ont autrefois passé par Leipzig. Celui de Charles-Quint, & de Philippe II. son fils sont entre ceux-ci. On prononce les sentences criminelles dans cette sale, & elle sert de réduit à tous ceux qui ont affaire aux Tribunaux, Avocats, Procureurs, & Plaideurs, à peu près comme la grand' sale de Paris, hormis qu'il n'y a ici point de boutiques.

La façade de cette Maison de Ville fait front sur la grande place, quasi selon toute sa longueur, & c'étoit sur cette place qu'étoient les boutiques de la foire, rangées

ET CRITIQUES. 191
gées en sorte, qu'elles laissoient plusieurs
rues toutes droites pour le passage des ache-
teurs. Les grands magasins cependant des
plus riches marchandises n'y étoient pas,
mais dans des ruës & des réduits qui y abou-
tissoient, quoi qu'il soit vrai de dire que la
foire étoit par toute la Ville, n'y ayant au-
cune ruë ni aucune place qui ne fût rem-
plie, & de boutiques, & d'étalages de di-
verses denrées. Il arrive aux foires de
Leipsic des marchands jusques du fond de
l'Italie, & l'on y trafique de toute sorte de
choses venales, argenterie, porcelaines,
draperies, toiles, livres, armes, quinquail-
leries, cuirs, liqueurs, & nippes de tou-
te sorte, dont j'en vis une si grande quan-
tité que j'étois tout surpris. Cependant on
m'assura que le concours que je voyois n'é-
toit rien au prix de celui qui s'y voit dans
un temps de paix bien établie, de sorte
que mon admiration étoit semblable à celle
des Israélites, qui s'étonnoient de la riches-
se, & de la magnificence du second Tem-
ple, pendant que ceux qui avoient vû le
premier n'en avoient gueres moins que du
mépris. Les Liegeois sont, à ce qu'il me
parut, ceux qui font le plus grand nom-
bre parmi les marchands; nation particu-
lièrement attachée au negoce, ce qui la
mettant en commerce en tout temps avec
les François est peut-être la cause qu'ils ont
quasi

quasi tous l'inclination tournée vers la France, & qu'ils paroissent très-peu affectionnez à la cause commune. Il y en a, qui selon leurs petites lumieres, & leur grande prévention parloient assez mal de l'Empereur, & de ses Alliances. S'ils en avoient valu la peine, on auroit pû les convaincre très-facilement de l'injustice de leur murmure; puis que les alliances de S. M. Imperiale ne sont d'aucun préjudice à la Religion, pour laquelle ces Politiques mal instruits s'imaginent de parler: & on leur auroit pû démontrer par la conduite des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, qu'il y a tout sujet de se défier du zele de ceux qu'ils croyent bonnement aujourd'hui être les défenseurs de la foi, puis que dans la seule vûë d'abaïsser une Maison, véritablement Catholique, ils ont de toutes leurs forces & de tous leurs moyens contribué à l'oppression de la Religion par le souëtien de ceux qui l'opprimoient; ce qu'ils n'ont jamais manqué de faire dans la suite, quand ils ont pû se flater de quelque espérance de s'approcher de cette fin, & de s'élever sur les ruïnes de cette famille.

Comme j'aime à réfléchir, & à rechercher les causes de ce qui me semble singulier, il me parut de pouvoir attribuer cette inclination rebelle des Liegeois en faveur des ennemis de l'Empire, au long Regne
du

du vieil Electeur de Cologne, qui s'étant laissé prévenir par les Emissaires de la France, & disposer à lui tout permettre dans les Etats de Cologne & de Liege, a communiqué à ses sujets cet éloignement de l'affection & de la fidélité envers l'Empire. Le seul exemple du Prince n'est pas cependant tout ce qui contribue à ce changement des volontez. On a coûtume d'y employer encore deux autres moyens, l'un public & l'autre secret, les Prédicateurs & les Pensionnaires, qui travaillent à qui mieux mieux à cette conversion d'un peuple qu'on veut gagner. Il y a de quoy s'étonner que les soins du Roi T. Chrétiens s'étendent en tant de lieux, & on s'étonneroit encore bien davantage si on avoit une connoissance entière de tous ceux qui sont employez à cet effet, comme il est arrivé à quelqu'un d'en découvrir, où l'on ne l'auroit jamais crû. J'entens des Emissaires bien payez qui dans des Villes, sur lesquelles il semble que la France ne peut avoir que des vûes fort éloignées, ne laissoient point de faire de tout leur mieux pour magnifier le pouvoir & les vertus du Roi, la justice de ses desseins, la douceur de sa conduite, & le bonheur des peuples, à qui le Ciel fait la grace de pouvoir vivre sous son Gouvernement. Ces Messieurs avoient toujours à point nommé des lettres, qui par le recit

194 REMARQUES HISTORIQUES
de quelque action admirable de S. M. T. C. reveilloient l'attention des peuples ou rectifioient les nouvelles qui n'étoient pas favorables à sa gloire. Mais outre ces passevolans , qui demeurent tantôt dans une Ville tantôt dans l'autre , pour satisfaire, disent-ils, leur curiosité particuliere de voir le monde , il y a d'autres ministres fixes & permanens employez au même usage de tourner les choses du bon côté, ce qui réussit , ou doit réussir avec d'autant plus de force qu'on les soupçonne moins de partialité , & d'attachement à la France.

Ce n'est pas aux Suisses seulement qu'on distribüe des pensions secrettes pour les faire crier *Vive la France* , de quoy qu'il se puisse agir , c'est à quasi toutes les bonnes familles des Villes de quelque considération & d'Allemagne & d'Italie ; & l'on ose assûrer sans crainte d'en être démenti, que dans les deux Villes de Casal & de Strasbourg, toutes les meilleures familles tiroient cette pension secrette , plusieurs années devant qu'elles fussent réduites au pouvoir de la France , afin sans doute , que les troupes , & les Officiers François venant au temps préfix pour en prendre la garde & la conduite ils ne fussent pas tout à fait étrangers , & qu'une partie des Bourgeois étant déjà apprivoisée le reste eût moins de peine à le devenir. On a des preuves que

que la chose se passe de la même manière en bien d'autres Villes, & si les Souverains ou les Magistrats vouloient ouvrir les yeux sur les fondemens secrets de cette Monarchie, qu'on a depuis si long-temps envie de rendre universelle, on feroit des découvertes très-utiles & très-importantes au salut public.

L'autre moyen qu'on peut dire public & découvert de semer, cultiver & faire fleurir parmi les peuples l'inclination vers la France, n'est ni moins dangereux ni moins efficace. Les Moines qui sont ceux qui occupent toutes les Chaires & prêchent par tout, & qui sous mille prétextes se glissent dans toutes les maisons, dépendent tous d'un Supérieur qui étant gagné, gagne inmanquablement tous ses sujets, qui dépendent, & ont continuellement besoin de lui en mille choses, soit pour leur avancement particulier dans l'Ordre, soit pour être traités favorablement dans les occasions, où leur conduite particulière peut être reprochable. Si donc ce Supérieur est tourné plutôt vers un parti que vers l'autre, qui doute que son exemple, & ses avertissemens ne tournent du même côté ceux qui se font une loi de le seconder en tout pour leur intérêt particulier? Les Princes mêmes sont si persuadés de ce pouvoir, & de cette facilité, qu'ont les Religieux

d'inspirer aux peuples tout ce qu'ils veulent, qu'on en a vû se recommander à eux pour qu'ils les retinssent dans leurs intérêts par leurs exhortations, comme au contraire on a oui de ces Religieux peu de jours avant la surprise d'une Province, disposer publiquement dans leurs prédications le peuple à souffrir le changement, qui pouvoit survenir, & qui survint en effet, & régarder le tout comme une chose disposée dans les desseins de Dieu, auxquels les forces ni la raison humaines ne pouvoient s'opposer.

Il y a mille autres choses, qui devoient ce semble faire ouvrir les yeux sur cette sorte de personnes. La variété des nations, qui se mêlent, & demeurent souvent plusieurs années mêlées dans un pais obéissant à un Souverain, contre lequel le Souverain de plusieurs de ceux-ci est en guerre actuellement. A la faveur de l'habit ils jouissent d'une entière liberté de tout voir, & tout entendre. Les portes sont pour eux comme pour les autres. Ils peuvent sans écrire à droiture dans les pais ennemis, avoir leurs correspondances dans les pais neutres, d'où les avis passeront aux ennemis. Les Religieux sont des gens faits comme les autres avec des passions, & susceptibles des desseins les plus hardis, quoi que souvent les plus criminels. J'ose défier qu'on
trou-

trouve beaucoup de ceux-ci, où quelque Religieux n'ait eu quelque part, & où il n'ait cooperé en quelque chose, ou portant la parole, ou prêtant son nom à la correspondance secrète. Nous voyons où sont les affaires de la Hongrie. Et qui les a portées aux termes où elles sont qu'une Religieuse, qui sous le beau nom de quêteuse pour son Cloître, (quoi qu'elle fût de qualité) voulut bien cependant faire le tour de toute la Hongrie, & y porter les lettres des chefs du soulevement à tous ceux qu'on croyoit disposez à y entrer, & qui encouragez par cette voye secrète y ont en effet donné les mains & s'y sont engagez?

Si on a sujet de se défier des femmes, & des femmes, qui sont ordinairement si peu capables du secret, & de la dexterité nécessaire au maniment d'une affaire dangereuse, comment peut-on vivre en repos & sans défiance d'une autre sorte de personnes en toute maniere plus habile, & qui semble n'affecter un extérieur composé que pour mieux tromper, & pour acheminer avec plus de succez le cours d'une intrigue? Qu'ils soient modérez au dehors & qu'ils étudient les manieres les plus humbles: Dieu soit loué. Tout Institut Religieux oblige ses professeurs à la modestie & à l'humilité. Mais qu'on voye ces humbles & ces modestes tracer continuellement

198 **REMARQUES HISTORIQUES**
dans les Cours, & dans les maisons des Grands, on fouhaiteroit d'avoir de quoi les justifier, mais il ne paroît pas possible d'imaginer autre chose, que des raisons fort humaines pour motifs de cet empressement: & parmi ces raisons humaines celle de se faire connoître important, & capable des plus grandes choses, étant la premiere, ou au moins celle qui chatouille avec plus de plaisir, n'a-t-on pas sujet de penser, que s'ils ne demandent pas d'être employez, au moins ne refusent-ils pas de se mêler des intrigues, auxquelles on les employe d'autant plus volontiers que l'on se fonde plus sur leur adresse, & sur leur ambition à réussir.

Ce seroit encore pis pour un Prince de prendre leurs conseils dans ses affaires, puisque les devant immanquablement supposer liez d'un interêt d'autant plus serré, qu'il paroît plus saint, avec des Confre-res, qui ont le même engagement pour ses ennemis qu'il prétend d'eux, il doit tout au moins supposer que leurs conseils biaiseront entre l'un & l'autre pour ne point préjudicier à leurs propres affaires, & que jamais ils ne lui parleront sincerement en aucune occasion où celles-ci pourroient recevoir quelque atteinte. Je dis tout au moins, car s'il a quelque motif raisonnable de les soupçonner enclins plutôt vers le parti de ses ennemis que vers le sien, c'est alors
jus-

justice & nécessité non seulement de les éloigner de sa confiance, mais de veiller très-exactement sur leur conduite, puis que Dieu en lui confiant le Gouvernement des peuples n'approuvera jamais que pour des égards de complaisance particulière il expose son Etat à devenir la proie d'une Puissance ambitieuse, qu'il fait, & qu'il a raison de craindre qu'elle ne se serve de toute sorte de moyens pour le surprendre.

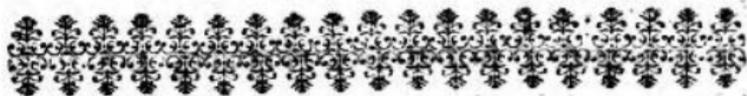
Voici encore une longue digression, mais que vous voudrez bien pardonner au zèle, qui me fait parler contre les sujets peu affectionnez à leurs Princes, & encore contre ceux que je crains qu'ils ne soient coupables de leur inspirer cette alienation. Je n'ai plus à vous parler au sujet de la Ville de Leipzig que de la Bourse, qu'on y a fait nouvellement bâtir derriere la Maison de Ville, & qui est assurément un fort joli édifice. Il consiste uniquement dans un grand salon, éclairé de tous côtez, auquel on monte par un double, & magnifique escalier, & dont la voute ou plafond est enrichi de belles peintures qui représentent les Divinitez tutelaires du Négoce, de même que les entredeux des fenêtres, ornées de demi-reliefs qui font par tout d'agréables compartimens. C'est ici que les marchands s'assemblent pour traiter de leurs négoces à certaines heures

200 REMARQUES HISTORIQUES
reglées, comme dans toutes les grandes
Villes marchandes; & c'est ici aussi que
le Roi Auguste, quand il s'est trouvé
à Leipzig, par un effet de son penchant
& des inclinations honêtes & bienfaisan-
tes (qui font son caractère particulier) a
fait donner le bal aux Dames, qu'il a ho-
norées de sa présence, & des témoigna-
de son estime Royale.

Au reste toute la Ville de Leipzig est
très-bien bâtie, ce qui est une suite des
richesses, qu'y attire le trafic; & les mai-
sons y ont cette singularité que toutes ont
des cabinets vitrez au premier étage, avan-
cez sur la rue, & qui donnent le moyen de
voir haut & bas, sans être obligé de re-
garder la tête hors des fenêtres, comme il
est nécessaire quand celles-ci sont toutes
dans la façade unie de la maison. Toute
cette façade quasi par tout est percée de
fenêtres à la mode de Venise. De quoi je
vous avouë que la raison n'en est pas trop
claire; car si en Italie les fenêtres sont plus
fréquentes, c'est afin de donner plus de pas-
sage à l'air, & de tempérer ainsi les gran-
des chaleurs de l'été. Au lieu que le con-
traire devoit se pratiquer en Allemagne,
où il regne peu de chaleur & beaucoup de
froid, qui semble se devoir faire sentir plus
grand au moyen de tant de fenêtres. Les
toits sont encore tous remplis de divers éta-
ges

ges de celles-ci, comme à Dresden, marqué qu'on y ménage des logemens jusques dans les greniers, & cela est absolument nécessaire pendant les foires qui s'y renouvellent trois fois l'an, & auxquelles, comme je vous ai dit, il concourt un très-grand nombre de toute sorte de personnes.

Je remets à une autre lettre à vous entretenir des dehors de Leipzig après vous avoir entretenu du dedans de la Ville, & cependant je reste.



VI. LETTRE.

De Leipzig.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma lettre précédente de la foire, & de ce que j'avois remarqué de plus digne de considération dans la Ville de Leipzig, mais je ne vous ai encore rien dit de ce qui m'y a charmé plus que toutes les richesses de la foire, & toutes les beautez de la Ville, savoir l'honêteté & les manieres obligeantes de Monsieur le Docteur Godtfroi Christien

Gotz, à la faveur duquel j'ai pû voir & les Bibliothèques, & ce que vous lirez encore dans la suite de cette lettre touchant les jardins, & les autres agrémens du dehors. Comme l'empressement que j'avois de connoître quelqu'un de ces Messieurs, qui travaillent avec tant de gloire au Journal des Savans, qui sous le nom d'*Acta Eruditorum* se lit dans le Monde des lettres, Monsieur Fritch ou Fritsius, riche Libraire & très-honête homme, me procura la connoissance de celui-ci : connoissance qui fut suivie tout le temps de mon séjour à Leipsic de tant de bons offices & de marques d'honêteté de sa part, que tout ce que je vous en puis dire est infiniment au dessous de ce qu'il merite, & de ce que j'en ai expérimenté. Il est d'une des meilleures familles de la Ville, & peut-être plutôt pour son divertissement, que pour aucun interêt il exerce la profession d'Avocat; son genie & son étude principale l'occupant à la lecture de la plûpart des Ouvrages François, Anglois, & Flamans, que l'on voit rapportez dans les Actes avec cette clarté, & cette fidélité, qui sied si bien à des Journalistes sincères. Il possède outre cela, & les langues savantes, encore la langue Italienne, & a vû en voyageant tous les païs, dont il fait les langages, selon la loüable coûtume de ceux, qui voulant s'instruire à fond des choses du monde,

monde, & des mœurs des nations, le font par leur propre experience, maîtresse infiniment plus habile, que les recits & les descriptions, qui perdent une si grande partie de leur force, & de leurs agrémens dans les livres. Cet homme, dis-je, encore plus habile & plus honête que je ne vous le décris, ayant trouvé en moi une occasion d'exercer son inclination bienfaisante, & de se venger, comme il disoit, des honêtetez qu'on avoit pratiqué envers lui, pendant qu'il voyageoit, m'offrit, & au delà de ses offres, me prêta la compagnie du monde la plus obligeante pour que je visse tout ce qu'il y avoit à voir de curieux dans la Ville & dans les dehors. Son entretien a outre cela le charme continuel des connoissances les plus particulieres du monde lettré, qu'on acquiert avec toute sorte de plaisir dans sa conversation. Ce fut par son moyen que je vis les Bibliothèques, & les lieux que je vous ai décrit dans ma précédente: mais comme tout le temps de ma demeure à Leipzig fut très-beau, nous fîmes encore des promenades hors de la Ville, qui eurent leurs agrémens particuliers, animés de sa présence, & de ses entretiens.

La plus fréquente & la plus agréable des promenades publiques se fait hors de la porte, qui regarde l'Orient, car au bout d'un

Faux-

Fauxbourg, qui joint la Ville de ce côté-là, il y a un grand enclos diversifié d'étangs, de jardins, de grandes allées, & de divers réduits particuliers, où l'on peut se divertir au jeu, & égayer le jeu par la petite débauche, le Concierge du lieu ayant des liqueurs, & de quoy couvrir une table, où l'on ne veut faire que de goûter. L'été tout le monde va prendre le frais dans cet endroit, & c'est un plaisir de voir pendant les beaux jours ce lieu rempli de toute sorte de personnes, dont les unes se promènent dans les allées, les autres voguent sur les étangs, d'autres jouent ou boivent dans les divers réduits, placez au bout des allées, ou bâtis sur les étangs mêmes.

Mais outre ce lieu ou promenade publique il y en a plusieurs autres, qui appartiennent à des particuliers, & comme pleins de charmes plus rares, ne sont ouverts qu'aux amis, & aux étrangers, qui se présentent pour les voir. Entre ceux-ci il y a deux jardins qui emportent le prix, soit pour les agrémens dont ils sont remplis, soit pour la singularité des choses, que l'on y trouve, & qu'il est bien rare de trouver ailleurs. Ces deux lieux de délices ont été faits bâtir par deux freres de la famille Bosius, qui ayant acquis des richesses très-considérables par le négoce, & la marchandise, ont voulu, plus pour l'honneur de leur

leur patrie que pour leur plaisir particulier, laisser ces monumens de grandeur & de magnificence, qui font voir des cœurs aussi généreux, que l'esprit s'y est fait connoître éclairé dans le choix des raretez, qu'on y voit ramassées, & dans la forme dont on y a ménagé tous les agrémens. On assure que la fabrique de la maison, qui accompagne un de ces jardins, ses ornemens, & toutes les singularitez qui s'y trouvent, reviennent à un de ces Messieurs à plus de cent mille écus. D'où l'on peut inferer à quelles richesses l'industrie & le bonheur avoit fait parvenir cet honête homme, qui pouvoit sans s'incommoder & pour le seul plaisir faire une dépense, qui ne paroît réservée qu'aux plus grands Princes, & qui seroit en état d'incommoder une personne de la qualité la plus haute, & la plus distinguée.

Dans l'un & dans l'autre on voit de belles orangeries, dont le prix est d'autant plus grand que dans l'Allemagne, & dans un pays aussi froid qu'est la Saxe il faut un soin & une dépense toute autre pour les conserver, qu'il n'en faut en Italie, ou dans les Provinces plus échauffées du soleil. Aussi voit-on des bâtimens faits exprès pour retirer ces précieux ornemens des jardins, qui par leurs noms & leurs fruits d'or semblent faire la richesse principale des lieux de plaisir.

fir, pour les retirer, dis-je, & les conserver pendant la rude saison, dans lesquelles retraites, s'ils n'ont pas le cortège des autres plantes, auxquelles la nature n'a pas accordé un prix si considérable, & qu'on abandonne à la rigueur des hivers; qui les trouvant exposés à leurs frimats les dépouillent de leurs verdures, & les réduisent à un état d'insensibilité & de mort; elles ont en récompense le service d'un appartement particulier, où l'art, & la richesse n'ont ômis aucun soin pour le rendre délicieux par l'abondance principalement des ouvertures ornées de vitres, qui laissent entrevoir au soleil sa honte de voir ces plantes éternellement fleurissantes, nonobstant sa foiblesse à les protéger dans une saison, qui ne semble succéder aux autres, que pour être la honte de la nature, & pour maltraiter tout ce qu'il y a de beau, & d'aimable dans le monde. Je dois vous dire à propos de cette orangerie que l'art y a triomphé glorieusement de la nature; car pour ôter la force nuisible aux vents ennemis il a creusé un bel & grand Amphithéâtre, au milieu duquel il y a un étang, qui de beaucoup inférieur au plain pied du jardin tient à couvert ses arbres précieux de leurs haleines nuisibles, & ne paroît abaissé que pour donner lieu à pénétrer plus profondément dans les beautés de la nature,

qui

qui se découvre ici revêtuë de ses plus beaux atours dans un parterre spacieux émaillé de toute sorte de fleurs.

Les grottes du cabinet de rocaille, les volieres, & les allées de haute & basse futaie, font une variété aussi agréable qu'on le peut souhaiter, de retraites & de promenades à ceux qui visitent ces lieux délicieux, & qui enchantez par les attraits differens ne savent auxquels prêter leurs sens & leurs loüanges. Les viviers ménagez dans les mêmes espaces, la fertilité des arbres, qui offrent toute sorte de fruits au plaisir de la vûë & du goût, les éloignemens au moyen desquels l'art a pris plaisir de tromper la même vûë qu'il recrée, & de lui faire trouver de la complaisance & de la joye dans sa tromperie, font des singularitez, qui demanderoient trop de temps, & une plume plus adroite que la mienne pour être historiées en détail. Je veux vous dire seulement qu'entre les plantes, qui donnent du fruit, non seulement tous ces endroits exposez aux rayons les plus forts du soleil sont tapissiez d'espaliers d'abricots, de pêches, de coins, de poires, de toutes les especes les plus singulieres qui peuvent naître dans le pais, mais encore de vignes, de figues & d'amandes, desquelles, en dépit de la sterilité que cause ordinairement la rigueur du climat, on tire assez souvent des
fruits

208 REMARQUES HISTORIQUES
fruits portez à maturité, & si on ne les peut
obtenir tels, on les fait servir de monument
au soin & à la diligence d'une culture in-
fatigable, à qui le Ciel par pure envie de
ne pas accorder tous les agrémens à ce
charmant séjour, se plaît à dérober injuste-
ment ces fruits dûs au travail, & au zèle
des jardiniers.

Entre les plantes encore plus rares on
voit dans l'un de ces jardins un arbre de
canelle, & de camphre, & un autre sem-
blable en feuilles à l'aloës, dont on assure
une singularité si remarquable que vous au-
rez de la peine à la croire, quoy qu'averée
de la protestation de tous ceux qui l'ont
vûe, & de mon aimable conducteur Mon-
sieur Gotz en particulier. Celle-ci qui
n'étoit pas la seule de son espece, & dont
vous n'en aurez vû aucune en Italie, com-
mença au bout de sept ans à pousser du
centre de ses feuilles, après un éclat com-
me d'un coup de canon, qui accompagna
la rupture, une tige qui dans très-peu de
jours crût à la hauteur de 18. à 20. pieds:
ensuite de quoi ayant jetté des fleurs jaunes,
& une espece de fruit, comme des grap-
pes de raisins, en aussi peu de temps, sé-
cha sur son pied sans autre violence, com-
me si elle avoit fait tout ce que la nature
demande d'elle par cette production. Je
vis cette plante déterrée, & j'admiraï
qu'elle

qu'elle eût acquis en si peu de temps, & retenu une dureté égale à celle d'un arbre le plus solide, un espace de temps si court ne paroissant pas capable de communiquer cette fermeté à une plante, qui croît si promptement à la grosseur de plus d'un bras; les plantes qui surmontent avec plus de facilité retenant une fragilité proportionnée par la raison, qui paroît naturelle, que leur grandeur si prompte ne consistant que dans la coagulation des sucs les plus aqueux, ceux-ci ne peuvent acquérir une consistance que fort poreuse, & par conséquent très-peu solide.

Mais il y a bien d'autres effets, dont la Philosophie seroit bien embarrassée à donner les véritables causes, & satisfaire un esprit difficile, qui voudroit des démonstrations sans réplique. Je vous fais une relation, non pas une explication raisonnée de ce que j'ai vû. Dans le plus grand de ces jardins, & dans l'Amphithéâtre, dont je viens de vous parler, où il y a tant de plantes rares, il y a en face de l'orangerie une espèce de tour, ou bâtiment, qui est un autre dépôt de singularitez très-curieuses. L'édifice a trois étages. Le plus bas très-proprement orné est destiné à prendre le frais dans les grandes chaleurs, sa situation enfoncée dans la terre, & son opposition au Septentrion, servant merveilleu-

fement à cela. Le premier escalier conduit à un très-beau salon, dont le plafond est historié d'une assez bonne peinture, qui représente les vicissitudes du jour & de la nuit, le tout avec les agrémens d'une bordure à demi-relief, qui unit la hauteur des murailles au plafond par une espèce de demi-berceau, qui la fait paroître une voute. Aux deux côtez de la sale il y a deux statues de stuc, dont l'une représente la fameuse Venus de Medicis, & l'autre un Saturne qui dévore un de ses enfans; l'ameublement de la sale correspondant à la propreté du lieu. Mais le troisième étage est le plus riche, puis que dans un autre salon de la grandeur, & proportion du premier, on voit un étalage, qui regne tout autour, chargé de mille choses très-rares & très-particulières.

Outre quantité de ces meubles, & instrumens étrangers, & hors de l'usage de nôtre monde, dont on voit des amas quasi par tout, il y a bien trois cens bouteilles, ou vases de verre, de diverse capacité & grandeur, dans chacun desquels il y a quelque monstre d'animaux conservez au moyen d'une eau propre à cela. Et c'est une merveille, digne sans doute d'un étonnement particulier qu'on en a pû trouver, & amasser un si grand nombre dans un seul lieu, ce qui n'a pû se faire sans une recherche

cherche, & une dépense très-considérable. Il y en a de plus (ce qui est d'une rareté plus considérable) bien soixante gros tomes, tous très-bien reliez, dans chaque feuille desquels il y a une ou plusieurs tiges de quelque herbe particuliere, qui y est inserée avec la connoissance de son nom. Cet amas pouvant au moins contribuer à reconnoître celles qui nous sont décrites par les Anciens, en confrontant les marques qu'ils donnent de leurs especes particulieres avec celles qu'on trouve dans ce Recueil.

Il ne faut nullement douter que cet amas n'ait coûté à Monsieur Bosius des sommes très-considérables, puis qu'une si grande variété de plantes n'est nullement du crû d'une Province ou d'un pais particulier, & qu'ainsi il faut avoir employé des connoisseurs en divers Royaumes, pour en faire une recherche raisonnée & scientifique, puis que les noms de toutes y sont cotez. Elle est par conséquent, ou peut être d'une utilité très-grande à tous ceux qui se plaisent à la Botanique, ou qui font leur étude de cette connoissance, puis qu'ils ont là le moyen de s'éclaircir sur les formes individuelles de tant d'especes différentes, & pour ensuite en faire à coup sûr un usage important dans la préparation des médicamens. Le sentiment commun,

qui semble appuyé sur les Saintes lettres, étant qu'il n'y a aucune plante, ou herbe sur la terre, pour méprisable qu'elle paroisse, que Dieu n'ait préparée à quelque secours de l'homme malade, & à qui il n'ait donné par conséquent quelque vertu spécifique, dont la connoissance est toujours profitable.

Aux herbes attachées & disposées dans ces livres, on a joint une quantité aussi très-grande de semences de diverses fleurs, herbes & fruits, tous particuliers, & toutes renfermées, chaque espece dans une phiole à part, & disposées sur un rang de l'étalage de même que les autres vases de verre remplis de monstres, sur un autre avec une propreté admirable pour le bel ordre, & les ornemens qui les accompagnent. Assûrément il y a peu de cabinets dans l'Europe, où il y ait un si grand amas de singularitez de cette espece, & l'Université de Leipsic doit conter pour un ornement, & un secours très-considérable, la commodité d'avoir présentes tant de matieres à exercer l'esprit des jeunes gens & à les perfectionner dans les belles & utiles connoissances.

Mon Ange tutelaire Monsieur le Docteur Gotz rendoit encore plus plein le plaisir, que j'avois de voir tant de belles choses, par son honêteté à souffrir mon étonnement,

ment, & à me donner les moyens & le temps de descendre dans le détail de tout; lui à qui ces choses étoient connues pour les avoir mille fois vûes: mais quoi que je ne puisse sans quelque honte me souvenir de son extrême complaisance, je ne puis lui en dénier le plaisir que je fais qu'il prenait à m'obliger en cela, la plus grande satisfaction des âmes bien nées étant celle d'obliger & de faire du bien à ceux, que le hazard même expose à leurs bienfaits.

Nous passâmes quelquefois en nous promenant autour de la Ville auprès du Château placé dans un coin des murailles, & bâti en une espèce de triangle assez petit. Cela nous donna occasion de nous entretenir des Princes Jaques & Constantin Sobieski, qui y sont retenus, pour les raisons que vous savez. La solitude de ces Princes est à la vérité quelque chose de pitoyable, puis qu'ils y sont gardez si étroitement qu'ils ne peuvent conférer qu'avec peu de personnes, outre celles qui sont précieusement de leur service. Mais vous m'avouerez aussi que la jalousie d'Etat est dans un Souverain intéressé, une délicatesse, qu'on ne doit pas espérer d'aigrir impunément, & qui la met en droit d'user des ressentimens les plus rigoureux contre ceux qui osent la blesser. La fortune s'étoit déjà montrée assez ennemie de la famille de ces Prin-

ces, pour ne la pas irriter par de nouveaux efforts à la faire plier contre son gré à leur faveur. Cependant il est évident que les mauvais conseils avoient engagé ces Princes dans des intrigues, qui n'ont gueres coûtume d'avoir d'autres issues que le précipice, & un précipice d'autant moins à plaindre que ceux qui y tombent, ont cherché leur malheur de gayeté de cœur. Je vous ai entretenu dans ma lettre précédente de la dernière élection du Roi de Pologne, tombée sur la personne de Monsieur l'Electeur de Saxe, au grand déplaisir d'un parti, qui avoit tout mis en œuvre pour attirer à soi les vœux, & la Couronne. Il n'y a rien de rare dans la qualité des Rivaux que S. A. Electorale a eu dans cette concurrence; ce qui paroît être de singulier, & entrepris contre les règles de la prudence humaine, est la tentative, qui a suivi l'élection déjà faite & agréée, dans laquelle il paroît que s'étoient engagez, non seulement les premiers concurrens à la Couronne, mais ceux-mêmes, qui ne pouvoient raisonnablement en rien espérer pour eux de cette cabale.

Le Primat à la tête du parti qui avoit voulu le Prince de Conti, inconsolablement chagrin d'avoir manqué son premier coup, avoit haussé la main pour fraper le second par le détronement du Roi. Mais
ceux

ceux qui n'avoient aucune espérance pour eux, ni d'autres plus grands avantages à se promettre d'une seconde élection; étoient-ils bien conseillez de prêter les mains à l'entreprise, & de hazarder le tout pour rien? La vengeance ne pouvoit raisonnablement avoir aucune force pour les pousser à ce concours, puis qu'ils connoissoient avec la dernière évidence, que l'écart qu'on avoit fait d'eux dans le premier choix, ne venoit nullement de celui qu'ils se mettoient en état de détruire, qu'au contraire, il provenoit uniquement du peu d'égard qu'avoient eu pour eux, ceux-là mêmes qu'ils secundoient dans cette révolte. L'honnêteté & la reconnoissance envers un Roi, qui ne leur avoit au moins fait sentir aucun effet de mauvaise volonté; devoit les retenir dans l'inaction, & dans le repos, s'il y'en avoit qui voulussent la guerre. Cependant comme il y a une espèce de destin, qui nous entraîne souvent contre nos propres lumières, ces Princes se sont non seulement trouvez du côté des ennemis de S. M. mais encore, à ce que porte la renommée; des personnes engagées des plus avant dans le parti contraire & occupées avec un soin particulier à le faire prévaloir.

C'étoit trop présumer de la bonne fortune, que de se flater que le Roi, qui avoit un si grand intérêt à détourner les

mauvais effets de la conspiration, ne prendroit pas tous les moyens d'en arrêter le cours, & ce qui est capital dans de semblables intrigues, de se saisir de leurs personnes, s'il en avoit le moyen. C'étoit encore trop se promettre que d'espérer pouvoir traiter impunément ces desseins pernicioeux à toutes les têtes Couronnées, sur les terres de l'Empereur, qui a montré jusqu'à présent tant d'estime pour la personne du Roi Auguste. Aussi quand celui-ci après l'enlèvement des Princes, eût envoyé le Prince de Furstemberg à Vienne pour faire connoître à S. M. Imperiale les raisons qu'il avoit eu de les faire arrêter en Silecie, l'Empereur n'en a témoigné aucun désagrément, & peut-être en aura-t-il témoigné de la joye, & approuvé en toute maniere ce qui avoit été fait, s'il est vrai, comme on le dit alors à Vienne, que le Roi a fait voir dans les papiers surpris avec les Princes par des preuves authentiques que ceux-ci avoient la main en d'autres affaires, qui regardoient directement le desservice de S. M. Imperiale, & l'avancement de la Rebellion de Hongrie.

Je ne veux pas vous assûrer absolument ce dernier fait. Il est certain seulement qu'on en parla après l'arrivée du Prince de Furstemberg à Vienne, & qu'on ne dit point que l'Empereur informé qu'il fut par

ce Prince témoignât de vouloir faire aucun office pour leur délivrance ; c'est pourquoy ils ont été retenus jusqu'à présent, sans que le Roi ait fait publier autre chose sur le sujet de leur détention, sinon que la confédération qui lui étoit rebelle, pouvant avoir quelque vûë sur eux, pource qu'il étoit possible qu'il en élèver l'un ou l'autre sur le trône, il avoit voulu ôter aux mal intentionnez les moyens de lui donner un concurrent & de lui opposer un rival. Il est même sûr que S. M. Polonoise offrit de leur rendre dès lors même la liberté, pourvû que S. M. Imperiale voulût s'engager à faire en sorte qu'ils se séparassent du parti de ses ennemis, & ne leur prêtassent aucun concours ; ce qui fait voir la sincérité de ses intentions, & l'honnêteté de sa conduite à leur égard, & combien son cœur est généreux envers ceux-là mêmes qui travaillent à lui faire le plus grand outrage, en le privant de sa Couronne.

Vous savez aussi que quelque empressement, qu'ait témoigné à Rome la Reine leur mère pour engager le Pape à procurer leur liberté, celui-ci n'a jamais voulu prêter aucun office pour cela, voyant bien que ce n'étoit pas le moyen de procurer la paix à la Pologne, qu'il lui souhaite de toute son ame, que de mettre en liberté ceux qui travaillent à y faire regner la confusion.

Au contraire S. Sainteté a jusqu'à présent été constante à employer ses offices auprès du Primat & de la nation pour les réunir à leur Roi legitime, & on ne doute point qu'il ne fasse tout ce qui sera en lui pour le maintenir sur le trône, nonobstant toutes les raisons, & les efforts, qu'on pourra faire au contraire pour le rendre favorable au nouveau Roi que la conspiration a élu, & qu'il semble que la France aussi bien que la Suede veuille reconnoître. En effet le Saint Pere en useroit bien mal, s'il en usoit autrement: puis que s'étant une fois déclaré pour le bon parti, & pour un Roi qu'il avoit reconnu legitime, aussi bien que toutes les autres Puissances Chrétiennes, quand même les efforts des Rebelles arriveroient à l'opprimer, & à triompher de la bonne cause, aucune raison ni d'Etat ni de conscience ne l'oblige à l'abandonner; son titre de Pere commun & de Chef de l'Eglise l'obligeant au contraire à ne se jamais départir de la défense d'une cause, qu'il a une fois reconnue juste; cette défense pouvant beaucoup contribuer à la faire triompher, & ce triomphe lui pouvant acquerir beaucoup d'honneur & de gloire.

Vous me demandez sans doute ce que font ces illustres Prisonniers dans leur solitude. Je sai qu'on les laisse jouir de tous
les

les bons traitemens qui sont dûs à leur qualité, & qui sont compatibles avec leur condition présente, c'est à dire qu'ils ont un nombre de domestiques suffisant à leur besoin, & qu'ils peuvent se promener par le Château autant que le peut souffrir la sûreté de leur détention. Mais vous pouvez bien vous imaginer qu'on ne leur permet point de commerce avec aucun de ceux qui pourroient coopérer à leur fuite, ou à quelque dessein de cette nature. Au reste on dit qu'ils s'appliquent l'un & l'autre à faire au tour de petits ouvrages d'ivoire, occupation qui a été jugée digne, ou au moins qui a été l'amusement de plusieurs autres Princes, qui en ont fait leur plaisir quoi qu'ils jouissent d'une entière liberté. Le bruit court du moment que je vous écris qu'on traite de leur élargissement, & qu'on ne dispute que de la qualité des assurances, que le Roi exige de leur conduite à son égard pour l'avenir. Pour moi je ne doute nullement, que dès que le Roi aura obtenu (comme il le faut espérer, & comme il semble que les choses s'y vont acheminant) des avantages assez considérables sur ses ennemis pour faire espérer leur entière réduction, il rendra la liberté à ces Princes, qui auront pû se convaincre par leur propre expérience qu'il n'y a pas si loin qu'il semble du trône à la prison, quoi que de la

pri-

prison au trône il y ait des espaces quasi infinis à mesurer.

Vous êtes peut-être curieux après que je vous ai parlé du Château de Leipzig, devenu la prison des Princes Sobieski, & où ils sont en sûreté plus par l'éloignement qu'il y a des frontières de la Pologne que par la force de la place, d'où il seroit le plus facile du monde de les enlever, si un parti considérable pouvoit s'en approcher, vous voulez peut-être savoir, dis-je, ce qui est des murailles & des fortifications de la Ville. Je pourrois vous répondre ce que le Chevalier Bernini répondit au Roi Très-Chrétien, qui l'avoit fait venir de Rome à Paris pour avoir son avis touchant ce qu'on pourroit ajoûter au Louvre pour le rendre parfait, savoir qu'il y avoit de la place, & des pierres pour faire un beau Palais, de même qu'il y a à Leipzig le plus bel endroit du monde pour en faire une Ville forte. Les murailles sont assez bonnes en quelques endroits, très-foibles en d'autres. Il y a des eaux, dont on pourroit remplir le fossé, & rendre les murailles de plus difficile approche. Rien ne domine le terrain, dès le dehors, & avec des travaux réguliers, on en seroit une place d'une très-bonne défense. Mais à quel propos, si la place n'est pas frontière, & à moins que de retomber dans les temps mal-

malheureux des guerres d'Allemagne, qui se faisoient sentir par tout, & où l'on avoit besoin que toutes les places fussent fortes pour y être à couvert des fureurs d'un ennemi, qui sous prétexte de défendre la liberté des peuples, les rendoit tous malheureux, à moins, dis-je, que de retomber dans ces temps de misère & de rage, le nombre des places fortes ne peut servir qu'à faire naître de la jalousie entre les Princes, & à donner le moyen aux Gouverneurs, & aux garnisons de tyranniser les Villes & la campagne.

Ce n'est pas que les Etats du Roi Auguste en Allemagne ne soient à mon avis très-dangereusement menacés, si le malheur vouloit que ses ennemis le chassassent de la Pologne. Car alors qui doute que le Roi de Suede, & celui de la conspiration, ne voulussent porter la guerre dans ces Etats sous le prétexte de leur faire payer la dépense qu'ils auroient faite à le chasser, & se dédommager en Allemagne des frais de la guerre de Pologne? Mais il faut espérer que le Ciel ne poussera pas si loin son courroux contre une nation, qui n'a aucune part dans les crimes d'une autre, & qui d'ailleurs porte déjà d'assez grandes charges pour se délivrer de la crainte & de la violence de ces ennemis, qui la tourmenteroient sans aucune raison.

L'Arcenal de Leipzig est considérable, & le Roi en a tiré une quantité de canons pour le service de ses armées en Pologne, sans l'avoir notablement dégarni. On m'assûra que celui de Dresden étoit encore pourvû d'une belle artillerie, ce qui est encore moins surprenant, puis que Dresden est la Capitale Résidence ordinaire des Electeurs, & outre cela place quasi frontiere. La levée des troupes commandée par S. M. Polonoise en ses Etats de Saxe étoit suspendue à Leipzig pendant le temps de la foire, pour n'effaroucher personne dans un concours de négoce & de paix, mais on devoit la poursuivre immédiatement après la foire. Je remarquai ici comme à Dresden que le peuple n'entroit pas de bon cœur dans les desseins du Roi, & qu'on n'entendoit pas volontiers parler de levées & de guerre. Et qui est-ce, s'il n'est désespéré, ou forcé, qui laisse les emplois pacifiques, & le repos de sa petite condition quelque peu qu'elle soit accommodée, pour se donner à une profession toute meurtriere, & où il faut perir, ou se rendre le bourreau de son prochain, contre qui on n'a aucune colere, ou sujet de ressentiment? Cependant le monde en est là, & les Princes mêmes les plus justes, & qui souhaitent le plus sincérement le bien & le repos de leurs peuples, sont souvent forcez à les sacrifier à l'in-

P'intérêt de leur défense, s'ils ne veulent souffrir qu'un autre Souverain sans raison & sans justice les rende misérables.

Je reviens à des discours plus agréables. Il y avoit à Leipzig à l'occasion de la foire des théâtres de Comédie, & d'Opéra, & tous les autres amusemens avec lesquels certaines gens s'étudient à donner du plaisir, & attraper de l'argent. La troupe des Comédiens étoit Françoisise, & ceux qui recitoient dans l'Opéra parloient Alleman. Comment croyez-vous, Monsieur, que plût un Opéra Alleman à un homme qui en a tant ouïs en Italie, & chantez dans la belle langue Italienne qui est si propre au chant, & à la Musique? Il me plût cependant, & soit que l'abstinence & le jûne que je gardois depuis long-temps me fit trouver la viande bonne, ou soit qu'en effet la chose fût bonne en elle-même, j'y pris tout le plaisir que j'en pouvois espérer. Il faut vous dire que la Musique étoit Italienne, & la même entierement que je me souvins d'avoir autrefois ouïe à Venise, comme le sujet étoit le même. Ce qui me fit faire une réflexion à la gloire du compositeur des vers Allemans, qui avoit sù mesurer la quantité de ses syllabes à celles de l'original Italien, ce qui lui étoit nécessaire pour pouvoir les accommoder à la Musique, qui ne me parut pas avoir souffert aucun changement.

224 REMARQUES HISTORIQUES
gement. Ceci me fit souvenir d'un Poëte
Italien si habile dans son art, qu'il mettoit
les mêmes vers Latins en autant de vers Ita-
liens sans y changer quasi que l'idiome, &
au contraire rendoit en Latin les vers Ita-
liens avec la même justesse ; en qu'on ne
peut nier qu'il n'y ait une force d'esprit, &
d'imagination qui n'est pas commune. La
Comédie Françoisë fit tout ce qu'elle pût
pour me bien réjouir, mais je vous avouë
que bien que tous les Acteurs fussent assez
bons, je n'y trouvai point ces manieres
vraiment comiques, & ces sels qui assaisonnent
quasi toutes les paroles & les expres-
sions Italiennes. Quoi que le nombre de
ceux qui ont des manieres ridicules & mé-
prisables soit fort grand dans le monde, ce-
pendant l'habileté de les contrefaire n'est
pas commune, & souvent au lieu d'exciter
le plaisir & la joye par une imitation agréa-
ble, on cause du chagrin & du dépit de voir
des efforts inutiles, & qui ont un effet tout
contraire à celui qu'on voudroit produire.
Je finis avec les protestations ordinaires
d'être véritablement,

MONSIEUR,

Leipsic.

Vôtre très-humble.

Fin du premier Tome.

r
ete
toit
ita-
&
ita-
ne
&
La
ut
ie
ez
s



AMSTERDAM
chez JACQUES DESBORDES

REMARQUES HISTORIQUES

E T

CRITIQUES.

*Faites dans un Voyage d'ITALIE en
HOLLANDE dans l'Année 1704.*

Contenant les Mœurs, Interêts, & Religion, de la

CARNIOLE, CARINTHIE, BAVIERE, AUTRICHE, BOHEME, SAXE, & DES ELECTORATS DU RHIN.

Avec une RELATION des Differens qui partagent aujourd'hui les CATHOLIQUES ROMAINS dans les PAIS-BAS.

T O M E S E C O N D.



A C O L O G N E
Chez J A Q U E S L E S I N C E R E.

M. D C C V.

Faint, illegible text covering the majority of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date, including the word "JANUARY".

Vertical text on the right edge of the page, possibly a page number or reference code.



REMARQUES
 HISTORIQUES
 ET
 CRITIQUES.

VIII. LETTRE.

De Leipzig à Francfort.

MONSIEUR,

JE quittai Leipzig avec le chagrin que cause toujours la séparation, qui nous éloigne d'un lieu où nous avon eu du plaisir. Je laissai Monsieur le Docteur Gotz en particulier avec une douleur d'autant plus sensible que sa conversation & ses honêtetez à mon égard m'avoient plus charmé. Je partis cependant de Leipzig, & m'étant laissé embarquer dans un grand co-

6 REMARQUES HISTORIQUES

che à l'usage du país, je pris la route avec la nombreuse compagnie, qui s'étoit renfermée avec moi dans cette prison mobile, vers Francfort sur le Mein, pour de là faire le reste de mon voyage en Hollande par eau. Je ne vous parle pas des chagrins, que cause le mauvais traitement dans les Auberges, le changement des monnoyes, sur le chapitre desquelles on fait croire à un étranger tout ce qu'on veut, & toujours à son dommage, & la longueur des chemins qui essuye toutes les ressources que la belle humeur peut avoir à lui opposer. Vous savez tout cela, & quiconque se met en voyage doit s'attendre à la nécessité de combattre contre tous ces ennuis. Ce que je trouvai dans la route de moins chagrinant fut la variété des discours, que la variété des personnes, & la plus grande variété encore de leurs inclinations & de leurs génies mettoit sur le tapis, & qui enchantoit assez souvent avec quelque agrément la fatigue d'un voyage, qui ne pouvoit être hâté, fait dans un bâtiment, qui renfermoit huit personnes avec tous leurs bagages.

On parla de tout pendant le chemin, de Dieu, de Religion, des affaires du monde, & des aventures particulières, qui étoient arrivées à chacun, ou dont on lui avoit fait le recit. Entre les Assesseurs à ces conférences on contoit des personnes des

trois

rois Communions, Catholique, Réformée, & Lutherienne, des Ecclesiastiques, des Officiers de guerre, des marchands, des étudiants, & des femmes. Voilà des épices différentes à faire la sauce bonne, & à satisfaire l'appétit le plus dégoûté. Chacun tenoit le dé à son tour, & comme la journée étoit loügue il y avoit temps pour tout le monde à discourir des matieres qui lui plaisoient le plus. Que diriez-vous si je vous disois qu'étant sevré assez souvent des douceurs de l'entretien à cause de la langue du pais, qui m'est inconnüe, j'étudiois en particulier les passions, dont il me sembloit découvrir les effets dans la diversité des sujets, qui composoient nôtre troupe, & m'en donnois à mon ordinaire la Comédie, en secret néanmoins, de peur de me faire des querelles? Je riois en moi-même de la fierté assez mal placée d'un certain Officier de Village, qui n'ayant assurément jamais vû la guerre que sur la gazette, parloit de sieges, de blocus, de bateries, de demi-lunes, de ravelins, de remparts, d'assauts, de prises de places, de batailles, de défaites & de retraites, comme des mets ordinaires de sa table, & dont il s'étoit repû dès ses plus jeunes ans. J'observois d'autre côté la torture, que donne à l'esprit des gens de négoce l'avarice, à toutes les attaques de laquelle ils se récrient toujours

8 REMARQUES HISTORIQUES

sur le profit plus ou moins facile & assuré dans les divers temps de paix & de guerre, & y font revenir tous leurs discours. J'admirois la force du penchant au plaisir dans les jeunes gens, qui le plus souvent enuiez de tous les autres discours mettoient toujours quelques propos badins sur le tapis, & tâchoient tout au moins à faire rire par de bons mots, ou des historiettes, les femmes qui étoient du voyage, & qui ne se défendoient que foiblement de ces attaques sourdes, quoi que l'une eût à ses côtez un mari, qui ne paroissoit nullement entendre raillerie sur la matiere. Mais la place, qu'il vouloit garder, nonobstant toute sa mauvaise humeur, n'étoit nullement hors d'insulte, & les deux jeunes étudiants auxquels la liberté de la conversation donnoit continuellement le moyen de jeter par leurs œillades, & par leurs équivoques encore plus malicieuses des bombes au cœur de la place, n'auroient peut-être pas eu grande difficulté à s'en rendre les maîtres, si cet importun Gouverneur n'avoit fait violence aux inclinations de celle, à qui la place appartenoit en propre.

C'étoit d'ailleurs un spectacle, qui n'étoit pas sans plaisir, de voir toutes les batteries tournées du côté de la place la plus difficile à réduire, quand les efforts au-
roient

roient eu selon toutes les apparences, un succès beaucoup plus heureux contre une autre, placée sur le même terrain. Je veux dire une autre femme, dont le mari étoit absent, & dont par conséquent la défense restoit commise à sa seule foi, garde assez souvent mal assurée de l'honneur conjugal. Il est vrai que celle-ci n'avoit pas tous les charmes de la jeunesse, mais d'ailleurs son embonpoint, & la fermeté de son esprit, qui paroissoit aguerris dans ces sortes d'attaques, paroissoit offrir la gloire d'une conquête plus solide à qui l'auroit tenté. Mais par un effet de l'inclination bizarre de la plupart des hommes, elle-même faisoit des avances, qui n'étoient pas entendues, ou qui étoient négligées par ceux qu'on cherchoit de mettre en humeur.

Vous ne trouverez pas mauvais que je me sois diverti de la considération de ces extravagances, moi que l'âge éloigne par nécessité de ce qui pouvoit chatouiller une jeunesse plus vive. Mais au défaut du sentiment, que je ne suis pas fâché d'avoir perdu pour ces sortes de charmes, j'en ai pour les intérêts de mon instruction, qui met à profit les vûes, & les réflexions, que les occasions me font faire sur la variété, & la bizarrerie des passions humaines.

J'en fis de plus importantes sur la Reli-

10 REMARQUES HISTORIQUES

gion que le malheur des temps a divisé en tant de partis, dont cependant il semble qu'il n'y a qu'un seul, qui puisse avoir raison, toute variété en matière de foi emportant erreur, qui venant à être essentielle exclut de la voye du salut. Comme dans nôtre troupe il y avoit des professeurs des trois Religions dominantes dans l'Empire, il ne pouvoit manquer d'y avoir des disputes. Mais comme tous n'étoient pas également versez dans la controverse, la plupart de ces combats se faisoit avec des armes légères & incapables de tenir contre les raisonnemens suivis, qui embarrassent toujours ceux qui ne sont pas disciplinez dans cette guerre. Les tenans de l'une & de l'autre Religion, Réformée & Luthérienne ont pour principe commun de rapporter toutes choses à l'Écriture, & de décider chacun à sa mode toutes les controverses avec des passages, qu'ils croient formels pour l'établissement de leurs opinions. Il paroît impossible d'excuser leur prévention sur ce chef, puis qu'il faut que les uns tiennent les autres pour des personnes dénuées de bon sens, quand ils ne tombent pas d'accord de l'explication d'un texte, qui autorise un dogme de leur croyance, différente de celle des autres sur ce dogme particulier, ou qu'ils conviennent que le texte n'est ni décisif ni formel, ou tout

moins n'est point clair, qui est la cause que les opinions sont différentes, & l'interprétation diverse.

Cela même, comme vous voyez, à la nécessité de reconnoître un Juge dans la foi, & un Arbitre dans les controverses. Et c'est ici la pierre de scandale, & d'achoppement pour ces Messieurs de l'une & de l'autre Communion dont j'ai parlé, qui relancent les Catholiques sur ce point, & les appellent par dérision Papistes, c'est à dire à leur sens, gens qui se laissent conduire par un homme égal à tous les autres, en misères, & en aveuglement, & qui par conséquent les peut, & les doit acheminer à l'erreur, inséparable de ses dispositions. On a beau leur dire, que les lumieres particulieres du Pape ne sont nullement celles que les Catholiques suivent pour leurs guides, mais bien celles que Dieu lui inspire comme à une personne constituée dans le Gouvernement des fidèles, qui seroit toujours chancelant, & incertain s'il n'y avoit une Dignité, & un Tribunal suprême à qui Dieu a voulu qu'on eût recours. Ils ne veulent point admettre d'autre recours & d'autre Juge que l'Écriture, de laquelle quand on leur objecte l'inévidence palpable, dans la variété des sentimens, & des interprétations, entre personnes notoirement très-habiles dans toutes les autres choses, ils
n'ont

12 REMARQUES HISTORIQUES

n'ont point d'autre voye pour échapper que celle de l'inspiration secrete, par laquelle Dieu fait sentir au fond du cœur à chacun que le sens auquel il s'est déterminé contre l'avis de tous les autres, est le seul bon & véritable, & sur lequel il doit fonder sa foi. Ce qui est faire chacun Arbitre & Juge de sa Religion, n'y ayant personne, qui ne se puisse flater que ses préventions sont autorisées par des inspirations secretes, quand même elles seroient contraires aux sentimens & à la croyance de tous ceux de son parti.

Vous voyez bien, Monsieur, qu'avec ce seul écu j'avois de quoi rabattre tout ce qu'on me lançoit contre la foi & les usages de nôtre Eglise, & qu'en tenant seulement ferme sur ce point capital de l'inévidence de l'Écriture, & de la nécessité d'un Juge dans les controverses, je rendois inutiles toutes leurs citations. Pour le faire encore plus efficacement j'appellois à mon secours contre celui qui me parloit, celui de l'autre Religion qui ne convenoit pas avec lui, & cependant n'étoit pas d'accord avec moi dans le reste, ce qui rendoit son opposition d'autant moins recusable. Je ne manquois pas de tâcher de tout mon pouvoir de leur ôter cette alienation du nom & de la dignité d'un Souverain Pasteur dans l'Eglise Chrétienne, en leur représentant que Dieu
ayant

ayant donné à l'assemblée de ses fidèles le Gouvernement le plus parfait, celui-ci pour être tel doit dépendre d'un seul, comme le Gouvernement du Monde dépend de Dieu seul. Que la substitution d'une personne mortelle ne préjudicie en aucune manière à la Souveraineté & à la conduite immédiate de Jesus Christ nôtre unique & nôtre Souverain Chef, qui ayant cessé d'être visible parmi les hommes a dû naturellement conférer son autorité directive pour le Gouvernement extérieur, & sensible de son Eglise à un autre homme; se réservant comme il le promet à S. Pierre de l'assister de son Esprit & de ses lumieres pour un bon Gouvernement, de même qu'il ne cesse d'éclairer au dedans chacun des Chrétiens pour qu'il observe ses saintes loix, & vive en paix & union avec le reste des fidèles.

Que les désordres particuliers qui peuvent deshonorer la vie d'un Pape, ne préjudicient nullement à son autorité, & à la promesse que Dieu a faite à son Eglise de l'assister dans la suite, & jusqu'à la consommation des siècles, de même que les sentences d'un Juge, & les dispositions que fait un Gouverneur pour le bon ordre, ne souffrent aucun préjudice dans leur validité & dans leur droiture, des désordres de la vie particulière du Juge, & du Gouverneur, dans lequel on ne regarde que la charge

14 REMARQUES HISTORIQUES
charge & l'autorité du caractère, & nullement les actions, pour s'y soumettre, & accepter leurs décrets. Toute sorte de raison approuvant que comme Dieu s'étoit incarné pour former son Eglise sur le modèle d'un Etat pourvû & gouverné par un Chef de la même nature & qualité que le reste de ses sujets, de même il continuât cette forme par la substitution éternelle d'un Chef visible, qui au nom du premier Instituteur, assisté de son Esprit, & muni de son pouvoir, la gouvernât dans la suite des siècles.

Comme je prétendois convaincre mes adversaires sur l'inévidence du texte de l'Écriture sur beaucoup de matieres controversées, vous jugez bien que je devois rendre plausibles les veritez de nôtre croyance par des comparaisons à des choses qui nous étant familiares & sensibles touchent davantage nôtre esprit, & semblent le forcer à se rendre par l'évidence de la raison qui justifie une chose toute semblable. Cependant nonobstant la clarté de cette preuve sensible, il y en avoit qui me répondoient hardiment que toutes ces comparaisons ne valaient rien, & qu'il n'y a aucune proportion entre la foi & la raison humaine, entre les choses de Dieu, & celles du siècle. Je ne manquois pas de leur repliquer avec ce texte de l'Épître de S. Jaques que tout bien vient de Dieu, & du Pere des lumie-

lumières, & qu'il n'y a rien de juste, de raisonnable, & de bien établi dans le monde, qu'autant qu'il se conforme à la justice, à la sagesse, & au bon ordre de Dieu, & que par conséquent tout ce qui porte ce caractère d'équité, & d'ordre, est par cela même un écoulement, & une image, qui nous le doit rendre vénérable, & une preuve que Dieu observe dans sa conduite à l'égard de nos âmes les mêmes voyes, & les mêmes formes, que nous estimons justes, & que nous louons ici bas.

C'est à la faveur de ce raisonnement que sans entrer dans le détail des preuves de l'Écriture, je prétendois justifier le culte des Saints, le respect à leurs images, le célibat du Clergé, l'observance des vœux Monastiques, & quasi-tous les autres articles, qui rendent nôtre créance diverse de la leur. Car, disois-je, quel Prince y a-t-il au monde qui s'offense, qu'on lui demande des grâces par l'intercession de ceux qu'il honore de sa faveur? Qui improuve qu'on honore leurs portraits & les siens, qui fasse violence à personne, quand il déclare qu'il ne veut au service de sa maison que ceux qui seront libres des soins du mariage, & d'une famille particulière, & qui condamne des personnes, lesquelles quitteroient tout autre soin que celui de chanter ses louanges, faire connoître la justice

de

16 REMARQUES HISTORIQUES
de son Gouvernement, & en donner au
monde des portraits, qui rendent son nom,
& ses vertus vénérables? Quand, disois-je,
toutes ces choses seroient inutiles en elles-
mêmes, aucune raison ne prouve qu'elles
soient criminelles, d'autant plus que tous
ceux qui font profession de les observer,
n'ont d'autre vûë que la plus grande gloire,
& de mettre en pratique des moyens
qu'ils croient les acheminer plus assûre-
ment à leur sanctification. Ce sont des su-
perstitions, me disoient-ils. A quoi je ré-
pondois que la superstition étant un culte,
dont l'excez choque le bon sens & la raison;
ou qui attribuë à Dieu des choses mesléantes,
ils ne pouvoient refuser de reconnoître,
qu'il n'y avoit rien en tout cela, qu'on pût lé-
gitimement tacher de ce reproche, & qui ne
s'accommodât très-parfaitement à la raison.

Je n'ai pû, comme vous pouvez bien
croire, employer dans mes disputes que les
armes défensives, la guerre se faisant dans
un pais où les choses n'étoient pas égales,
si j'avois voulu attaquer. Aussi avois-je soin
d'adoucir par des honêtetez les esprits, qui
me paroissoient vouloir sortir des termes
d'une dispute paisible; & il ne m'est arri-
vé qu'une seule fois, de n'avoir pû rete-
nir dans les bornes de la modération un de
mes adversaires, qui se mit en état de vou-
loir soutenir ses raisons par la violence, si
ceux-là

ceux-là mêmes, qui étoient de son côté contre moi n'avoient improuvé & empêché les effets de sa mauvaise humeur. Je vous ai raconté tout à la fois les discours que nous avons tenus pendant tout le voyage au sujet de la Religion, de même que les petites intrigues, qui ont occupé l'esprit de quelques-uns de la troupe, & qui ont servi d'amusement contre l'ennui du voyage. Je vais vous décrire nôtre route, & vous donner connoissance de ce que j'ai pû attraper touchant la qualité des lieux où nous avons passé.

Nôtre premier gîte au sortir de Leipzig fut à *Jena*, vieille Ville, assez mal bâtie, & encore plus mal peuplée, qui appartient au Duc de Saxe-Eysenac, quoi qu'elle ne soit nullement comprise dans les Etats particuliers de sa branche. Vous savez, sans que je vous le dise, que la famille des Ducs de Saxe est maintenant divisée en tant de branches, que chacune en particulier n'a qu'une partie assez petite, je ne dis pas de toute la Saxe, telle qu'elle étoit autrefois possédée par un seul Souverain, mais de ce qu'on appelle aujourd'hui Duché de Saxe, dont la plûpart est encore tenuë par l'Electeur Chef de la Maison, qui en possède la plus grande étenduë pour lui donner les moyens de soutenir sa dignité. Cette fâcheuse division en tant de pieces n'est-ce point un

18 REMARQUES HISTORIQUES.

plus fâcheux effet du changement de Religion en ce pais, qui ayant aboli le célibat, & la commodité des grands benefices, a mis dans une espece de nécessité tous les Princes de se marier, au lieu qu'autrefois les Cadets étoient pourvûs des dignitez Ecclesiastiques, qui leur donnant les moyens de subsister avec un éclat à peu près proportionné à leur naissance, laissoient aux aînez la possession de tout l'Etat, & les soins de continuer la famille? Mais il ne faut pas parler de continence, en un pais, dont l'Apôtre Réformateur a encouragé tous les autres par son exemple au mariage, & plutôt que de s'y passer de femme, on aime mieux voir les Evêques, appelez aujourd'hui Surintendans, aller au petit pied par terre, comme j'en vis en Saxe, qui rouloient sans le moindre serviteur, que de conserver une grandeur, qui mettoit en égale reputation la pieté libérale de Charlemagne, & des anciens Empereurs, & celle d'un caractère qui a tant de besoin d'un peu d'autorité & d'éclat pour se conserver aujourd'hui plus que jamais l'estime & le respect des fidèles.

Il y a une assez belle Eglise à Iena, & une Université. Une fois pour toutes je vous dirai, Monsieur, que je n'ai quasi vû aucune Eglise dans tout mon voyage, que Messieurs les Protestans ayent bâtie, & qui
n'aye

n'aye été à l'usage des Catholiques, & par conséquent construite par eux devant le changement de Religion. Ce qui fait beaucoup d'honneur à ces vieux Catholiques, car en Allemagne les Eglises sont universellement fort belles, & bien bâties. Comme dans la moderne Réforme il n'y a plus de Couvents, & point de lieux de dévotion particulière, excepté une ou deux Eglises dans chaque Ville selon l'abondance du peuple, toutes les autres ont été changées en bâtimens publics, en Arcenaus, en boucheries, ou tels autres réduits, si elles n'ont pas été détruites. Il ne me parut pas que l'Université d'Iena fût fort fréquentée: le voisinage de celles de Wittemberg & de Leipzig; qui en sont si près, étant sans doute la cause de ce peu de nombre d'écoliers; l'une & l'autre Ville l'emportant sur celle-ci, la première par la réputation d'avoir été le siège du Docteur Luther, dont on professe la doctrine dans toute la Saxe, & la seconde pour la richesse de son négoce & de ses foires. Le territoire d'Iena nourrit quelques vignes, mais le vin est peu de chose.

Nous dinâmes le jour suivant à *Weimar*, Capitale de l'Etat d'une autre branche de la famille de Saxe. La Résidence du Prince ou Duc est grande & belle, mais la Ville se ressent de la pauvreté inséparable

20 REMARQUES HISTORIQUES
des lieux soumis à de grands Princes, qui
ont de petits Etats, lesquels ont été sou-
vent affligez & ruinez par les guerres. L'af-
sistance à l'Eglise est si religieusement ob-
servée pendant les heures de la priere, que
nous fûmes contraints d'attendre aux
portes de la Ville, qui étoient fermées par
cet égard, jusqu'à ce que la dévotion fut
finie, ce qui me parut une jalousie d'au-
tant moins fondée, qu'il n'y avoit aucune
apparence que la Ville puisse être surprise,
dans un pais où tout vit en paix, comme
elle auroit pû l'être dans un temps de guer-
re, & de course de partis. Nous vîmes
rouler quelques carosses, apparemment de
la Cour, où il y a deux Princes, un veuf,
& sans succession, & l'autre marié avec
quelques enfans. Il passa aussi pendant nô-
tre dîner un convoi, qui accompagnoit un
mort à la sépulture. Comme j'entendis
chanter, je crus d'abord qu'en ce chant étoit
celui de quelques prieres, qu'on adressoit
à Dieu, comme l'on fait chez les Catholi-
ques, pour implorer sa miséricorde en fa-
veur du défunt. Mais j'appris que ce n'é-
toit que quelques rimes morales sur la ca-
ducité de la vie, que l'on a coûtume de
chanter chez les Lutheriens, pour faire
souvenir les assistans de la nécessité de mou-
rir un jour, & réveiller dans leurs cœurs les
soins de bien vivre. Ce sont les pauvres
éco-

écoliers qui chantent, & on les paye pour cela, la coûtume d'Allemagne étant, comme il me semble vous avoir écrit ailleurs, que les Colleges font remplis de jeunesse pauvre, qui par le secours des aumônes, qu'on leur fait, apprennent les Sciences, & se poussent du mieux qu'ils peuvent aux emplois civils; ce qui est cause que la langue Latine est si commune en Allemagne, où l'on entend parler cette langue jusques dans les Cabarets, la nécessité réduisant à la fin beaucoup de ces étudiants à devenir valets, ou soldats, & à embrasser les moindres conditions. Pour revenir au convoi, dont je vous ai parlé, & au chant, qui l'accompagnoit, celui-ci me fit souvenir d'un Poëte Anglois, mort depuis peu, & duquel vous n'avez peut-être pas ouï parler. Cet homme ayant composé plusieurs Comédies dans sa langue qui lui avoient acquis beaucoup de réputation parmi les siens voulut mourir en Poëte, & avec la singularité d'une cérémonie qui rendit sa mort aussi fameuse que ses vers. C'est pourquoi il disposa d'une somme suffisante pour assembler une grande troupe de Musiciens de voix & d'instrumens, desquels il voulut que son corps fût accompagné à la sépulture parmi le chant, soutenu de la symphonie de cette Ode d'Horace, *Exegi monumentum* *are perennis*.. avec lequel con-

voit son ombre apparemment , passa aux Champs Elysées , & fut revûë dans ce beau séjour parmi celles des Héros qu'il avoit célébrez dans ses Poëmes.

Pour vous, Monsieur, qui êtes toujours resté en Italie vous aurez sans doute ouï parler de l'extravagance de cet autre Professeur de l'Université de Padouë, que j'ai autrefois très-bien connu moi-même en cette Ville-là, & dont les sentimens & la conduite particuliere lui avoient acquis le surnom de *Scheribitz*, dont lui-même se glorifioit, & souffroit gayement qu'on le nommât par ce nom. Cet homme réduit à la mort, & prévoyant bien que sa mort ne déplairoit nullement à une seule nièce, qu'il avoit, & qui attendoit sa succession, voulut par testament que cette nièce assistât à son enterrement en habit rouge, couleur plus propre à exprimer la véritable joye de son cœur que le noir n'auroit été pour feindre un deuil, & une tristesse, qu'il savoit bien qu'elle n'avoit pas. Mais ce qui est un peu plus singulier par rapport à sa Religion, est qu'il voulut qu'on ne célébrât qu'une Messe pour le repos de son ame, & qu'on n'allumât qu'un seul cierge à ses obsèques, supposant, disoit-il, que la valeur de ce sacrifice étoit suffisante pour obtenir de Dieu, tout ce dont il auroit besoin pour son salut, & que comme par les feux, qu'on

qu'on allume aux funeraïlles, on veut indiquer l'immortalité de l'ame, qui survit aux débris & à la corruption de la chair, n'ayant qu'une seule ame pour laquelle il s'intéressât, il ne falloit faire pompe, disoit-il, que d'une seule lumiere.

Je pourrois vous entretenir de bien d'autres particularitez touchant ces Messieurs les Professeurs de l'Université de Padouë, que je fai ou de source, & pour les avoir vûs, ou sur des rapports dignes de toute croyance. Car comme vous savez que Venise & les Etats de cette République sont un pais, où l'on professe quasi un Christianisme à part, quoi qu'en Italie, & aux portes de Rome, la liberté qui y regne, & la bizarrerie de l'esprit Italien y font souvent naître des cas, qui surprennent beaucoup les étrangers, quoi qu'on n'en fasse que rire parmi ceux du pais.

Erford, où nous arrivâmes au soir est une Ville qui appartient à l'Electeur de Mayence, & à la Province de Thuringe, dont cependant cet Electeur ne possède que la seule Ville d'*Erford*, le reste étant partagé entre divers Princes de la Maison de Saxe, & d'autres Princes & Comtes de diverses Maisons. Il me souvint en entrant dans la Ville, de la Fable des Lyciens changez en grenouilles, dont peut-être les habitans pourroient bien être descendus; car

24 REMARQUES HISTORIQUES

à voir la quantité d'eau , qui court par la Ville , & occupe toutes les ruës , par lesquelles on ne passe que sur des pierres élevées , on la prendroit aussi tôt pour un séjour de grenouilles , que d'hommes accoutumez à vivre sur terre. Cela veut dire que cette Ville est située dans un terrain fort bas , où s'écoulent toutes les eaux du voisinage , qui sont ensuite entraînées par la riviere de Gera , qui coule auprès. La jalousie avec laquelle l'Electeur de Mayence garde cette place , lui fait tenir une garnison de quelque considération , & l'on y a même bâti deux especes de Citadelles , l'une dedans , & l'autre hors de la Ville , qui sont gardées par des soldats , chargez du soin de maintenir les bourgeois en repos , & les voisins en respect. L'une & l'autre de ces forteresses est bâtie en lieu éminent , & la Ville peut être foudroyée par celle qui est dedans , celle qui est dehors en étant assez éloignée , & bâtie plutôt pour garder les avenues de ce côté-là que pour la sûreté de la Ville.

L'une & l'autre Religion , c'est à dire la Catholique & la Lutherienne y ont le libre exercice de leurs cérémonies , les Chanoines Catholiques y célèbrant hautement le service divin dans une Eglise , qui est peut-être des plus belles , & des plus anciennes d'Allemagne. Un Jesuite est gagé pour pré-

précher dans celle ci la controverse : mais je ne sai s'il y fait autant de fruit que la grosse cloche du clocher y fait de bruit , car vous aurez fans doute oui parler de cette cloche , qui est renommée pour être une des plus grosses de son espece. Monsieur l'Electeur de Mayence fait tout ce qu'il peut pour rendre tous les Protestans Catholiques , & tous les sujets affectionnez à son Gouvernement. Je n'ai garde cependant d'assurer qu'il soit pour obtenir bien-tôt l'un & l'autre , la Religion Lutherienne paroissant trop douce aux premiers pour la changer contre la Catholique , & tous également étant entêtez du projet d'ériger leur Ville en Ville Imperiale , comme ils se sont autrefois efforcez de le faire , sous la protection , & avec l'appui des Ducs de Saxe , qui ne seroient pas fâchez de voir cette Ville libre , & hors de la sujettion d'un Prince puissant , quand même ils n'auroient pas envie d'empieter sur sa liberté , destituée qu'elle fût d'un si puissant secours.

Gotha , où nous dinâmes le jour suivant , après avoir traversé tout le matin de fort belles plaines , & de beaux Villages , qui se trouvent sur la route , est une assez grande Ville , bâtie sur le penchant d'une montagne , au haut de laquelle est le Palais , ou Résidence d'un Duc appelé de Saxe-Gotha , de la famille des autres Ducs de ce

26 REMARQUES HISTORIQUES

nom, & d'une branche particuliere. Les maisons de campagne dans la Saxe & en bien d'autres endroits d'Allemagne, ne sont bâties que de bois, & de bouë, la machine, ou structure des maisons étant de poutres unies, & liées ensemble, qui en forment toutes les séparations & l'exterieur, & les espaces entre les poutres remplis d'une bouë, ou espece de terre qui fait prise, particulièrement en y mêlant de la paille hachée, qui la lie, & lui donne de la consistance. Cela est cause, que vous voyez toute la charpente à découvert, & les espaces entre les poutres d'une autre couleur; à moins que (ce qui n'est pas ordinaire dans les Villages) l'on n'ait enduit toute la façade de ces murailles, avec de la chaux & du mortier, ce qui cache la bigarrure, & donne aux maisons une apparence uniforme, & quelquefois même encore barbouillée de divers ornemens de peinture.

C'est ainsi que sont les maisons dans les Villes, & particulièrement dans celle-ci de Gotha, qui a ses belles & longues ruës, & est remplie de plus beau monde que je n'en avois vû à Weimar. J'y rencontrai même en me promenant par la Ville des Françoises, qui marchotent avec la propreté, & la vivacité de leur nation. Eh grand Dieu, où est-ce donc qu'il n'y a pas de

de François, & de Françaises, & une Cour qui n'en soit remplie? Les declamations des esprits bourrus n'y feront rien & la mode d'avoir des habits, & des domestiques François aura son cours, jusqu'à ce qu'on en soit ennuyé, & qu'il leur arrive comme il est arrivé aux Espagnols, dont la langue, les manieres & le commerce plût à l'Europe pendant tout le XV. siècle, après quoi on leur a donné congé, jusques à les ridiculiser en beaucoup de lieux, où l'on n'en parle gueres que pour en rire.

Le Palais du Duc, est comme je vous ai dit, fort grand, & fort beau, au moins au dehors, car comme nous nous présentâmes pour le voir, & qu'il falloit attendre des permissions, & des ordres de certains Officiers qui étoient absens, pour être introduits, & que le temps nous pressoit, nous fûmes frustrés du plaisir de le voir.

Il n'y a point de gueux dans la Saxe, mais tout y est plein de rouës & de gibets. D'où vient cela? Je m'imagine qu'il faut ici appliquer le *fodere non valeo, mendicare erubesco* de l'Évangile, qu'une partie du peuple étant faincante, & ne pouvant d'ailleurs gueuser il faut l'empêcher de vivre aux dépens d'autrui par la terreur du châtement, & couper le cours aux vols, par le supplice des voleurs. Que deviennent donc les faincants? Soldats. Et voilà à mon

28 REMARQUES HISTORIQUES

jugement la cause pourquoi il y a tant de soldats en Allemagne L'Alleman étant naturellement ennemi du travail prend volontiers les armes, qui est un métier, où les bras ne sont pas obligez à faire tant d'exercice : & comme les inclinations naturelles de la nation ne sont pas violentes, ni inquietes, elle s'accommode à cette vie & la pratique avec fermeté & constance, ce qui est cause que le soldat Alleman est brave, son esprit attaché à une seule chose s'en acquitant dignement & avec honneur. Voilà encore une de mes méditations que vous prendrez pour ce que vous voudrez, car chacun raisonne à sa guise, & se paye de ce qui lui paroît le plus vrai semblable, quoi qu'il ne paroisse pas tel aux autres.

Je m'étonnai de trouver dans la Saxe une assez grande quantité de pins, tous semblables à ceux qui portent les pignons en Italie, mais sans fruit, car je m'imaginois que le pin étoit un arbre qui ne crût que dans les pais chauds. Celui-ci n'est-ce point le *pinus fatua* des Naturalistes? Cependant en quelques endroits du monde, on donne ce nom à la plante dont les feuilles sont tout herissées de pointes, & qu'on appelle à cause de cela *noli me tangere*. Je commençai d'ici à trouver des faux, ou hêtres, *fagi*, dont nous n'en avions encore point vû sur nôtre route. L'usage principal

pal qu'il me parut qu'on fit de ces arbres est de les scier en petites planches, dont les Païsans révérent ensuite la partie de leurs maisons qui est exposée au Septentrion, afin d'empêcher sans doute que les gelées, & les vents froids ne gâtent leurs murailles de bouë, qui ne paroissent pas avoir beaucoup de force pour résister ni aux vents ni au dégel, & pas même aux pluies, lesquelles je m'aperçûs en quelques endroits, détremper effectivement & faire couler cette bouë, au hazard d'introduire le jour dans la maison par d'autres endroits que les fenêtres.

Nous arrivâmes le soir à *Eysenac*, autre assez grande Ville & Résidence d'un Duc de la même Maison de Saxe, qui en porte le nom particulier pour se distinguer des autres. La Ville n'est point laide, bâtie fort joliment à la maniere des Villes de Saxe, c'est à dire de bois & de bouë, mais les maisons sont peintes, & font une vûë agréable. Le Palais des Ducs ne parut pas être grand' chose au dehors, irrégulièrement bâti, & sur le penchant d'une colline qui joint à la Ville du côté du Midi. Mais il ya apparence que le dedans ne manque pas d'ornemens. Le séjour continuel des Princes ne laissant pas douter, qu'ils n'y aient assemblé tous les agrémens, qui peuvent soulager l'ennui que cause

se

30 REMARQUES HISTORIQUES
se ordinairement l'éloignement du grand monde aux personnes de qualité.

Avant que d'entrer dans la Ville on laisse à main gauche une espee de Château, qui n'est pourtant gueres fort, exhauslé, sur un rocher, ou petite colline, dans lequel Luther demeura caché, pendant le plus fort des guerres que sa nouvelle Réforme avoit suscitées en Allemagne, & qu'à cause de cette espee d'exil & de relegation, qu'il fut obligé de garder pour sa propre sûreté, il nomma sa Pathmos. Il écrivit là une partie de ses livres, & si je ne me trompe, il y écrivit entr'autres choses la prophétie de la destruction qu'il croyoit imminente du Papisme. C'est dommage que les Prophetes Protestans ne sont pas heureux en prédictions, & que nous ayons encore été trompez depuis peu d'années en çà par un autre, qui avoit prédit cette ruine de nos jours, qui en avoit marqué l'époque certaine dans un an, que nous avons vû couler sans aucun changement ni affoiblissement considérable dans l'Eglise Romaine. Cela ne donne-t-il point quelque sujet d'un peu douter de la mission de ces Illuminez, & du reste de ce qu'ils annoncent avec la même confiance au nom du Seigneur, puis que la suite fait voir que le Seigneur ne leur avoit point parlé? Pour moi je vous avoué que je serois bien tenté de leur reprendre ma croyance, si je la leur avois donnée.

Le Duc de Saxe-Eyſenac a un fils & deux filles, & l'on nous dit que le fils ſe diſpoſoit déjà à entrer dans la carrière militaire, ce qui ſuppoſe une bravoure naturelle, & un âge ſuffiſant pour ſoutenir ce pénible métier.

Au ſortir d'Eyſenac il falut entrer dans des montagnes & accroître pour cela l'attelage, afin qu'il pût traîner nôtre coche par les mauvais & fâcheux chemins, qui ſe préſenterent à ſurmonter. Mais avant que de quitter la Saxe, je vous dirai une fois pour toutes que le païs eſt tout ſemblable à la Bohême, grandes plaines, peu de bois, & peu de rivières, ce qui eſt cauſe qu'il y a du grain en abondance, mais noir, à cauſe du terrain brûlé qui le produit. La bière qu'on fait de ce même grain, & de quelque houblon qu'on trouve par-ci par-là, étant auſſi-bien que le pain d'un très-mauvais goût pour ceux qui n'y ſont point accoutumés. Le païs nourrit encore quantité de brebis.

Nous trouvâmes aux pieds de la première montagne, que nous fûmes obligés de paſſer, un aſſez bon Village, qu'on appelle *Markſul*, où le Duc de Saxe-Eyſenac a une maiſon de chaſſe, & un autre aſſez grand bâtiment où il tient ſes chevaux, & ſes équipages de chaſſe; car la maiſon a aſſez l'air d'un Château, & d'un lieu de
plai-

32 REMARQUES HISTORIQUES .
plaisir pour y loger la Cour, quoi qu'elle nous parût fort négligée, ce qui fait voir que les Princes n'y vont pas fort souvent. D'ici le pais commence à être fort agréable, & particulièrement très-propre à la chasse, étant diversifié de bois, de prairies, & pourvû suffisamment d'eau; ce qui sans doute a donné occasion aux Ducs d'y faire bâtir les maisons, dont je viens de vous parler, pour y avoir une retraite, & toute sorte de commoditez, pour jouir aussi longtemps qu'il leur plaisoit du divertissement de la chasse, qui est le plus innocent, & en même temps le plus utile, que puissent prendre les personnes de qualité.

Nôtre dîner fut à *Fach*, petite & méchante Ville, par laquelle on commence à entrer dans les Etats du Landgrave de Hesse, où nous fûmes encore plus méchamment traitez quoi qu'on nous y fit fort bien payer. Avant que d'entrer dans cette gargotte, qui est entre la Ville & la riviere de Warr, on passe un pont de pierre de bien trois cens pas de longueur, qui est ce qu'il y a de meilleur à voir, & il a été besoin de le faire d'une si grande longueur pour traverser un grand marais, ou un terrain gâté par le cours du petit fleuve, qui se répand au long & au large, & cause bien des incommoditez au pais, quand il est enflé extraordinairement.

De

De cette méchante Ville on en voit une fort jolie, & fort propre à une demi-heure de là sur la droite en arrivant, appelée *Philippstadt*, & faite nouvellement bâtir par le Prince Philippe de la même Maison des Landgraves de Hesse, dans la part qui lui appartient des biens de la famille. On y voit un beau bâtiment, qui surmonte toutes les maisons de la Ville, & qu'on nous dit être le Palais & la Résidence du Souverain. Mais celui-ci ne l'habite gueres, & il y a déjà quelques années qu'il demeure en Hollande avec toute sa famille, & ce qui est plus singulier, dans un Village près de la Haye, appelé *Ryfwick*, où il mène une vie quasi aussi solitaire, que s'il étoit dans sa Résidence.

Le pais que nous traversâmes d'ici jusqu'à Fulde est plus ouvert, & meilleur que le précédent. On voit par tout à droite, & à gauche de fort beaux Villages, où cependant il faut vivre comme on peut avec son argent, car les meilleures Auberges traitent fort simplement, au prix des autres pais où il y a un meilleur goût, & plus de délicatesse. Mais les Allemans suppléent à tout avec un verre ou deux de brande vin, qu'on ne manque jamais d'apporter sur la table après le repas, & qui ne paroît pas inutile pour corriger la crudité des mauvaises viandes, & sur tout de la bié-

34 REMARQUES HISTORIQUES
ce, qui est la boisson ordinaire quasi par
toute l'Allemagne. Je remarquai qu'en plu-
sieurs endroits le terrain étoit plus rouge
qu'à l'ordinaire, sans que j'appriſſe qu'on
eût aucun ſouſçon qu'il pût y avoir des
mines de quelque métal. Je ne ſuis pas ce-
pendant ſans ce ſouſçon, & il ſemble que
cette couleur étant celle de pluſieurs miné-
raux, il pourroit bien y avoir en beaucoup
d'endroits des mines, au moins de cuivre,
car je me ſouviens, que nous paſſâmes
dans la Saxe une petite rivière, dont l'eau
étoit toute rouge du ſablon, qu'elle rou-
loit des mines de Mariembourg, qui n'é-
toient pas fort loin de là.

Fulde eſt une Ville médiocre peut-être
en tout, en grandeur, en richèſſes, & en
civilité des habitans. Les dehors en ſont
pauvres, mais les maiſons qui ſont dans le
cœur de la Ville ſont aſſez bien bâties. Je
comparai pluſieurs fois en plaiſantant avec
la compagnie, les Villes que nous trou-
vions ſur nôtre route à des châtaignes, dont
les dehors ſont mépriſables & rebutans, &
qui néanmoins après deux ou trois enve-
loppes ne donnent qu'un fruit bien médioc-
re en bonté, pour ne rien dire de pis.
Car dans les païs, où l'Empereur Charles
Quint reçût un regal de marrons de ſes ſu-
jets, qui s'empreſſoient pour le regaler, com-
me il en eût pris deux pour leur témoigner
ſon

son agrément, le Prud'homme qui faisoit les honneurs du Village l'encouragea à en prendre autant qu'il voudroit, parce (lui dit-il) qu'ils en avoient une si grande abondance, qu'ils les donnoient aux cochons. Comme j'ai vû qu'en plusieurs endroits de l'Allemagne on les vend quasi comme des amandes à cause de leur rareté, je n'ai garde de mépriser tout à fait les châtaignes, mais il me semble qu'on peut bien les tenir au rang des fruits médiocrement bons, sans leur donner une plus haute préférence, de même que je fais aux Villes, dont je parle, qui sont assez pauvres au dehors, & dans le cœur, où apparemment logent les meilleures familles, ne sont pas des Villes fort considérables.

Fulde est une de ces Villes, quoi que son Prince, qui est un Abbé Régulier de l'Ordre de S. Benoît, soit Prince de l'Empire, le premier des Abbez d'Allemagne, & sur tout cela Archichancelier de l'Impératrice. Un écrivain de mauvaise humeur s'écrieroit ici, à quoi bon tant de titres & de charges toutes mondaines à un Religieux, qui est obligé par sa profession à ne penser qu'à Dieu, & à vivre éloigné du monde, de ses vanitez & de ses emplois? Cela étoit bon autrefois à prêcher: aujourd'hui selon tous les Casuistes Dieu s'est humanisé, & accommodé à nôtre foiblesse, &

36 REMARQUES HISTORIQUES

veut bien ne se pas fâcher, quoi qu'il voye que nous le quittons pour le monde, & que nos soins les plus empressez font à nous y procurer des établissemens, & que pour trois ou quatre patenôtres dites à la hâte nous prétendons de disposer en toute propriété & liberté d'un patrimoine, qui suffiroit à soulager la misère de plusieurs milliers de pauvres. Ce ne sera pas peu si on ne l'oblige encore à souffrir que la foi même, qu'il nous a prêchée, & qui ne demande qu'un acquiescement d'esprit, sans incommoder aucunement nôtre cupidité, ne donne lieu à des opinions plus nouvelles, & qui ne paroissent inventées & soutenues, que pour flater plus doucement cette cupidité, par la confiance, & l'espoir de tout obtenir, après avoir négligé tous les moyens de meriter quelque chose.

L'Abbé qui regne actuellement se nomme Adalbert, & s'il en faut croire à son portrait que nous vîmes à nôtre Auberge, est homme de belle présence, & déjà avancé en âge. Je ne vous dirai pas sa Maison, car elle n'étoit pas exprimée au bas du tableau, où après le nom d'Adalbert on lisoit immédiatement ses titres, *Dei & Apostolica Sedis Gratus*, &c. comme on fait aux Archevêques & autres Princes de l'Eglise. Nous ne pûmes pas le voir non plus, car alors il étoit à la chasse, depuis quelques jours, &

ne devoit retourner en Ville qu'après quelques autres. Son Altesse Abbaticale demeure dans un Palais & Résidence séparée de l'Abbaye, qui nous parut assez grande, & magnifique *cost cost*, les avenues étant occupées par des soldats qui arrêtent le monde à la premiere porte, jusqu'à ce qu'on vous ait jugez dignes de passer plus avant; ce qu'on n'accorde pas à tous les étrangers. L'Abbaye ou Cloître des Moines est dans un Fauxbourg, ou une partie de la Ville séparée, que nous laissâmes à droite en entrant. Toutes les avenues étoient pleines de pierres taillées & de materiaux, pour rebâtir l'Eglise, que le Prince fait renouveler dès les fondemens, & qui à proportion des moyens, qu'il en a, sera rebâtie avec beaucoup plus de magnificence qu'elle n'étoit. Il y avoit encore en pied quelques murs de l'ancienne, qui ne laissent voir qu'elle ait été autre qu'un bâtiment assez haut, & avec peu d'ornemens, ces murailles montrant simplement d'avoir soutenu un plafond, & des inscriptions qui accusoient le temps qu'elle avoit été bâtie, au lieu que le dessein de la moderne est de la faire avec tout l'art & les ornemens, dont elle est capable. Il reste en pied une partie de cette Eglise, qui paroît avoir été hors d'œuvre du premier bâtiment. C'est une voute assez longue, située selon la lar-

38 REMARQUES HISTORIQUES
geur de l'autre, où les Moines chantent
leurs Offices, en attendant que le nouveau
Temple soit bâti. J'avois crû que tous ces
Religieux étoient nobles, selon la pratique
de plusieurs Provinces, où ces Monasteres
anciens & riches sont réservés à la Noblesse,
comme des moyens aux familles moins ac-
commodées d'y loger quelques-uns de leurs
ensans, qui considérant ces retraites, com-
me des Séminaires, ou des hôpitaux, où
ils entrent quasi par nécessité, ne se met-
tent pas fort en peine d'accommoder leurs
mœurs, aux règles de la vie Religieuse.
Mais on m'assûra que les Moines de Fulde
n'ont point cette obligation d'être nobles,
peut-être à cause de la difficulté d'en trou-
ver un nombre suffisant pour remplir la
Maison, qui n'en avoit cependant que vingt-
deux à nôtre passage. Il est vrai qu'ils nous
dirent que leur Communauté n'étoit pas là
toute, y ayant un nombre presque égal,
d'autres dispersez, & vivant sur les diver-
ses métairies ou possessions de l'Abbaye.
Vie encore moins propre pour y pratiquer
les règles de la Religion, parmi l'amuse-
ment continuel de la vie champêtre. Aussi
a-t-on coûtume de donner ces Intendances,
& Gouvernemens des biens champêtres aux
Moines plus âgés, comme pour les ré-
compenser, & les soulager des fatigues,
qu'ils ont soutenuës dans une longue obser-
vance

vance des austeritez du Cloître, qui ne sont pourtant pas fort grandes à Fulde, ou je suis bien trompé. J'entantai quelques discours avec un de ces Religieux, & comme la Langue Allemande ne m'est pas connue, je crus pouvoir parler Latin à un homme qui parle tous les jours assez long-temps à Dieu en cette Langue. Mais je me pris garde que cela l'incommodoit, & lui ôtoit la liberté de me dire plusieurs choses, qu'il paroïsoit disposé à me vouloir communiquer, si la conversation eût été plus libre.

Comme la charge & dignité d'Abbé de Fulde est fort considérable, & la première dans l'Empire, que puisse occuper un Religieux, ce n'est pas merveille si elle n'est possédée que par des personnes de naissance, & d'une qualité distinguée. Cela est cause, que par égard à eux-mêmes, & pour se procurer l'appui d'une Maison de soi puissante, quand les Religieux n'en ont point de cette distinction dans leur Communauté, ils en choisissent un étranger, comme ils firent le Prince de Bade, qui fut depuis Cardinal, qu'ils tirèrent de son Abbaye de Kempten pour être Abbé de celle-ci, où il est mort, & où nous vîmes son Mausolée encore en pied près d'un Autel de la vieille Eglise.

Nous ne quitâmes le petit pais de l'Ab-

bé de Fulde que le jour suivant, car nous y couchâmes encore à *Fliden*, lieu misérable de cet Etat, près duquel nous vîmes une espece de Château, ou Maison de plaisance, qui appartient à l'Abbé, & où apparemment il a coûtume de loger, quand il se divertit à ses chasses, auxquelles est extrêmement propre tout le pais d'alentour. On touche sur la route quelques lieux du Comte de Hanau, mais nous dinâmes à *Salminster*, qui appartient à l'Electeur de Mayence, de même que *Wertheim*, tous deux lieux assez pauvres, & dans lesquels les Catholiques ont le libre, & public exercice de leur Religion, & les Moines mêmes y ont des Cloîtres. Je fus curieux d'entrer à *Wertheim* dans une Eglise de P.P. Recolets, en sortant de laquelle pour voir le Cloître je fus rencontré par un Religieux, qui m'ayant reconnu pour Catholique vouloit jeter la maison par les fenêtres de joye, & me traîna à toute force au Refectoire, où il falut boire, à la mode des Allemans, & où apparemment les choses se seroient bien passées d'autre façon, si comme il m'invitoit de tout son cœur, j'avois voulu passer la nuit dans le Couvent.

Gelhausen dans le Comté de Hanau, où nous vînmes coucher, est une Ville Imperiale, antique, & délabrée, mais avec une fort belle, & magnifique Eglise, bâtie

tie depuis plusieurs siècles, comme il paroît. Le Peuple y est Protestant, sans avoir pourtant fait aucun changement dans l'Eglise, où l'on voit encore les Chapelles selon l'usage des Catholiques, & des images & statuës des Saints, qu'on laisse en repos, quoi que sans culte, apparemment parce que l'Eglise étant grande, & spacieuse, le peuple, qui n'est pas nombreux, se contente de la nef, sans se mettre en peine de ce qui se passe dans les Chapelles. Les murailles de la Ville sont moins que rien, & une partie de la même Ville est comme séparée & forme une espece de Château, ou Ville basse, qui n'est ni plus belle, ni plus riche que la haute. Il y a cependant des vignes fort belles, & bien cultivées aux avenues de la Ville: mais le vin ne vaut pas grand' chose.

On trouve au sortir de cette Ville à droite du grand chemin dix-sept croix de pierre, plantées en terre dans les lieux où moururent autant de personnes, pour l'occasion que je vais dire. Le fils d'un boucher badinant avec un autre enfant de son âge, pour lui faire voir la maniere, dont son pere égorgeoit les animaux, le tua effectivement en lui mettant le couteau dans la gorge. L'âge du meurtrier ayant persuadé à la Justice qu'il avoit eu une malice suffisante pour meriter son châtiment, le condanna lui-même à la mort nonobstant toutes les prie-

42 REMARQUES HISTORIQUES
res du pere, qui réclamoit l'innocence de
son fils justifié par la foiblesse de son âge.
Celui-ci n'ayant pû rien obtenir, & l'en-
fant étant conduit au supplice, le pere pos-
sedé d'un desespoir furieux court le poi-
gnard à la main au lieu de l'exécution, &
ayant arraché son fils des mains du bour-
reau, qu'il tua le premier, s'enfuit avec
lui, & pour se faire place au travers de
la foule, qui a coûtume d'assister à ces sor-
tes de spectacles, continuë à tuer à droite &
à gauche tous ceux qui se présentent pour
le retenir, jusqu'au nombre de dix-sept, en
memoire desquels sont plantées les croix,
dont je vous ai parlé. Terrible exemple
de la hardiesse, dont le cœur humain est
capable, quand il est possédé de fureur,
& qui rend croyable la fierté de certains
habitans de l'Isle de Macassar, qu'on assû-
re disposez à aller donner la mort à quel
homme que ce soit, quelque défense qui
l'environne, quand ils ont resolu, ou pro-
mis de le faire.

Nous vîmes par tout le chemin dans ce
territoire des Chapelles, autrefois à l'usa-
ge des Catholiques, mais aujourd'hui ou
tout à fait negligées ou abattues. Les pier-
res de ces édifices démolis ne sont ce point
de celles, qui crient de la paroi, *clamabunt*
lapis de pariete, & qui réclament ceux qui
les ont autrefois fait servir à la gloire de
Dieu,

Dieu, en les faisant servir à des lieux d'oraison?

Nous vîmes dîner à *Hanau* Ville double, & fortifiée avec des fossés pleins d'eau, qui entourent de bonnes murailles, revêtues d'ouvrages des fortifications ordinaires. Elle appartient à un Comte de ce nom, dont la grandeur, & richesse de son Etat égale celle de beaucoup de Princes. Le Palais de sa Résidence est dans la vieille Ville, qui n'a rien de fort beau, mais la neuve est une Ville à charmer, dont toutes les maisons sont bâties à niveau, & forment de belles & larges rues d'un bout de la Ville à l'autre. Il y a dans le milieu une très-grande Place, où toutes les rues répondent, aux quatre coins de laquelle il y a quatre puits, & quatre Apothicaireries. Au reste la Ville est fort marchande, & fait voir par la propreté des personnes & des maisons, que le négoce n'y est pas inutile. La Religion du país est la Lutherienne, cependant comme le Comte a attiré dans cette Ville une grande quantité de François Refugiez, ceux-ci y ont une Eglise pour l'exercice de leur Religion, & y combattent fortement avec leur travail contre la pauvreté, qui fait assez souvent une compagnie incommode à ceux qui sont hors de leur país.

Le Prince ou Comte de Hanau fait bâtir
sur

44 REMARQUES HISTORIQUES
sur la rive du Mein à quelque distance de
la Ville une grande Maison, qu'on nous
dit qu'il avoit envie de faire aussi belle, &
aussi grande que Versailles. L'entreprise
est un peu difficile, & la dépense forte,
c'est pourquoi je m'imagine qu'il en fera
comme de la Cour de Savoye comparée à cel-
le de France, qui au dire d'un Auteur Fran-
çois, fait tout ce qu'elle peut pour imiter
cette grande rivale, c'est à dire, que le Com-
te de Hanau fera tout ce qu'il pourra pour
élever un beau Palais, lequel à la propor-
tion de ses forces avec celles du Roi Très-
Chrétien pourra être comparé à Ver-
sailles. Ce qui est déjà bâti est d'une
assez grande apparence, & sert de demeu-
re au Comte Souverain du pais. Il y a
à Hanau un de ces Colleges que les Pro-
testans appellent Illustres, dans lesquels,
comme dans ceux qu'on voit en beau-
coup de Villes d'Italie, la jeune Nobles-
se est élevée à tous les exercices du corps
& de l'esprit, qui servent à former un
Gentilhomme. Cette lettre est déjà si lon-
gue qu'elle sera hors de mesure compa-
rée aux autres, mais peut-être n'en fera-
t-elle pas pire. Nous voici arrivez à
Francfort, d'où je vous assure que je suis,

MONSIEUR,

Francfort
1704.

Votre très-humble.
IX.



IX. LETTRE.

De Francfort à Cologne.

MONSIEUR,

J'AI demeuré quelques jours à Francfort, parce que la Ville en vaut la peine. C'est une belle, & grande Ville Impériale, sur le fleuve Mein, renduë fameuse par les élections des Empereurs, que les Constitutions de l'Empire commandent y être faites: ce qui y attirant les Electeurs, la plûpart de ceux-ci y ont des maisons en propre avec leurs armes exposées sur le frontispice. La Ville est extrêmement marchande, à quoi contribuent principalement ses foires des plus célèbres de toute l'Allemagne, qu'ils faillirent cependant à perdre il y a quelques années par l'obstination, où ils étoient de ne pas rendre l'Eglise Cathédrale aux Catholiques, qui l'avoient toujours possédée. La Ville de Nuremberg insistoit puissamment à ce que l'Empereur leur fit sentir ce châtiment, & transférât
les

46^e REMARQUES HISTORIQUES
les foires dans leur Ville, auquel effet ils
offroient trois de leurs plus belles Eglises
aux Catholiques, & des revenus suffi-
sans pour entretenir le Clergé nécessaire à
les desservir.

Les Catholiques ont à Francfort neuf
Eglises, les autres étant à l'usage des Lu-
theriens, les deux Religions étant mêlées
dans la Ville, avec une entiere & parfai-
te intelligence entre les uns & les autres,
qui s'allient avec des mariages continuels.
Que croyez-vous, Monsieur, de ces ma-
riages bigarrez? Je sai qu'ils ont été très-
permis au commencement du Christianis-
me, par la raison qu'un des mariez se con-
vertissant à la foi, on ne l'obligeoit pas de
se séparer de sa partie, de peur de donner
lieu au désordre, qui auroit suivi de cette
séparation? Mais que des Chrétiens d'alors
épousassent de gayeté de cœur des person-
nes, qui ne leur étoient pas semblables
dans la profession de la même foi, c'est ce
que je doute qu'il fût fréquent; les exem-
ples de S^{te} Cecile & d'autres semblant per-
suader le contraire. Cependant, comme
je vous ai dit ailleurs, les mariages sont fort
fréquens dans les Villes Protestantes d'Alle-
magne, & je vis en particulier à Leipzig des
Catholiques habituez en cette Ville, & ma-
riez avec des Lutheriennes, & qui sous le
prétexte d'un négoce qu'ils pourroient aussi
bien

bien exercer ailleurs, & qu'ils font là, demeurent les années entières sans faire aucun exercice de leur Religion, excepté quelques Messes qu'ils entendent dans le temps des foires, des Moines qui y abordent en ces occasions, peut-être autant pour trafiquer des aumônes pour eux, que par aucun zèle qu'ils ayent d'assister leur prochain. Je sai bien que je ne conseillerois jamais ni ces mariages, ni ces sejours dans les païs Protestans, où les occasions de changement de Religion sont plus fréquentes qu'on ne le peut dire, & les moyens aussi rares de recevoir les Sacremens.

L'Eglise principale des Catholiques vulgairement appelée le Dome, est un vieux bâtiment, que les habitans croyent avoir été fait construire par Charlemagne. Il y a une Chapelle ou Sacristie à droite du grand Autel, où l'on fait la fonction d'élire les Empereurs: lieu fort peu digne d'une fonction si célèbre, puis que tout s'y ressent d'une vieillesse, & d'une pauvreté, qui n'est pas loin de la gueuserie, si on a égard à l'usage auquel elle est destinée. Il y a un Bursevoit mitré ou Suffragant de Mayence, qui officie en ce Dome, & celui qui l'est actuellement est privé de la vûe à cause de son extrême vieillesse. Je vis peu de Chanoines au Chœur, quoi que ce fût un Dimanche, & des Maîtres d'écoles mêlez parmi eux

48 REMARQUES HISTORIQUES
eux qui aidoient à chanter , & y faire une
Musique abominable. Quatre chandelles
sur l'autel étoit toute la pompe , & au lieu
des Diacres , & Souâdiacres assistans au
Chanoine qui célébroit , deux marmou-
sets vêtus de robes jaunes sous un lambeau
de toile , façon de surplis couleur peu séan-
te à la gravité des fonctions sacrées , auquel-
les ils assistoient comme Ministres.

Les Protestans ayant bâti dans cette Egli-
se pendant qu'ils la tenoient un grand éta-
ge , ou loge exhaussée sur le plan , & qui
entoure tout le dedans de l'Eglise , selon
la coûtume , que j'ai observé , qu'ils ont
en plusieurs lieux , de destiner ces loges aux
personnes les plus respectables , qui vien-
nent à la priere , pendant que le bas de l'E-
glise est comme abandonné aux femmes , &
au petit peuple , les Catholiques les y ont
laissiez , quoi qu'ils ne s'en servent point.
Et outre cela il y a dans la même Eglise
une Horloge d'un artifice singulier , puis-
que le tour d'une seule rouë y marque tous
les jours & les fêtes de l'année , sa revolu-
tion ordinaire ne finissant qu'au bout de
366 jours , outre tous les changemens de
Lune , & toutes les autres particularitez
des Horloges communes , qui y sont spe-
cialement indiquées. Les autres Eglises à
l'usage des Catholiques n'ont rien de par-
ticulier , non plus que celles qui servent
aux

aux Lutheriens, excepté celle de S^{te}. Catherine (car elles ont toutes appartenu aux Catholiques) qui est assez belle avec une voute de bois ornée de diverses peintures. Celle-ci comme toutes les autres Eglises des Protestans en Allemagne, n'ont point d'autres ornemens au dedans, qu'une quantité d'écus ou armoiries des personnes enterrées dedans, lesquelles sont ordinairement peintes dans une espece d'ornement, non pas comme une simple cartouche, mais avec des piliers, & des frises, qui les font paroître comme de retables de petits autels, enjolivez avec de l'or, & avec le jour du mois, & de l'année de la mort de celui duquel elles contiennent les armes.

Les Lutheriens n'ont point à Francfort d'autels comme en Saxe, & n'y disent point de Messes. Il y a bien dans cette Eglise à la place de l'autel, & contre la muraille, un tableau de Jesus Christ priant au jardin des Olives, mais ensuite il n'y a qu'une table, derriere laquelle le Ministre se met dans les jours de Communion, & la donne à tous ceux qui se présentent & passent devant la table, selon leur ceremonie; au lieu qu'en Saxe ils disent la Messe à leur maniere, & ont retenu des autels comme les Catholiques.

La Maison de Ville n'est nullement considerable pour un peuple aussi riche que ce-

lui de Francfort, & dans toute la Ville il n'y a quasi qu'une belle & large rue, les autres étant tortuës, courtes, & étroites. Les maisons y sont pourtant quasi toutes peintes, mais basses, & la plûpart à deux étages seulement. Ce qu'il y a de fort beau est le Quai hors, & proche des murs de la Ville, où il y a un concours continuel de monde occupé à charger, ou décharger les marchandises des bateaux, qui viennent par le Mein. Les Religieux Catholiques ont pleine liberté de marcher par la Ville avec les habits de leur Ordre; y ont leurs Cloîtres & leurs Eglises ouvertes; & à proportion des Eglises le nombre des habitans Catholiques doit être plus grand que celui des Lutheriens, puis que ceux-ci n'en ont que sept & les autres neuf. Cependant les Magistrats sont Lutheriens sans mélange de Catholiques, qui cependant vivent ensemble avec une si bonne intelligence, qu'ayant demandé par hazard à un Libraire Catholique s'il n'avoit point de livres de Controverse, il me répondit brusquement que ces sortes de livres étoient bannis de sa boutique, & de celles de bien d'autres Libraires, qui ne vouloient, comme lui, rien avoir, qui servît à semer de la jalousie, & de la haine entre les deux Religions, qui vivoient en parfaite amitié à Francfort.

Il y a plusieurs belles maisons en cette Ville, & outre celles que j'ai dit appartenir en propre à des Electeurs, il y en a plusieurs autres qui appartiennent à de riches marchands, fort bien bâties, & qui ont plus l'air de Palais que de maisons bourgeoises. Ici comme à Leipzig la plupart des maisons ont des logemens jusques au haut des toits, percez comme là, de plusieurs étages de fenêtres. On conserve sur la porte d'une de ces belles maisons les armes de l'Empereur, parce qu'il y logea, quand il vint à Francfort pour son election. Il y en a une autre, où les armes de France sont de même exposées sur le frontispice, parce qu'il y logeoit devant la guerre un Ministre du Roi Très-Chrétien avec le titre de Résident. Que font ces Ministres de France dans des Villes particulieres. où le Roi n'a aucun interêt d'en tenir? Il y en avoit un à Strasbourg, qui par son séjour faisoit une authentique déclaration que S. M. T. Chrétienne reconnoissoit cette Ville & petite République pour tout à fait indépendante, & cependant, quand on trouva bon de s'en saisir, on publia sans façon que le Roi l'avoit toujours considérée comme sienne, & comme une partie de l'Alsace, qui lui avoit été cedée par les Traitez de Westphalie. Ces Messieurs, façons de Résidens vivent dans ces grandes

Villes de l'Empire, apparemment pour y négocier leurs coquilles. En effet, ils ont toujours leurs poches pleines de nouvelles à l'avantage de la France, & des magasins pleins de raisons pour excuser ses entreprises, quelles qu'elles soient, font belle dépense, gagnent les esprits par leurs cajoleries & manieres insinuanes, regalent à propos, & hors de propos ceux qu'ils croient capables de servir, mais à quoi? à brouiller les cartes, & avancer dans un besoin les desseins de ceux, qui sont tout disposez à leur faire changer la belle liberté, dont la plûpart ne savent que faire, aux chaînes de la plus esclave sujettion. Si la dépense de maintenir des Résidens dans des lieux, où les interêts de la Couronne ne peuvent avoir aucune part, ne va pas là, je ne sai où elle peut aller, & s'il faut dire la verité, je croi qu'on épargneroit bien des maux à l'Europe, si on s'en tenoit à l'ancien usage de n'envoyer des Ambassadeurs, ou des Ministres, que dans le besoin précis de traiter quelque affaire entre des Souverains, ces Ministres à tout hazard, ne cessant jamais, pour se rendre importants, de machiner quelque chose, dont les suites n'iront jamais au bien de ceux, parmi lesquels ils demeurent, quelque grimace, & protestations d'amitié qu'ils leur fassent, puis que l'interêt de celui qui les

envoye

envoÿe n'est nullement de les maintenir dans une paix, dont il ne retireroit aucun profit. On prévoit & on pourvoit à tout, parce qu'on espere, & qu'on travaille à surprendre, & à prendre tout. Le Roi, dit-on, n'a pas cette pensée, & n'est pas même informé de ces minuties, & des empressements, peut-être irréguliers, dont se peuvent entêter ces petits Ministres. Pourquoi n'y pas prendre garde? Car enfin, si cela est, ils font tort à la reputation de leurs Maîtres, qu'ils rendent odieux par l'ambition, dont ils donnent sujet de le charger.

Il y a jusqu'au nombre de trente mille Juifs à Francfort, mais tous assez pauvres, si on en doit juger par leurs habits, & par leurs Synagogues, qui ne sont gueres plus que des réduits de gueusaille. Tant les hommes que les femmes portent les fêtes une espece de surtout plissé & sans manches avec des agrafes d'argent, ou argentées, & des fraises, les hommes toutes bleuës d'amidon, & les femmes blanches, & assez bien godronnées. Au lieu de chapeaux les hommes ont des larges toques de drap comme le Capitan Scaramouche de la Comédie, mais encore plus larges, & plus roides, de sorte qu'ils paroissent avoir en tête le fond d'un tonneau. Et les femmes ont encore plus ridiculement coiffées, ayant

une espece de bonnet, qui finit en deux cornes exhaussées, l'une noire & l'autre jaune, ou orangé, une grande partie couverte de papier de cette couleur, ces deux étalages chargez de faux brillans comme des pendans d'oreilles, & d'autres babioles, qui ne sont d'aucun prix. Le surtout des femmes un peu plus riches est brodé sur les plus par le haut, mais cette mantille pour les plus pauvres est purement de toile noire plissée, & sursemée de papillottes d'argent faux, qui les fait paroître comme des marionnettes enveloppées de quinquaille.

Il y a une autre Ville ou Fauxbourg de l'autre côté du Mein, qu'on passe sur un beau pont de pierre, qui les joint immédiatement toutes deux. Cette seconde Ville s'appelle *Saxenhausen*, ou Camp des Saxons, à cause d'une armée de ceux-ci, qui y campa, & y campa assez long temps, pour en faire une Ville avec des bâtimens à chaux & à sable. A quelle occasion fut-elle que ces Saxons vinrent, & se camperent là? C'est ce que je ne saurois vous dire ne l'ayant point appris jusqu'à présent. Ce dont je puis vous assurer est qu'aujourd'hui la Ville de *Saxenhausen* est assez bien bâtie, & a ses fortifications, qui dominent une belle campagne de ce côté-là, comme elle l'est du côté, par où nous entrâmes, où le chemin est par l'espace d'une heure
entiere

entière bordé à droite & à gauche de jardins & de Maisons de plaisance très agréables à voir.

Dès le premier repas que je pris à Francfort on me fit boire, mêlées avec le vin, des eaux minérales de *Schwalbach*, qui pensèrent me faire crever la nuit, & le jour suivant. Ces eaux ont le goût, mais plus piquant, de l'*agua acerola* de Rome, & on en débite & transporte des bouteilles cachetées par toute l'Allemagne, & la Hollande, où elles sont estimées. Je crus d'avoir bu les eaux amères qui faisoient mourir les femmes Juives, qui n'avoient pas été fidèles à leurs maris, & je fais d'autant plus volontiers une même comparaison de ces deux sortes d'eaux, que celle de *Schwalbach*, ne fait aucun dommage à ceux du pays, & aux Allemands, qui en boivent, au lieu qu'elles faillirent à me faire mourir, comme les eaux des Juifs ne causoient aucune douleur aux femmes innocentes, & causoient la mort aux coupables. Je n'avois pourtant commis aucun crime de l'espece de ceux dont les eaux des Juifs étoient vengeresses; aussi n'en mourus-je pas, & j'en fus quitte pour de bonnes tranchées, qui assurément m'incommoderent bien fort pendant quelque temps.

L'effet particulier de ces eaux de *Schwalbach* est d'empêcher les obstructions, &

56 REMARQUES HISTORIQUES
de corriger les indigestions, maladie ordinaire de ceux qui succombent à l'intempérance du manger. C'est pourquoi les Allemans content pour une grande faveur du Ciel ces eaux qui se trouvent chez eux, comme ceux qui sont les plus sujets à avoir besoin de ce remède. J'avois déjà pris garde, en quelques lieux de ce pais où j'avois vû quelques malades, qu'on avoit commencé leur cure par des vomitifs, ce qu'on m'assûra qui se pratiquoit dans toute sorte de maladies, sans doute parce que ces maladies ne leur viennent ordinairement que de quelque repletion, qui embarasse la chaleur naturelle, & met la bonne constitution du corps en défarroi. C'est donc un grand trésor pour des Allemans que d'avoir ce remède prompt à une maladie qui leur est fréquente. Mais soit dit sans les offenser, qu'ils jouissent paisiblement de leur avantage, car n'étant aucunement sujet à leur indisposition, je n'ai aucune envie ni besoin de leur panacée.

La maniere ordinaire de voyager en ce pais étant de s'embarquer, nous nous mêmes sur le Mein jusqu'à Mayence, dans laquelle route il ne nous arriva rien qui merite de vous être rapporté. On s'embarque le matin, & l'on arrive le soir à Mayence, d'où si l'on veut l'on peut encore le même jour prendre un autre embarquement sur
le

le Rhin, qui conduit jusqu'à Cologne. Je ne vous saurois rien dire de *Mayence* que vous ne sachiez déjà. C'est une vieille & assez grande Ville, bâtie dans l'endroit où le Mein se jette dans le Rhin, Siège & Domaine d'un Archevêque qui est le premier entre les Electeurs de l'Empire. Le Prince d'aujourd'hui est un Baron de Schonborn, d'un âge frais & dont tout le monde dit du bien : bon Alleman, attaché à l'Empereur & à l'Empire, jusqu'à se bannir volontairement du lieu de sa Résidence, plutôt que d'y voir les François, qui s'en étant saisis en furent cependant chassés dans la dernière guerre, avec un siège aussi glorieux à la nation Allemande, que les François qui avoient une armée dans la Ville firent de plus grands efforts pour s'y maintenir. Comme les fortifications de la place ne sont pas considérables, ils l'avoient fortifiée à leur mode, c'est à dire, avoient élevé des travaux tout autour, dans lesquels ils pensoient bien se défendre, mais comme j'ai dit, & comme vous le savez, Charles le Grand Duc de Lorraine les obligea d'avouer que si un corps de douze mille François bien résolus est capable de la défense la plus vigoureuse, une armée Allemande est encore plus capable d'en triompher, comme on a vû dans celle-ci & dans d'autres occasions.

Comme le Rhin est fort large devant Mayence, on le passe sur un pont de bateaux de neuf cens pas de longueur, au bout duquel on trouve la petite Ville de *Cassel*, qu'on tâchoit de fortifier avec des palissades & des travaux de terre à nôtre passage. Le Rhin ensuite forme dans son cours une quantité d'Isles, dont la plupart cependant n'ont rien de considérable. La première qu'on trouve au sortir de Mayence est une espèce de Parc, où l'Archêvêque a une Maison de plaisance, un jardin & un Parc où il tient du gibier pour pouvoir prendre le divertissement de la promenade & de la chasse. Nous ne pûmes pas bien découvrir la maison en descendant dans le bateau, parce qu'elle étoit à couvert de beaux arbres de haute futaie dont l'Isle est bien pourvûë, ce qui en rend la promenade, & la chasse plus agréable.

A propos de bateau je dois vous dire, que la commodité de voyager dans ceux qu'on prend à Mayence jusqu'à Cologne ne sauroit être plus incommode. Ce sont de méchans petits bâtimens, qui ne sont ordinairement destinez à faire qu'un voyage, parce que les bateliers ont coûtume de les laisser & les vendre à Cologne, où l'on les achete bien souvent pour le seul usage d'en faire du feu, ou de les faire servir à la pêche. Il ne faut pas demander après cela

s'ils

s'ils ont quelques agrémens, car on les doit supposer petits, & couverts seulement d'une toile, de sorte que la fortune de ceux qui s'y embarquent est qu'il ne pleuve pas, autrement ils seront mal à couvert de la pluie. Leur petitesse est encore la cause qu'il faut être toujourns assis, & pressés, car il y a toujourns nombreuse compagnie, ce qui fut cause que je ne voulus jamais m'embarquer le premier jour, que je vis tant de monde se jeter dans une de ces barques, où les genoux de chacun se touchent, ne croyant pas sûre une navigation, que je voyois si chargée au milieu, & dans le courant d'un si grand fleuve. Ajoutez à cela la puanteur des pipes (car vous savez, que fumer la pipe est le grand & continuel regal des Allemans de quelque condition qu'ils soient) la vûe chagrinante de toute sorte de monde, qui pour son argent trouve lieu dans la barque à mesure qu'il y entre, & l'ennui de ne pas entendre la langue du pais, & qui m'auroit fait faire le voyage sans parler, si je n'avois trouvé quelques Moines avec qui discourir, au moins de quelques pauvretes. J'eus cependant avec un de ceux-ci, qui étoient dans la barque, qualifié du titre de Lecteur dans son Ordre, quelques discours de Théologie, & en particulier des questions de la Grace, sur lesquelles je connus qu'il étoit Moliniste. Ce qui me fit

faire

60 REMARQUES HISTORIQUES
faire réflexion sur l'adresse avec laquelle les
Jesuites s'employent de tous côtez à entraî-
ner le monde dans leurs opinions, qui selon
le cours des choses ne peuvent manquer de
prendre avec le temps le dessus dans les éco-
les. Ils ne fauroient faire ceci qu'en cajol-
lant les autres Religieux, & gagnant leurs
Superieurs assez souvent ignorans, à ce qu'ils
défendent à leurs Lecteurs d'enseigner une
autre doctrine, que celle, qui est si bien
reçûë aujourd'hui par tout, quoi que quand
il s'agit de leur enlever l'estime du monde,
ils n'employent pas un moindre soin à les
ridiculiser & les décrier, soit dans leurs li-
vres, soit dans les entretiens qu'ils ont avec
le tiers & le quart. Les œuvres du P. Bol-
land, & de ses Consorts font assez connoi-
tre, qu'ils ne ménagent aucun Ordre Reli-
gieux, auxquels ils ont enlevé tous les Saints
qu'ils ont pû, de même que les écrits & les
défenses reciproques de ces Ordres Reli-
gieux à maintenir ce qu'on leur a voulu ar-
racher, font une preuve de cette espece de
persecution.

Au reste ce Lecteur ou Professeur Re-
ligieux, avec lequel je m'entretenois, n'é-
toit nullement homme chagrin, & par tout,
où nôtre barque abordoit (car on aborde
quasi à tous les lieux sur la route pour met-
tre à terre & pour recevoir du nouveau
monde) il m'invitoit à boire le petit coup
sans

fans parler des soirées, & des gîtes, où il faloit que je lui tinffe tête, autrement nôtre commerce auroit été estropié, au hazard de l'offenser encore davantage. Avec ces raffraîchiffemens de gosier les disputes alloient avant, & nous nous entretenions assez familièrement de tout ce qui se présentoit à nôtre imagination. Je tirois de plus un autre avantage de ma complaisance, qui étoit que le Pere me servoit d'Antiquaire, & que comme il avoit plusieurs fois roulé le pais, il en favoit toutes les veritez, & les fables.

Il me fit remarquer *la Tour aux rats* dans la suite de nôtre navigation, fameuse par le châtiment miraculeux de cet Archevêque de Mayence, qui y ayant fait brûler une quantité de pauvres, sous prétexte que comme des rats ils consumoient inutilement les grains, y fut lui-même mangé des rats, fans qu'aucune diligence humaine le pût exemter du supplice, dont Dieu vouloit punir son inhumanité. Il me montra aussi une autre Isle d'un souvenir plus consolant, savoir celle qui est à l'endroit du Bourg de *Baccharach*, où l'on voit encore aujourd'hui une espece de petit bâtiment quarré, & quelques autres rochers autour, qu'on croit avoir été autrefois des autels & des lieux consacrez au Dieu du vin, où l'on le remercioit des benedictions parti-

cu-

62 REMARQUES HISTORIQUES

culières, qu'il répandoit sur les rivages voisins, qui sont en effet couverts de belles vignes, & où l'on voit croître, (particulièrement à droite dans un petit pais qu'on appelle Rhingau) les bons vins du Rhin, qui consolent si sensiblement, & inspirent de si belles pensées aux Allemans.

Au reste tous ces rivages sont bordez de belles collines sur lesquelles on voit par tout & de beaux Villages & de misérables ruines de Châteaux démolis, par la nécessité d'ôter ces retraites à une prodigieuse quantité de voleurs, qui desoloient autrefois le pais. Cela veut dire que les Gentilshommes, qui habitoient ces Châteaux, exercoient eux-mêmes le métier de voleurs, ou ce qui est plus vrai-semblable, se contentoient du partage des vols, que faisoient en personne des voleurs de profession, auxquels ils accordoient la retraite dans leurs forts. Cette histoire est un peu honteuse pour la Nation Allemande: mais qu'y faire? Il est sûr que pendant l'Interrègne, ou la vacance de l'Empire, qui précéda l'élection de Rodolphe I. d'Habsbourg, à cause de la justice negligée par le manquement de Souverain, qui en maintint l'exercice, le nombre des voleurs étoit si grand, & les vols si fréquens, qu'un Archevêque de Mayence ne pût sortir d'Allemagne pour faire le chemin de Rome

avec quelque assurance, qu'escorté d'un nombre d'hommes armez que lui menale même Rodolphe, dont il fut accompagné jusqu'en Italie, & au retour encore des frontieres d'Italie jusqu'à Mayence. Ce qui fut une des raisons, pour lesquelles ce même Archevêque, le jugea, & le fit reconnoître à ses Coelecteurs pour le Prince le plus digne de l'Empire, & tel qu'il en étoit besoin pour relever, comme il fit par la chasse qu'il donna aux voleurs, & par la ruine des Châteaux qui leur servoient de retraite, la gloire tout à fait abattuë de l'Empire.

Entre ces Châteaux démolis on en voit un de fortifié; c'est celui de *Craub* à droite du Rhin en descendant, & du Domaine de l'Electeur Palatin, (car les Jurisdicions sont fort mêlées dans ce païs, & les Electeurs voisins du Rhin ont tous quelques places sur ce fleuve.) En face de ce Château il y a une Isle, & un autre Château dedans, nommé *Phalts*, où l'on dit que les Princesses Palatines avoient coûtume de venir accoucher, peut-être à cause de l'aménité du lieu, ou parce que cette place étoit la premiere & la plus importante du Patrimoine de leurs maris; ou peut-être encore, pour plus grande assurance de leurs personnes, de leurs fruits, & de leurs familles, dans les temps que les vols étoient si

64. REMARQUES HISTORIQUES

si fréquens dans le pais, où elles n'auroient pas crû être aussi assurées, par tout ailleurs. Il y a encore aujourd'hui un bâtiment, qui pourroit passer pour un des beaux Châteaux & des Palais de ce temps-là, mais qui ne seroit à nôtre passage, non plus que le Château de Craub, qu'à y tenir en arrêt une quantité de François, faits prisonniers, dans le temps, que selon la coûtume qui semble leur être aujourd'hui particulièrement propre, ils venoient saccager le Palatinat. Voici, dites-vous, un petit trait décoché, qui va à son but. Et moi je vous répons que nonobstant vôtre penchant vers la France, vous aurez bien des maux de la justifier de bien des choses, qui ne lui font pas d'honneur, & dont les Payens mêmes se défendoient autrefois comme d'un honteux reproche. J'entends des manquemens de foi, des trahisons, & des désolations impitoyables, dont il semble qu'elle ne fait que rire. Le Palatinat entr'autres se souviendra long-temps de la guerre, qu'elle lui a fait, & des ruines qu'elle y a causées, au delà de toutes les violences, dont on a coûtume d'user dans la guerre. Mais les plaintes ne servent de rien à ceux qui souffrent, de même qu'elles ne serviroient de rien aux François, si les Allemans les allant visiter chez eux, leur rendoient une partie de ce qu'ils leur ont si libéralement prêté.

prêté. Ce dont je croi qu'on peut être sûr, est que l'avantage qu'on a sur ce peu de prisonniers, qui sont dans ces Châteaux, & le souvenir des choses passées, ne dispose pas leurs Géoliers à leur être plus traitables, & que les François dans ces solitudes passent mal leur temps, au moins le passent-ils bien solitairement, car le lieu est peu agréable à des gens renfermez & pressés comme ils sont. On pêche les saumons, dans la partie du Rhin, qui est au dessus & au dessous de cette Isle, & c'est apparemment ce qui peut rendre ce séjour le plus agréable.

Wesel est un beau Bourg à gauche du Rhin, qui appartient à l'Électeur de Trèves. On voit plusieurs Eglises qui se font distinguer parmi les autres bâtimens, de même que quelques Cloîtres de Religieux. Il y a un autre *Wesel* dans le Duché de Cleves, beaucoup plus bas, & à droite du Rhin, dont je vous parlerai dans la suite.

Rhinfels du même côté du Rhin que *Wesel*, & qu'on trouve en descendant, est une bonne Place, qui appartient aux Landgraves de Hesse-Cassel, contre laquelle le Maréchal de Tallard échoïa dans la dernière guerre. Elle a un Château qui véritablement est dominé, mais il y a des hauteurs de l'autre côté du Rhin, d'où l'on peut foudroyer les dominateurs, & battre

66 REMARQUES HISTORIQUES
en ruine leurs batteries. Au reste la Ville est de bonne défense, & de l'autre côté du Rhin il y a un grand bâtiment, où l'on fond de l'artillerie, & où les soldats de la garnison ont coûtume de faire leurs exercices militaires. Le cours du Rhin est si rapide en ces endroits ici, que nous avons déjà fait douze lieuës, dès le matin quand nous arrivâmes à Rhinfels pour dîner. Il faut supposer avec cela que nôtre bateau s'arrêtoit non seulement tous les jours pour le dîner & le coucher, mais en beaucoup d'autres endroits, où il y avoit des corps de garde pour reconnoître tous ceux qui descendoient ce fleuve; ce qui étoit un chagrin continuel, causé par la longueur des examens de chaque personne en particulier, & par des difficultez formées souvent mal à propos par des gens, qui étoient ou prévenus, ou peu en état de juger équitablement des affaires.

Branbach est une autre Place, à côté droit du Rhin, qui n'est considérable qu'a cause d'un Château assez fort qui est au dessus, c'est à dire sur une colline à deux ou trois cens pas du Bourg qui est sur le bord du Rhin. Les François toujors attentifs à faire tout le mal qu'ils peuvent, avoient dans la dernière guerre corrompu le Gouverneur du Fort: mais cinquante soldats envoyez pour l'occuper, en attendant une plus

plus forte garnison, ayant été surpris sur le rivage, où ils avoient fait leur décente, & arrêtez, la chose fut découverte, & on empêcha que la trahison n'eût son effet. Entre le Bourg & le Fort, au milieu de la montée il y a une Eglise dans un terrain à guise de plate-forme, sur lequel les François avoient déjà projeté de dresser une bonne batterie, qui auroit foudroyé tous les bâtimens, qui se seroient présentez, & les auroit rendus maîtres de toute la navigation du Rhin. Mais Dieu ne permit pas que ce malheur arrivât à ces pauvres Provinces déjà assez affligées, & dont la subsistance & le commerce dépendent quasi entierement de cette navigation; & pour le coup elles ne souffrirent pas un malheur universel, dont la perfidie d'un seul auroit été la cause.

Coblentz est une bonne Ville à gauche du Rhin, & dans la pointe de terre que fait la Moselle en se jettant dans ce fleuve. Elle appartient à l'Electeur de Trèves, qui demeure dans un beau Palais sur le rivage opposé à la Ville, & sous lequel il y a une bonne batterie pour empêcher la décente, qu'on voudroit faire de la Moselle dans le Rhin. Au dessus du Palais ou Résidence de l'Electeur, il y a encore un Château ou Forteresse, mais irreguliere, d'où l'on pourroit foudroyer la Ville. Mais ceci ne seroit

qu'en cas qu'elle fût occupée par l'ennemi, auquel cas le Fort pourroit servir d'une dernière retraite à l'Electeur, dont on pourroit de même dès la Ville foudroyer la Résidence. L'on travailloit à de nouvelles fortifications autour de Coblents, qui n'est nullement une petite Place, & par conséquent a besoin d'une nombreuse garnison en cas d'attaque, car il falut la traverser toute entiere pour aller se présenter au Gouverneur, qui voyoit travailler à la porte la plus éloignée du rivage, & qui avoit donné ordre qu'on lui amenât tous les étrangers qui descendoient le Rhin. Les complimens qu'il nous fit, & le temps qu'il nous retint à discourir, & à boire, furent cause que nous ne pûmes dîner, mais en échange il ne tint pas à lui que nous ne restassions chez lui pendant quelques jours, apparemment à faire la même vie de parler de nouvelles, & de boire. Mais nous le priâmes de souffrir que nous continuassions nôtre route, & que nous ne perdissions pas les compagnons de nôtre voyage.

Nous ne vîmes plus de Places considérables sur les bords du Rhin jusqu'à Bonn, qu'*Andernac*, Place appartenante à l'Electeur de Cologne, dont il a falu chasser les François que l'Electeur de ce nom y avoit reçûs sous le titre de soldats du Cercle de Bourgogne. Nous fûmes d'ici jusqu'à Cologne

logne dans de continuelles allarmes de tomber entre les mains des François, qui faisoient des courtes jusques sur le bord du Rhin, n'ayant aucun moyen de nous défendre s'ils nous avoient attaquez dès le rivage, & à coups de mousquets avoient obligé nôtre bateau à aborder & se rendre. Il y avoit d'autant plus de danger à ceci que les bateliers sont souvent eux-mêmes les traîtres, qui mettent leurs passagers dans les mains des ennemis, comme il étoit arrivé peu auparavant à trois ou quatre personnes de qualité, qui furent ainsi livrées aux François par leurs bateliers, & qui ont été contraintes après cela de se racheter bien chèrement. Comme l'argent fait tout il faut supposer que les François, quand ils rodent le pais, ont par tout des espions du pais même, qui les informent, & comme je vous ai dit que c'étoit une nécessité pour nous d'aborder à tout bout de champ. par tout où il y avoit des corps de garde de milices, ou de troupes réglées, il n'y a rien de plus facile, que de faire pénétrer aux ennemis la connoissance des étrangers, qui descendent, & que ceux-ci leur taillant le chemin les aillent arrêter aux lieux où ils savent qu'ils n'y rencontreront aucun empêchement. C'est ainsi que la guerre est *omne malum*, mal & malheur pour ceux-là mêmes, qui cherchent avec plus de soin à s'en éloigner.

70 REMARQUES HISTORIQUES

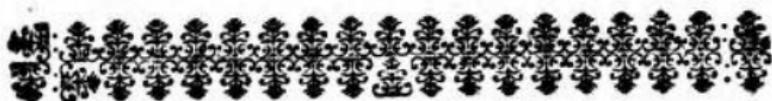
Bonn est la dernière Place considérable qu'on trouve jusqu'à Cologne. Elle est située sur la rive gauche du Rhin, méchante Ville, & bonne Place de guerre, lieu de la Résidence ordinaire des Electeurs, qui ne sont pas les Maîtres absolus dans la Ville de Cologne, dont leur Electorat prend le nom. Je ne sai par quel chagrin Monsieur Miffon dans son Voyage dit que le Palais Electoral de Bonn n'est pas beau : Je n'entrai point dedans, mais l'apparence ne sauroit être plus belle. Grand Palais, d'une structure uniforme, & égale, au moins au dehors, & dans lequel le peuple dit qu'il y a autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année, comme l'on dit à Rome du Palais de S. Pierre au Vatican. Pendant le séjour que nous fîmes à Bonn, je pris plaisir à m'informer des dispositions du peuple envers la nation François, & il me parut de reconnoître qu'il n'avoit nulle inclination pour elle : soit que les alarmes continuelles, dans lesquelles il vivoit à cause des courses, qui ne permettoient à personne de sortir de la Ville avec sûreté, soit que l'expérience qu'il a fait du Gouvernement François l'ait aliéné entièrement de son affection. En effet on peut dire que la maniere François de gouverner n'est bonne que pour les François, instruits & fondez dans une docilité aveugle pour

pour tout ce qui plaît au Souverain, au lieu que les Allemands moins susceptibles de ces dispositions si souples, ont une répugnance naturelle à obéir à des Maîtres, qui veulent être servis sans réplique. Comme je pense de faire quelque séjour à Cologne, je finirai ici cette lettre, réservant à mon arrivée en Hollande, à vous faire savoir ce que j'aurai ici remarqué, & ce qui nous fera arrivé dans le reste de notre voyage. Je suis cependant,

MONSIEUR,

De Cologne.

Vôtre très-humble.



X. LETTRE.

De la Ville de Cologne.

MONSIEUR,

POur continuer à vous donner part des observations que j'ai faites dans mon voyage, je vous dirai que la Ville de Cologne d'où je vous écrivis ma dernière lettre est une vieille Ville tout usée. Vieux bâtimens, vieux Couvents, vieilles ruës, vieux Dome, vieilles ordures, & vieille incivilité, le peuple y étant fier, & rustique. Voilà bien des vieilles choses, me direz-vous, pour un homme à qui la nouveauté plaît si fort. Mais qu'y faire? Je suis Historien & non pas Panegyriste, & j'aime à appeller les choses par leur nom, ou au moins comme je croi de les connoître. Cologne cependant, nonobstant mon décri, est une Ville en toute maniere considérable, pour son antiquité, pour sa grandeur, pour

pour ses richesses, pour son importance, & ce qui lui est le plus glorieux pour sa piété, & pour sa Religion Catholique, qu'elle se vante de n'avoir jamais altérée, & d'avoir toujours été *Colonia Ecclesia Romana fidelis filia*, comme elle l'exprime dans ses cachets, & ses étendarts. C'est en effet le séjour ordinaire du Nonce Apostolique, que le Pape tient auprès des Electeurs du Rhin, & il ne pourroit demeurer dans une autre Ville, où il fût plus respecté qu'à Cologne.

Cologne est le siège d'un des Electeurs Ecclesiastiques, Chancelier de l'Empire, au moins en titre pour l'Italie : Archevêque des plus anciens dans la Hierarchie Ecclesiastique, & dont le Chapitre Cathédral est composé de soixante Chanoines tous nobles, & qui doivent s'être fait reconnoître pour tels par des preuves antécédentes, mais dont vingt-quatre seulement composent ce qu'on nomme *le Grand Chapitre* & ont voix dans les élections de l'Archevêque, & peuvent traiter des affaires de l'Eglise, qui appartiennent à leur Jurisdiction. Outre cela la désertion actuelle du Prince Clément de Baviere des interêts de l'Empire a donné lieu à des prétentions, que ce Chapitre s'attribuë d'une condomination avec son Prince dans le Gouvernement du Diocèse, dont celui-ci ne con-

vient point. Vous aurez lû sans doute les écrits & récrits piquans publiez sur cette matiere. La verité est que l'Empereur a appuyé le Chapitre, ou au moins a donné une pleine autorité au Prince de Saxe-Zeits Grand Prevôt du Chapitre pour gouverner en l'absence du Prince, qui s'est retiré & uni à la France, & qui sans aucun égard à sa nation, & à la fidélité dûë à l'Empire, avoit rempli toutes les Places de François, avec la prétention de plus de les faire considérer comme troupes du Cercle de Bourgogne, & de se justifier par là du reproche de déserteur de la cause commune. Ce nom même qu'il vouloit attribuer à des ennemis déclarez, fait voir qu'il reconnoissoit sa fidélité obligée à l'Empire, puis qu'il vouloit la sauver par cette apparence. Mais enfin les effets étant contraires aux paroles, on a chassé les troupes prétenduës circulaires hors des Cercles de l'Empire, & l'Electeur n'ayant pas voulu revenir aux sentimens de sa premiere obligation a été contraint de se retirer en France, où il n'a pas, selon toutes les apparences, les plus grands sujets du monde d'être content de son changement. Il y a deux choses, qui paroissent étonnantes dans la conduite de ce Prince: la premiere que nonobstant les puissantes oppositions que la France avoit faites à son élection, qui n'a

eu

eu son effet que par les offices, & la force de l'Empereur, il ait quitté celui-ci pour se donner à l'autre; & la seconde qu'un très-petit Sujet, ait été en ceci & en beaucoup d'autres choses l'arbitre, & la règle de sa conduite; les conseils de celui-ci, que personne ne doute qu'il ne fût gagné par la France, ayant eu un perpetuel ascendant sur son esprit, sans que l'Electeur soit jamais entré en défiance que cet homme le conseillât mal, & par des inspirations étrangères. Vous savez qui est ce Sujet, sans que je vous le nomme.

Le Dome, ou Eglise Cathédrale de Cologne, est commencé sur un si grand & si beau dessein, que s'il étoit achevé, ce seroit une des plus magnifiques Eglises du monde. Ce dessein pourtant est à la Gothique comme le Dome de Milan, c'est à dire extrêmement exhaussé, & avec un tissu continuel d'ornemens Arabesques de pierre au dehors. Ces godrons ou colifichets, étoient du goût des vieux temps: mais on en est aujourd'hui revenu, & l'on bâtit avec une symmetrie plus juste, & une magnificence mieux entendüe. Le toit du Dome de Cologne est pourtant bien different de celui du Dome de Milan, qui est tout plat, & formé de grandes pieces de marbre, sur lesquelles on se peut promener; au lieu que celui de Cologne est fait en pointe extrémement

76 REMARQUES HISTORIQUES
ment aiguë, & couvert de plomb, peut
être pour que la nége n'y pût demeurer,
& corrompre le toit.

Il y a un clocher commencé au bas, & à côté de l'Eglise, & l'on voit encore la gruë, ou instrument à lever les matériaux au dessus de ce qui en est fait. Le peuple, qui reçoit toujours de bonne foi les sotises dont on veut le berner, dit que le Diable est cause qu'on n'acheve pas ce bâtiment, & qu'il l'a empêché par diverses vexations qu'il a faites aux ouvriers, contraints à cause de cela de quitter l'entreprise. J'ai grand' peur que ce Diable ne soit celui que le Gascon avoit au fond de sa bourse, & qu'il voulut bien montrer après beaucoup de mysteres à quelques curieux de le voir, savoir le nommé *point d'argent*, qui est le grand & puissant Diable, qui empêche bien des choses en ce monde ici, & traverse souvent les meilleurs desseins. Il y a grand sujet de croire ce Diable la cause, pour laquelle on n'a pas continué à bâtir ni l'Eglise ni le clocher, qui restent tous deux imparfaits, & qui font un peu de honte à tant d'Archevêques, & de Princes qui ont tenu le siège de Cologne, & n'ont pas eu le courage d'y faire travailler, & d'employer à une œuvre de si grande réputation une partie de leurs grands revenus.

L'habit des Chanoines Capitulaires de
Cologne

Cologne est différent de tous ceux, que j'aye encore vûs. C'est une Zimarre, comme parlent les Italiens, ou Robe de chambre de velours rouge, de même que le bonnet, avec une espece de mouchoir de col sur les épaules, d'hermine, qui a une pointe, & des mignons pendans assez bas par derrière, si vous n'aimez mieux dire que c'est le Capuchon des anciens, dont les Cardinaux, & les Evêques retiennent encore la forme à peu près, excepté que celui-ci n'a rien qui puisse se tirer sur la tête, & n'est qu'un simple *superhumeral* en terme Latin, en forme comme je vous ai dit de grand mouchoir de col, comme le portent les bourgeois, ou femmes de moindre qualité en plusieurs endroits. Cet habit n'est que pour l'Eglise, & au lieu qu'en divers autres lieux les Chanoines sortent de leurs maisons avec leurs habits de Chœur, & les y reportent de même après le Service, je pris garde que les Chanoines de Cologne se dépouillent tous dans quelques Chapelles à l'écart, & j'en vis qui étant ainsi dépouillez, en habit court & en cravate sortirent de l'Eglise avec la canne à la main, suivis de leurs laquais. Monsieur le Prince de Saxe-Zeits Grand Prevôt de Cologne, & Evêque de Javarin, fait honneur par son exemplaire pieté à tout son Chapitre. Ce Prince étant passé à la Religion Catholique

que Romaine par les mouvemens d'une grace particuliere du Ciel, soutient son changement par une pratique très-exacte de tous les devoirs de sa nouvelle croyance, s'étant donné à la vie Ecclesiastique qu'il mene avec toute l'exemplarité des plus sages Religieux. La qualité de sa naissance, & son habileté particuliere ayant mû l'Empereur à l'employer dans le maniment de diverses affaires Politiques, il s'y est attaché avec tout le zele & la fidélité d'un très-bon Ministre, sans jamais perdre de vûë la décence, & les obligations de son état, ce que j'eus le moyen de remarquer le jour de Pentecôte derniere, où je le vis assister au Chœur, & célébrer la Messe à l'Autel. Ce Prince ayant fait bâtir un Palais à Vienne, par un mouvement de la même pieté, y a reçu des Peres Théatins, auxquels il l'a laissé en propre après sa mort, ne prétendant d'en jouir que dans la compagnie de ces personnes, vraiment Religieuses, lesquelles étant par leur Institut éloignées de toute ambition, & amour des biens du siècle (qu'ils ne peuvent posséder qu'autant qu'on les leur donne par une libéralité volontaire,) sont plus que tous autres propres à donner des conseils & des consolations désintéressées. On ne doute nullement de voir bientôt ce Prince dans le nombre des Cardinaux, & que l'Empereur ne lui donne pour cet effet

effet sa Nomination, qu'il merite si bien par son attachement aux interêts de S. M. Imperiale.

Le Dome de Cologne est fameux par le dépôt des corps des Rois Mages, qui vinrent adorer Nôtre Seigneur en Bethléem, & que l'Empereur Frederic Barberouffe y fit transporter de Milan, quand il voulut ruiner cette grande Ville. Ils y étoient dans une sépulture qu'on voit encore dans l'Eglise de S. Eustorge, à terre, & contre une muraille, avec une inscription qui marque qu'ils y ont reposé. Mais ce qui cause de l'étonnement est que cette sépulture si basse ne les distinguât pas du reste des corps ensevelis en cette Eglise, puis qu'il y a là même & ailleurs mille sépulcres de personnes un peu distinguées autant & plus élevez que celui de ces Rois. Ils étoient pourtant reconnus pour Saints. Est-ce donc qu'on faisoit si peu d'état des corps Saints en ce temps-là, au prix de celui-ci, où l'on les met sur, ou au moins au dedans des Autels?

Je les ai appellez Rois avec la voix commune, qui leur donne cette qualité: cependant je ne croi pas que vous soyez beaucoup plus persuadé que moi qu'ils la possédassent en effet, & que la prévention en faveur de ce sentiment ait d'autre fondement que le passage du Pseaume 71. qu'on n'est pas

80 **REMARQUES HISTORIQUES**
pastrop obligé d'entendre à la lettre, quand il dit que ce seront des Rois de Couronne, non plus que les pais, dont il les fait venir. La singularité de cette opinion, si je l'allois débiter à la ruë, me feroit un procez avec tous les Peintres, qui se croiroient par là déboutez de la possession, où ils sont de donner des Couronnes aux Mages. Mais pour avoir la paix, je veux bien les laisser peindre, & croire tout ce qu'ils voudront, & sur le sujet de cette Royauté, & sur celui de la réalité du bœuf & de l'âne, qu'ils ont coûtume de peindre de même, assistans à la Crèche le jour de la Naissance du Sauveur, & sous la figure desquels je croi que le Prophete, qui en a parlé, a voulu exprimer la stupidité des Juifs plus grande que celle de ces animaux, qui sans autre secours que celui de leur instinct naturel reconnoissent la crèche de leur maître, au lieu que les Juifs n'ont point voulu reconnoître leur Messie & leur Libérateur.

Au reste ceux de Cologne sont si fiers de la possession des corps des Rois Mages, qu'ils ne veulent point entendre parler de partage, & qu'il y ait aucune partie de ces corps ailleurs.

Ex his sublatum nihil est alibi que locatum.

C'est

C'est le bout du second vers qu'ils ont fait graver sur la Chapelle, où ils font gardez avec un soin & un mystere si grand, qu'on ne voit au travers des grilles, qui environnent cette Chapelle de toutes parts, qu'une espece de caisse déposée sur un Autel, & cela fort obscurément. Ce qui ne contente nullement les Pelerins qui voudroient voir ces corps, comme on en voit tant d'autres exposez à la vénération publique, en plusieurs Eglises. Cette integrité cependant des corps des Mages n'empêche pas que plusieurs Eglises ne croient d'en avoir des Reliques, ce qui se pourroit faire par une extension de ce mot d'integrité, qui sans ôter le nom de tout à la partie principale, n'envieroit point de petites & moindres pieces à beaucoup de dévots qui croient les posséder. C'est avec cet adoucissement de la rigueur de ce mot qu'on accommode beaucoup d'Eglises, qui sans cela se feroient une cruelle guerre sur la possession de plusieurs corps, qu'elles se vantent toutes d'avoir, comme de ceux de S. Martin, de S. Benoît, & tout nouvellement de celui de S. Barthelemi, que la Ville de Rome croyoit d'avoir possédé tout entier depuis plusieurs siècles, le Cardinal Ursin ayant prouvé par une découverte toute recente & authentique qu'il étoit encore à Benevent. Mais sans prendre parti dans ces que-

telles je vous dirai que j'aime mieux avoir & prêter une pieuse foi à ce que l'on me dit, que de souffrir l'ennui d'attendre des convictions avant que de me déterminer, d'autant plus que mon culte est conditionnel, & que je n'entens de révérer le Saint qu'autant qu'il est présent.

Avant que de quitter le Dome de Cologne je vous dirai que dès quelques siècles en çà quasi tous les Archevêques, se sont faits enterrer, chacun dans une Chapelle particuliere, avec une sépulture au milieu de la Chapelle, exhaussée de terre, qu'il occupe quasi toute. Si la chose continuë, il n'y aura bien-tôt plus de Chapelles libres dans toute l'Eglise, & l'on pourra dire du Dome de Cologne, ce que Martial dit de Rome à l'occasion de la grande Maison que Neron y faisoit bâtir.

..... *Vejos migrate Quirites,
Si non & Vejos occupat ista Domus.*

Tous ces Prélats si soigneux de laisser de riches & magnifiques memoires après leur mort n'auroient-ils pas mieux fait d'employer leurs richesses à bâtir chacun une voute à leur Eglise, qui hors du Chœur ne paroît qu'un grand galetas & une place couverte d'un toit sans aucune forme ni ornement d'Eglise? Il me souvient des portiques,

tiques, qui dès la Ville de Bologne, conduisent à la *Madona del Monte*, lesquels ayant été commencez de bâtir à l'aventure, ont continué par la belle émulation de la Noblesse, de la Bourgeoisie, & de toutes sortes d'états de personnes, jusqu'aux Comédiens, qui ont contribué à l'envi à ce bâtiment, qui fait aujourd'hui tant d'honneur à la Ville, & donne une si belle promenade à ceux qui par dévotion ou pour se divertir sortent de ce côté-là.

Si je devois vous parler de toutes les Eglises de Cologne, il me faudroit un volume. Le peuple dit qu'il y en a autant que de jours en l'année. Je n'ai eu ni le temps ni l'envie de les conter pour vous en dire précisément le nombre, & je ne veux vous parler que de fort peu. La plupart de celles que j'ai vûes sont bien vieilles. Les Jesuites en ont une neuve, toute incrustée de Confessionnaux, & de têtes de Martyrs reparties en certains étalages, ou buffets dorez & ornez assez proprement. Cette quantité de têtes de Martyrs m'étonnoit (car j'en contai quatre-vingt dans le seul Sanctuaire) mais ce fut tout autre chose, quand j'arrivai à l'Eglise de S. Gerion, qui en est absolument toute tapissée, les boiseries, qui en sont garnies, & qui paroissent autant de trous de mouches à miel dans une ruche, tenant & occupant tout

84 REMARQUES HISTORIQUES

l'espace, qui est d'une certaine hauteur, où l'on ne puisse atteindre dès le bas, jusqu'à la voute.

L'Eglise de Ste. Ursule en est encore plus remplie, & on en voit d'attachées à toutes les murailles, qui font l'effet que je viens de décrire de représenter des ruches d'abeilles. La chose n'auroit rien de surprenant, si le nombre des Compagnes de cette Sainte étoit bien prouvé aussi grand qu'on le fait communément. Mais, comme vous savez, l'Histoire de Ste. Ursule ne manque pas d'embarras, & les Savans ont commencé à se récrier terriblement contre ce nombre d'onze mille, qui est communément reçu. Je vous avouë que les argumens négatifs ne prouvent rien en des matieres de fait, & que toutes les conjectures d'impossibilité ne sauroient tenir contre la moindre assurance positive, qu'une chose est telle qu'on la dit : mais les circonstances de l'Histoire semblent y mettre des embarras insurmontables. Un Pape dont le nom ne se trouve point dans le Catalogue des Pontifes Romains, y intervient, & contre l'honêteté publique se donne pour guide à une troupe de filles, qu'on envoie par un chemin tout à fait éloigné & hors de propos en Angleterre pour un besoin, dont les autres Histoires ne parlent nullement. L'on peut cependant répondre

pondre à tous ces Messieurs, qui nient toute sorte de faits, parce qu'on les donne révéus de circonstances improbables, que cette délicatesse est outrée, & qu'on ne trouveroit rien de sûr dans aucune Histoire, si on les vouloit recuser parce que les Auteurs qui les ont rapportez, ont varié souvent notablement dans les circonstances. Qu'y a-t-il de plus fabuleux, que les fables mêmes, dont les Poëtes ont révéu l'Histoire de leurs Jupiter, Saturne, Neptune, Hercule, & de tous les autres Dieux & Heros de leurs siècles & de leur Religion? Cependant il ne s'est encore trouvé personne, qui ait mis en doute qu'il n'y ait eu des Princes, & des hommes véritables qui ont porté ces noms, & qui par le merveilleux de leurs actions ont donné lieu à toutes les fictions, dont on a ensuite embelli leur Histoire, qui les a fait prendre pour des Dieux, & a servi quoi que sans raison de fondement au culte, qu'on leur a rendu? Ainsi puis qu'il se trouve à Cologne une très-grande quantité de corps d'hommes & de femmes, qui y ont toujours été tenus, & révérez des Chrétiens pour des corps de Martyrs, qui jouissent effectivement de la gloire du Ciel, aucune conjecture ou vrai-semblance ne fauroit affoiblir cette certitude, & cette vénération, quoi que l'Histoire des martyres de

S. Gerion & de Sainte Ursule ait été par l'ignorance de quelques siècles, que chacun fait avoir été fort grossiers, remplie de circonstances, qu'on ne trouve pas aujourd'hui le moyen d'accommoder aux temps, dans lesquels ces Saints ont vécu.

Voilà, Monsieur, comme j'en parlerois à un Critique, qui me voudroit donner ses conjectures pour des raisons valables de recuser toute sorte de croyance à l'Histoire de Ste. Ursule, & lesquelles à mon avis ne concluent rien, ou concluent à recuser toutes les Histoires, où il y a quelque variété dans le récit des Historiens. Au reste je me raillois à mon tour de M. Misson, qui après avoir bien goguenardé sur ces Reliques des Compagnes de Ste. Ursule, s'est laissé persuader que la sepulture de la fille du Duc de Brabant, cramponnée à la muraille de la même Eglise, soit l'effet d'une jalousie & d'une aversion que ces Saintes Vierges ont toujours eu à souffrir qu'aucune autre personne fût enterrée dans leur Eglise, & qu'il a falu surmonter par cette violence, en accrochant avec de puissantes barres de fer celle-ci à la muraille. Il faut ce me semble avoir de la foi de reste pour en donner à ce conte, & je m'étonne que ce Voyageur qui n'en a point pour la verité de l'Histoire des Vierges Compagnes

pagnes de Ste. Ursule, en ayé pour un conte, qui ne lui peut avoir été débité que par une personne extrêmement grossiere, ou qui ait pris plaisir à le tromper. Cela arrive assez souvent, comme je l'ai observé moi-même, en quelques occasions, ou les étrangers Protestans venant pour s'informer des particularitez, qui rendent quelques lieux considérables parmi les Catholiques Romains, ne manquent gueres de rencontrer des personnes, qui prennent plaisir à leur en conter pour attrapper leur argent; sachant bien que plus ils leur conteront de sotises, tendant à rendre le Catholicisme ridicule, ils en feront mieux leurs affaires. Ces Messieurs s'en retournent ensuite chez eux, tout glorieux de ces admirables découvertes, qu'ils assurent de tenir de la propre bouche, & confession des Catholiques mêmes, dont ils font ensuite d'importantes railleries sur la stupidité des gens, qui se laissent si grossierement abuser dans leur Religion. Dans l'affaire présente il faut que M. Mission n'eût des yeux que pour voir le tombeau de cette Princesse de Brabant, qu'il assure être la seule étrangere, enterrée dans l'Eglise de Ste. Ursule. Car s'il avoit voulu les ouvrir sur d'autres tombeaux il y en auroit vû de plusieurs Evêques de Cologne, des premiers siècles. D'où je prens

encore l'occasion de jeter une pierre dans son jardin en lui faisant remarquer que le culte des Reliques des Saints n'est nullement une invention moderne, puis qu'outre que c'étoit la coûtume des premiers Chrétiens de s'assembler pour la priere auprès, ou sur les tombeaux des Martyrs, comme il est évident par toutes les Histoires des premiers siècles de l'Eglise, la coûtume de se faire enterrer auprès des mêmes Martyrs fait connoître qu'on avoit quelque confiance particuliere en leur intercession, puis que sans cela on auroit inutilement affecté ce soin; comme nous voyons tous les jours dans l'usage du monde que l'empressement qu'on témoigne d'être auprès de quelqu'un ou vif ou mort, est la marque d'une tendresse particuliere qui nous lie à lui pour quelque intérêt. Ce n'est pas que je veuille dire que se faire enterrer auprès des Saints, même reconnus pour tels, puisse aider au salut de celui qui sans autre merite jouiroit de ce voisinage: mais bien, que ce désir d'être près des Saints marque une amitié, & une confiance speciale en leur intercession & faveur, sans quoi ce soin seroit tout à fait inutile, & que cet usage & par conséquent cette confiance est des premiers siècles de l'Eglise.

Je ne vous parle pas, Monsieur, de l'opinion

pinion de quelque Auteur moderne , que vous aurez peut-être lû aussi-bien que moi, que le nombre des onze mille Vierges doit être réduit à onze seules personnes Compagnes de S^{te}. Ursule, sur la conjecture que la premiere Chronique , qui a parlé de ces Saintes pouvoit avoir écrit en lettres Romaines XIMV. avec un accent sur l' \bar{M} , qui auroit fait prendre équivoque, & entendre *mille* au lieu de *Martyres*, par cette lettre ainsi marquée. De sorte qu'il ne faudroit entendre qu'onze Martyres Vierges , au lieu d'onze mille Vierges. Mais outre que le nombre des corps, qui restent, & qui rend ce grand nombre aussi sûr , que le fait même du martyre, dénué de toutes les circonstances, il faut réfléchir que jamais le nom de *Martyr* n'est préposé dans les Legendes ou Histoires à celui de *Vierge*, non seulement pour l'excellence de la Virginité, qui est comme dit S. Ambroise, cause du martyre, & par conséquent en quelque façon plus noble que le martyre même , mais principalement parce que la Virginité est l'état de la personne qui a souffert le martyre , & que comme on ne dit jamais qu'un tel Saint a été Martyr, & Evêque, mais qu'il a été Evêque & Martyr, par la même raison pense-je qu'on auroit préposé ici le nom de *Vierge* à celui de *Martyre*,

90 REMARQUES HISTORIQUES
tyre, si on avoit voulu par la lettre M.
indiquer le martyre, & non le nombre
de celles qui avoient souffert pour Jesus
Christ.

La conjecture de cet Auteur, qui ex-
tenuë si fort le nombre des Compagnes de
Ste. Ursule, n'est pas plus heureuse que cel-
le d'un autre sur la qualité de l'Epouse du
Roi de France Dagobert I. Tous les His-
toriens ont écrit qu'il enleva une Religieu-
se de son Cloître pour en faire sa femme.
L'Auteur pour l'excuser, & pour redres-
ser tous les Historiens, veut que le pre-
mier qui a conté le fait ait écrit *puellam ra-
puit à Ministerio*, & non *Monasterio*, &
qu'ainsi l'Epouse du Roi Dagobert étoit
une fille servante de la Reine sa Mere, ou
autre qui fût à la Cour, non pas une Re-
ligieuse, & que sur une telle équivoque on
a noirci sa reputation. Mais ne vous pa-
roit-il pas, Monsieur, que ceci soit plû-
tôt un raffinement qu'une démonstration,
& que ces sortes de conjectures montrent
bien plus le bel esprit de celui qui les
pense, qu'elles ne mettent l'évidence & la
verité de son côté; particulièrement, quand
le torrent de l'opinion contraire entraîne
tous les sentimens, & que les suites de
l'Histoire lui donnent la dernière force?
Mais enfin nous sommes dans un siècle,
où l'on raffine sur tout, sans trop se met-
tre

trè en peine si ce raffinement introduit peu à peu un Pyrrhonisme, qui faisant avec le temps de plus grands progres, nous ôtera tout ce que nous savions, & nous laissera avec de pures plaufibilitèz, à la faveur desquelles nous pourrons discourir problématiquement de toutes les Histoires.

Au reste la Ville de Cologne, à la regarder de quelque hauteur, paroît une forêt de banderoles, ou girouettes; car non seulement il y en a sur tous les coins des toits, mais mêmes sur une quantité de petites tours, qui percent les toits pour donner jour aux dedans des maisons, entre lesquelles les clochers des Eglises, qui sont très-nombreuses, pourvûs de mêmes girouettes, tiennent lieu des arbres les plus élevez. Il me souvint la premiere fois que je vis cette quantité de pointes, qui s'élevent de tous côtez, de la réverie des Rabins, qui ont écrit que Salomon fit herisser tout le toit du Temple de Jerusalem de broches ou pointes d'or, pour empêcher (disent-ils) que les oiseaux ne vinssent se percher dessus, & n'y fissent leurs ordures. Ma comparaison peut être aussi juste, que leur imagination est veritable. Les maisons de Cologne ne sont pas bâties en longueur sur les ruës, mais chacune montre son front, & sa pointe dans la façade,

92 REMARQUES HISTORIQUES
cade , de sorte que les ruës y paroissent
bordées de ces maisons , comme d'autant
de Châteaux de cartes , tels que les dres-
sent les enfans en se jouant. Ceci est cause
que chacune s'étudie à faire une plus belle
vûë , les murailles étant dentelées & en-
jolivées jusqu'au faite , qui finit toujourns par
une belle girouette. Il y a des ruës fort
riches & fort marchandes , & la commodité
du Rhin ne peut manquer d'y apporter
beaucoup de richesses , le passage des
vaisseaux de Cologne en Hollande , & de
Hollande à Cologne , y étant continuelle-
ment battu.

Le Prince de Saxe-Weitz Evêque de Ja-
varin , & Grand Prevôt de Cologne , y a
fait rebâtir ou renouveler les bâtimens de
la Chartreuse , & le Prieur de la Grande
Chartreuse a envoyé depuis peu à la Ville
de Cologne un Doigt de S. Brunon fon-
dateur de l'ordre , & qui fut citoyen de
cette même Ville. La chose meritoit bien
autant de reception que les Padoüans en
firent à un doigt de Tite-Live leur com-
patriote , qui leur fut apporté au siècle
passé. Mais les choses ne vont pas de même
en tous les pais. C'est à cette Chartreuse
que le Prince de Saxe a coûtume de se re-
tirer , quand les affaires le lui permettent ,
pour y être plus en retraite , & jouir de
la conversation innocente de ces bons Pe-

res véritablement Religieux parce qu'ils vivent éloignez du commerce du monde, & ce fut à l'occasion d'une de ces retraites que le Partisan François nommé la Croix voulut le faire enlever, ayant pour cet effet introduit dans la Ville une vingtaine des siens qui devoient après avoir tué le cocher le conduire dehors, ou le poignarder lui-même (à ce qu'il fut dit) s'il avoit fait résistance. C'est ici une terrible maniere de faire la guerre, & ce sera une honte bien grande à nôtre siècle d'avoir introduit l'usage de certains stratagèmes, qui ont plus la mine de crimes exécrables, que celle d'adresses militaires. Le Partisan nommé, qui n'a point nié d'avoir envoyé ses Emis-faires dans la Ville de Cologne, s'est défendu de l'ordre qu'on l'accusoit d'avoir donné de faire égorger le Prince. Le mal est que ces malheureux ayant été découverts & punis l'en ont chargé dans leur examen, & l'on ne dit point qu'ils s'en soient dédits avant leur mort. Je me prépare à sortir de Cologne. Vous n'aurez plus de mes lettres, que quand je serai arrivé en Hollande. Je suis cependant,

MONSIEUR,

De Cologne,

Vôtre très-humble.

XL



XI. LETTRE.

De Cologne à la Haye.

MONSIEUR,

J'achevai le reste de mon voyage dans une autre prison, c'est à dire en un autre bateau, où l'ennui n'est souvent gueres moins grand qu'en une prison veritable, puis qu'on n'en peut sortir, & qu'il faut toujourns voir les mêmes personnes. Il y a cependant cet adoucissement qu'on aborde tous les soirs, & souvent encore à dîner, non pas quand les lieux meritent d'être vûs, mais quand les bateliers ont quelques marchandises à laisser, ou espèrent d'accroître le nombre des passagers, & par conséquent leur profit. Je ne vous écrivis rien dans ma dernière lettre de la Ville, ou Fauxbourg de *Duits*, qui est de l'autre côté du Rhin en face de Cologne, la chose n'en valant pas la peine, puis que c'est le réduit des Juifs, qui ne peuvent entrer à Cologne, qu'avec une permission expresse, & en ce cas doivent être accompagnez par

UN

un Député de la Ville, qu'il faut bien payer; d'où est venu le proverbe qu'aucun Juif n'entre dans la Ville de Cologne qu'il ne lui en coûte un Ducat. Il y a cependant encore dans ce Fauxbourg quelques maisons de Chrétiens pour recevoir & loger ceux qui n'arrivent pas à temps pour entrer dans la Ville, ou qui pour quelque autre raison sont arrêtez de l'autre côté du Rhin.

On voit peu de Villages en descendant de Cologne, peut-être parce qu'il n'y a plus de vignes sur les rivages du fleuve. *Zons & Nuiss*, qu'on laisse à main gauche sont deux Villes qui n'ont rien de remarquable que leur pauvreté, à laquelle les ont réduites les guerres continuelles, que le pais a été contraint de souffrir par les inclinations de travers, qui ayant attaché les deux derniers Electeurs aux interêts de la France contre ceux de l'Empire, y ont attiré les malheurs, qui accompagnent toujours ce fleau de Dieu.

Dusseldorp est la premiere Ville dont je vous parlerai. Elle est à droite du Rhin, & comme vous savez la Résidence de S. A. Electorale Palatine, depuis que les François ont si maltraité Heidelberg, où ces Electeurs faisoient leur séjour ordinaire. La Ville de *Dusseldorp* n'est pas grand' chose. Les maisons y sont quasi noires &

au-

auroient bien besoin d'être mises à la lessive. Elles sont bâties de charpente, avec des briques, qui remplacent les espaces, que laissent ces bois croisez, de sorte que les murailles n'ont pas plus d'épaisseur que ces poutres & ces briques. Il y a pourtant quelques ruës assez belles & ouvertes, & une si grande quantité d'enseignes, que toutes les maisons paroissent être cabarets, ou boutiques de marchands, ce qui peut-être est l'effet de la demeure que fait la Cour en cette Ville.

L'Electeur étoit absent à nôtre passage. Vous savez qu'il est Beaufrere de l'Empereur, & Oncle du Roi des Romains, & ce qui est plus que tout cela, que c'est le Prince du monde le mieux intentionné pour la gloire, & pour le bon service de S. M. Imperiale. Il étoit alors à Vienne pour coopérer par ses conseils, & pour presser par ses instances les affaires de la plus grande conséquence, qui fussent alors sur le tapis, & en particulier l'accommodement avec les Mécontens de Hongrie, pour lequel il faisoit l'office de Médiateur. Mais le malheur est que la chose semble accrochée à certaines conditions, que beaucoup de gens croyent insurmontables, si les uns ou les autres ne changent de sentiment, & ne se relâchent de ce qu'ils prétendent en toute maniere obtenir, ou refuser.

fufer. Ce qui merite de grandes réflexions sur l'état présent de la Maison Palatine est qu'elle est encore sans succession, l'Electrice, Princesse de Toscane n'ayant donné aucun fils, & aucun des freres de l'Electeur n'en étant pourvû, quoi qu'on puisse espérer qu'il en naîtra des vieux ou de quelque nouveau mariage, que la necessité d'avoir des successeurs fera conclure. Il semble que cette succession pouvant, au défaut de Princes de la ligne de Neubourg, passer en une autre famille déjà bien puissante, & d'une autre Religion, cela vaut bien qu'on y pense un peu, & qu'on fasse quelque pas davantage pour prévenir une chose, qui naturellement ne doit pas être au gré de-S. M. Imperiale.

La Résidence, ou Palais de S. A. Electorale est grande, & les avenues étoient gardées par un bon nombre de soldats, mais nous n'eûmes pas le temps de nous arrêter. La Ville paroît bien fortifiée, & elle doit l'être en un temps où les ennemis ne laissent pas douter qu'ils se prévaudroient de tout, si on usoit de quelque négligence à se mettre en sûreté. Il y a au milieu du Rhin un vaisseau sur les ancras pour faire le *qui va là*, à toutes les barques qui passent, & qui sont obligées à venir se constituer au pied d'un bastion de la Ville, où l'on examine la qualité de la charge, & des

98. REMARQUES HISTORIQUES
passagers: On ne passe de l'autre côté du
Rhin que sur un pont volant, & dans l'en-
droit où l'on aborde, l'on a fait une ré-
doute fortifiée pour la défense du passage,
& pour en empêcher l'approche à ceux,
qu'on ne jugeroit pas à propos d'y rece-
voir.

Keyserwert qu'on trouve quelques lieues
plus bas à droite du Rhin est aujourd'hui
un monceau de pierres plutôt qu'une Ville.
C'est par cette Place qu'on commença à
deshabiller l'Electeur de Cologne, quand
on voulut le dépouiller du cœur & des in-
clinations Françaises. Les François s'y dé-
fendirent en désespérés, pour faire connoi-
tre par ce premier essai combien il en coû-
teroit de les chasser de tout l'Electorat. Ils
avoient bâti un Fort dans une Isle un peu
plus bas que la Ville, par le moyen duquel
ils conservoient la communication avec les
Places qu'ils avoient de l'autre côté, & in-
troduisoient dans la Place tous les rafraî-
chissemens nécessaires pour continuer à
soutenir le siège. Ils en eurent pourtant le
démenti, & Monsieur..... la rendit aux Alliez
le..... On a absolument démoli le Châ-
teau, & la Ville a la mine de demeurer
long-temps hors d'état de soutenir un au-
tre siège, délabrée & ruinée comme el-
le est.

Ruroort ou *Rocroort* est une méchante pe-
tite

tite Ville du même côté droit du Rhin, éloignée seulement d'un coup de canon de *Duisbourg*. L'une & l'autre appartiennent au Roi de Prusse, comme Places du Duché de Cleves. Nous vîmes une quantité de vaisseaux dans l'embouchure d'une Riviere (c'est la Roer) & auprès de ce Rurort, qu'on nous dit être au service du Roi de Prusse, ou de ses sujets, qui se retirent là de leur navigation sur le Rhin. Il y a à *Duisbourg* une Académie ou Université pour ceux de la Religion Réformée, & c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur, car la Ville ne paroît pas être grand' chose, nous vîmes cependant quantité de personnes de l'un & de l'autre sexe sortis à la promenade du soir, qui étoient assez bien mises.

Orsoy est une autre pauvre Ville à la gauche du Rhin dans le même Duché de Cleves. C'est une Place quarrée, qui n'a que deux ruës qui se croisent. Nous y vîmes de la bravoure & de la braverie d'une espece toute particuliere, c'étoient des jeunes gens (je ne dis pas des enfans) mais des hommes faits qui portoient des plumets, & des rubans de papier de diverses couleurs sur leurs chapeaux, & faisoient autant les fiers avec cela, que si ç'avoit été de l'or, de la soye, & de veritables plumes. Ennuyez de l'eau nous descendîmes en terre.

& nous allâmes boire un coup dans un vaisseau. Comment entendez vous, Monsieur, cette énigme ? Vous pensez que nous entrâmes dans quelque Auberge, qui avoit un navire pour enseigne. Vous vous trompez. Nous entrâmes à terre dans une véritable barque, & là dans une chambre fort propre nous nous rafraîchîmes, car effectivement il faisoit très-grand chaud. Voici la clef pour comprendre ce mystere. Il y a des vaisseaux assez usez pour ne plus pouvoir servir sur l'eau, mais non pas assez délabrez pour meriter d'être hachez en pieces, & mis au feu. On les traîne en terre, & on les renverse de sorte que leur fond sert de toit à une maison, dont on ménage les chambres, & les appartemens dans la largeur & la longueur du navire, qui devient par ce moyen-là une véritable maison en terre, sans perdre sa premiere nature, & à la faveur de ce changement on peut verifier en toute rigueur le paradoxe que j'ai avancé, qu'on quitte l'eau pour aller en terre boire dans un vaisseau. Ce fut à Orsoy où nous trouvâmes le premier cabaret de cette espece sur le bord du Rhin : nous en trouvâmes encore d'autres dans la suite, de sorte que cette espece n'est pas comme celles des Anges, qu'il faut verifier dans un seul individu, comme veulent quelques Théologiens : mais elle en contient plusieurs.

Je

Je ne vous dirai rien de *Rhymsberg*, ni de *Buric*, qu'on laisse toutes deux à gauche en descendant, parce que nous ne nous y arrêtâmes pas. Vous savez seulement que les François les content parmi les quarante Villes, qu'ils conquièrent avec tant de bruit l'an mil six cent soixante & douze, & qu'au contraire on ne parle quasi pas de les avoir contraints à les quitter dans la même guerre: qui assurément eut cela d'un peu chagrinant pour la France, qu'ayant jetté des mesures si justes pour se rendre maîtresse de tout le Rhin & de toute la Hollande, s'en vit desfaïsie quasi par une terreur panique, puis qu'elle abandonna toutes ces conquêtes, dès qu'elle vit qu'on se mettoit en état de les lui repeter.

Wesel à la droite du Rhin est une Ville belle, propre, & très-bien fortifiée, outre une bonne Citadelle que le Roi de Prusse y fait bâtir, & dont le Rhin empêche beaucoup le travail étant fort large en cet endroit & très-sujet à déborder. Il y a long-temps qu'on a commencé à bâtir cette Citadelle, mais on y travaille maintenant tout de bon, & les ouvrages y sont admirables, les extérieurs tous revêtus de murailles de brique, & les intérieurs très-bien ornez, c'est à dire dans les règles les plus justes de l'art. On travaille pareillement à fortifier les rivages du Rhin contre

102 REMARQUES HISTORIQUES
le cours de l'eau, qui sans cela y feroit bien
du ravage. On nous assura que le Roi de
Prusse vouloit dépenser quatre-vingt mille
écus aux ornemens de la porte de la Cita-
delle, entre laquelle & la Ville il y a une
assez grande esplanade pour y ranger une
armée. Les Catholiques ont à Wesel le libre
exercice de leur Religion, & il y a même
un Couvent de Moines Jacobins : mais on
nous dit que le Roi pense terriblement les
revenus des Ecclesiastiques, qui sont dans
ces Etats, & qu'il ne tiendrait pas à lui
qu'ils ne véussent tous dans la pauvreté
Evangelique, telle que l'observoient les
Apôtres.

Santen ou *Xanta* est une assez grande, &
pauvre Ville, à gauche du Rhin. Ce fleu-
ve serpente ici terriblement dans son cours,
qu'il a déjà changé plusieurs fois au grand
dommage de ses voisins, selon l'ancien pro-
verbe, que ce n'est pas souvent un petit
mal d'être le voisin d'un grand Seigneur, &
d'un grand fleuve. On dit que cette Ville
de Santen étoit autrefois beaucoup plus
grande, qu'elle s'appelloit *Colonia Trajana*,
que les Romains y avoient construit un
pont sur le Rhin, & tenoient deux Le-
gions en garnison dans une fortification
quarrée, bâtie sur une petite montagne,
qui est aujourd'hui assez éloignée de la Vil-
le, & qui la joignoit en ce temps-là. Je
tiens

tiens ceci d'un fort honnête Chanoine de la Ville, nommé Monsieur Palin, très-versé dans les antiquitez de son pais, de même que tout ce que je vais vous écrire de sur-plus touchant cette Ville. Il nous assure que tous les jours en bâtissant on déterroit de nouvelles antiquitez des médailles, des statues & d'autres choses, qui font voir qu'elle a été de très-grande considération. Il nous dit que Monsieur Smetius, Ministre à Nimegue avoit beaucoup de ces médailles & antiquitez dans son cabinet, de même que d'autres Curieux des pais voisins, toutes tirées des ruines de cette Ville.

Il nous assura de même que sous le Gouvernement du dernier Duc de Cleves un nommé *Stephanus Pighius* avoit écrit un livre des antiquitez de cette Province & des voisines, sous le titre d'*Hercules Prodicus*, & que cet Auteur étoit un homme si spéculatif, & si exact dans la revue de ses propres pensées, qu'il en tenoit une note & en écrivoit la suite, auquel effet il étoit nécessaire, ou qu'il eût toujours la plume à la main, ou ce qui est plus vrai-semblable, & ce qui lui fait plus d'honneur, qu'il eût acquis un tel empire sur son imagination, qu'elle ne s'échappoit que rarement dans les disparates, qui interrompent si souvent l'étude, & les applications des autres.

Il y a une Eglise, & un Chapitre à Sain-

ten qui seroit honneur à une Capitale de Province. Le bâtiment est grand, & magnifique, & qui plus est, fort bien tenu, & le Chapitre s'acquitte avec honneur, & avec une majesté particuliere des fonctions Ecclesiastiques. La dignité principale de ce Chapitre, qui est celle de Prevôt, a été honorée par deux Papes, plusieurs Cardinaux, & quelques Electeurs de Mayence, & Princes de Liege, qui en ont tenu le Siège. Et Saint Norbert, qui fut Archevêque de Magdebourg, est conté entre les Chanoines de cette Eglise, qu'il desservit pendant quelque temps. Elle est dédiée à S. Victor, que la Ville reconnoît pour son Patron, & qui porta la premiere connoissance de Jesus Christ en ces pais. Et la premiere fondation de cette Eglise est attribuée à Sainte Helene, Mere de l'Empereur Constantin, qu'on veut en avoir fait bâtir deux autres à Cologne & à Bonn, pour y faire honorer les Reliques de S. Gerion dans la premiere de ces Villes, & celles des Saints Cassien & Florian dans la seconde, tous Martyrs & Compagnons de S. Victor. C'est à cette pieuse Imperatrice que la tradition assure de même qu'il faut attribuer la premiere fondation de ces Chapitres, ou Colleges Ecclesiastiques, entre lesquels celui de Santen, au rapport de Monsieur Pailin, fut dès ces premiers commencemens
de

de soixante, je ne dirai pas Chanoines, car le nom est plus récent, mais personnes dévouées au service de Dieu, & à la vénération des Reliques de S. Victor, & de ses Compagnons. On tireroit encore d'ici, supposé la vérité de ces fondations, un grand argument contre ceux, qui croient que ce culte est une invention des siècles plus bas & plus recents, & l'effet d'une bigoterie ignorante, qui ne trouve point d'exemples dans les premiers temps pour se justifier.

Au reste on excuse la pauvreté de la Ville par les guerres qui ont régné autrefois entre les Ducs de Brabant & de Cleves, & les Comtes de Meurs, & qui ont donné lieu à de fréquentes désolations. L'Eglise a été deux fois brûlée aussi-bien que la Ville, & si on a pu la rebâtir aussi magnifique qu'elle est à présent, il en faut attribuer la cause à une Indulgence plénière, qu'accorda un Pape à tous ceux qui donneroient en aumône pour cette réédification autant d'argent qu'il en falloit pour payer un ouvrier pendant une semaine. Messieurs de la Religion ne manqueront pas de se récrier ici contre l'abus, qu'ils prétendent fait du pouvoir du Supérieur Ecclésiastique par cette concession, comme s'il étoit en son arbitre de dispenser des peines du péché, & d'en commuer la satisfaction en des œuvres, qui quoi que pieuses, se ressentent toutefois de la ven-

106 REMARQUES HISTORIQUES
lité, & de l'interêt. Mais si j'avois à ré-
pondre à quelques-uns d'eux sur ce fait
particulier, après l'avoir fait convenir de
la nécessité de l'Ordre Hiérarchique dans
l'Eglise comme le plus parfait, je lui de-
manderois qu'est-ce qui le choque dans cet-
te dispensation, puis qu'il est de l'amour
& de la tendresse d'un bon pere envers ses
enfans, & d'un bon Pasteur envers ses bre-
bis, de leur faciliter les voyes du salut,
par des moyens les moins onereux, & que
comme Jesus Christ accepta les parfums de
la Madeleine pour des preuves de son re-
pentir, & pour une espee de compensation
de ses fautes, de même son Vicairé peut dé-
terminer & appliquer le merite de l'aumône
à l'effet de compenser les peines canonique-
ment dûes pour la satisfaction des péchez.

Ce que je vais vous dire ne fera peut-
être pas plus du goût de Messieurs les Pro-
testans, sçavoir que dans une procession so-
lennelle, où le corps de S. Victor fut por-
té par Jean Duc de Cleves & trois de ses
fils, qui voulurent eux-mêmes faire servir
leurs épaules à cette fonction, il se fit vingt-
quatre miracles, très-averez, & à la vue
du monde accouru à cette cérémonie, que
l'on assure être arrivé au nombre de deux
cent mille personnes. Les miracles de l'E-
glise Romaine n'entrent point dans l'esprit
de ces Messieurs, qui s'inscrivent en faux
contre

contre toute sorte de concours extraordinaire de la puissance de Dieu, qui par là se déclareroit en faveur des Dogmes qu'elle professe & des cérémonies qu'elle pratique. Mais comme nous leur donnons gain de cause dans le décri qu'ils font de plusieurs prodiges moins reconnus, & dont quelques-uns repaissent la crédulité des simples, ils auront à mon avis bien de la peine à tenir contre l'évidence de beaucoup d'autres, qui sont arrivez, & qui arrivent encore aujourd'hui, quoi que plus rarement, à moins que de vouloir démentir les peuples & les Villes, & d'ébranler tous les fondemens de la foi humaine, contre laquelle on peut s'élever en tout, mais on ne le fait qu'avec quelque marque d'effronterie dans des récits accréditez par des personnes de probité, & d'honneur.

Les Ducs de Cleves prétendent dans leurs Domaines droit Episcopal & même Pontifical, tel qu'il appartient aux Papes mêmes, & cela par un privilege, qui leur fut accordé par le Pape Eugene . . . à cause que dans un temps de schisme ils s'étoient déclarez en leur faveur. Ils ont joui en effet du droit de Nomination aux Prébendes vacantes dans les mois des Evêques & du Pape, & le Roi de Prusse en vertu de ce droit annexé à la qualité de Souverain a remis aux Ministres de la Religion

Réfor-

108 REMARQUES HISTORIQUES
Réformée le pouvoir de nommer à ces Prébendes, dans la vûe de leur procurer quelque utilité par cette voye ; car ils ne font aucune Collation ou Nomination sans en retirer une somme d'argent, que les prétendants Catholiques Romains leur donnent à titre de se redimer de la vexation, qu'ils souffriroient, si ces Collateurs ne vouloient faire aucune Nomination, ce qu'il est vraisemblable qu'ils refuseroient sans cette retribution pecuniaire. Le cas de conscience est un peu délicat, & le danger d'encourir quelque simonie n'est peut-être pas si loin qu'on le pourroit croire.

C'est bien une autre prétention que celle des Ducs de décider de la meilleure Religion en vertu de ce pouvoir à eux transféré par le Pape, qui est lui-même selon les Catholiques, le Juge des Controverses. On pourroit répondre à ceux qui étendent ce droit jusqu'à cette autorité, que par la même raison, & par les principes de l'Eglise Anglicane, qui soumettent la Religion au Souverain, le Roi Jaques étoit pourvû de ce droit en vertu de son caractère reconnu, & que ces sentimens devoient être la règle de la croyance des Anglois, si la parité avoit lieu. Mais il y a une raison beaucoup meilleure, qui combat contre l'autorité des Ducs de Cleves, s'ils prétendoient la porter jusqu'à décider de la
Religion,

Religion, fâvoir que les droits à eux conférés par le Pape ne regardent que quelques prérogatives extérieures, & le pouvoir de faire quelques dispositions dans le service de l'Eglise touchant la personne de ses Ministres, ou les biens de son Patrimoine, sans entrer dans l'examen des choses qui regardent la foi, qui est un droit inalienable, & inséparable du premier Siège de l'Eglise. Mais grâces à Dieu nous n'en sommes pas là, & le Roi de Prusse sans s'embarasser d'accorder les Religions, ou d'employer la force pour faire prévaloir la sienne sur toutes les autres, laisse les Catholiques dans le libre exercice de la leur, ce qui fait que les sujets vivent en paix, & que l'Eglise de Santen fait honneur à un lieu, qui n'a rien de plus considérable que cette Eglise & son Chapitre.

Un Prevôt de Santen appella il y a quelque temps des Jesuites dans la Ville, & contribua du sien pour la subsistance de trois de ces Peres, qui y demeurent & marchent par la Ville avec leur habit. Mais le Roi de Prusse ne souffre point qu'ils se multiplient, & sans toucher à la première fondation il se contente qu'ils n'augmentent pas de nombre, ce qui ne leur seroit pas difficile s'ils avoient une entière liberté.

On souffre à Santen sans aucune restriction

EIO: REMARQUES HISTORIQUES
tion de nombre les Peres Capucins & Chartreux. Ceux-ci y ont transféré leur Couvent de Wefel, dont les deux Rivieres de la Lippe, & du Rhin, à la jonction desquelles il étoit bâti, avoient déjà notablement incommodé la situation. Ils habitent dans le Cloître que quitterent les Religieux de S. Dominique, quand le changement de Religion donna lieu à cette liberté. Ils tiennent le premier Duc de Cleves pour le fondateur de leur Cloître, je dis de celui de Wefel, & outre les portraits qu'ils en ont ils nous montrent quelques lettres écrites par ce Prince & sa femme aux premiers Chartreux, qui habiterent le Cloître de Wefel qui font voir la grande vénération & confiance qu'ils avoient dans la vertu, & dans les oraisons de ces bons Religieux. Avant que de venir demeurer à Santen, leur Chartreuse de Wefel avoit été une fois entierement détruite par le fameux Archevêque de Cologne Truces, dont l'Apostasie donna lieu à la guerre, qu'il fit pour se conserver dans la possession de l'Electorat.

Je vous ai écrit toutes ces particularitez de la Ville de Santen, qui d'ailleurs n'est pas trop renommée dans le monde. Nous eûmes le temps de les apprendre par la demeure que nous fûmes forcez d'y faire, à cause d'un grand vent, qui nous
nous

nous empêchoit de poursuivre nôtre navigation sur le Rhin. En effet celui-ci continuant, nous laissâmes nôtre barque, & prîmes un coche qui nous porta droit à Cleves, quoi que nous eussions résolu de continuer nôtre Voyage sur le Rhin jusques à Nimegue. Ce sera la cause pourquoi je ne vous dirai rien des autres Villes, qui sont encore sur ce fleuve, dont la connoissance ne manque pas dans d'autres Relations.

Tout le chemin dès Santen à Cleves est quasi un seul bois, qui occupe tout l'espace qui est entre les deux Villes: avec cette particularité que dès une Abbaye qui n'est pas loin de Santen, tout le reste du chemin est tiré à la ligne, & ombragé par des arbres plantez exprès, qui n'en font qu'une belle & longue allée. En approchant de Cleves ce bois est traversé par mille autres chemins & allées, destinées comme nous crûmes pour pouvoir y faire la chasse avec commodité; (car c'est le Roi, qui a fait tout nouvellement cette disposition:) & ces allées, tracées avec des arbres alliguez, coupent encore le peu de terrain découvert, qui est plus près de la Ville, en mille détours, qui feront de très-belles promenades, quand ces arbres auront crû, & auront des feuillages suffisans pour y pouvoir marcher à l'ombre.

De

De même les avenues de la Ville sont pleines de belles maisons, & de beaux jardins, où tout respire la commodité & le plaisir, comme nous le reconnûmes par la propreté & le bon air de ceux, que nous rencontrâmes sur le chemin, & qui y prenoient le frais de la soirée. Car enfin *Cleves* n'est pas une Ville de campagne, comme nous en avions tant vû sur notre route, qui n'avoient de Villes que le nom. Celle-ci est bâtie dans le penchant d'une montagne: Belles maisons, bonnes Auberges, & boutiques en abondance, ce qui nous fit juger qu'elle est encore aujourd'hui digne d'être la demeure d'un Souverain, comme elle l'a été autrefois de ses Ducs particuliers. Ce qui reste pourtant de la Résidence ou Palais de ces anciens Ducs n'est pas grand' chose, ou au moins n'a pas grande apparence. Il y a près de là une grosse, & haute Tour, qui domine toute la Ville, & sur laquelle il y a une horloge qu'on peut voir de tous côtez, & qui règle tout.

Nous prîmes un chariot à la Hollandoise pour nous rendre à Nimegue la première Ville de Hollande que nous devions toucher. Ces chariots sont plus commodes que ceux d'Allemagne. On y est à couvert. Le char est fort propre, & l'on peut être en conversation, chemin faisant, car

ET CRITIQUES. II 3
ils ne courent pas comme les postes d'Allemagne.

Nimegue est une fort belle Ville, renduë fameuse dans ces derniers temps par le Congrèz, où l'on enfanta la paix de l'an 1678. qui ne dura gueres, non plus que toutes les autres paix, qu'on a faites avec la France sous le Regne de ce Roi ici. On commence ici à voir la propreté, dont les Hollandois, ou plutôt les Hollandoises se piquent par dessus toutes les nations du monde. Non seulement on y lave & relave les maisons, j'entens les planchers, les fenêtres, les murailles, les plafonds, mais les ruës mêmes avec des inondations de seaux d'eau, & des frottemens qui les usent plus dans un mois, qu'on ne fait en y marchant une année entiere. Pensez si après cela on épargne les meubles, je ne dis pas ceux qu'on lave ordinairement ailleurs, mais les tables, les chaises, les bancs, les buffets, & généralement tout ce qui peut être dans une maison, de sorte que le Samedi c'est un désarroi universel par tout, & l'on ne voit que de bonnes & grosses servantes, les bras retroussés jusqu'au coude, qui frottent & étrillent sans pitié tous les meubles de la maison, & cela jusques à ce qu'ils soient aussi luisans que s'ils étoient d'or ou de crystal. Ne pensez pas, Monsieur, qu'il faille forcer les servantes, comme il faut

114 REMARQUES HISTORIQUES
droit faire ailleurs, à cette épouvantable
manœuvre. Vous les chagrineriez au déses-
poir, si vous vouliez les en empêcher. Et
c'est un point d'honneur, qui tient si fort
au cœur à ces bonnes filles, que la maison
de leur maître soit tenuë avec la dernière
propreté, qu'elles se consoleroient de tout
autre malheur, plutôt que d'un reproche,
qu'elles n'ayent pas mis les choses au point
que d'autres ont fait, & qu'elles sont moins
diligentes que leurs voisines.

Voici, Monsieur, quelque chose de plus.
Non seulement chaque servante lave très-
proprement la ruë, qui est devant chez son
maître, mais s'il y a une boutique dans la
maison (& en Hollande quasi tous sont
marchands) il y a, toujourns un auvent sur
la boutique, lambrissé en dedans & en de-
hors couvert de tuiles. Celles-ci à cause
qu'elles sont exposées à la vûë de ceux qui
regardent par les fénêtres des chambres
hautes, doivent passer de temps en temps
en revûë, & être chacune en particulier
lavée & frottée jusqu'à l'entière corrasion
de la moindre tache. Et cette fonction se
fait ordinairement sur la ruë, où vous voyez
les servantes une grosse brosse à la main
travailler à cette lessive, avec une fierté
toute particuliere, les autres, qui par oc-
casion passent en ce temps-là, les observant
avec des yeux de linx pour les insulter, si
elles

elles se dispensoient de quelque point marqué dans la diligence des autres.

J'anticipe un peu à vous marquer quelques-unes de mes observations, que je n'eus pas le temps de faire en passant à Nimegue, & que je n'ai fait que depuis mon arrivée en cette Ville. Mais je puis vous dire que la coutume dont je vous parle est universelle en Hollande & telle, au pied de la lettre, que je vous la décris; ce que je croi n'avoir été spécifié par aucun Voyageur, & qui est cause que j'ai voulu vous en parler.

Comme ce pais-ci est bas en effet, aussi bien que de nom, on n'y peut pas faire de hauts bâtimens, à cause du fonds solide qui manque pour y jeter des fondemens profonds. C'est la cause pourquoi les maisons sont universellement basses, & toutes tournées, comme à Cologne, selon leurs façades sur la rue, chacune ayant sa pointe, & des fenêtres jusqu'au faite toujours en décroissant. Au reste ceux qui viennent en Hollande pour y vivre à bon marché, se trompent assurément, & dès le premier pas que nous fimes en ce pais jusques à maintenant, nous avons fait une expérience, qui nous a convaincus du contraire. Peut-être que ceux qui cherchent à s'y établir trouvent des adoucissmens dans une dépense continuée & de ménage, mais à moins que

d'avoir en vûe le négoce, la Hollande est un pais à voir, & à quitter au plûtôt, la liberté dont on y jouit n'aidant nullement à faire un Voyageur plus homme de bien.

Worcom, Dordrecht, & Rotterdam, sont des Villes, qu'on voit en avançant vers la Haye. Rotterdam est grande & riche, & son port ou rade toujous rempli de bâtimens, qui apportent, & remportent de nouvelles marchandises. Nous logeâmes sur la place du Change, où de nos fenêtres nous voyions la statue de bronze au naturel, que la Ville a fait dresser à la memoire du Fameux Erasme son compatriote. Cela nous donna occasion de nous entretenir de cet homme, qui s'est acquis tant de reputation par son esprit, & par sa littérature, sans avoir jamais bien fait connoître qu'elle étoit sa véritable Religion, car vous savez qu'on le reclame de plusieurs partis. On ne sauroit nier qu'il n'ait très-bien parlé de Jesus Christ, mais n'est-il pas vrai aussi que *Regnum Dei non in sermone tantum*? Il a satirisé les désordres de l'Eglise Romaine, & la vie des Moines: cependant il ne paroît pas trop évident qu'il ait embrassé & suivi toutes les nouvelles opinions, d'une partie desquelles il parle avec la même liberté & le même décri. Disons-nous, Monsieur, qu'il est mort de la Religion des honêtes gens, comme parlent plusieurs

plusieurs qui voudroient paroître tels, c'est à dire de toutes les Religions, & d'aucune, approuvant, & improuvant beaucoup de choses dans toutes, sans se déclarer pour aucune. Si cela est, j'estime malheureux un homme, qui avec autant d'esprit, qu'en avoit Erasme, ne pourroit se résoudre à rien, puis qu'enfin il faut croire quelque chose pour ne pas encourir cette terrible menace, *Qui verò non crediderit, condemnabitur.*

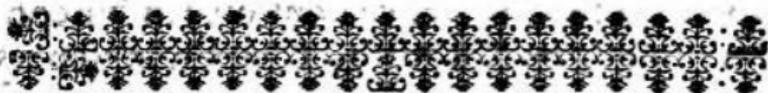
Je me donnai l'honneur de voir à Rotterdam Monsieur Bayle, qui fait tant d'honneur aux belles lettres par les riches productions de son esprit, dont il continuë d'enrichir le monde. Je trouvai dans sa personne un savant à mon gré, parfaitement honête homme, & dont les manieres éloignées de la présomption & de la pedanterie me parurent celles des hommes des vieux temps, où la sincérité, & la pudeur étoient les premières vertus, desquelles on cherchoit à se faire honneur. J'en ai vû d'autres ici à la Haye, qui s'y distinguent par diverses sortes de littérature, & parmi ceux-là Monsieur Banage de Beauval, Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans, qui donne une si grande idée de la profondeur de son érudition, & de l'universalité de son savoir, unie avec une honêteté, & une ouverture de cœur

118 REMARQUES HISTORIQUES
très-obligeante envers tout le monde. Je
finirai ici de vous écrire & de vous parler
de nôtre voyage, car tout ce que je pour-
rois vous dire de plus de la Hollande, vous
le trouverez, où vous l'aurez déjà lû dans
d'autres Relations. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble.

XII. LET.



XII. LETTRE.

De l'état présent des Catholiques Romains en Hollande.

MONSIEUR,

Vous avez raison de vous plaindre qu'il y ait déjà assez long-temps que je suis en Hollande, sans avoir tenu la parole que je vous avois donnée en partant, de vous écrire l'état de nos Catholiques en ces Provinces par rapport aux brouilleries qui les travaillent. Cependant je vous avoué que je doute encore d'en savoir assez pour vous éclaircir pleinement sur ce sujet, & nonobstant le soin que j'ai pris de m'informer de part & d'autre, j'ai peur de ne pénétrer pas assez dans le fond, & les causes de cette division pour vous en écrire avec une entière certitude. Puis que vous voulez néanmoins que je vous en parle, je partagerai ce que je vais vous écrire

120 REMARQUES HISTORIQUES
en choses de fait & en conjectures, rédui-
sant aux premières ce dont on semble con-
venir de part & d'autre, & aux secondes les
apparences, qu'il y a d'équité ou de pas-
sion dans ce dont on ne convient pas éga-
lement.

Il est sûr premièrement qu'il y a deux
partis formez de Jesuites & de Jansenistes,
outré une grande partie d'honnêtes gens,
qui se défiant un peu des uns & des autres
se tiennent neutres dans la querelle, & se
contentent d'être Catholiques Romains,
sans vouloir être partisans, & beaucoup
moins esclaves de l'une ou de l'autre fac-
tion. Ce mot de faction étant odieux, je
n'en userois pas en parlant aux uns ou aux
autres de ces Messieurs. Mais comme la di-
vision, qui regne parmi eux, fait voir
qu'ils ne sont pas unis par une charité par-
faite, & qu'il peut y avoir dans leur fait
beaucoup de passion humaine, qui ne vient
point à propos dans les choses de Dieu,
& dans la poursuite de ce qu'on croit mê-
me le plus juste, ce sera sur cet excès, ou
cette passion humaine, qu'il vous plaira de
faire tomber le mot de faction, par lequel
je proteste d'ailleurs de ne vouloir décrier
ou rendre odieux aucun des partis, qui
me sont tous deux à cet égard très-indiffé-
rens.

Comme la signification des mots est ce
dont

dont il faut convenir avant toute chose pour parler juste, je commencerai par décrire ce qu'on entend par les termes de Jésuites & de Jansenistes. Sous le nom des premiers on comprend non seulement les P. P. de la Compagnie, mais tous les autres Réguliers, Prêtres, & Partisans de leurs sentimens. Ce qui fait que bien qu'il n'y ait dans ces Provinces que peu de Religieux de la Compagnie, le nombre cependant de ceux, qui se laissent regler par leur conduite est grand, & fait un parti considerable, qui semble même entraîner tous ceux, qui ne sont pas du côté de leurs adversaires. Cela n'est pourtant pas comme je vous ai dit; car quoi qu'en matiere de foi il semble qu'il n'y ait que deux partis à prendre, de croire ou de nier ce dont il est question: toutefois comme dans l'affaire présente il y a très-peu de cette matiere de foi, & beaucoup de choses qui se rapportent uniquement à la discipline de l'Eglise, & à la maniere dont on veut faire prévaloir ses sentimens, il y a beaucoup de personnes, qui contentes de leur croyance Catholique, & éloignées par leur état de l'administration des Sacremens, laissent le reste au zele de ceux, qui le veulent défendre ou contredire.

Il est donc vrai qu'il y a beaucoup de choses de celles qui sont en controverse entre

tre les deux partis, qui ne regardent que la discipline, & nullement la foi de l'Eglise, & pour lesquelles on donne cependant le nom de Jansenistes aux adverfaires des Jefuites. Cela est-il conforme à la justice, & à la charité Chrétienne? Par le nom de Jansenistes on entend communément les défenseurs obstinez des opinions condamnées. On vient donc par là à donner le nom d'hérétiques (qui est le plus grand, & le plus honteux reproche qu'on puisse faire à un Chrétien) à beaucoup de personnes, qui professent de tout leur cœur une croyance Catholique, quoi que d'ailleurs elles puissent être téméraires, désobéiffantes, & rebelles même si on veut au Chef de l'Eglise.

Ceci tombe particulièrement sur la troupe, & le commun de ceux qu'on appelle Jansenistes, & lesquels n'étant ni informez, ni capables de disputes sur les matieres spéculatives, qui ont troublé la paix de l'Eglise au sujet de la Grace de Jesus Christ, & toutefois adhérens à leurs Chefs & Pasteurs, sont marquez de ce nom abominable à cause de cet attachement. Cela n'est-il pas outré? Et quand ces Pasteurs mêmes feroient dans des sentimens spéculatifs, & hors de pratique, éloignez de la pureté de la foi, quel crime est-ce au peuple qui n'en est point instruit, de recevoir d'eux les Sacremens,

cremens, & la direction extérieure, jusqu'à ce que le S. Siège les ait privez de leur ministère, & ait soustrait les fidèles à leur Gouvernement? Avec un peu de charité n'adouciroit-on pas beaucoup les affaires en faisant une bonne distinction entre les sujets de la controverse, & en séparant ce qui est véritablement hérésie d'avec ce qui n'est que désobéissance aux ordres, & aux reglemens de l'Eglise? Il ne faut nullement douter qu'on ne diminuât déjà par cette voye de plus de la moitié le nombre des Héretiques, dont on fait si peur à Rome, & que faisant agir la persuasion & la douceur, on ne ramenât le plus grand nombre de ceux qui sont aujourd'hui considérez par les autres comme des membres pourris & retranchez du corps de l'Eglise.

Que diriez-vous, Monsieur, si je vous assûrois de ce qui est vrai au pied de la lettre, que l'animosité est si grande entre les partis que les choses, pour peu qu'on les pousse, sont à la veille d'en venir, non pas à des disputes, mais à des massacres, & à des guerres ouvertes avec l'épée & le mousquet de peuples contre peuples, qui se traitent reciproquement avec toute l'aigreur d'une inimitié mortelle? J'ai oui de mes oreilles de ces zelez, protester avec un emportement furieux d'être prêts & de sou-

haïter

124 REMARQUES HISTORIQUES
haiter même de devenir dans le moment les
bourreaux des Jansenistes. Et comme je
voulus les faire souvenir de la charité Chré-
tienne, qu'il falloit avoir pour tous dans la
vûe que les plus méchans peuvent changer,
qui me répondirent *qu'il ne falloit rien atten-
dre de cela des Jansenistes, parce qu'ils étoient
tous obstinez comme des Diabes.* Doit-on
appeller Apôtres & Disciples de Jesus
Christ, ou plutôt enfans du Tonnerre,
ceux qui inspirent ces dispositions aux
peuples? Car enfin, on ne peut gueres
croire que ce zele forcené soit l'effet d'un
penchant naturel, ou d'un amour ordinai-
re pour la Religion, mais bien celui d'une
impression étrangere.

Il semble donc qu'on feroit très-bien au
lieu de faire un gros de toutes les accusa-
tions, qui ne peuvent regarder tous les
particuliers du parti, & au lieu de crier à
l'hérétique & au damné contre tout ce qui
ne veut pas recevoir certaines impressions
de distinguer entre lepre & lepre, entre
péchés & péchés, & de chercher peu à peu
à éteindre le feu, au lieu d'y jeter de nou-
velles matieres, avec un zele qui ne paroît
pas tout venir du Prince de la paix, que
tous adorent également, & qui ira enfin à
tout perdre, si on ne le retient dans des li-
mites raisonnables. Il est sûr que les plus
sages & les plus modérez se font souvent
d'un

d'un zele très-bon dans ses commencemens une idole, à qui ils immolent dans la suite aveuglément leur repos, & leurs consciences par l'entêtement de tout entreprendre pour le faire triompher. Il n'est pas moins certain qu'il y a des persécutez, qu'on auroit pû ramener avec la persuasion & la douceur, & qui s'obstinent de même avec le temps à soutenir non seulement ce qu'ils croyent être la verité, mais ce qu'ils condamneroient encore sans le dépit & la mauvaise honte de succomber, & de donner gain de cause à leurs Adversaires.

Ne pensez pas que je plaide pour les Jansenistes, ou que je soutienne leur parti, parce que je suis dans leurs sentimens. Je désapprouve & blâme leur conduite en mille choses, comme je vais vous le dire ci-après. Mais je parle pour la paix & pour la réunion des esprits, à laquelle je voudrois qu'on travaillât, plutôt que d'entendre sonner le tocsin pour s'entre-détruire mutuellement. Ce qui arrivera si on n'y apporte du remede au grand préjudice de la Religion Catholique Romaine, le Clergé de laquelle ne subsistant ici que par la tolérance de Messieurs les Etats, qui doute que ceux-ci ne viennent à de fâcheuses résolutions, s'ils voyent que les choses vont au soulevement des peuples, & à une guerre intestine ?

Les reproches dont on charge les Jansénistes sont de batiser les enfans en langue vulgaire, ou au moins de réciter les prières de l'Eglise, qui accompagnent une telle cérémonie en cette langue: de refuser ou différer l'absolution à leurs pénitens en certains cas: d'enseigner des malices aux jeunes filles sous prétexte de les interroger dans la confession touchant les circonstances des pechez sensuels: de défendre l'usage du mariage aux conjoints hors de l'espérance d'avoir de la succession, ou en d'autres cas, où la conjonction est inutile pour cette fin: de détourner quelques legs pieux à d'autres usages que ceux qui sont exprimez par les Legataires; de croire dannez les enfans morts sans batême: de ne pas vouloir reconnoître Immaculée la Conception de la Vierge: de ne pas faire tout le fond qu'on voudroit sur les Indulgences & les Confrairies, qui sont en usage dans l'Eglise Romaine: de crier hautement contre les opinions relâchées, & de rendre odieux au peuple ceux auxquels on les attribue: de décrier l'appareil, & l'ornement des Eglises comme si c'étoit un soin profane, & opposé à la sainteté de nos Mystères: de publier & d'avoir publié quantité de libelles, en la langue du peuple, que les connoisseurs assurent être fort souvent des satires très-piquantes contre leurs Adversaires, ou

des

des loüanges outrées de ceux de leur parti : de prétendre la subsistance des Chapitres Ecclesiastiques d'Utrecht & de Harlem : de s'être érigés en Archiprêtres, Vicaires, Doyens, & telles autres dignitez, qui sont en usage dans les Chapitres subsistans dans les Terres des Catholiques Romains : de s'obstiner à soutenir l'innocence & le rang de Monseigneur de Sebaste, depuis même qu'il a été suspendu, & privé de son administration : enfin d'avoir recouru à la puissance Séculiere de Messieurs les Etats, & pour leur manutention particuliere, & pour faire donner l'exil à une quantité d'Ecclesiastiques qui ne sont pas de leur parti, & qu'on croit avoir été éloignés, parce qu'ils cherchoient à mettre en execution les Décrets du Pape, & adhéroient au nouveau Provicaire envoyé par sa Sainteté : de ne pas vouloir reconnoître celui-ci, & publier que le déposé a été circonvenu à Rome par la cabale des Jesuites, qui ont procuré sa déposition, nonobstant la pureté de sa doctrine, & la droiture de sa conduite.

Voilà bien des griefs, & on seroit embarrassé à répondre & à se justifier sur beaucoup moins. Cependant avec mon ingénuité ordinaire j'ai dit en quelques rencontres qu'aucun de tous ces chefs en particulier, ni tous ensemble ne sauroient non plus faire

128 REMARQUES HISTORIQUES
faire un Janseniste de celui qui les défendroit, ou les auroit commis, qu'un Gnostique, ou un Manichéen, ce qui a manqué à me faire des affaires. Aucune de ces imputations ne peut, comme vous voyez, faire un Janseniste dans le sens naturel de ce mot, puis que les cinq propositions n'ont rien de commun avec aucune de ces matieres. Cependant quoi qu'il y ait quelques-uns de ces chefs, dans lesquels on ne sauroit condamner que l'excès que ces Messieurs peuvent avoir commis en déclamant, par exemple, contre la confiance outrée dans les Indulgences & les Confrairies, auquel sens je veux croire, comme ils le disent, qu'ils ont entendu leurs déclamations, quasi tous les autres sont des fondemens suffisans pour les rendre odieux aux bons Catholiques, & pour les faire condamner en cas d'obstination, comme je les ai condannez & les condanne sans déguisement & sans restriction.

Car enfin quoi que la forme du Sacrement de Batême soit la même, & ait le même effet proferée en toutes les langues, c'est un caprice déreglé en un Pasteur de se séparer de l'usage commun, & rien que le repentir, & une disposition sincere de suivre à l'avenir la pratique de l'Eglise ne peut excuser ceux, qui s'en étoient éloignez. Differer, ou accorder mal à propos l'absolution

lution & scandaliser les consciences par des interrogations trop chatouilleuses peut être plutôt le défaut d'un Ministre mal habile, que mal intentionné. C'est cependant un grand mal que de s'exposer au Ministère des Sacremens sans la capacité nécessaire, & de tourner ainsi les moyens de sanctification en occasions de scandale. C'est de même un conseil outré de faire un scrupule aux personnes mariées d'une chose, à laquelle leur conjonction leur donne un droit incontestable, quoi que comme les ames pures estiment pechez & imperfections la complaisance sensuelle qui se peut mêler dans la pratique des choses les plus saintes, on puisse dire qu'il est rare que le plaisir ne gâte un peu la pureté, qui devoit sanctifier toutes les actions des Chrétiens.

C'est bien pis de détourner les intentions des bonnes ames à d'autres fins que celles, auxquelles elles veulent que leurs aumônes soient employées, & si le nom de larcin manque à la fraude, la nature y est toute entiere. J'entens pourtant qu'ils se plaignent qu'on leur prête ce vol, & que si on étoit bien informé de l'état des capitaux destinez à ces pieux emplois, on les excuseroit plutôt que de les condamner. Ils se plaignent de même que l'Eglise n'ayant encore rien décidé sur la Conception Immaculée, & sur l'état des enfans qui

meurent sans batême on leur fait un crime d'hérésie sur des sentimens, qui ne leur sont nullement particuliers, & qui même sont de quelques grands Saints. Mais comme la foi de l'Eglise à l'égard de beaucoup de choses est comme la lumière qui dès sa naissance va toujours croissant jusqu'à son midi, il y a sujet de trouver à redire à la hardiesse de soutenir des opinions qu'on voit que l'Eglise va peu à peu abandonnant; & ce n'est pas être fort discret que de vouloir se roidir contre le torrent dans des choses, qui ont l'apparence d'une singularité criminelle.

Décrier les opinions & les Auteurs, qui conseillent ou permettent le relâchement dans la Morale, est un emploi, où la malignité naturelle de l'homme peut avoir une grande part, & si chacun s'appliquoit le *qui vestrum sine peccato est, primus in illam lapidem mittat*, peut-être que le nombre des Déclamateurs seroit beaucoup moindre. Graces au Ciel, on a assez bien défriché ces ronces de l'Eglise; & la censure de tant d'opinions, dont personne n'ose plus se porter ouvertement pour garent semble laisser celles qui restent à couvert de reproche. Il est cependant un peu étonnant qu'on fasse un crime à des gens qui s'efforcent d'accréditer les opinions les plus rigoureuses dans la Morale, lesquelles par là
 devien-

deviennent les plus sûres; les adoucissements n'étant que des raisons qu'on cherche pour se dispenser de l'observation plus entière des commandemens de Dieu, & des obligations du Christianisme. Est-ce un mauvais conseil que celui de Jesus Christ qui nous encourage aux actions les plus parfaites, *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est?* Et si l'on croit permis de ménager la foiblesse humaine par une condéendance raisonnable, pourquoi vouloir proscrire des guides à une plus haute perfection? On n'oblige personne à se confesser à ces rigoureux Directeurs: mais pourquoi vouloir par le décri de leur conduite que personne ne le fasse?

Pour les prétentions qu'on dit que ces Messieurs ont que les Chapitres d'Utrecht, & de Harlem subsistent, je croi qu'il y a bien du sujet de les croire insubstantes, particulièrement à l'effet que l'on voudroit établir d'une Jurisdiction ordinaire *Sede vacante*, c'est à dire continuelle, & d'un droit acquis à ces Chapitres de suppléer toutes les fonctions Episcopales par rapport au Gouvernement des Diocèses, puis qu'il n'y a jamais d'Evêques particuliers, ou au moins résidens. J'ai eu la curiosité de lire leurs raisons, débitées, il faut l'avouër, avec beaucoup d'érudition & de connoissance des loix & de l'Histoire Ecclesiastique.

que. Mais je me trompe, ou le plus souvent *vagantur*, comme on dit, *extra thesim*, ou supposent ce qui est en question. On y parle d'une suite d'élections, & de provisions de ces Canonicats, & Dignitez, mais toutes faites entr'eux. On y rapporte des transactions passées entre des Vicaires Apostoliques, & ces prétendus Chapitres. Quelle difficulté trouve-t-on que quelques-uns de ces Vicaires ayent été d'accord avec eux sur cela? Ils étoient du pais, ou n'étoient pas fâchez de faire cet honneur à la nation pour se l'attacher davantage. Il faudroit citer des reconnoissances des Papes, & des Actes de Rome, qui témoignassent qu'on y a reconnu ces Chapitres. Il y a eu, dit-on, des choix de plusieurs Prêtres & Pasteurs, qui tenoient des Assemblées, où ils conféroient entr'eux des affaires de la Mission, & de ce qui regarde la conduite spirituelle des Catholiques dispersez par toutes les Provinces de Hollande. Ces Elûs ne composoient pas des Chapitres d'Eglises particulieres, puis qu'ils pourvoyoient au long & au large à tout, & qu'ils reconnoissoient tous également le Vicaire Apostolique *pro tempore* en cette précise qualité de Vicaire, & non d'Evêque, qui fût leur Chef particulier, & qui les employât comme ses Vicaires dans le Gouvernement de ces Dioceses qu'on veut établir.

Ils

Ils prétendent au moins que le Vicaire Apostolique soit nommé à leur présentation, & que le Pape n'en puisse établir d'autre qu'un de ceux qu'ils choisiroient pour cette dignité. La chose, n'étant point hors de ses convenances, seroit en tout autre temps plus faisable qu'en celui-ci, où l'alienation s'étant fourrée parmi les esprits, & ceux-ci étant aigris de part & d'autre, le Pape a sujet de prendre des mesures plus assurées que celles de remettre la Mission en des mains, qui pourroient accroître plutôt que d'assoupir la méfiance. Outre cela la qualité de Vicaire Apostolique étant celle d'un Ministre du S. Siège, amovible, *ad nutum*, & non pas d'un Evêque, Chef & Pasteur d'un troupeau particulier, il semble que ni eux, ni même tout le Clergé de Hollande en général n'ont pas le droit de prescrire des loix au Souverain Pontife sur cela; les droits des anciens Empereurs, & de ces Chapitres dans les siècles Catholiques, qu'on reclame encore, n'étant point passés à une troupe de Prêtres, auxquels on permet d'exercer en secret, & toujours avec crainte, le soin des âmes d'un petit nombre de Catholiques, contraires à la Religion dominante du pais.

Je n'entre pas davantage dans leurs prétentions au sujet de Monseigneur de Se-

baste, & quoi qu'on se plaigne à son égard
 des manieres occultes, & par cela un peu
 suspectes, dont on dit qu'on l'a décrié
 à Rome, sans faire paroître à découvert ni
 accusateurs ni témoins, ou au moins sans
 que ceux qu'on croit lui avoir voulu faire
 de la peine, osassent ou voulussent se nom-
 mer: cependant ayant été oui, examiné
 & sententié au Tribunal de nôtre Souve-
 rain Juge, quand ce seroit encore plus à
 tort qu'on ne le dit, c'est à lui & à tous
 les Catholiques à se soumettre, sauf à eux
 à procurer ensuite de leur obéissance par
 tous les moyens raisonnables de faire con-
 noître les motifs, qui rendent leur ac-
 quiescement forcé. Tous les exemples
 qu'on cite des Papes, qui ont permis qu'on
 leur fit des remontrances sur des sentences
 qu'ils avoient renduës en des cas particu-
 liers, & semblables à celui-ci, ne vont pas,
 ce me semble, plus loin: & c'est par cette
 soumission plutôt que par une contradic-
 tion manifeste qu'on a vû quelquefois l'in-
 nocence triompher des accusations, & les
 Juges retracter leurs sentences.

Il y a eu quelques cas, dans lesquels l'E-
 glise a recouru à la protection d'une Puif-
 sance étrangere, & même ennemie de la
 foi: mais la justice étoit évidemment de
 son côté. Le Pape même étoit celui, qui
 permettoit qu'on recourût à un Prince sé-
 culier

culier pour que son autorité empêchât que la cabale d'un Antipape ne prévalût dans l'Eglise; au lieu qu'ici c'est contre le Pape qu'on recourt, & dans une cause qui ne peut être moins que douteuse dans l'esprit de la partie même, qui implore cette protection. Joignons à cela que ceux à qui on recourt n'étant pas informés autant qu'il le faudroit de nos loix, & de nôtre culte, leur autorité y étant mêlée peut produire de très-grands désordres, dont le premier & le plus important seroit, que voulant maintenir des personnes, auxquelles on a ôté la Jurisdiction spirituelle, tout ce que celles-ci feroient dans l'exercice de cette Jurisdiction, seroit absolument invalide au grand dommage des ames, qui continueroient bonnement à vivre sous leur conduite & direction.

Mais nonobstant toute cette grande liste de griefs & tant de désordres, causez, comme on prétend, par les Jansenistes, & que je viens de décrire, comme vous voyez sans aucun adoucissement, je croi la chose susceptible d'accommodement & d'accord, si on vouloit y travailler avec une main vraiment charitable, & par la voye de personnes de probité & de crédit, qui voulussent s'y employer. Rien n'empêche de croire ces Messieurs assez raisonnables pour revenir de l'éloignement où ils sont des

126 REMARQUES HISTORIQUES
usages de l'Eglise, & pour dissimuler leurs
sentimens par un silence respectueux sur
des choses, que l'Eglise n'a point encore
formellement décidées. Tous les autres dif-
ferens, dont j'ai parlé, trouveront leur ac-
commodement, ou leur tempérament rai-
sonnable, si on le veut chercher. Le point
capital, & la grande affaire est celle du Jan-
senisme effectif, & veritable, duquel je ne
vous ai point encore parlé, & pour lequel
on peut justement donner le titre d'Hé-
retiques à ceux qui en sont effectivement
convaincus. Ce point est incomparablement
plus difficile à éclaircir que tous les autres,
parce que les uns accusent hardiment, &
les autres nient avec la même fermeté, &
qu'il est impossible d'en parler sur des preu-
ves, & des rapports dont chacun convien-
ne. Voici cependant comme j'entens la
chose.

Nous savons tous qu'il y a cinq Propo-
sitions condamnées par les Papes Innocent
X. & Alexandre VII. qu'on ne peut se re-
volter contre ces décisions sans encourir la
tache de rebelles, & d'hérétiques. Mais tout
le monde n'est pas encore d'accord sur l'é-
tendue de la soumission qu'on doit rendre à
ces Décrets pour ne point sortir de la Com-
munion de l'Eglise. Il n'y a gueres de per-
sonnes au monde, qui ne se payassent d'un
désaveu, & d'une condamnation sincere de
ces

ces mêmes Propositions, & qui ne reconnoissent pour Catholiques tous ceux qui protestent de condamner sincèrement tout ce qui a été condamné. Cependant il y a une infinité de personnes qui se plaignent qu'on les persecute nonobstant ce désaveu, & cette protestation qu'ils ont faite mille fois, & qu'ils sont prêts de faire en toute occasion. Cela fait voir tout au moins que tous les hommes ne forment pas un même jugement des mêmes choses, & qu'il y en a qui ne sont pas contents quand les autres sont satisfaits.

On désavouë, & on proteste de bouche, dit-on, & on retient le venin dans le cœur, qui échappe, & se répand après cela en diverses manieres, au scandale & à la séduction des ames. Cela pris généralement pourroit être: mais ne pourroit-il pas être aussi que certaines gens, qui prennent sur eux seuls le soin de penser & de pourvoir à tout, se trompent quelquefois, & que prévenus de la passion de paroître importans & nécessaires dans le monde, ils croient de voir ce qu'ils ne voyent pas, & ainsi troublent la paix & le repos des autres par leurs soupçons & par une démangeaison inquiète, qu'ils ont de tout redresser, même ce qui est le plus droit? Les protestations sont équivoques, dit-on, & pourquoi ce zele ne l'est-il point, d'autant plus

qu'on ne voit point que ces empressements soient suivis de délations dans les formes, qui fassent toucher au doigt le crime des coupables, & de condamnations expressees de personnes convaincuës de suivre une doctrine précise, qu'on déclare erronée? Jusques à présent on n'a eu que des paroles & des écrits pour s'exprimer, & faire connoître ses sentimens: d'où vient donc qu'aujourd'hui cela ne suffit pas, & que malgré toutes les assurances verbales, & écrites, on n'en veut pas croire des personnes, d'ailleurs de crédit & de réputation dans le monde? N'est-ce point qu'on veut par force se faire des ennemis pour avoir le plaisir de les combattre, & des coupables afin de les punir?

Les expressions les plus claires, dit-on encore, sont sujettes à être interprétées, & on ne peut trop se précautionner contre la duplicité & la mauvaise foi, sur tout dans des matieres importantes à salut. Et qui en doute? & que les mêmes paroles qui dans la bouche de Jesus Christ étoient un oracle, quand il disoit, *Pater major me est*, devinrent un horrible blasphème dans celle des Ariens, qui osèrent sur ce témoignage nier l'égalité de ce Fils adorable avec son divin Pere, parce qu'ils le prenoient séparé des autres, qui le déterminoient à son vrai sens? Mais cela n'excuse-t-il point
ceux,

ceux, qu'on poursuit, quand ils protestent de condamner dans les Propositions tous les sens hérétiques, qui y peuvent être, sans aucune exception ni adoucissement, & de retenir ceux-là seuls, s'il y en a, qui pourront s'accommoder avec quelque vérité? Et pourquoi veut-on prendre au criminel des paroles rectifiées par les éclaircissémens qu'ils donnent dans le reste de leurs discours, ou de leurs écrits?

D'autre côté le mélange du Fait & du Droit dans cette querelle du Jansenisme est un manteau, dont il semble qu'on ne devroit plus se couvrir pour continuer à se battre, puis que par la paix de l'Eglise toutes les obligations furent réduites à un silence de respect sur les faits; les décisions d'autres Papes sur les Antipodes, sur le pain des Cordeliers, & sur d'autres faits, ayant assez fait comprendre à tout le monde que ces sortes d'arrêts sur des matieres non nécessaires à salut n'obligent à aucune soumission, ou acquiescement interieur, mais à la seule modération exterieure dans nos discours, & à la vénération, qui est dûë au Chef commun de l'Eglise, à qui il est mesléant de s'opposer & de contredire hors de propos.

Car enfin, pour appliquer cette doctrine à des choses, qui nous touchent de plus près: si par malheur pour quelques-uns il
arrivoit

arrivoit jamais qu'un Pape selon le droit expressément réservé par Paul V. à ses successeurs vint à la résolution de donner une sentence définitive sur les questions qui s'agiterent de son temps, laquelle ne leur plût pas, conseilleroient-ils au Pape de comprendre dans sa condamnation le premier inventeur des Dogmes, qui furent alors contestez, & que pour donner plus de poids à la flétrissure de la doctrine, il y comprît encore l'Auteur, & en fit un hérétique, malgré toutes les dispositions Chrétiennes de résignation & d'acquiescement au jugement du S. Siège, qu'on veut croire pieusement, qu'il a retenu en publiant & défendant ses opinions? Le cas n'est nullement Métaphysique, & tant d'années écoulées, nonobstant tout le crédit & l'adresse d'un grand parti sans pouvoir faire changer en approbation expresse, ce qui ne subsiste que par une pure tolérance, donne à mon avis, quelque sujet de craindre une condamnation, qui ne fut, dit-on, alors suspenduë, que pour des raisons, qui ne font pas même un grand honneur à ce parti.

En voilà assez, me direz-vous, pour me faire Janseniste jusqu'aux dents, & pour m'embarquer dans un Vaisseau, qui souffre encore aujourd'hui une si furieuse tempête dans quelques endroits du monde Catholique.

que. Rien moins que cela, Monsieur, & si j'en étois crû, je fais un moyen infail-
 ble pour donner le change, & mettre hors
 de carrière tous ces zelez, qui poursuivent
 si chaudement le Jansenisme. Car bien loin
 de m'exposer à la moindre persecution je
 signerois mille formulaires sur la foi de ceux
 qui me commandent de dire que les Pro-
 positions sont dans Jansenius, & qu'il est
 hérétique, sauf à lui à faire connoître au
 jour du Jugement la malignité & l'hypo-
 crisie (s'il y en a) de ceux qui se sont don-
 né tant de peines, & formé tant d'intri-
 gues pour obtenir cette déclaration. Je n'ai
 jamais lû, & apparemment je ne lirai ja-
 mais le livre de Jansenius. Le Pape me dit
 qu'il a écrit des hérésies, je le dis avec lui,
 parce qu'il me le commande sans autre for-
 malité ni exception.

Non, Monsieur, je ne porte aucune en-
 vie à la gloire de ces Héros, qui ont si-
 gnalé par leur patience, & leurs martyres
 la Catholicité ou prétenduë telle de l'es-
 prit, & du cœur de Monsieur l'Evêque
 d'Ypres, & je ne puis encore comprendre
 qu'il y ait aujourd'hui des hommes assez
 résolus pour tout souffrir, plutôt que de
 condamner la memoire d'un homme qui ne
 leur touche en rien, & qu'ils ne condam-
 nent que sur la foi d'autrui, comme les Ju-
 ges condamnent sur la déposition des té-
 moins.

142 REMARQUES HISTORIQUES
moins. Mais si l'on se moque de ma docilité sur ce point, qui m'est indispensable si je veux vivre dans le monde parmi des gens conjurez à l'oppression de tous ceux qui ne parleront pas comme eux: qu'on se moque, & qu'on s'étonne bien davantage de voir ces autres personnes, se faire un point d'honneur, & de conscience de pousser jusques aux dernières extrémités une querelle où ils ne peuvent nier que tout ne soit encore ambigu, & où il semble que les parties cherchent à se jouer réciproquement, les Jansenistes se défendant de l'Hérésie comme du feu, & leurs adversaires voulant à hauts cris qu'ils condamnent des Propositions, qui pouvant avoir plusieurs sens ne semblent ni justifier ni condamner leurs qualificateurs sur rien de déterminé & de décisif.

Jesus Christ est mort pour tous, dit-on, & par la tête & par la mort les Jansenistes le confesseront, ou nous les persécuterons jusqu'à la mort. Quoi donc ces Messieurs ne disent-ils pas leur *Credo*, & ne reconnoissent-ils pas comme il y est exprimé, que Jesus Christ est descendu du Ciel, & qu'il est mort pour le salut des hommes? Ils disent que Jesus Christ n'est mort que pour les Elûs, & nous voulons qu'ils disent qu'il est mort pour tous. Quoi ne reçoivent-ils pas l'Écriture Sainte, qui en mille textes exprès assure qu'il est mort
pour

pour tous : *Pro omnibus mortuus est Christus ?*
Non je ne les croi pas si foux que de s'inscrire en faux contre ces veritez adorables, ni si enragez que d'envier le fruit de la mort de Jesus Christ à personne, qui est le crime des Démons. Mais c'est du fruit de cette mort qu'ils entendent parler (disent-ils) qui par malheur n'étant pas appliqué aux Réprouvez n'est pas la cause efficace de leur salut, comme de celui des Elûs, selon cet autre texte & cette déclaration expresse de Jesus Christ même qui proteste de prier pour eux & non pour les Réprouvez, *Pro eis rogo non pro mundo*. Il est infallible que ces paroles & d'autres semblables qui mettent de la différence entre les hommes, pour lesquels Jesus Christ est mort, ont quelque sens Catholique, autrement Jesus Christ auroit parlé contre la verité & contre soi-même. Si les prétendus Jansenistes ne l'entendent que dans ce sens Catholique, que veut-on davantage ? Et seront-ils hérétiques avec la foi & les paroles de Jesus Christ même ?

Il y a trois choses qui me paroissent de foi, nécessaire à salut dans cette matiere: premierement que Dieu est mort pour tous les hommes sans exception, & qu'il a donné un prix au delà du suffisant, pour la rédemption de tous, quoi que tous ne soient pas effectivement sauvez. En second lieu qu'il a une veritable & sincere volonté de

de sauver tous : & en troisiéme qu'il y a des graces interieures, qui se font sentir dans l'ame, & auxquelles on résiste très-souvent. Je tiens pour hérétiques & perdus tous ceux, qui ne croient pas ces Articles. Mais les autres questions sur le comment, & le pourquoi le tout se fait : sur la qualité de la volonté antécédente, conséquente, efficace, absoluë, de bon plaisir, d'approbation, de permission, de tolérance, & que sai-je ? avec laquelle Dieu veut le salut de tous, & la perte des damnés : sur la qualité des secours, & des moyens, dont il se sert pour sanctifier passagerement ou finalement les ames, sont-ce des matieres de foi ou de dispute ? Qui est-ce qui connoît & peut déterminer les voyes de Dieu dans la conduite qu'il y tient ? *Quis cognovit sensum Domini, aut quis Consiliarius ejus fuit ?* Et doit-on embarrasser le peuple de ces difficultez ? le peuple, dis-je, incapable de se démêler des subtilitez de l'Ecole ?

Je croi dit le Charbonnier que Dieu est mort pour tous, comme le Curé de mon Village me l'enseignoit, à peu près comme le Soleil se leve pour tous. Mais s'il y a quelqu'un d'assez malheureux pour passer la journée dans le fond d'un cachot, ou, ce qui seroit encore pis, pour se crever les yeux afin de ne le pas voir, ne peut-on

pas

pas dire en quelque sens que le Soleil ne s'est point levé pour lui, comme les Réprouvez se plaignent qu'il ne s'est pas levé pour eux, *Sol intelligentia non est ortus nobis*; quoi que ce Soleil soit la lumière qui illumine tous les hommes qui viennent au monde. *Erat lux vera, qua illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Je croi, continuë le Charbonnier, que Dieu étant souverainement bon a une volonté très-sincere de sauver tous les hommes, à peu près de la maniere dont un Juge, ou Gouverneur de Province veut & souhaite sincerement que tous les particuliers vivent, se réjouissent & soient heureux. Mais s'il y a des esprits mal faits & mal inclinez, qui veulent troubler la paix, & outrager le prochain par des vols, des homicides, & d'autres semblables crimes, il a aussi une très-juste & très-veritable volonté qu'ils soient punis, & même du dernier supplice, selon les dispositions de Dieu même, *Anima qua peccaverit ipsa morietur.* Je croi, dit-il encore, convaincu par ma propre experience que chacun a des graces interieures, auxquelles il résiste fort souvent, & je tiens pour sûr qu'il n'y a aucun de tous les Disputeurs les plus outrez dans cette querelle, qui n'aye au moins quelquefois des inspirations dans l'ame & des touches au fond du cœur de laisser ces con-

146 REMARQUES HISTORIQUES
tentions inutiles & de chercher la paix,
ausquelles il est évident qu'il résiste, puis
qu'on ne veut point cesser de s'entre-bat-
tre.

Après ces déclarations solennelles & pu-
bliques, auxquelles je suis sûr que tous les
Jansenistes souscriront aussi volontiers que
les autres, n'en ayant jamais ouï, qui les
mît en dispute, que peut-on demander à
un Chrétien de plus, & tout le reste n'est-
ce pas une matière à exercer les esprits dans
les Colleges de Théologie, où l'on en peut
disputer, mais on le doit faire, ce me sem-
ble, sans pousser les choses avec autant de
passion & d'acharnement que l'on fait au-
jourd'hui? Ne scandalise-t-on point par cet
entêtement les âmes simples, & la con-
science de ceux qui ne sont pas assez ro-
bustes, & vigoureux dans la foi? Et en
voulant étendre & magnifier le fruit de la
passion de Jesus Christ, ne l'amoin-drit-on
point en entraînant ces âmes innocentes
dans les partis & dans les factions, où l'on
ne respire que rage plutôt que zèle, & où
l'on employe tout pour s'entre-détruire, &
quant à l'âme, & quant au corps? *Peri-
bit infirmus in scientia tua frater. Quod si in-
vicem mordetis, videte ne ab invicem con-
sumamini.*

Y a-t-il de deux sortes de foi dans le
monde, une pour les savans, & une pour
les

les idiots? Et si ce que je viens d'énoncer touchant les matieres en dispute suffit pour un homme simple & incapable d'entrer dans les subtilitez du College, pourquoi fait-on un crime à un Savant, qui croit comme lui, & qui proteste sincerement de le croire, & considère le reste comme des disputes de choses, incapables d'altérer ce premier & nécessaire fondement de la foi? Où ira-t-on, si on pousse avant cet esprit de dispute, & si on entreprend de faire des articles de foi, par exemple du comment le corps de Jesus Christ est réellement dans l'Eucharistie, de la maniere dont les Saints voyent Dieu dans le Ciel, & le feu tourmente les ames dans l'Enfer, & de mille autres choses, qui nous sont incompréhensibles, & que nous devons croire, sans vouloir critiquer & éplucher comme elles sont? Si, dis-je, on entreprend d'accommoder nôtre foi aux opinions des Théologiens, qui prendront la lance pour les faire triompher, & pour faire déclarer hérétiques tous ceux qui ne penseront pas comme eux?

On met en doute, dit-on, le prix du sang de Jesus Christ, & on veut qu'il ne soit mort que pour un petit nombre d'Elûs, quelle horreur? Hé bon Dieu! qui doute du prix du sang de Jesus Christ? Et qui est-ce qui met en dispute que la moindre de tou-

148 REMARQUES HISTORIQUES

tes les humiliations de cet Homme-Dieu ne vaille pour le rachat de mille mondes? Mais cela fait-il que tous les hommes soient effectivement sauvez, & à force de crier pour l'universalité de la Redemption met-on en Paradis aucun de ceux, qui par un jugement inscrutable de Dieu, que nous devons adorer, sont exclus du fruit de cette redemption, & qui se trouvent très-justement (pour quelque cause que ce soit) confinez dans les Enfers, ou courans à ce précipice? Dieu donc ne donne pas à tous les hommes, dit-on encore, des graces suffisantes pour se sauver, quel sujet de désespoir, pour tant de personnes qui se croiront abandonnées! Dieu donne donc à tous, en tout temps, & après quelque nombre de crimes qu'ils ayent commis, des graces, qu'ils peuvent toujours par les forces de leur libre arbitre rendre efficaces, & se sauver: quel sujet, dirai-je, de confiance, de présomption, & d'abandon toujours plus grand, aux plus scélerats, qui se flatteront de trouver cette assurance de salut sous leur chevet à la fin de la vie la plus criminelle! Ne faut-il donc pas prêcher la miséricorde de Dieu? Ne faut-il donc pas faire craindre sa justice? *Deus cujus vult miseretur, & quem vult indurat.* Faut-il endormir le monde dans une securité, qui pour un sauvé peut faire mille perdus? Et

ne lui faut-il pas dire que Dieu après avoir été souvent méprisé, méprise à son tour, & que l'abus des graces en tarit la source, selon cette menace, *Ego vocavi & renuisti, ego autem in intentu tuo ridebo & subsannabo?* On désespere le monde par cette doctrine. Quel sujet de désespoir pour un Chrétien, qui se fait racheté du sang de Jesus Christ, qui se voit dans le sein de son Eglise, & assisté de tous les moyens de faire son salut? Travaillons y seulement sans tant disputer, mais avec crainte & tremblement, *Cum timore & tremore salutem vestram operamini.* Donc tous les Payens sont dannez? Quel intérêt avez-vous à savoir la conduite que Dieu tient avec eux, & qui vous a donné le droit de prétendre qu'il vous rende conte de ses jugemens? Il vous a fait la grace de vous mettre dans le bercail de son Eglise. *Non fecit taliter omni nationi.* Soyez-en reconnoissant, adorez en silence la profondeur de ses jugemens, & dites quand quelque difficulté vous étonnera, *O altitudo divitiarum sapientia & scientia Dei: incomprehensibilia sunt judicia ejus, & investigabiles viae illius!* Que ses jugemens sont incomprehensibles, & que c'est une témérité insupportable de les vouloir approfondir.

Mais je croi d'être tombé sans y penser sur le point capital de toutes les disputes en parlant de la Grace. Ne seroit-ce point

qu'en magnifiant l'universalité du fruit de la Redemption de Jesus Christ, on veut établir qu'il a obtenu par sa mort des graces veritablement suffisantes avec la cooperation du libre arbitre, pour que chacun, & les plus barbares mêmes se puissent sauver; de sorte que de ce côté-là il n'y a aucune difference entre le Chrétien & le Payen, entre le dévot & le plus scélerat de tous les hommes? Il ya au moins des gens qui croient d'entrevoir que toutes les disputes vont aboutir là, & que la Grace efficace par elle-même est le grand nœud de la difficulté, qu'on voudroit trancher, ne le pouvant dissoudre, & l'accommoder au systéme nouveau, qu'on souhaite d'introduire dans toutes les Ecoles. Il faut avouër cependant que toute la Théologie a raisonné jusqu'à un certain temps sur ce principe; contre lequel bien loin qu'on se récriât, quelques fondateurs des Ordres Religieux ont fait une obligation à leurs sectateurs de ne s'en départir jamais. Un autre systéme a paru avec le temps plus plausible à quelques-uns. Ils l'ont embrassé. On s'est récrié, on a disputé contre, ils l'ont soutenu, & on leur a permis de le soutenir. N'est-il point fâcheux de voir ces Messieurs insulter maintenant aux autres, & non contens de triompher chez eux, de les vouloir débouter de leur ancienne possession, sous pré-

texte

texte qu'ils n'entendent pas les choses qu'ils ont enseignées pendant tant de siècles? Leur droit est au moins douteux, & vouloir s'établir dans la maison d'autrui sous couleur que celui, qui en a joui de temps immémorial, n'a rien compris dans le testament de ses Ayeux, qui la lui ont laissée, est une chose plus difficile à persuader qu'on ne pense, même aux esprits les moins pénétrans.

Ces derniers siècles, dit-on, sont plus éclairés que les passés, & on revient tous les jours de mille choses, dont on étoit autrefois prévenu. Mais ces nouvelles découvertes nous ont-elles rendus plus sages; & l'habileté de pouvoir, à force de subtiliser, rendre toutes choses plausibles, nous a-t-elle fait plus hommes de bien & plus religieux? N'est-ce point de nôtre temps, plus que de tout autre, qu'on a raison de dire, *Qui addit scientiam, addit & dolorem*: que les esprits à la vérité sont devenus plus subtils, mais qu'ils ont aussi fait de plus grandes playes à la charité & à la Religion Chrétienne?

Je ne veux pas aller si loin, ni remonter si haut que ceux qui se plaignent qu'on a vû remuer les cendres d'un mort, pour y chercher au gré d'un ennemi également vindicatif & puissant de quoi le faire passer pour un monstre, à qui il n'a manqué que

le temps pour renverser l'Eglise, & que malgré toutes les protestations qu'il a laissées dans ses écrits, & qu'il a renouvelées en mourant de se soumettre à la censure & à la correction de cette même Eglise, on en a fait un hérétique, du nom duquel on fait encore aujourd'hui l'horreur des peuples: qu'on a exposé par des invectives & des peintures satiriques sa dignité & sa personne aux railleries & à l'exécution de ceux, qui ignorant le fait, sans autre connoissance de cause ont suivi les premiers, & ont crié à l'Héresiarque, déclaré tel sur l'exposé d'une doctrine, si l'on veut, hérétique, mais que de fort habiles gens, amis du nom, & de la dignité d'un Evêque Catholique, mort dans la Communion de l'Eglise, s'efforcent tous les jours par un zèle Chrétien de montrer qu'elle ne fut jamais la sienne.

Je ne veux pas dire que des gens qui ont crû leurs particulieres opinions attaquées dans les livres de Jansenius, se sont joints à la troupe des persecuteurs à gages, & ont employé tous les efforts & les artifices de la cabale la plus fine pour pousser le décri, & à faire valoir la condamnation: qu'on a employé des moyens inconnus à tous les siècles de forcer à souscrire des formulaires de condamnation jusqu'aux filles resserées dans le fond des Cloîtres, les contrain-

gnant

gnant avec les traitemens les plus rigoureux de jurer qu'un homme qu'elles n'ont jamais connu en aucune maniere, & beaucoup moins lû ses livres, a été hérétique, & a voulu enseigner l'héresie : & que pendant l'espace de plus de 40. ans on a crié à s'enrouër, & qu'on s'est battu dans une querelle, dont la poursuite a été le scandale du monde Chrétien, & Dieu veuille qu'elle ne soit pas encore la damnation d'une partie de ceux, qui s'y sont engagez avec si peu d'apparence d'un véritable zele & d'une charité Chrétienne.

Mais sans remonter si haut ni aller jusques à la source, n'a-t-on point quelque sujet de s'affliger aujourd'hui, en voyant qu'après que tous ces bruits furent appaisez par l'autorité d'un grand Roi, qui ennuyé de tant de disputes, & reconnoissant qu'en effiet toutes les condamnations, tous les bannissemens, & toutes les persecutions, dans lesquelles on l'avoit engagé, n'aboutissoient à rien contre des gens, qui se tuoient de protester qu'ils ne s'éloignoient en aucune maniere de la soumission dûë au S. Siège, & qu'ils ne défendoient que l'honneur d'un Prélat, & les interêts de l'ancienne doctrine, avoit enfin mis le hola par l'interposition du silence à toutes les disputes, on soit venu renouveler la guerre dans ces Provinces, où les choses

154 REMARQUES HISTORIQUES
étoient en repos & en paix, & qu'on y
crie l'alarme comme dans le dernier &
imminent peril de toute la Religion Chré-
tienne ?

Toute la Hollande, dit-on, est pleine
de Jansenistes, & l'on veut qu'on se taise ?
Je dis toute l'Europe, & tout le monde
Chrétien; car tant qu'on voudra les cher-
cher, comme il semble qu'on les cherche
ici, on fera comme les Chymistes, qui
entêtez de leur art le trouvent par tout, &
lisent dans les livres mêmes de l'Écriture
Sainte les regles de le pratiquer, selon les-
quelles, entendüs à leur façon, ils se
promettent d'enrichir tout le monde. On
trouvera par tout des hérétiques, si c'est
être hérétique que de croire que Jesus
Christ n'est pas mort efficacement, c'est à
dire n'a pas appliqué le prix de son sang
adorable pour le salut effectif de tous les
hommes; & qu'il y a quelque sens dans
lequel Dieu ne veut pas (quoi que par
une très-juste disposition) d'une volonté
absoluë & efficace le salut de tous les hom-
mes. Il peut y avoir de la dureté & de
l'obstination à soutenir & faire valoir ce
sens Catholique par des expressions cho-
quantes & odieuses, mais de l'erreur, je
ne sai si on le peut dire, puis que dans le
fond de la dispute il est évident que les
uns & les autres conviennent également de
cette verité. C'est

C'est un terrible zele que celui de vouloir par force qu'il y ait des hérétiques. Ne feroit-on pas mieux au contraire d'adoucir les choses, & d'ôter à la multitude la connoissance des divisions entre ses Pasteurs, quand même elles auroient un fondement légitime en des matieres spéculatives, & où elle n'a aucun intérêt d'être mêlée? On se donne des mouvemens continuels: on s'observe avec des yeux de lynx, & si par hazard quelqu'un sans y penser, ou souffrant avec chagrin qu'on le querelle sur sa foi, laisse échapper quelque parole ambigüe, & donne ainsi occasion à la chicane, on sonne l'alarme aussi-tôt, & la campagne & la Ville sont couvertes de bataillons d'émissaires, qui avec des clameurs publiques, & des procès fabriquez en secret sur les dépositions de témoins inconnus & mysterieux, renouvellent toutes les brouilleries. Où est cet esprit de charité & de douceur, avec lequel S. Paul veut qu'on instruisse les errans, quand on les reconnoît, ou les croit tels?

Je veux dissimuler le mal, direz-vous, & le laisser regner, quand on vient de le déclarer réel & effectif par la condamnation suivie ces jours passez à Rome. Qui a-t-on donc déclaré hérétique? On peut pour plus d'une raison priver un homme de son emploi, quand ce ne seroit que pour cher-

chercher la paix par cette voye; quand le malheur des temps est assez grand pour faire craindre que sans ce sacrifice aux ennemis de la paix on ne puisse l'obtenir, & sans la submersion de ce Jonas on ne puisse appaiser la tempête. J'acquiesce, & je conseille à tout le monde d'acquiescer à la Sentence qu'on vient de rendre. Mais je vous avouë que je ne sai que répondre à ceux qui se plaignent qu'ils voyent un homme, & un Evêque condamné sans qu'on dise pourquoi. Car enfin ses réponses ne sont point déclarées hérétiques, ni même téméraires, mais seulement singulieres, suspectes, & tendantes à renouveler dans les esprits le souvenir ou le penchant vers des opinions condamnées. *Quousque animam nostram tollis?* disent-ils. Qu'on nous dise donc quelle est cette foi de l'Eglise qu'il faut suivre, non plus par abjuration de Jansenisme, mais par profession d'articles exprès, clairs, & décisifs: ce qu'il semble qu'on ne fait pas, & qu'on laisse en suspens des gens, qui cherchent à être instruits sur des doctrines, lesquelles ne leur paroissent pas déclarées avec précision.

Le Souverain Juge, leur dis-je, n'est tenu de rendre aucun conte de ses Sentences à personne. Mais si ses Sentences, me repliquent-ils, ne taillent pas le cours aux disputes, & que nous soyions ici dans un
 pais

païs où les ennemis de nôtre Religion tirent avantage contr'elle de ses irrésolutions, & de ses ambiguités, ne seroit-il pas à souhaiter qu'on vît un jugement clair, & qu'on marquât parmi un grand nombre de propositions réponduës celles dont les réponses sont erronées, & sur lesquelles tombe la condamnation?

Voulez-vous, Monsieur, que je vous dise ma pensée particuliere sur toute cette affaire. Je crains, & il me semble avoir sujet de craindre, que tant que la Mission sera composée, comme elle est de Jesuites, & de Jansenistes, de Réguliers & de Prêtres, il y aura toujours de la guerre. Le pouvoir des premiers est grand à Rome, vous savez jusques à quel point & par quels moyens. Les occasions de critiquer ne leur manqueront jamais. Il y aura toujours des plaintes, & j'ai grand peur que ces plaintes si on veut suivre cette route, ne soient toujours suivies, tout au moins, de déclarations semblables à celle que nous venons d'oûir, qu'on n'a pas satisfait, & qu'ainsi on ne vienne toujours à de nouveaux changemens, & par conséquent qu'on ne voye jamais de repos dans cette pauvre Chrétienté. Je prie Dieu qu'il veuille bien nous donner la paix lui-même par des voyes que je ne prévois pas.

Voici une longue lettre, dites-vous, où
je

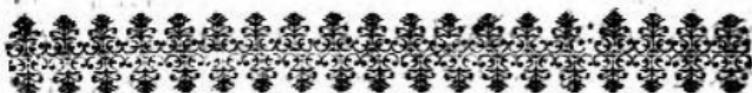
158 REMARQUES HISTORIQUES
je fais plus l'Avocat que l'Historien, &
où il semble que j'ai pris le parti des Jan-
senistes contre les Jesuites. Rien moins que
cela, comme je vous ai déjà dit, mais je
souhaite la paix, & il me semble qu'il y a
des gens qui ne la cherchent, ni ne la veu-
lent pas. Je m'imagine que vous m'écrirez
de grandes exceptions contre ce que j'ai
avancé dans la mienne. Je les attens pour
y répondre avec mon ingénuité ordinaire,
& pour vous dire beaucoup d'autres cho-
ses qui regardent les Missionnaires de ces
Provinces, & que vous ne serez pas fâché
de savoir, par rapport aux coûtumes d'I-
talie bien différentes de celles-ci. Pour le
présent je reste après vous avoir embrassé,

MONSIEUR,

De la Haye

Votre très-humble.

XIII. LET.



XIII. LETTRE.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE vous avois prévenu moi-même dans ma dernière touchant le sentiment que vous auriez de moi, parce que j'avois bien prévû que vous prendriez pour partialité ce que je vous ai écrit touchant les querelles qui divisent nos Catholiques en ce païs. J'ose pourtant vous assûrer que je n'ai pas le moindre penchant pour un parti plutôt que pour l'autre, & que ce que je vous ai écrit est ce que je croi devant Dieu être la verité, soit que je sois effectivement trompé, on que peut-être vous-même le soyiez dans le jugement que vous avez fait de ma relation. Vous ne disconvenez pas, dites-vous, que je n'aye rapporté fidèlement ce qu'on dit contre les Jansenistes; mais vous croyez qu'ensuite je les ai un peu trop éparpillez, eu égard au bruit que leur cause fait dans le monde, qui semble persuadé à leur désavantage. Vous voulez bien que je vous di-

160 REMARQUES HISTORIQUES
dise que le grand nombre n'est pas toujours
une marque bien sûre de la justice d'une
cause, particulièrement quand on met au-
tant de soin à la décrier, qu'en mettent vi-
siblement les adversaires des Jansenistes.
Autrement le *prevaluit iniquitas multorum* se-
roit une vérité de l'Écriture qui ne seroit
vraye en aucune rencontre, n'étant que trop
certain que le bon droit & l'innocence sont
plus souvent opprimés qu'il ne faudroit,
comme il le fut dans la cause de Jesus Christ
même, qui dans les formes Judiciaires fut
déclaré coupable, & digne de mort.

Je ne prétens nullement faire une compa-
raison de la cause de Jesus Christ à celle des
Jansenistes. Au pied de la lettre la justice se-
roit du côté de celle qui porte le nom de
Jesus, comme elle l'étoit alors, si elle avoit le
bonheur d'être persécutée: mais par malheur
c'est le parti de Jesus ou des Jesuites qui sol-
licite la condamnation, & qui fait gloire
de l'avoir obtenuë. Je dis ceci à l'occasion
d'un sermon qu'on dit avoir été prêché à la
Haye par un Pasteur, ou Prêtre Janseniste,
qui compara hardiment la cause de Mon-
seigneur de Sebaste à celle de Jesus Christ,
dont S. Luc dit que les Prêtres & les
Pontifes, *stabant constanter accusantes eum*,
& que par l'assiduité & l'importunité de leurs
accusations, ils obtinrent enfin qu'il fût con-
dammé. Une comparaison aussi hardie ne
pouvoit

pouvoit pas manquer d'être relevée: aussi le fut-elle terriblement, & il n'a pas tenu à ses ennemis que ce Prédicateur n'ait été jugé, comme s'il avoit fait du Pape un Pilate, de l'Archevêque, la sainteté même, & de ses accusateurs, des Juifs les plus injustes & les plus acharnez. Voilà où les choses vont aboutir quand on les porte si loin, & si Dieu n'y met la main, de la maniere dont je vois les Hollandois bâtis, je croi avoir sujet de craindre qu'ils ne se portent aux dernières extrémitez si on ne les ménage un peu plus.

Mais il faut répondre à vos difficultez & à vos exceptions. Vous ne trouvez pas bon que j'aye donné le nom de Jesuites à tous ceux qui sont opposez aux Jansenites, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fissent du bruit dans la cause, & qu'ils ne fussent pas unis avec tous les autres Réguliers & Prêtres, que j'ai dit moi-même être & former leur parti. Je répons à ceci que vous êtes assez informé des affaires du monde pour savoir les manieres, dont les choses se passent en beaucoup d'occasions, & que les noms ne répondent pas toujours exactement aux choses mêmes. Vous savez aussi qu'on appelle un parti du nom des principaux, qui sont à la tête, & qui le font agir, & qu'il n'y a point d'injustice d'attribuer les mouvemens à ceux qui en sont les auteurs. Il y a de plus dans la conjoncture présente. Non seulement on

ne craint point d'offenser les Jesuites en les mettant à la tête des Anti-Jansenistes, mais on croit qu'ils seroient fort fâchez qu'on ne les crût pas les premiers mobiles & les plus ardens promoteurs de la persecution, qu'on fait à ceux-ci, puisque cezele, à leur gré, leur acquiert un merite inestimable dans l'Eglise, & fait sonner bien haut la pureté & l'integrité de la foi, du soutien de laquelle ils tirent à eux par ce moyen la principale gloire. On pourroit dire à cela que la chose n'étant pas évidemment claire, puis que leurs adversaires ne reconnoissent nullement d'être hérétiques, & qu'ils prétendent que le sujet de la dispute n'est qu'un mal entendu entre les parties, ils ne peuvent tout au plus passer que pour chefs de parti: mais ceci même est ce qui les fait triompher avec plus de confiance, & admirer leur adresse; car commençant par la fin, & supposant avant toutes les preuves que les Jansenistes sont des hérétiques & des plus méchans, l'opposition qu'ils leur font leur paroît toute juste & toute glorieuse, & quand le procès devoit durer jusques au jour du Jugement, ils se sont mis en possession du droit de chanter victoire dès les premières accusations, qu'ils ont intentées.

Vous doutez, dites-vous, qu'il y ait un tiers parti d'indifferens, & que les plus honnêtes gens soient ceux qui le composent. Et quel-

quelle raison avez-vous d'en douter? N'est-ce pas un bon conseil de fuir le bruit, & beaucoup plus celui, qui embarrasse, & peut causer des inconveniens & quant à l'ame & quant aux corps? Il n'est ici nullement question de foi, ou tout au plus d'articles spéculatifs qu'on dit conduire à l'erreur, au moins le Pape le décide ainsi dans sa Sentence. Ceux qui contens de leur *Credo* ne veulent point de disputes, & refusent pour cela d'entrer dans la querelle, ne sont-ils pas plus sages, que ceux qui se privent de leur repos pour le plaisir de disputer? Quand je dis qu'il ne s'agit point ici de la foi, je n'entens pas qu'il n'y puisse avoir mille choses qui regardent la foi de l'Eglise dans l'amas des matieres, sur lesquelles on dispute dans cette querelle. Mais comme *nesciebam quid esset concupiscentia, nisi lex diceret non concupisces*, de même en s'abstenant de marcher on éloigne les occasions de faire de mauvais pas, & en se taisant, on se dispense souvent de dire des sottises. Vous êtes en Italie, où l'on n'ouit jamais parler de Jansenisme: croyez-vous que si les Jesuites y avoient autant de pouvoir qu'ils en ont eu autrefois en France, & qu'ils en ont encore auprès d'un certain Prélat des Pais-Bas, il n'y auroit pas des Jansenistes? Pour moi je croi qu'on en trouveroit à milliers, & que leur zele y auroit autant d'affaires qu'il

en ait jamais eu nulle part. D'où vient donc qu'il n'y a point de Jansenistes en Italie? C'est qu'on n'y parle point de Jansenisme, & que ceux qui n'en veulent point ouïr parler en ce pais-ci, ne sont pas plus Jansenistes ou Jesuites que vous. Je dois cependant vous dire que j'ai appris depuis ma dernière lettre, qu'on en vouloit faire par force, & que l'on avoit commencé à molester certains Pasteurs, qui vouloient être neutres, & prier Dieu en secret, & à l'écart pour la paix, sans se déclarer du parti des Jesuites. Pour peu que cette conduite ait de tolerance, & de succès, ce va être une nécessité de devenir ou Jesuite ou Janseniste, & Dieu veuille que ce ne soit pas une nécessité semblable à celle des Italiens dans la dernière guerre par rapport aux intérêts des Couronnes, qui, comme vous savez, se plaignoient de ce qu'ils ne pouvoient être d'un parti avec honneur ni de l'autre avec conscience.

Votre réflexion sur l'hérésie, qu'on impute à la multitude & au peuple gouverné par les Jansenistes, parce seulement qu'ils assistent à leurs Messes & reçoivent d'eux les Sacremens, est plus raisonnable que vôtre doute précédent. Vous témoignez d'entrer comme moi dans les sentimens d'une pitié legitime de ces pauvres gens, qu'on charge sans raison du nom abominable

ble d'hérétiques, quoi qu'ils n'ayent & ne puissent avoir aucune part dans une hérésie, dont ils n'ont pas même la connoissance. Un homme qui seroit d'humeur à raisonner avec la méthode, & les principes des Casuistes modernes diroit qu'il y a beaucoup moins de raison d'appeller un homme hérétique, parce qu'il a des liaisons, hors de la doctrine erronée, avec un hérétique, que de rendre complice d'adultère un homme qui tient l'échelle à un autre, qui va commettre ce péché dans une maison étrangère. *Atqui* & cependant il y a des Casuistes qui absolvent de coulpe, & de peine certains cooperateurs à cette escalade, donc à plus forte raison doit-on absoudre les premiers, qui n'ont d'autre part à la faute de leur Pasteur, s'il y en a, que de continuer à vivre avec eux, & sous eux, tant que le Pape ne les aura point privez de leur Ministère. Car enfin c'est ici un grand point de la difficulté. Si ces Pasteurs ne sont ni condannez ni suspendus, pourquoi vouloir les rendre odieux, & prévenir par ces écarts, & par ces décriés un jugement qui doit venir du S. Siège? Le Pape les condanneroit, me dit un jour un bon Jesuite du Mont Carmel, s'il n'avoit peur de faire trop de bruit, & d'irriter Messieurs les Etats, qui prennent la protection des Jansenistes. C'est ce me sem-

ble faire peu d'honneur à la liberté Apotolique du Souverain Pontife, que de le croire retenu à faire son devoir par des respects humains, après l'exemple du Sauveur, qu'aucun danger ne retint jamais de remplir toutes les fonctions de son divin Ministère. En tout cas le silence du Pape est une excuse suffisante, pour ne pas suivre les avis foudroyans de ces zelez, qui voudroient toujourns avoir en main les foudres pour briser tout ce qui ne les veut pas suivre dans leurs transports. Et tant qu'on n'aura point de commandement exprès d'abandonner ces Pasteurs on ne commettra aucune désobéissance à les suivre, & à vivre avec eux. C'est cependant contre quoi se roidissent leurs adversaires, qui par leurs déclamations continuelles, & dans leurs discours particuliers ne cessent point d'appeler & les Pasteurs & leurs troupeaux hérétiques tout outre sans adoucissement ni restriction. Cela est-il conforme, ainsi que je vous écrivois, à la justice, & à la charité Chrétienne? Et ces démarches ne ressemblent-elles point un peu la faction? Il est visible, qu'on va au delà des intentions, ou au moins des expressions du Pape, lesquelles selon l'Axiome du Droit *in odiosis*, ne devoient point être portées au delà de ce qu'elles expriment.

Vous avez, dites-vous, de la peine à
croi-

croire les excès de la fureur, plus que du zele, qui anime les Anti-Jansenistes contre leurs adversaires dont ils voudroient, comme je vous écrivis, être les bourreaux, pour avoir le plaisir de les étrangler de leurs propres mains. Je vous ai écrit ce que j'ai ouï de mes oreilles, & pour vous en donner de nouvelles preuves encore plus fortes, j'ajoute aujourd'hui ce que j'ai appris depuis de personnes dignes de foi, qu'entre ces zelez il y en a eu, qui pour assouvir en quelque maniere leur passion, sont allez sous feinte de Confession attaquer quelques-uns des Prêtres appelez Jansenistes, dans le Tribunal même de la Pénitence, & pour une bonne œuvre digne de ce saint lieu, leur ont fait les plus insolens & les plus offensans reproches, les batifant d'hérétiques, de traîtres, d'Apostats, de Ministres de Satan, & dignes de toutes les peines de ce monde ici, & de l'autre, le tout apparemment sur la foi & pour le conte de ceux, qui les avoient mis dans ces charitables dispositions. Que dites-vous, Monsieur, & n'êtes-vous pas bien édifié de cette maniere de convertir les Hérétiques, & de les ramener au bon chemin? Et que pensez-vous d'un Pasteur, qui entend tous ces outrages, & garde le silence? Cela n'est peut-être pas vrai, me direz-vous, & peut-être y a-t-il encore moins de verité dans les dé-

positions de ceux , qu'on a obligez de témoigner dans toute cette affaire , & il y a bien du sujet de le croire , si , comme bien des gens de probité & d'honneur l'assurent , on a employé certains Prêtres étrangers , & passévolans à gages pour aller aux Sermons des Jansenistes , & pour leur faire déposer ensuite qu'ils ont oui ceci & cela : au moins le P. C. est accusé par cette voix d'avoir mis en œuvre & en action cette sorte d'émissaires , & d'avoir grossi le procès de certaines dépositions , que des ames qu'on ne soupçonne pas d'une trop grande piété , lui ont donné pour son argent , & pour les autres secours qu'ils en recevoient.

Mais quand tout ce qu'on dit ne seroit pas entièrement vrai (car je veux bien croire qu'il y a souvent de la passion , qu'on prend pour zèle , & que la recrimination vient quelquefois plutôt qu'on ne veut , au secours de l'innocence la plus pure) au moins est-il sûr qu'on a pris dans cette affaire pour preuves des dépositions de gens qui ne sont nullement connus aux Juges , qui ont porté la sentence , & qu'on a sur la bonne foi d'un parti condamné l'autre. Cette procédure , & ce mélange de tous les griefs & les accusations , sur la foi desquelles on forme une seule Sentence , qui condamne tout en général , sans rien spécifier , est une chose qui trouve de la peine

a passer en approbation, & en acquiescement dans l'esprit des condannez. Tout est-il également prouvé: tout est-il également digne de la même flétrissure, & est-on hérétique pour le sujet de chaque plainte en particulier qu'on a formée contre les Jansenistes, ou prétendus tels? Il semble à bien des gens qu'ils ont droit de demander qu'on distingue, & les crimes, & les peines, & qu'on spécifie en particulier ce que l'on condamne comme hérésie, ou comme défobéissance, & ce qui pourroit n'être qu'une disposition ou une apparence de l'une & de l'autre. La distinction entre lepre & lepre est de droit divin, comme il me semble que je l'avois dit, & ce n'est pas beaucoup tranquilliser les consciences que de dire à des gens, qu'ils sont Réprouvez dans tout ce qu'ils pensent, & qu'ils disent, ou plutôt dans tout ce qu'on veut qu'ils pensent, & qu'ils disent, sans leur faire connoître la qualité des accusations dont on les charge. Mais en voilà trop, dans une affaire qui ne regarde ni vous ni moi.

Les choses dont je charge moi-même les Jansenistes, me direz-vous, ne sont pas des fautes si légères, qu'on ne puisse les condamner là-dessus, & les traiter avec une rigueur proportionnée au danger que courent la foi, & la discipline de l'Eglise, qu'ils altèrent. Encore une fois qu'on spé-

170 REMARQUES HISTORIQUES
cifie ce qu'on condamne, & les condan-
nez reconnoîtront la justice de la Sentence.
Mais outre cela est-il juste d'envelopper
tout le monde sans distinction dans une
même condamnation, si tous ne sont pas
également coupables? Les griefs dont je
vous ai écrit qu'on chargeoit les Jansenistes
ne regardent, chacun en particulier, que
quelques Pasteurs en particulier. Les éga-
ler tous dans la Sentence c'est s'exposer à
punir des innocens pour les crimes des cou-
pables, & donner un sujet à des plaintes,
que bien des gens trouveront justes. Cette
obscurité dans laquelle il semble qu'on af-
fecte de tenir les choses & de crier au mal
sans spécifier la maladie, est une conduite
un peu suspecte: & je suis bien trompé,
ou le remede n'aura pas beaucoup de ver-
tu, tandis qu'on l'appliquera ainsi. Outre
cela cette vague condamnation fait qu'on
détourne les peuples de reconnoître, & de
recevoir les Sacremens, & même enten-
dre la Messe, non pas de l'Evêque de Se-
baste, qui a été condamné, mais de tous
les Prêtres, qu'il plaît aux Jesuites de faire
passer pour Jansenistes, & non seulement
ceux-ci sont considérez par eux comme des
Reprovez, mais tous ceux sans exception
qui fréquentent leurs Eglises, jusques aux
étrangers, qui ne connoissant ni les uns ni
les autres entrent par hazard dans la pre-
miere

miere Eglise, qu'ils trouvent ouverte, & qu'on ne manque point d'appeler fauteurs & adhérens des hérétiques. J'ai quelque peine à me persuader que vous soyiez pour canoniser cette conduite, qui n'est nullement celle de Rome, puis que Rome n'a parlé jusqu'à présent que de l'Evêque. Mais vous direz sans doute que vous avez de la peine à croire que la chose soit ainsi parce qu'elle vous paroît peu Chrétienne. Vous auriez raison si c'étoit la première fois qu'on entendit se plaindre de certaines gens, qui veulent regler tout le monde, mais étant informé, comme vous êtes, qu'ils ne peuvent vivre en paix avec personne en aucune Mission, & qu'ils veulent tout gouverner à leur guise, (de quoi la Relation des Missions, que le bon Pape Innocent XI. voulut que Monseigneur Cerri alors Secrétaire de Propaganda Fide lui composât, fait une foi bien ample & circonstanciée,) vous reconnoîtrez que vous auriez au contraire un sujet raisonnable d'en douter si on vous disoit qu'ils vivent bien ici, avec quatre Prêtres, qu'ils ont occasion de considérer pour rien dans cette Mission si commode, où ils ont attiré toutes les personnes de qualité & de distinction, dans leurs intérêts par les voyes insinuantes, dont ils savent si bien se servir pour gagner les esprits, qui ne veulent points'embarrasser de

tant

172 REMARQUES HISTORIQUES
tant d'éclairciffemens, & qui font difpofez
à les en croire fur leur parole.

N'allez montrer ce que je vous écris ici
à perfonne, car comme tout le monde,
qui ne peut, ou ne veut rien approfondir,
eft du côté des Jefuites, ils ne manque-
roient pas de venir à favoir que je n'ai pas
pour eux toute la vénération qu'ils exigent
de tout Chrétien, peut-être auffi néceffai-
rement que l'article de foi le plus impor-
tant, pour être fauvé: & ainfi devenu hé-
retique des plus dangereux, je ne man-
querois pas d'être expofé à leur perfecution.
Car vous favez de même que com-
me ils fe fupposent être la partie la plus
faine, & la plus vivifiante du corps de l'E-
glife, ils s'attribuent auffi un droit, & ef-
pèrent apparemment d'obtenir de grandes
recompenfes de Dieu, en s'oppofant &
détruisant tout ce qui ne leur eft pas fou-
mis, comme s'il n'étoit pas foumis à Dieu
même, quoi que celui-ci ayant pétri tous
les hommes d'une pâte fufceptible de cor-
ruption ait chargé chacun du falut de fon
prochain, & lui ait donné droit de l'avertir
de fes défoidres dans l'occafion, quelque
ufage que le repris foit difpofé d'en faire.

Mais laiffons-là les Jefuites: auffi-bien
nos emprefsemens pourroient-ils en retirer
moins de profit que la perte. Vous enten-
dez raifon, me dites-vous, fur les expli-
cations

cations que je vous ai données des sentimens des Jansenistes sur les questions en controverse, pourvû qu'ils parlent comme je les fais parler. Et si on en doute pourquoi ne les oblige-t-on pas de s'expliquer nettement sur des propositions déterminées, & pourquoi (je reviens toujours à l'Evêque de Sebaste) si celui-ci s'est exprimé avec précision, pourquoi ne lui a-t-on point montré ses erreurs particulieres, & donné les moyens de les abjurer, pour lui épargner la confusion dont on le charge en le déposant, & le laissant exposé aux jugemens divers, dont plusieurs peuvent le supposer & convaincu & obstiné dans ses sentimens hérétiques? On prit des propositions particulieres, il y a si peu de temps dans les écrits de Monseigneur de Cambrai, on les examina, on les censura, & on les lui présenta, & il en fit l'abjuration, avec toute la docilité du monde, & peut-être au grand regret de ceux, qui avoient espéré, qu'en s'obstinant à les défendre ils auroient lieu de continuer à le persecuter. N'a-t-on point craint quelque chose de semblable de l'Evêque de Sebaste? Il y a quelque sujet de le croire: au moins est-il indubitable qu'on n'a voulu ni attendu aucune abjuration de lui, qui étoit sur les lieux, pour le condamner, & que même aujourd'hui on ne lui en demande aucune,

ses

174 REMARQUES HISTORIQUES
ses ennemis étant contens de le voir déposé, sans s'embarasser aucunement du soin de son ame, qui restera sans doute impénitente, puis qu'il proteste d'avoir dit ses véritables sentimens dans ses réponses, & qu'on condanne ces réponses en général sans lui spécifier celles, qui ont mérité la censure, & que comme hérétiques on a jugé mériter sa déposition.

Je n'étois pas à Rome ni vous non plus quand la Sentence a été rendue. Mais s'il en faut croire le bruit qui court ici, les choses se sont passées d'une maniere dont assurément les Jesuites ne seroient pas contens, si on les avoit condannez de cette sorte en quelque cause. Non seulement on n'a pas donné d'autres Juges à l'Evêque, qui avoit sujet d'en recuser quelques uns, & qui effectivement les recusoit, mais on dit que toute l'affaire a été à la disposition d'un Prélat particulier, qui, s'il s'est montré disposé à gagner les bonnes graces des Jesuites en cette occasion, & connu pour être dès long-temps hors de celles de tous les autres Réguliers, qu'il prend plaisir de persecuter en toute rencontre, peut-être pour se divertir du chagrin, qu'on dit qu'il a d'attendre si long-temps le Chapeau, qu'il croit avoir si bien mérité. Au moins est-on sûr que les Moines d'Italie le haïssent autant qu'ils le craignent, & que quand on
parle

parle de le faire Secrétaire des Evêques & Réguliers, les plus modérez en parlent comme d'un homme capable de tout gâter par une certaine rigueur, qui est plutôt l'effet d'un tempérament aigre, que la marque d'un zele raisonnable. Un homme de cette trempe, qui devient ponent d'une cause, c'est à dire qui en a l'entiere disposition par les vûës, sous lesquelles il la présente aux Juges, quand il veut s'employer pour ou contre quelqu'un, on peut facilement deviner quelle en sera l'issuë: sur quoi on peut dire, après avoir fait quelques experiences de cette nature, que ces sortes de personnes sont encore moins propres à être employées dans des causes étrangères, que dans celles du pais, car privées d'une connoissance experimentale des mœurs, & des façons des étrangers, elles en jugent sur le plan de ceux, qu'elles connoissent, & qu'elles voyent tous les jours, sans bien prévoir les conséquences qui en peuvent naître, ni l'effet que leur jugement pourra avoir parmi des peuples qui portent d'autres jugemens sur les affaires que ceux parmi lesquels il vit.

Je dis ceci ensuite de ce que j'éprouve tous les jours depuis que je suis en ce pais. Vous pouvez être sûr que le plus grand scandale, que prennent les P. Réformez est de l'autorité du Pape, qu'ils considé-
ren

176 REMARQUES HISTORIQUES

rent comme le joug le plus tyrannique que l'on puisse souffrir. Ils supposent que le Pape mene tous ceux qui lui sont soumis par où il lui plaît, qu'il leur propose, & les oblige à croire tout ce qu'il veut, & les choses mêmes les plus déraisonnables, dont le plus souvent il se coiffe, disent-ils, sur les relations que lui font des gens qu'il estime & qui sont dans ses bonnes grâces : qu'il se prévaut de cet ascendant qu'il a dans l'Eglise pour maltraiter sans raison & pousser à bout ceux qui ont la moindre peine à se soumettre à tous ses Décrets : qu'il condamne, & se laisse entraîner en des condamnations injustes par les cabales, que forment dans sa Cour, & dans ses Tribunaux ceux qui ont le plus de crédit ou d'adresse, sans se mettre en peine des réclamations & des plaintes de ceux, qui sont ainsi condannez, qu'on traite ordinairement avec mépris comme des refractaires, dont la rébellion n'est pas capable d'ébranler les fondemens d'une toute-puissance, dont les flatteurs font le caractère particulier de sa Dignité. Ce sont les idées que ces gens ici se sont formé de la Cour de Rome, & de l'autorité du Pape, qu'ils ont dans une aversion implacable, & qu'on rend ce me semble, toujours plus grande par des démarches semblables à celles-ci. Car que peuvent répondre les prétendus Jansenistes quand

on les insulte sur la condamnation de la doctrine & de la vie d'un homme à qui on ne daigne pas faire connoître ni les erreurs, ni les désordres particuliers sur lesquels on le déclare hérétique, & on le dégrade de son Ministère? Une décision nette de certains articles précis, ou de certaines fautes commises fermeroit la bouche à tous. Les adversaires, qui triomphent aujourd'hui de le voir décrié si honteusement, s'applaudissent à la vérité d'avoir obtenu tout ce qu'ils souhaitoient, mais appaisent-ils les murmures & les médisances de ceux, qui le croient innocent, & sa condamnation l'effet d'une cabale, dont on n'a pas pris trop de soin de cacher les artifices? Au contraire on m'assûre que hors de quelques Réguliers de la Mission, qui laissent passer la tempête par dessus leurs têtes, & contents de la liberté, & de la petite vie douce, dont ils jouissent, se mettent peu en peine des bruits de dehors, trois cens autres Prêtres Missionnaires gémissent & sont au désespoir de n'avoir aucun moyen légitime de justifier leur Pasteur dans l'esprit du S. Pere, & de ne savoir que répondre à ceux qui se moquent plus que de leur simplicité, des manieres violentes, ou au moins secretes dont le jugement a été formé.

Je trouve encore très-digne de considé-

ration, que ne paroissant aucun écrit pour la justification de la Sentence, les amis & les ennemis ont dans les mains des ouvrages extrêmement pressans pour en montrer l'insubsistance. Un bon P. Jesuite me dit un jour que je lui parlois de ceci, qu'ils laissoient tout faire à Rome, & qu'ils ne se méloient que d'obéir à ses Décrets. Je voulus bien lui faire un mérite de son silence: mais réfléchissant en moi-même qu'ayant tant fait pour obtenir la condamnation, ils pourroient bien aussi faire quelque chose pour en démontrer la justice, & cette indolence de s'arrêter tout court, quand ils l'ont obtenue, donne sujet de croire qu'ils ne vouloient que cela, & que la satisfaction de leurs poursuites leur est plus à cœur que l'honneur de ceux qui leur ont donné cette satisfaction. Il n'est pas besoin, direz-vous, d'apologie pour justifier les jugemens du premier Siège, qui ne peut & ne doit être jugé de personne. Je l'avois dit devant vous dans ma dernière lettre, & c'est ce qu'on peut dire à des enfans très-obéissans & soumis. Mais ne sommes-nous pas obligez de satisfaire aux ignorans & aux savans, aux foux comme aux sages? C'étoit au moins la pensée de S. Paul: & il semble que Dieu veut qu'on empêche les ennemis de son nom & de sa foi, de blasphémeter, quand on le peut, en leur

Orant tous les prétextes, mêmes les plus légers de le faire.

Il me reste deux de vos réflexions à satisfaire, que vous croyez les plus importantes, & qui en effet ont une apparence fort grande, tant contre moi en particulier, que contre les Jansenistes mêmes. Vous ne pouvez comprendre, dites-vous, que j'ose avancer après les examens de la cause, & les Sentences rendues, que tout est encore ambigu dans la querelle du Jansenisme, & que les parties semblent chercher à se jouer réciproquement, puis que les Propositions de Jansenius pouvant avoir plusieurs sens, ne justifient ni ne condamnent point expressément ceux qui les admettent, ou qui les improuvent. Je vous avoué que ma proposition est hardie, & que peut-être en certains pais me pourroit-on faire des affaires sur cette liberté, mais parlant entre nous, & avec l'ingénuité, qui sied si bien aux personnes raisonnables, ce que j'avance n'est-il pas vrai au pied de la lettre? Et y a-t-il rien de plus facile que d'en convaincre les plus entêtez par le détail, & les idées que donnent naturellement ces Propositions?

La I. est qu'il y a des commandemens impossibles à accomplir mêmes aux justes dans certains états, quoi qu'ils s'efforcent de les accomplir, & que la grace leur manque pour cela,

& pour qu'on puisse dire qu'ils sont absolument possibles. Il est évident que le terme de *possible* n'est pas clair & déterminé de soi-même à un seul sens, puis qu'on lui en donne plusieurs en Théologie, & que la Proposition peut être vraie ou fautive selon l'un ou l'autre de ces sens. Il y a une *possibilité éloignée*, qui ne suffit non plus que des jambes à un paralytique pour courir. Il y en a une *prochaine*, qui consiste dans le concours de tout ce qui est nécessaire pour agir, de sorte qu'il ne manque que la volonté. S'il est vrai que l'homme ne fait aucun bien sans une grace suivie de son effet, quand cet effet manque ne peut-on pas dire qu'il y a manqué quelque chose pour la possibilité prochaine, puis que celle-ci auroit eu son effet? S'il ne l'a pas fait, dit-on, c'est sa faute, & le manquement seul de sa volonté. Mais si la volonté ne fait jamais le bien sans la grace efficace en effet, & que le pouvoir prochain consiste & comprend cette grace, qui fait agir, & sans laquelle on n'agit point: que répondre à cela? & n'est-ce pas un mystère incompréhensible, qu'on s'efforce inutilement de rendre sensible par des explications & par des Décrets?

La seconde Proposition est qu'on ne résiste jamais à la grace intérieure, dans l'état de la nature corrompue. Voici encore une au-

tre équivoque. Cette grace intérieure est-ce une illumination de l'esprit, ou un mouvement de la volonté, ou tous deux à la fois? On appelle graces dans l'esprit les connoissances qu'on a de son devoir. Il faudroit être fou pour soutenir que personne ne résiste à cette sorte de graces, puis que l'expérience de tous les hommes convainc du contraire. Il n'y a donc point de raison d'imputer cette folie aux Jansenistes. Il y a des graces de cœur, des touches, des mouvemens de la volonté. L'expérience n'est pas moins fréquente que tous les hommes ont tous les jours des velleitez, des inclinations, des desirs imparfaits, qui ne sont nullement suivis des bonnes œuvres. C'est encore prendre les Jansenistes pour des insensez que de vouloir qu'ils s'opposent à cette doctrine, & à ces expériences. De quoi donc les accuse-t-on? De dire que dans le systéme de la Grace efficace, une grace véritablement grace intérieure est celle qui fait agir, qui dissipe toutes les ténèbres de l'entendement, ou au moins triomphe de toutes les oppositions de la volonté, nécessaire pour faire le bien dans l'état présent de la nature corrompue, à laquelle on ne résiste jamais, quoi que la volonté ainsi gagnée soit la même, qui peut toujours refuser d'y consentir *in sensu disjuncto*, comme parle l'Ecole,

182 REMARQUES HISTORIQUES
& qui effectivement ne feroit pas la bonne œuvre si elle étoit destituée de ce secours divin. Cette doctrine est-elle hérétique?

La troisième Proposition est que *pour mériter & démeriter dans l'état de la nature corrompue il n'est pas besoin d'être libre de toute sorte de nécessité, mais de toute sorte de contrainte.* Cette Proposition est plus que toute autre sujete à diverses explications, car enfin de combien de sortes de nécessitez n'y a-t-il point? Et s'il se trouve vrai que la liberté est incompatible avec quelque une, le doit-elle être absolument avec toutes? Il est sûr dans la pensée de tout le monde que la nécessité de conséquence, comme on l'appelle dans les Ecoles, ne fait aucune violence à la liberté, & que Pierre, par exemple, qui s'est déterminé librement à s'arrêter ou à suivre son chemin, marche, ou demeure ferme nécessairement, supposée sa première détermination. Toute sorte de nécessité antécédente n'est pas même contraire à la liberté, pour ainsi parler, la plus libre. L'idée naturelle que nous avons de la liberté de l'homme libre, est que celui-ci fait de sa propre volonté ce qu'il fait, la contrainte étant la seule, qui est opposée à cette détermination, qui part du fond intérieur de la volonté, & par laquelle l'homme se porte à une chose plutôt qu'à une autre.

tre. Si donc dans la pensée de tous les Théologiens Dieu a des moyens très-efficaces & très-doux, avec lesquels il gagne infailliblement les cœurs, & les entraîne par une nécessité de plaisir & d'amour à ce qu'il veut, pourquoi au lieu de reconnoître cette amoureuse nécessité compatible avec la liberté, ne dit-on pas plutôt que Dieu bien loin de faire violence à l'homme rend sa volonté d'autant plus libre, que par le moyen d'une suavité inexplicable il fait qu'elle se porte avec plus d'ardeur & avec un mouvement plus fort où il se sent tiré? *Amor meus poudus meum, hoc feror quocumque feror.* L'amour qui n'est autre chose qu'une inclination, qu'une approche de l'ame vers son objet, comment pourroit-il être moins amour, & l'approche moins libre, quand il est aidé d'un secours qui le pousse plus fortement, & quand l'approche se fait avec plus de rapidité vers l'objet où l'ame veut aller, & où elle va d'autant plus librement, qu'elle s'y porte avec un désir & une volonté plus ardente & plus forte?

Il y a encore d'autres nécessitez, lesquelles si on vouloit expliquer au pied de la lettre, introduiroient d'étranges désordres dans la Religion, & des blasphèmes déclarez dans les Saintes Ecritures. David se plaint

d'être soumis à des nécessitez qui lui faisoient faire & commettre des fautes quasi contre sa volonté, *De necessitatibus meis eripe me.* Quoi Dieu le forçoit-il au mal, & y étoit-il entraîné par une nécessité qui lui ôtât son libre arbitre, & qui fût incompatible avec sa liberté naturelle ? Si donc il y a une nécessité compatible avec la connoissance, & la liberté nécessaire pour donner un consentement criminel au péché, pourquoi n'y en aura-t-il pas une compatible avec la liberté requise pour avoir le mérite d'une bonne action ? Une certitude & une infaillibilité d'effet, qui n'ôte point à sa cause le précieux caractère d'une activité toute libre, & d'un concours méritoire à ses actions ? Je ne sai si on trouve bien de la difficulté à comprendre ceci : pour moi je vous avouë que je n'y en trouve aucune, & que j'y acquiesce avec un esprit mille fois plus satisfait qu'à tout ce qu'on me fait dire au contraire.

Il semble y avoir plus de difficulté sur la quatrième Proposition, qui regarde le vrai sens dans lequel les Demi-Pelagiens expliquoient leurs opinions, & quel est le venin taché dans ces opinions. Touchant le premier, il importe très-peu à l'Eglise quelle ait été l'erreur de quelques personnes. Ce qu'il y a d'important est de connoître cette erreur, & de la condamner.

Mais

Mais voici encore une équivoque, & une Proposition, qui peut-être entendue à double sens. Car de quelle Grace entend-on de parler, quand on dit que les *Demi-Pelagiens* la croyoient telle que la volonté de l'homme pouvoit lui résister, ou lui obéir? Est-ce de la Grace suffisante ou de la Grace efficace? De la Grace Pelagienne ou de celle de S. Augustin? Il n'y a aucune difficulté touchant la première, ni aucune occasion de crier l'alarme, si on l'entend de la seconde; puis que les plus âpres défenseurs de la Grace efficace par elle-même n'ont jamais eu la pensée de dire qu'elle ôte la liberté & le pouvoir de lui résister, ce pouvoir & cette liberté étant dans le fond, le fonds même & la nature de l'ame, au lieu que le consentement donné à la grace victorieuse n'est qu'un acte particulier de la volonté, qui n'a aucune incompatibilité avec la puissance de ne le pas produire, ou même d'en produire un tout contraire, si elle n'étoit pas dans les circonstances, où elle se trouve alors animée & soutenue des secours de la Grace.

Il y a de même dans la cinquième Proposition deux membres, un qui regarde le fait, & l'autre le droit, un sans conséquence & l'autre important. Quoi qu'ayent crû les *Demi-Pelagiens* touchant l'effica-

186 REMARQUES HISTORIQUES
cité de la mort de Jesus-Christ, la difficulté & la matiere de foi est quelle est cette efficacité, & combien elle est étendue, & comment on doit croire & parler, quand il est question du fruit de la mort du Redempteur. Il est évident que la Proposition *Dieu est mort pour tous les hommes*, est équivoque autant & plus qu'aucune autre, puisque s'il est question du prix des humiliations & du sang de Jesus-Christ, il n'y a personne qui ne le reconnoisse d'une valeur infinie, & si on parle de l'application de ce mérite infini, il n'y a personne, qui puisse disconvenir sincèrement qu'il n'est appliqué efficacement & pour le salut final qu'aux Elûs. De quoy peut-il donc ici être question? Du comment il est vrai de dire que Jesus Christ est mort pour le salut de tous, & pourtant tous ne sont pas sauvés. Mais s'il est vrai qu'on soit d'accord des faits, est-il raisonnable de se quereller sur les manieres de parler & d'appeller hérétiques ceux qui ne s'expriment pas comme nous, quand il est sûr qu'ils ont les mêmes sentimens? Je vous ai, ce me semble, si clairement & si fortement expliqué dans ma dernière lettre ce qu'on doit croire de cette dispute, que je juge inutile d'y rien ajouter. Ce qui me reste ici est de vous faire réfléchir au *Quantum est in rebus inane!* même dans les choses que certaines gens croient

croient les plus importantes, & que pour traiter des matieres les plus saintes, le cœur n'en suit pas moins le mouvement des passions, & se fait souvent un point d'honneur très-mal fondé de vouloir prendre & soutenir certains engagements à quelque prix que ce soit. Je veux encore vous faire avouer que véritablement toutes ces Propositions, dont on a fait, & dont on fait encore tant de bruit dans le monde, pouvant être entendues en divers sens, par une conséquence infaillible leur censure n'oblige à les condamner que dans un sens qui soit véritablement erronée, & qu'on peut les soutenir dans un sens raisonnable sans manquer au respect qu'on doit au S. Siège, qui jusqu'à ce qu'il les ait déterminées à un sens particulier clair, & décisif n'oblige à rien de précis, & ne donne aucun droit aux brouillons d'appeller refractaires & rebelles ceux qui ne les entendent pas au sens, auquel ils veulent qu'on les entende, & le veulent de leur propre autorité.

Ce que vous ne pouvez non plus vous dispenser de reconnoître est que toute cette grande querelle roule effectivement sur la matiere seule de la Grace, laquelle partageant aujourd'hui les Ecoles entre les sectateurs de l'ancienne doctrine & ceux de la nouvelle, entre les Disciples de S.

Au-

188 REMARQUES HISTORIQUES
Augustin & de S. Thomas, & ceux de
Molina, ces derniers n'ont d'autre vûë que
celle de faire triompher leur opinion par-
ticuliere, à laquelle ils tâchent de tirer les
Décrets des Papes, & de rendre odieux ceux,
qui n'acquiescent pas à leur sentiment,
qu'ils font en leur faveur. Ces Messieurs au-
ront peut-être de la peine à convenir que
la condamnation du livre de Jansenius ayant
été entreprise par le feu Cardinal de Riche-
lieu pour le motif que chacun fait, ils fu-
rent ravis de se prêter à ce dessein, qui les
vengeoit du tort, qu'ils croyoient recevoir
par ce livre, lequel cherchant à établir la
Grace par soi-même efficace, venoit à sapper
la leur toujours suffisante, & efficace quand il
plaît à l'homme d'y prêter son consente-
ment. Vous savez sans qu'il soit besoin de
vous en faire souvenir, combien de sollicita-
tions, combien d'intrigues, combien de li-
vres, combien d'efforts ils ont faits pour
arriver à ce but, & comme ayant eu les Puis-
sances pour eux ils ont triomphé au long
& au large parmi le peuple, de qui ils se
font faits reverer comme les domteurs d'un
monstre, qui sans le puissant & victorieux
effort de leur bras alloit ravager toute l'E-
glise, faisant couler adroitement dans les es-
prits l'opinion que leur orthodoxie étoit la
cause des plaintes qu'on faisoit de leurs ca-
bales, & des persecutions, qu'ils outroient

tous

tous les jours contre les Disciples de l'ancienne Ecole, en les confondant malicieusement avec les proscrits, & même avec les Prétendus Réformez, pour les rendre plus odieux. On a beau leur demander combien de personnes en particulier ils ont fait déclarer hérétiques par le S. Siege, combien d'abjurations, ou de châtimens spécifiques ils ont produits pour preuve de leur zele triomphant; car enfin sans la mort ou la prison de quelques adversaires on n'a pas raison de se glorifier d'avoir gagné la bataille. Il est de leur triomphe comme des conversions qu'on dit qu'ils font dans les Indes. Tout y est par eux converti, mais quand il est question de reconnoître ce nouveau & nombreux Christianisme, on ne trouve personne qui ait entendu parler de Jesus Christ, *Sed neque si Christus est, audivimus*, on n'a oui parler que d'un Dieu glorieux, qui n'exige de personne aucune observance chagrine, & qui pour se montrer plus familier aux hommes, est le Ciel même qu'ils voyent rouler sur leurs têtes. Cependant c'est être envieux de la gloire de la Societé, c'est ne rien entendre dans la meilleure maniere de convertir, que de revoquer en doute la validité de ces conversions. C'est être Janseniste que de douter qu'il y en ait, de protester qu'on n'en

con-

190 REMARQUES HISTORIQUES
connoît aucun, & même de demander en
quoi consiste le Jansenisme, c'est être di-
gne de toute sorte de persecutions, & c'est
donner occasion aux seuls véritables Apô-
tres & Missionnaires de vous décrier, & de
vous ôter la reputation, de vous faire per-
dre votre fortune, & de vous faire sans
exception tous les maux que ce saint & in-
genieux zele fait faire inventer à ceux qui
en sont remplis. Je disois tantôt *quantum est
in rebus inane!* Je dis maintenant *quantum
est in his rebus amarum!* De combien de fiel
se remplissent souvent des esprits, qui se
croient sages, & modérez, & combien d'a-
meurtures & de chagrins donne-t-on à des
gens, souvent plus innocens que ceux qui
les accusent?

Necesse est ut veniant scandala. Mais enfin
le champ de l'Eglise est toujours mêlé de
bon grain & d'ivroye, & la sagesse de Dieu
trouve bon qu'il y ait toujours quelque
désordre dans le monde pour donner lieu
à l'exercice des vertus, qui servent à sou-
tenir, ou à rétablir l'ordre. Ce qui est de
l'obligation de chaque particulier est de
veiller que les scandales, qu'il est nécessai-
re qu'ils arrivent, n'arrivent point par sa faute.
Voici, me direz-vous, une longue déclama-
tion, & une grande pièce de Lieu Com-
mun fourrée dans une lettre particulière, qui
se passeroit bien d'être déjà si longue. Je fi-

nis cette matière par un scrupule que je veux vous communiquer, & un petit scandale passif, que je souffre à l'occasion de toutes ces querelles. Je n'ai aucun intérêt imaginable, qui me dispose à prendre l'un ou l'autre parti. Je n'ai aucun emploi, qui m'engage à parler de dispute & de controverse, & comme vous savez, je suis l'homme du monde le plus ingénu. Comme je n'aime pas à parler sans quelque réflexion à ce que je dis, cela m'oblige souvent à réfléchir sur les choses, dont il se pourroit présenter quelque occasion de parler, afin de n'être pas embarrassé dans l'occasion. Vous souvenez-vous que je vous écrivis dans une de mes lettres que j'avois eu en mon voyage un assez long entretien avec un Régulier Professeur en Théologie dans son Ordre, & que je l'avois trouvé tout à fait Moliniste. Je vous dis alors, si je ne me trompe, en réfléchissant sur les soins, que prennent les Jésuites, d'insinuer par tout leurs opinions, & d'attirer le monde dans leur parti, que je croyois qu'à force d'empressement & de soins, ils viendroient un jour à bout de faire recevoir leur Théologie, & chasser l'ancienne des Ecoles. On a sujet, comme vous savez, de croire que les choses, dont on poursuit le succès avec autant d'application que celle-ci, réussissent à la fin. Si cela arrive jamais, ce

192 REMARQUES HISTORIQUES ?
fera à la faveur des Décrets de Rome, qui
donneront cours & autorité à ce qu'on ne
soutient aujourd'hui que comme permis &
comme probable. Que deviendront alors
les approbations & les éloges donnez par
tant de Papes & de Conciles à la Doctrine
de S. Augustin, & de S. Thomas? N'y
auroit-il point là Autel contre Autel, &
approbation des Papes contre des approba-
tions d'autres Papes? Ce sera en vain qu'on
dira que les nouvelles opinions ne sont
point contraires aux vieilles, ni les appro-
bations recentes aux anciennes. Outre que
les premiers défenseurs de la Théologie
moderne ont reconnu sans façon la contra-
rieté entre l'une & l'autre, jusques à dire
que S. Augustin par l'emportement d'un
esprit Afriquain avoit porté les choses au
delà du juste tempérament. Nous venons
de voir combien a mal réüssi à un grand
Cardinal le dessein de tirer le défenseur de
la Grace dans les sentimens modernes, &
qu'on sifflera ce projet tant qu'on lira les
œuvres de ce Pere, ou jusqu'à ce qu'on
en fasse quelque impression, comme on dit
qu'on en fit autrefois, où l'on y adoucis-
se la force de quelques-unes de ses pensées,
pour les accommoder avec plus de vrai-
semblance aux opinions, qui auront gagné
le dessus. Je vous laisse faire vos propres ré-
flexions, car j'ai peur de porter les miennes
trop loin.

Je

Je vous ai dit mon scrupule & mon scandale passif au sujet de toutes ces querelles, je vas vous dire encore comme je tâche à m'instruire moi-même, & à me tirer du mauvais pas où je me vois. C'est que je vas m'imaginant qu'il sera un jour de toute cette hérésie comme de l'Hérésie Henrienne. Vous savez de combien de désordres & de scandales, fut cause dans l'Eglise l'opinion qui croyoit que l'Empereur Henri IV. pouvoit en bonne conscience conférer les Bénéfices Ecclesiastiques à ceux, qu'il jugoit capables de les posséder. Combien d'excommunications foudroyerent & l'Empereur & ses partisans, qu'on faisoit passer pour des hérétiques simoniaques, qui attribuoient aux Laïques le droit de disposer des dons du S. Esprit nonobstant leur état séculier. On tint des Conciles pour cela, où cet article de foi fut décidé, & toutes les censures confirmées & accrûës contre tous ceux qui s'obstineroient à soutenir le contraire. Ceux-ci avoient beau crier que ce n'étoit nullement leur pensée : mais que le droit d'élection appartenant aux Empereurs, comme premiers fondateurs & protecteurs des Eglises, mêmes par de très-expresses déclarations des Papes, qui le leur avoient ou concédé ou reconnu : & que ces Eglises possédant des fiefs & des Droits temporels, dont les Empereurs les

avoient revêtus, ceux-ci ne prétendoient que d'en conférer l'Investiture, & d'user du droit de présenter des sujets aux Prélatures, auxquels ils laissoient ensuite au Pape celui de conférer la consécration & la Jurisdiction spirituelle. Tout cela ne seroit à rien contre des gens, qui n'étoient aucunement disposez à s'accorder, & qui vouloient en toute maniere priver les Empereurs de toute sorte de droit dans cette affaire. On crioit à l'hérétique & aux armes de toutes parts contr'eux, & les censures & les guerres durèrent jusques à ce qu'il plût à Dieu d'envoyer dans le cœur des Papes des pensées de paix & non d'affliction, & que par une révolution, qui ne changea rien dans les sentimens, la reconciliation se fit, la chose ne paroissant plus digne d'aucune censure. Vous en savez l'Histoire mieux que moi, & si les Princes le plus religieux d'aujourd'hui ne vivent pas dans la possession paisible de ce Droit, dont la prétension paroissoit autrefois si criminelle.

Il y auroit mille choses à vous dire touchant la qualité, & les coûtumes particulières des Catholiques de ce pais-ci, qui ne regardent point les brouilleries, dont je vous ai assez entretenu. Autant que j'ai pu remarquer dès mon arrivée, il n'y a bonnement que de deux sortes de Catholiques
en

en Hollande, savoir de très-bons & de très-mauvais. Je ne parle pas, & ne comprends pas dans le nombre de ces derniers les transfuges de nos Cloîtres, qui sont ici assez nombreux, & dont la plûpart pour ne rien dire de pis, ne fait pas grand honneur à la Religion, qu'ils ont embrassée, & dont les P. Réformez mêmes ne témoignent pas de faire beaucoup d'état. Je parle de certains Catholiques, qui sans changer ouvertement de Religion, & continuant à se dire Catholiques, non seulement ne se piquent nullement de vivre comme ils devroient, mais même parlent très-mal de l'Eglise Romaine & de ses usages les plus saints, & voudroient qu'on crût que c'est par une espece de délicatesse de conscience, qu'ils vivent hors de son pouvoir, quoi que leur conduite soit plûtôt celle de personnes qui ne croient rien du tout, & qui ne respirent & ne cherchent que le libertinage. J'en ai vû & pratiqué qui se moquent de toutes les abstinences commandées par l'Eglise, qui déclament aussi fortement contre les prétenduës superstitions, & la tyrannie, à leur avis du Pape, que pourroient faire les plus zelez Protestans. Avec cela ils se font honneur d'un éloignement de toute secte, d'un grand zele pour la pureté de la Religion, & de mille belles choses, qui, si elles sont dans leur idée, elles y

font avec tous les principes pratiques, & tout l'attachement à la débauche & le libertinage le plus outré. Nous avons ici des Prêtres, & des Religieux Apostats, qui vivent avec la concubine à côté, exercent des métiers, pratiquent, & se font voir aux Catholiques mêmes avec un front aussi résolu que s'ils étoient les plus honêtes gens du monde, discourent comme des personnes d'importance, s'insinuent hardiment par tout, & font des railleries aussi libres de leur premier état connu & reconnu de tous, qu'en pourroient faire les P. Réformez, qui ne manquent pas d'en tirer les conséquences qu'il leur plaît, au mépris de la vie Religieuse, comme si celle-ci par des austeritez mal à propos les avoit forcez à la quitter & à vivre dans l'abandon où ils sont & font gloire de demeurer. Vous pouvez bien penser qu'un scandale aussi criant & un déshonneur aussi grand que nôtre Religion en souffre, devoit un peu animer le zele de nos Missionnaires, particulièrement de ceux, qui ont l'art & les moyens de réussir en tout. Mais je n'entens point parler qu'ils exposent leur charité au déboire, qu'elle pourroit trouver dans une entreprise aussi perilleuse que celle-ci, & on se contente de tenir l'Eglise purgée de tout Jansenisme imaginaire ou réel, & de pousser à bout par toute sorte de décri &

de

de cabale, un étranger, qui auroit la hardiesse de s'informer, de la qualité des brouilleries que cause cette querelle, sans toucher à cet autre désordre, comme s'il n'en valoit pas la peine.

Il y a d'ailleurs de très-bons Catholiques, & qui par leur vie prennent soin de ne point donner d'occasion à nos ennemis de penser ou de parler mal de nôtre Religion. Les Eglises sont fréquentées, & ils y assistent avec une dévotion incomparablement plus grande que dans vôtre Italie, l'opposition des Religions contraires, qui regnent ici de toute sorte, & en toute liberté, animant par une espece d'antipéristase leur zele à s'acquiter dignement de tous leurs devoirs. Nonobstant cela, les Communions ne sont nullement ici aussi fréquentes qu'elles le sont en bien des endroits, où l'on ne vit pas avec autant de circonspection. Voilà, me direz-vous, une réflexion de Janseniste. Et moi je vous répons que plût à Dieu que la fréquentation des Communions fût une cause efficace, & qui produisît nécessairement une meilleure vie, Dieu en seroit beaucoup plus glorifié. Mais j'ai grand peur qu'à moi & à bien d'autres ne s'adresse le reproche que cette divine viande n'arrache pas le mal & la malice du cœur, & que ceux qui conseillent cette fréquentation de Commu-

nion où elle se pratique, n'ayent pas l'intention aussi pure, que la chose est spécieuse.

Pour ce qui est des Eglises, elles ne sont pas publiques, bâties sur la rue, & avec des clochers, mais au dedans entre des maisons, par lesquelles il faut passer pour y arriver. Elles sont cependant fort propres, & en quantité, y en ayant plus de trente à Amsterdam, & dans les autres Villes à proportion pour le nombre des Catholiques qui y sont. Entre toutes les Villes de Hollande celle d'Utrecht est la plus remplie de Catholiques à proportion de sa grandeur. Aussi cette Ville se donna-t-elle plutôt aux Hollandois, qu'elle ne fut prise par eux: ce qui a fait que les Catholiques sont toujours restez en une pleine liberté, & que selon qu'il me semble d'entendre, ils avoient au commencement le droit d'entrer dans les Magistratures, dont cependant ils sont aujourd'hui déchûs. Je dois vous dire que quoi que la Hollande soit comme le centre, où viennent s'établir beaucoup de Catholiques ennuyez de leur Religion, cependant, il se voit peu de Catholiques nez en Hollande, qui fassent ce changement. Et la raison, ce me semble, pourroit bien être qu'il n'y auroit rien à gagner pour eux, au lieu que ceux qui viennent s'y établir,

blir, espèrent par ce changement, ou y trouvent toujours quelque avantage.

Les Eglises sont servies par leurs Pasteurs, ou Missionnaires députez au Ministère des Sacremens & à prêcher, & la musique ou chant, dont on accompagne les Offices aux fêtes, se fait par quelques hommes, mais le plus souvent par des femmes seules, qui se font ouïr d'une Tribune particuliere destinée à cet effet. Ceci paroîtra un peu surprenant, à un homme qui vit dans un país où les femmes n'ont pas tant de privileges dans des Eglises ouvertes à toute sorte de personnes: mais enfin la coûtume l'emporte ici que *Juvenes & Virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini*, qu'on voye dans un même Chœur des hommes & des femmes mêlées qui y chantent les louanges de Dieu, ou des femmes seules, qui se font ouïr quelquefois avec un éclat & une vivacité toute particuliere.

Ce sont de même des femmes seules ou des filles dévotes qui font l'office de Sacrificaines, qui préparent les autels, allument publiquement les Cierges sur les autels, & à ce qu'on m'assûre qui servent aux Messes particulieres, quand les Prêtres les célèbrent sans concours, comme il arrive en quelques Eglises les jours ouvriers. Ceci vous paroîtra encore plus surprenant, &

200 REMARQUES HISTORIQUES
bien éloigné de la pratique d'Italie. Mais
voici quelque chose qui l'est encore plus,
c'est que quasi tous les Pasteurs, Prêtres
& Réguliers vivent dans des maisons par-
ticulieres, chacun avec quelqu'une de ces
dévotes, dont la plupart ne sont nullement
surannées, & jusqu'aux J.... mêmes, qui
d'ailleurs affectent de paroître si circons-
pects en toute autre rencontre. On ne fait
ici ce que c'est que de se faire servir par des
hommes. Il faut des femmes par tout, &
pour tous, & ce qui est de moins chagri-
nant pour elles c'est qu'elles sont par tout
ce pais les maîtresses, qu'elles tiennent la
bourse, qu'elles commandent, & que les
hommes de toute sorte de condition ne sont
ordinairement rien que sous leur bon plai-
sir, & contentement.

Les femmes en particulier, qui servent
aux Prêtres & aux Réguliers, s'appellent
dévotes, *Virgines Deo Devota*, Beguines
si vous voulez, ou *Clopes* dans la langue du
pais. Elles vont toutes habillées de noir
avec une coiffe simple, ou un grand voile
de même, qui dès la tête leur pend jusque
sous les genoux, au moyen duquel habit,
& d'un peu de soin à tenir les yeux baissés,
elles ont le privilege de vivre en toute fa-
miliarité & liberté avec leurs Peres spiri-
tuels, sans qu'il soit permis de concevoir
le moindre soupçon de cette cohabitation si
familier.

familier. Je dis celles qui vivent avec les Missionnaires, car il y en a beaucoup d'autres qui sous le même habit de Beguines vivent une ou deux ensemble dans leurs maisonnettes ou appartemens particuliers, & y sont respectées & tenuës pour filles très-sages, jusqu'à ce que la fragilité humaine ait fait quelque désordre dans leur continence; ce qui n'est pas très-rare, à ce qu'on assure; car alors le Sacrement du mariage repare la brèche, par où les médisans vont à l'assaut contre leur réputation, & les met à couvert des traits de la médisance. Je ne veux pas oublier de vous dire à propos de ces Dévotes, que celles qui vivent sous la direction des J... se font remarquer & distinguer des autres par la forme de leurs mouchoirs de col, qu'elles portent bien proprement arrondis sur les épaules, au lieu que les autres les portent quarrez avec de petits plis autour du col, qui ne manquent point de leur agrément. Outre cela les Dévotes des J... portent les manches de leurs robes ferrées, comme celles de leurs Peres spirituels, au lieu que les autres les ont un peu plus larges, & d'une médiocrité entre le trop & le trop peu. Mais il faut dire la vérité que la distinction est encore plus grande entre les manieres qu'entre les habits de ces Beguines, celles des J... (autant que je l'ai re-

marqué) étant toutes des filles bien faites, & d'un esprit beaucoup plus souple, & plus insinuant que les autres, qui apparemment ne sont pas choisies avec tant de soin, ni formées avec tant d'application.

Il faut avouër aussi que les Eglises des J..... sont par tout d'une propreté, à laquelle on ne peut rien ajoûter. Beaux Autels, bonnes peintures, riches ornemens, fins linges, bonne musique, & sur tout cela des Messes réitérées avec un ton de voix prêchante, entre-mêlée d'aspirations, & de soupirs, ou tout au moins (car tous ne sont pas également disposez à donner cet assaisonnement à leur prononciation) avec une variation de ton haut & bas, qui fasse connoître qu'on ne veut point que les choses aillent avec cette maniere plate & insipide d'un simple recit. Cela apparemment n'est pas sans quelque mystere, car outre qu'on gagne déjà de n'être pas mêlé avec le commun des Prêtres, qui ne savent faire les choses que tout simplement, combien y a-t-il de personnes, qui charmées de la singularité de cette prononciation harmonieuse se détachent peu à peu des choses de ce monde, qu'on laisse aux pieds de ces hommes extasiez, pour les suivre dans la region des visions béatifiques? Entre vous & moi, Monsieur, il faut bien qu'on ait cette vûë, ou quelqu'autre semblable à celle-ci, pour
passer

passer par dessus les égards qui ne peuvent manquer de faire souvenir des honêtes gens, qui se trouvent présens à ces Messes, & dont on méprise la juste aversion qu'ils ont de ces manieres affectées, pour plaire à des personnes, dans lesquelles on ne peut envisager qu'une certaine disposition assez semblable à la fatuité, dont on pense de tirer quelque fruit. Au moins n'a-t-on pas sujet de soupçonner dans des personnes si habiles en toutes les choses du monde, une ignorance qui leur fasse prendre ces manieres pour des moyens fort sûrs d'avancer la plus grande gloire de Dieu.

Pour ce qui est de la qualité personnelle des Missionnaires j'y remarque quelques singularitez qui les distinguent. On dit qu'il y a en toute la Hollande environ trois cens Prêtres séculiers (ceux-ci sont quasi tous Jansenistes, & attachez à la personne de l'Evêque de Sebaste, au moins disposez à témoigner en faveur de sa Catholicité & de ses bonnes & très-bonnes mœurs) & beaucoup d'autres Réguliers, mais non pas en si grand nombre. Je me souviens d'avoir lû autrefois une copie manuscrite de la Relation de toutes les Missions du monde, (dont je vous ai déjà parlé plus haut,) que le nombre de tous les Missionnaires de Hollande Réguliers & Prêtres ne passoit pas alors les 300. De sorte qu'il faut qu'il

se soit accru notablement, pour des raisons que je ne comprends pas, car je n'entens point dire qu'il se fasse beaucoup de conversions de P. Réformez, au contraire il échappe plutôt de temps à autre des Catholiques, qui passent à leur parti. N'est-ce point qu'il se fait beaucoup de Prêtres, nez de familles Catholiques de Hollande, qui ont étudié à Rome, Louvain, Liege, & en d'autres Villes, & qui étant une fois consacrez ont besoin d'un emploi, qu'on leur donne toujours à bon conte dans la Mission qui grossit par ce moyen? Les Réguliers ne sont pas moins zelez à vouloir servir Dieu dans cet emploi, soit ceux qui sont nez dans ces Provinces, & faits Religieux dans les Villes Catholiques, & que leurs Superieurs se font un plaisir de renvoyer après cela chez eux pour avoir le merite de cooperer avec les ouvriers de la Vigne du Seigneur, ou pour d'autres fins. Soit enfin d'autres Réguliers François & Flamans, qui ne se croient pas moins nécessaires que les autres, & auxquels il a falu trouver de l'emploi d'une maniere ou de l'autre. Vivent-ils, me demanderez-vous, comme ils doivent vivre? C'est de quoi je ne puis pas vous parler avec précision, car de relever les infamies, dont l'un & l'autre parti des Jesuites & des Jansenistes, se sont chargez reciproquement & par un

un droit de recrimination mutuelle, c'est se fonder sur la passion la plus aveugle, & s'exposer à ne rien dire de vrai. Ce que je puis dire de plus sûr est qu'on a vû, même depuis peu un Missionnaire Régulier faire une honteuse banqueroute à son emploi, & à sa Religion, & d'autres poursuivis par la voix commune de quelques désordres qui avoient fait bien du bruit & de l'éclat. Ce leur est un grand secours contre la médifance qu'ils ayent la commodité d'aller vétus, & de pratiquer par tout avec une liberté aussi grande, que les personnes de tout autre condition, & Religion. Cependant comme tous ne sont pas confirmés en grace, & nous avons des ennemis qui nous observent de près, il s'y est passé, même parmi ceux, qui sont impeccables dans la voix du peuple, des choses, qui ont terriblement déchaîné les langues contre quelques particuliers, & donné même aux Catholiques grande occasion de murmurer, voyant que des prévenus, & dont la réputation étoit si déchirée, n'ont pas laissé d'être soutenus, & renvoyez à leur emploi, comme si des personnes, qui insultent tous les jours à la fragilité des autres, étoient eux-mêmes exemts de cette fragilité, & que leur adresse, & la prévention du peuple en leur faveur les mit en droit de démentir le témoignage des yeux,

206 REMARQUES HISTORIQUES
yeux, & de confondre les accusations les
mieux prouvées. On montre au doit dans
une des premières Villes de ce pais un de
ces innocens en dépit du crime averé d'a-
voir voulu prendre des plaisirs défendus,
& même usé de la force sur une créature
incapable par son âge de lui donner ce qu'il
lui arracha avec la dernière violence. Il
fait mieux que les autres ce qui en est, ce-
pendant il marche avec le front aussi élevé
comme s'il étoit le plus innocent du mon-
de, ou que tout le monde le crût tel. Je
vous parle de ceci sur la foi, non pas d'au-
cun Janséniste, mais même de quelques
Réguliers d'un autre Institut, car quoi que
tous ces Réguliers semblent aujourd'hui
conspirer d'un même cœur contre le Jan-
senisme, la grande émulation de *l'unius con-
tra omnes, & omnium contra unum*, regne
au dedans avec autant de force, que s'ils
étoient en champ clos de bataille particu-
lière, & soit par zèle ou par ressentiment
ils ne manquent point dans l'occasion d'ac-
cuser réciproquement leurs petites veritez.

Je remarque encore une chose, qui me
semble digne de grande réflexion. C'est
qu'on envoie les Réguliers à cette Mission
pour toute leur vie, & qu'on commence à
les envoyer fort jeunes. J'en connois d'une
Religion très-austère, qui n'ont peut-être
pas trente ans. Sont-ils si bien établis dans
l'esprit

l'esprit de Religion, qu'il n'y ait rien à craindre pour eux & pour la dissipation de leurs vertus de les jeter ainsi en quelque façon dans la mer, dénués de tous les secours, qui soutiennent, & nourrissent la piété dans les Cloîtres, comme la solitude, le silence, l'abstinence, la mortification. Car enfin un Missionnaire en Hollande, qui vit seul, ou avec un seul Compagnon dans une maison particulière, avec une ou deux filles dévotes, qui ne sont souvent gueres plus surannées que le Missionnaire (je parle de visu) peut s'abstenir de toutes ces pratiques de son Institut, sans qu'on fasse aucune réflexion injurieuse à sa conduite, & sans qu'on en parle comme d'un désordre? Si la comparaison d'un S. Pere, qui appelle les Ecclesiastiques, qui vivent dans le libre commerce du monde, *funambuli castitatis*, est juste, on doit supposer que les Supérieurs de tels Réguliers, les croient tous assez instruits, & plus que capables d'entreprendre sans danger une si périlleuse carrière, puis qu'ils les y envoient avec si peu de discernement.

Peut-être, me direz-vous, a-t-on des motifs particuliers pour les exposer ainsi. On en a sans doute, mais qui ne sont pas quelquefois la cause meilleure ni le choix plus raisonnable. On assure qu'on envoie à la Mission certains Réguliers par exemple,

208 REMARQUES HISTORIQUES
ple, qu'on n'a pû satisfaire dans les pré-
tentions qu'ils avoient aux dignitez ou aux
emplois de l'Ordre. Le P. N. espéroit d'é-
tre fait Prieur, après avoir lû un certain
nombre d'années dans la Religion. On n'a
pû le contenter parce qu'un autre a em-
porté le Prieuré. Pour lui donner quelque
satisfaction, & quelque moyende vivre un
peu plus à son aise en récompense de son
travail, on lui ôte les sandales & la tuni-
que, on l'habille d'un beau & fin drap, &
on l'envoye dans la Mission de Hollande,
où ayant continué assez long-temps à se
donner au cœur joye, il a enfin franchi le
pas, & pris le bonnet de Docteur & une
femme parmi les P. Réformez. C'est un
cas particulier, me direz-vous. Il est vrai,
mais c'est un terrible avertissement aux Su-
perieurs Réguliers de ne point exposer leurs
Religieux sur un aussi mauvais principe,
que celui qui fut cause de l'envoi de celui-
ci, & un motif de ne penser à l'avenir qu'a-
vec frayeur à la résolution d'en envoyer
d'autres au hazard qu'ils fassent la même
fin.

Il y en a un autre qui étant d'une mai-
son riche, & avec de grandes commoditez,
qui lui sont échûës par la mort de ses pro-
ches, & qui depuis cet agrandissement ne
pouvant plus vivre si à l'étroit dans le Clois-
tre a été envoyé à la Mission, apparem-
ment

ment afin qu'il ne gâtât pas les autres par ses superfluités. Il y est aujourd'hui avec un Chapelain & un train proportionné à la maison, & marche au dehors avec une mine résolüe qu'on diroit qu'il affecte pour paroître homme d'importance, faisant des connoissances à droit & à gauche avec tout le monde, aimant à regaler ceux qui ont la fortune de devenir ses amis & à boire avec eux de bonnes bouteilles de vins choisis, dont sa cave est toujours garnie. Car enfin il faut bien dépenser ses grands revenus en quelques choses, & vouloir lui ôter ces amusemens ce seroit exposer son Ordre à en perdre le fonds, qu'il emporterait avec soi si le chagrin l'obligeoit d'en sortir.

Vous voyez, Monsieur, que quelques-uns de ces Missionnaires deviennent Apôtres par des motifs assez humains, & qu'ils pourroient vivre dans leurs Cloîtres comme il leur plairoit sans porter leurs infirmités en un si grand jour, ou tout au moins qu'on remederoit à bien des maux en les changeant de temps en temps, & les rappelant à la maison pour les remettre un peu en forme dans l'observance des regles de leur Institut, après qu'ils ont passé un certain nombre d'années dans la liberté de la vie Missionnaire. Je n'oserois dire qu'il seroit peut-être beaucoup mieux en toute

maniere de les y retenir pour toujours ; aucune obligation ne nous forçant, si nous avons quelque sujet de nous défier de nos forces, d'entrer en une lice, où d'autres font, ou sont obligez à faire leur devoir, sans qu'on puisse nous rien reprocher s'ils ne le font pas avec succès.

Je fais fort bien les raisons dont quelques-uns mêmes de ces Messieurs ont bien voulu m'instruire, qui autorisent les Réguliers à se soutenir dans la Mission. Savoir que les rigueurs autrefois pratiquées par Messieurs les Etats contre les Ecclesiastiques Romains, ayant écarté une partie des Prêtres séculiers, les Réguliers animez d'un plus grand zele s'exposèrent hardiment à venir & demeurer en ce pais & à y servir dans les fonctions du Ministère Ecclesiastique. Mais si Dieu a accordé des temps plus heureux & que le Clergé séculier soit aujourd'hui disposé & suffisant à suppléer à tout, n'est-ce point reprocher à Dieu le service qu'on lui a rendu, que de vouloir se maintenir par force dans un emploi, qu'il semble avoir destiné à d'autres, quand d'ailleurs il nous assure qu'il est très-content que nous nous appliquions à d'autres fonctions ?

Je pourrois encore vous écrire d'autres particularitez touchant les Missionnaires Réguliers, si je ne craignois de vous ennuyer.

On

On en voit qui sont dans un âge si avancé qu'ils ne peuvent rendre que bien peu de service. Pourquoi ne les point rappeler à vivre en paix parmi leurs freres, & à jouir en attendant une douce mort comme de braves guerriers Jubilez des dépouilles qu'ils ont remportées sur l'ennemi commun, avec leurs épées & leurs arcs particuliers, *In arcu & gladio meo extra fratres meos?* Cela ne donne-t-il point lieu au bruit qui court que ces bons Peres, dès qu'une fois ils ont mis le pied dans la Mission, s'en font un repos pour le siècle du siècle, s'y établissent comme dans leur dernière demeure, & pour y passer la vie plus doucement, se font contribuer de leurs parens & de leurs dévots, & bourfillent ainsi pour accumuler un capital, qui les mette à couvert des incommoditez, l'amour desquelles ils paroissent avoir épousé par leur première profession? Je pourrois vous faire un volume de choses semblables, qui ne me sont point échappées, nonobstant le peu de séjour que j'ai fait jusques à présent dans ces Provinces. Mais comme je crains non seulement de vous ennuyer, mais encore de passer dans votre esprit pour un Critique importun, qui sans égard à la foiblesse humaine, qu'il faut aujourd'hui ménager plus qu'on ne faisoit dans les temps passez, prend tout à la rigueur. Je veux bien ici

briser, avec la protestation que je ne me suis éloigné dans le narré d'aucun fait, des termes les plus étroits de la pure vérité, telle que je l'ai connue, & que les réflexions, que j'ai pû mêler par-ci par-là dans mes lettres, ne m'ont point paru faire la moindre violence aux sentimens, qui viennent naturellement dans l'esprit.

La dernière de vos demandes est ce que pensent Messieurs les Etats de toutes ces brouilleries, & vers quel parti penchent le plus les P. Réformez, qui veulent bien entendre parler. Touchant les premiers je vous dirai que ces Messieurs ont les yeux plus ouverts qu'on ne pense sur ce qui peut troubler la paix de leurs Etats, & une indulgence peut-être encore plus grande à dissimuler beaucoup de choses, sur lesquelles ils auroient pû prendre de fâcheuses résolutions. Comme ils sont prévenus que toutes ces dissensions n'ont eu leur commencement & ne sont fomentées que par les Jesuites, je dis les Jesuites seuls, car tous ceux qui semblent être de leur parti ne sont dans leur opinion, que des machines, qu'ils font jouer, & cela précisément autant qu'il leur plaît, ils auroient pû écarter ces bons Peres, sinon par violence, du moins en faisant prier les Puissances, & le Pape même de les retirer pour éteindre ce feu. Et véritablement je ne sai quelle

bonne

bonne excuse on auroit pû apporter pour les en refuser, quand ils auroient offert, comme ils paroissent disposez, de prendre & de retenir un nombre égal d'autres Réguliers à la place des Jesuites pour le service des Catholiques. Il n'y a personne de nécessaire en ce monde, disent-ils, mais quand quelques-uns seroient plus utiles que les autres, le repos, & le salut de l'Etat étant une nécessité, à laquelle toutes les autres cèdent, l'Autorité Souveraine n'a besoin ni de prieres ni de raisons pour faire cet écart, & en employant les unes & les autres, il semble qu'on ne doit point craindre de refus. Ils disent que les Jesuites leur enlèvent les corps & les ames de leurs sujets, au lieu que les autres ne débauchent que les ames. Les autres Ecclesiastiques prêchent par tout la soumission, & la fidélité aux Puissances Séculières, & ne les détournent que des croyances contraires à la leur. Au lieu que l'activité, l'adresse, & les vûes des Jesuites sont si grandes, qu'ils disposent souvent sous prétexte de foi, encore de la fidélité des sujets, & les engagent par leurs exhortations à mille choses, dont plusieurs peuvent aboutir, & aboutissent souvent à de facheuses conjonctures. C'est ainsi que m'en parloit un jour une personne de qua-

lité, & vous pouvez juger Monsieur, si ce discours a quelque vrai-semblance.

Au reste comme il semble que la déposition de Monseigneur l'Evêque de Sebaste a en quelque façon satisfait ses adversaires, on n'entend pas de grands bruits depuis qu'il est hors de charge, soit que ceux-ci ne voulassent que cette déposition, pour n'avoir plus personne, qui les pût traverser, ou que ce repos naissè d'autres sources que je ne connois pas. Le substitué au Vicariat a eu le malheur dès la première entrée en son emploi d'offenser Messieurs les Etats, qui ne le veulent point recevoir. Le recours au Nonce de Cologne, ou à l'Internonce de Brusselles pour toutes les affaires de la Mission est ennuyeux. Les Jansenistes demandent un troisième, qui ne soit pas précisément un de leurs adversaires déclarez, comme ils disent qu'étoit devenu le dernier substitué au Vicariat, & on attend ce que Rome décidera là-dessus.

Le sentiment des désintéressés & d'une autre Religion que la Catholique Romaine, est à peu près celui de Messieurs les Etats. Les Jésuites ont le malheur que dans quelque cause qu'ils soient mêlez les Protestans sont toujours prêts à leur donner le tort. Ils se font honneur de cette aversion des hérétiques, comme ils disent. La chose iroit encore mieux pour eux s'il n'y

n'y avoit que les seuls ennemis de nôtre Religion, qui eussent mauvaise opinion d'eux, mais ils doivent autant à leur savoir faire, & à leur crédit qu'à leur vertu, que bien des Catholiques ne parlent pas contre eux aussi haut que les Protestans. Le savoir faire & le crédit sont d'ailleurs, comme vous savez, des preuves fort équivoques d'une bonne cause. Je finis cette lettre par l'imprécation dont les vieilles gens accompagnoient tous leurs discours, Dieu nous veuille donner sa sainte paix & bénédiction. Je suis,

MONSIEUR.

De la Haye.

Votre très-humble.

REFLEXIONS

S U C C I N T E S

Sur la

*Lettre d'un Catholique Romain à un
de ses amis d'Italie touchant l'état
présent des Catholiques Romains en
Hollande.*

OUi, Monsieur, j'ai lû la *Lettre d'un Catholique Romain* &c. dont vous me parlez. Je n'en connois pas l'Auteur ; mais quel qu'il soit, il me semble qu'il eût mieux fait de demeurer dans le silence, que de parler d'une affaire dont il n'est pas assez instruit, comme il le reconnoît lui-même.

Il débute d'une manière qui ne paroît pas fort honête pour un Catholique Romain ; en donnant aux uns & aux autres de ses freres le nom de *Parti* & de *Faction*. Il doit savoir qu'on ne peut appliquer ces noms féditieux à des fidèles, tant que l'on demeure de part & d'autre attaché à la même Eglise. La division qu'il peut y avoir entr-

CUX

eux touchant quelque point de doctrine & de discipline, n'est pas un motif suffisant pour les deshonorer par ces noms odieux, tant qu'on les voit tous soumis aux décisions de l'Eglise; quoi que la charité paroisse blessée en quelque chose. Que si dans quelque rencontre on parle du Parti Moliniste, il est clair qu'on ne le fait que pour repousser les calomnies des Jesuites, qui appellent, *Gens de cabale*, *Parti des Jansenistes*, tous ceux qui ne donnent pas dans leurs opinions sur la Morale ou sur la Grace. Mais un homme qui veut paroître indifférent, & qui se plaint que la charité est blessée dans ces disputes, ne devoit nullement se servir de ces expressions.

Il a raison de dire que les Jesuites ont tort d'appeller hérétiques ou Jansenistes, leurs adversaires: puis qu'il ne s'agit point de la foi dans toute leur dispute. Mais ce qu'il dit indifféremment des uns & des autres, que l'animosité est si grande parmi eux, qu'on est à la veille d'en venir à des violences & des massacres, ne paroît pas assez juste. Car a-t-il des preuves de l'animosité des prétendus Jansenistes, comme il dit qu'il en a de celle des Jesuites? A-t-il entendu quelque Janseniste *protester avec un emportement furieux d'être prêt & de souhaiter même de devenir dans le moment le bourreau des Jesuites?* comme il assure avoir ouï de ses oreilles les

zelez des Jesuites le protester dans une conversation à l'égard des prétendus Jansenistes. A-t-il entendu dire à ceux-ci, *Qu'il ne faisoit rien attendre du salut des Jesuites*, & qu'ils *sont tous obstinez comme des Diabes*? C'est ce que les zelateurs des Jesuites lui ont répondu contre leurs adversaires. On fait d'ailleurs beaucoup d'autres discours emportez, beaucoup d'insultes, beaucoup de menaces de ces faux zelez, & on défie qui que ce soit d'en marquer aucune de ceux du Clergé qu'ils n'aiment pas. S'il n'a rien appris d'eux de semblable, comment peut-il les mettre dans un même rang? Cela n'est pas équitable.

Parmi les chefs d'accusation dont il prétend qu'on charge ceux du Clergé qu'il leur plaît de décrier, il y en a dont on n'a rien entendu jusqu'à présent; & plusieurs sont tels & exprimez de telle sorte, qu'on ne voit point ce qu'on veut y reprendre.

Pour moi je ne fai d'où il a appris qu'on les accuse de détourner les intentions des bonnes ames &c. & la réponse qu'il leur prête sur cette calomnie est assez maligne. Car ils avouent, selon lui, qu'ils détournent les intentions de ceux qui ont fait des aumônes considérables; mais qu'ils emploient ces Capitaux à d'autres œuvres pieuses. Tout cela me paroît inventé à plaisir. Des accusations de cette nature devraient être

être accompagnées de preuves bien circonstanciées : & jusqu'à ce qu'on en ait produit de telles (ce qu'on ne fera jamais) on doit traiter cela de pure calomnie.

Cet écrivain semble avouër que plusieurs Pasteurs de cette Eglise batisent les enfans en langue vulgaire. Cette accusation est une calomnie dans la bouche de ceux qui croient que ce seroit un crime de le faire, si en effet on ne le fait point. Or M. de Sebaſte nous apprend, p. 205. de ses Réponses, qu'il ne connoît personne qui batisse ainsi en langue vulgaire.

Je ne ſai ſi beaucoup de gens goûteront ce que dit cet Auteur touchant la Conception Immaculée, & l'état des enfans qui meurent ſans batême. Quoi qu'il en ſoit, il ne peut y avoir en cela de quoi faire un crime à perſonne. D'ailleurs les Pasteurs ſont ſi circonſpects ſur ces matières, que je ne croi pas que cet homme puiſſe avoir de bonnes preuves, qu'aucun ait dit ou prêché quelque choſe contre la Conception Immaculée. On ſe borne ordinairement à dire que ce n'eſt pas un article de foi; que pluſieurs le croient pieuſement. On ſe conforme aux derniers Décrets des Papes ſur ce point. Qu'y a-t-il en cela de reprehensible ?

Differer ou accorder mal à propos l'absolution, dit-il, & scandaliser les consciences par des

220 REMARQUES HISTORIQUES
*des interrogations trop chatouilleuses, peut être
plûtôt le défaut d'un Ministre malhabile que
mal intentionné.* Le principe est très-verita-
ble en lui-même ; cependant on ne peut
s'empêcher d'accuser celui qui l'avance dans
les circonstances de la Lettre, de prendre
part à la calomnie des adversaires du Cler-
gé, & de l'autoriser en quelque façon. Car
on ne sauroit lire cet endroit, qu'on ne
croye qu'il y a effectivement plusieurs de
ces Ministres malhabiles, qui ont donné
lieu à l'accusation. C'est pourtant une pu-
re calomnie, & on a toujourns défié les ac-
cusateurs d'en apporter aucune preuve.
Jusqu'à présent ils sont dans le défaut.
Comment donc un homme qui veut pa-
roître indifférent, comme l'Auteur de la
Lettre, a-t-il pû faire entendre que l'accu-
sation n'est pas sans fondement, mais qu'il
faut l'attribuer plûtôt à une malhabileté,
qu'à une mauvaise intention ? Si vous con-
noissez cet Auteur, je vous prie, Monsieur,
de lui dire & de lui faire bien entendre,
qu'il n'y a aucun de ceux que l'on accuse
de ce fait, qui n'improve toutes sortes
d'interrogations qui pourroient causer le
moindre scandale. Ils se croyent, à la veri-
té, obligez d'instruire les gens, à l'exem-
ple de S. Paul, de S. Augustin & des au-
tres Peres, sur les devoirs de l'honêteté &
des gens mariez, mais c'est toujourns d'une
manière

manière sage & avec beaucoup de retenue. Rien dans leur conduite n'approche des contes & des fables que les ennemis de la méthode de S. Charles Borromée ont fait courir sur ce sujet. Tout ce qu'on débite là-dessus est si destitué de vrai-semblance, qu'il paroît que ceux-là seuls peuvent y être pris, qui veulent bien se tromper eux-mêmes. Eh plût à Dieu que les accusateurs fussent sur ce point aussi sages, aussi retenus, aussi modérez, aussi circonspects dans le sacré Tribunal de la Pénitence & ailleurs, soit pour les paroles ou pour les actions, que ceux que l'on veut noircir par ces accusations calomnieuses.

Si la malignité de l'homme peut avoir une grande part dans le décri des opinions & des Auteurs d'une morale relâchée ; la corruption du cœur humain & le dérèglement personnel peuvent aussi porter à trouver mauvais qu'on le fasse. Je n'en accuse pourtant pas l'Auteur ; je ne le connois pas. Il est étranger dans ces pais-ci, dit-il. Il semble qu'il est Prêtre, & il ne lui plaît pas de nous apprendre ce qui l'a appelé dans ces Provinces.

Mais il paroît ne pas assez bien connoître l'état des choses, s'il croit effectivement qu'il ne soit plus nécessaire de crier contre les relâchemens. Les Evêques de France assembles en 1700. n'en étoient pas persuadés,

222 REMARQUES HISTORIQUES
suadez, puis qu'ils se sont crûs obligez à censurer de nouveau plus de six-vingts propositions déjà censurées par les Papes, les Evêques & les Facultez de Théologie, & d'en flétrir plusieurs toutes nouvelles. Et nonobstant ces Censures si recentes, on voit les pernicieuses maximes de la Morale corrompuë reprendre tous les jours de nouvelles racines. Témoin les différentes Censures des Evêques d'Arras, de Tournai, de S. Omer, d'Ipres, contre les PP. Saladin & Bernard Recollets, & les PP. Gobat & Taverne Jesuites, publiées l'année passée. L'ennemi n'est pas seulement à la porte, mais il est au milieu des fidèles, & il n'y fait que trop de ravage; comment donc peut-on trouver mauvais qu'on avertisse les Chrétiens de veiller de peur de se laisser surprendre par les ruses de l'esprit malin?

Que s'il y avoit lieu de craindre que la Lettre ne fit impression sur l'esprit de quelques personnes, ne devoit-on pas s'élever avec force contre l'opinion scandaleuse qu'on y avance touchant le jurement du Formulaire. On en a horreur à la première lecture. *Bien loin, dit-il, de m'exposer à la moindre persecution, je signerois mille Formulaires, & enverrois autant de fois Jansénins au Diable, sur la foi de ceux qui me commandent de dire qu'il est hérétique; sans faire*

faire connoître au jour du Jugement universel la malignité & l'hypocrisie (s'il y en a) de ceux qui se sont donnez tant de peines, & formé tant d'intrigues pour obtenir cette déclaration.

Quant aux droits des Chapitres ils me paroissent si bien établis dans les Ecrits faits à ce sujet, que tous les raisonnemens de cet Auteur ne peuvent les ébranler. *Leurs élections & leurs provisions*, dit-il, *se sont toutes faites entr'eux.* Mais dans une grande partie des Chapitres des pais où la Religion Catholique domine, les Chanoines remplissent eux-mêmes par le choix qu'ils font, les Dignitez & plusieurs des Canonicats; ce qui a lieu principalement dans les Cathédrales, pour les neuf Chanoines qu'on appelle graduez: en sont-ils pour cela moins des Chapitres réels que ceux où les Rois nomment aux Dignitez & aux Prébendes?

Les Papes ont toujours nommé pour gouverner cette Eglise un de ceux que ces Chapitres leur avoient présentez. Faut-il d'autres preuves pour montrer qu'ils les ont reconnus pour de véritables Chapitres? Est-il croyable que les conventions faites entre les Vicaires Apostoliques & les Chapitres ayent été inconnus à Rome? Le silence des Ministres du S. Siège sur ces conventions, est plus qu'une demi-preuve qu'ils reconnoissent la réalité des Chapitres.

Leur

Leur vigilance sur ce qui pourroit être contre le droit commun & à leur préjudice, est assez connuë. Ils n'ont pas coûtume de souffrir que des Eglises ou des Chapitres, s'attribuent des droits qui ne leur appartiennent pas ; encore moins s'ils ont eux-mêmes des prétentions sur ces droits. Mais s'il faut encore quelque chose de plus positif, il n'est pas difficile de le produire. On a en main des Actes par lesquels Urbain VIII. & Alexandre VII. reconnoissent la réalité de ces Chapitres. On doit être content avec cela ; & il est clair qu'on ne peut plus que de mauvaise foi, contester leurs prétentions.

Il semble dans la suite qu'il raisonne de cette sorte : Ceux qui prétendent composer ces Chapitres pourvoyent au long & au large à tout dans les Provinces-Unies : donc ils ne sont pas des Chapitres des Eglises particulières. On ne voit pas comment il a pû tirer cette conséquence. Les Chapitres des Eglises particulières d'Utrecht & de Harlem se sont touÿours maintenus : & voyant que les Chapitres des autres Diocèses voisins ont manqué, ils ont conformément aux Canons & à l'esprit de l'Eglise, pris soin de pourvoir le mieux qu'il leur étoit possible aux besoins de ces Eglises abandonnées. Les Supérieurs Ecclesiastiques ont touÿours approuvé leur condui-

te sur ce point. Il est vrai qu'il n'y a qu'un Evêque pour tous ces Diocèses, & qu'on le nomme ordinairement Vicaire Apostolique: mais l'on a fait voir clairement dans les Ecrits, que la nécessité où l'on étoit à cause du changement arrivé en ces Provinces, a dû faire prendre cette voye; & que le Vicaire Apostolique n'a reçu l'Ordination Episcopale, que pour gouverner les Eglises de ces Provinces-Unies, quoi que sous un autre titre. Tous les Prêtres de ces Provinces les ont toujours regardez comme leurs Chefs & leurs vrais Pasteurs; & c'étoient ces Evêques qui étoient les dépositaires de la Mission Apostolique & de l'autorité de l'Eglise pour employer les Ecclesiastiques dans le Gouvernement des Eglises particulières & la conduite des ames.

Aussi n'a-t-on jamais vû ce que nous voyons de nos jours, qu'aucun Vicaire Apostolique ou Evêque de l'Eglise Catholique de ces Provinces ait été déposé de sa charge. Lors qu'il est arrivé que quelqu'un d'eux est tombé dans l'impuissance d'en faire les fonctions, les Ministres du S. Siège procédant alors selon les Canons, ne lui ont pas substitué un autre Pasteur en chef, mais lui ont donné un Coadministrateur. Ce qui fait voir évidemment que les Romains avoient une autre idée de

P'état de cette Eglise, que n'en ont les ennemis de M. de Sebaste.

Que si pour le bien de la paix ce Prélat vouloit bien condécendre à se démettre de sa charge, il paroît évident que les Chapitres auroient droit de prétendre, que c'est à eux qu'il appartient d'élire & de nommer à Sa Sainteté celui qu'Elle voudroit honorer de la qualité de Vicaire Apostolique. Et c'est à l'Auteur de la Lettre une grande injustice de vouloir, que parce que les esprits sont aigris, on puisse dépouiller les Chapitres de leurs droits; & leur donner pour Pasteur, Chef & Evêque un des plus passionnez adverfaires de M. de Sebaste & des principaux Ecclesiastiques du Clergé. Loin que ce soit un moyen propre pour rétablir la paix, au contraire il ne peut qu'y allumer de plus en plus la division; & contribuer à rendre cette Eglise esclave des ennemis déclarez du Clergé, & de ceux qui les protegent à la Cour de Rome.

Cet Ecrivain pour donner quelque couleur de justice à l'expédient qu'il suggère, prétend que M. de Sebaste a été oui, examiné & jugé à Rome dans les formes. Mais la Sentence qu'on y a rendue n'est qu'un simple décret de l'Inquisition, & il est incontestable qu'il n'a jamais été ni oui, ni examiné à ce Tribunal; qu'il s'est justifié ailleurs de toutes les accusations formées
contre

contre lui, & que tout ce qu'on a fait contre sa personne & contre ses Ecrits, s'est fait par surprise & contre les formes.

Cet Ecrivain n'a pas aussi fait assez de réflexion sur la foule d'exemples des surprises que l'on a faites si souvent aux Papes les mieux intentionnez. Et comme on a démontré clairement que c'est par une surprise semblable, que M. de Sebaſte a été condamné, jusqu'à ce que sa cause ait été examinée de nouveau par des Juges competans & déſintereſſez, on a droit de regarder comme nul & de nul effet ce qui s'est fait contre lui, conformément à l'eſprit & à l'intention des Papes mêmes, qui ſelon les preuves qu'il y en a dans le Droit Canon, ont conſenti qu'on n'executât pas leurs Reſcrits, ſi l'on trouvoit qu'ils ne fuſſent pas conformes à la juſtice, ou qu'ils portaffent préjudice au droit d'autrui, ou enfin fuſſent plus propres à détruire qu'à édifier. Les Reſcrits d'Alexandre III. de Gregoire VII. & des autres Papes ſont trop communs, pour qu'il ſoit néceſſaire que je vous les décrive ici.

Les preuves que l'on a apportées de tout cela dans beaucoup d'Ecrits, ſont ſi fortes, qu'il eſt inconcevable comment cet Auteur veut faire croire, que la cauſe de M. de Sebaſte & du Clergé eſt au moins douteuſe, même dans l'eſprit de ceux qui la ſoutien-

ment. Il peut savoir ce qui se passe dans son esprit : mais il ne peut sans témérité fouiller dans l'esprit des autres, ni avancer sans une visible injustice, qu'une chose leur est douteuse, lors qu'ils assurent avec toute la confiance possible qu'ils la croient incontestable.

Il prétend encore que des Pasteurs ont eu recours aux Puissances Seculières qui ne sont pas de la même Religion, pour faire chasser quelques Ecclesiastiques, & pour se maintenir contre les Décrets de Rome. Il le dit sans preuves, & on le défie d'en produire aucune. Mais quand ils l'auroient fait, comme ce n'est point pour se faire donner un nouveau droit, mais pour être maintenus par provision dans leur possession légitime, & pour se défendre contre des voyes de fait, on ne pourroit les blâmer d'avoir recours à l'Autorité légitime des Supérieurs. Il est même fort naturel que leurs Hautes Puissances voyant que les troubles augmentoient tous les jours, se soient faites informer, & aient fait faire des recherches pour connoître qui en étoient les principaux Auteurs : & que les ayant découverts, ils aient trouvé à propos de leur ordonner de se retirer. Cela est de la prudence & du bon ordre, sans qu'il ait été nécessaire que personne du Clergé ait sollicité ces ordres. Nosseigneurs les Etats
n'on

n'ont fait en cela que ce que le Droit Divin accorde à tous les Princes à l'égard des personnes séditieuses & rebelles, & ils ont suivi les exemples des plus grands & des plus saints Rois & Empereurs de l'Antiquité.

Au reste l'Auteur de la Lettre justifie pleinement les prétendus Jansenistes sur ce qu'il appelle la grande affaire & le point capital, qui est la doctrine de la Grace, & de la mort de Jesus-Christ pour tous les hommes, sur laquelle est fondée l'accusation de Jansenisme. Et cela même fait voir l'injustice du moyen qu'il propose pour rétablir la paix. Car il est injuste de vouloir qu'on punisse & qu'on châtie par des peines très-réelles & très-grandes, des personnes qui ne se trouvent coupables que de crimes imaginaires, ou de fautes très-petites. C'est vouloir que l'on porte des sentences semblables à celle de Pilate, qui reconnoissoit l'innocence du Sauveur, & cependant le condanna pour satisfaire la haine des accusateurs.

Voilà, Monsieur, les Réflexions que j'ai faites en lisant la Lettre sur laquelle vous me demandez mon sentiment. Je suis très-sincèrement, Monsieur,

Tout à vous.

LIBRAIRE.

ON fait suivre à ces lettres les Réflexions qu'on vient de lire, & la Réponse aux mêmes Réflexions. L'Auteur du Voyage, ayant fait imprimer à la Haye quelque temps après son arrivée la douzième des Lettres qui sont ci-dessus, un inconnu y fit des Réflexions, & comme ces Réflexions ne furent point vûes par l'Auteur, qui étoit déjà parti de la Haye quand on les publia, un sien Ami y fit la Réponse qui les suit. L'un & l'autre de ces écrits regarde la matière qui est traitée dans les deux dernières lettres, & y donne de nouveaux éclaircissemens. C'est ce qui a fait qu'on a jugé à propos de les imprimer.

R É P O N S E

A U X

*Réflexions succinctes sur la Lettre d'un
Catholique Romain à un de ses Amis
d'Italie touchant l'Etat présent des
Catholiques Romains en Hollande.*

M O N S I E U R ,

LE départ de l'Auteur de la Lettre, sur laquelle vous m'envoyez vos Réflexions, ou celles de quelque autre de vos Amis, est cause qu'elles ont été si long-temps sans réponse, car apparemment elles ne lui ont pas été envoyées, ou si elles lui ont été envoyées, il n'a pas jugé à propos de rien écrire, & de se plus mêler d'une chose, à laquelle il n'a eu intérêt qu'autant qu'il a été ici. Toutefois comme il m'a souvent parlé de cette affaire, & que je suis pleinement informé de ses sentimens; que d'ailleurs sa réputation m'étant chere,

j'ai quelque peine à souffrir qu'il passe dans l'esprit de quelques-uns pour n'avoir pas cherché à donner à tout le monde toutes les satisfactions, qu'on a pû raisonnablement attendre de lui ; je hazarde cette Réponse à vos réflexions, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, après vous avoir protesté de ma sincérité, & de la disposition, où nous sommes, lui & moi de n'offenser personne, qu'autant qu'il est nécessaire, & qu'il est permis à chacun pour conserver sa propre reputation.

Vôtre Auteur paroît dès la premiere periode s'ériger en Juge, & blâmer la conduite de celui qui a écrit la lettre qu'il condanne absolument, voulant qu'il eût mieux fait de demeurer dans le silence que de parler d'une affaire, dont il n'est pas assez instruit, comme il le reconnoît lui-même. C'est être un peu trop chagrin ce me semble de ne vouloir souffrir que des Relations toutes parfaites de ce qui se passe dans le monde, & où plusieurs personnes peuvent prendre interêt. Et si on ne veut absolument souffrir que des Historiens dont les expressions soient la pure verité, on se met au hazard de n'en lire aucun, & de ne rien savoir du tout de ce qui se passe un peu loin de nous. Tous ceux qui écrivent dans la vûe d'informer le public, & qui le font après avoir pris un soin raisonnable de dé-

cou-

couvrir ce qui en est, quoi qu'ils ne disent pas tout ce qu'on peut dire, & tout ce qui est en effet, méritent ce semble, au moins quelque pitié, & qu'on agrée leur bonne volonté. Tous les ouvrages ne sont pas parfaits, & il y a des ébauches, qui ont leur prix, quoi que les desseins ne soient pas achevez. Il semble même que dans le siècle, où nous sommes, on aime mieux en matière d'Histoire de certains abrégés, qui donnent une idée raisonnable des affaires, que des détails ennuyeux de mille faits, & circonstances inutiles, qui n'en donnent guere d'autre idée que celle qu'on en a pris par la lecture des sommaires. On pouvoit donc tenir conte à l'Auteur de la lettre de sa Rélation pour quelque chose, puis que si elle ne contient pas tout ce qui se pouvoit dire sur la matière, elle semble en dire assez pour donner une information raisonnable de l'état des troubles qui sont dans l'Eglise Catholique de Hollande. Ajoûtez à cela comme l'Auteur s'est plaint plusieurs fois à moi que les deux partis faisant tout ce qu'ils peuvent pour ôter aux étrangers la connoissance de leurs affaires, sont extrêmement réservés à en parler, dans la crainte, peut-être, d'en trop dire à des gens qu'ils soupçonnent également de venir pour épier leur conduite en cette affaire.

Si donc la Rélation est imparfaite, que

234 REMARQUES HISTORIQUES

ceux qui s'en plaignent, accusent eux-mêmes leur réserve à l'en instruire. Car l'Auteur ne fait point de difficulté d'avouër que ce qu'il a écrit, est ce qu'il en a appris par-ci par-là, & de la voix publique des amis, & des ennemis de chaque parti; son intérêt ne l'engageant à autre chose qu'à écrire pour la satisfaction de quelques particuliers, auxquels il a adressé sa Relation. Cette réserve comme il me l'a avoué quelquefois, fut le premier motif qu'il eut de se défier du bon droit d'une des parties, car s'étant ingénument ouvert à quelques-uns de ceux, qui étant des principaux, pouvoient l'instruire pleinement de tout, leurs manieres mystérieuses, & les défaites dont il vit qu'ils se servoient avec lui, lui firent concevoir quelques soupçons, dont les suites n'ont pas contribué à le guerir.

Il est vrai que le bruit, qu'il fût peu après qu'on faisoit courir, qu'il avoit été envoyé exprès pour prendre connoissance, & faire un rapport circonstancié de ce qui se passoit à ceux, qui ont l'autorité d'en connoître, pût être cause de cette retenue en communiquant avec lui. Mais cela même ne donnoit-il pas lieu à de nouveaux soupçons, puis qu'en s'écartant ainsi de cette ingénuité & confiance que donne la justice d'une bonne cause, on laissoit for-

mer une impression d'autant moins avantageuse de ce refus, que cet homme étoit crû pouvoir faire des rapports de très-grande importance?

Que l'Auteur de la lettre soit un Catholique malhonête en ce que parlant à ses freres, il donne aux uns & aux autres le nom de parti & de faction. La sentence ne paroît pas moins précipitée en cette accusation que dans la premiere, qui l'a condamné de témérité à vouloir écrire. Car enfin il s'est expressément déclaré de ne faire tomber le nom de faction que sur *la passion humaine*, qui se remarque dans les uns & les autres dans la poursuite de leurs querelles, & sur la *division*, qui fait voir qu'ils ne sont pas unis par une parfaite charité. Quand la passion humaine, & la division, qui empêche qu'on ne soit uni d'une parfaite charité, ne seroit que d'un côté, comme apparemment l'Auteur des Réflexions pourroit bien en convenir, le mot de faction ne seroit pas si mal appliqué qu'il le pense, puis qu'au moins il y auroit des factieux d'une part, lesquels, selon le train ordinaire se donnant le droit & le tort à leurs adversaires, ne souffriroient pas que ceux-ci fussent traités avec plus d'indulgence qu'eux-mêmes, & ainsi ou à droit ou à tort, on parleroit de deux factions contraires, sans choquer les idées qu'on en a communément. Mais
pour

236 REMARQUES HISTORIQUES
pour répondre à l'Auteur des Réflexions
quelque chose de plus précis, quel nom
veut-il qu'on donne à tant d'ouvrages, &
de libelles diffamatoires, qu'on a lus, &
qu'on voit encore quelquefois sortir au jour
contre les partisans & le parti des Jésuites,
si ce n'est d'effors de plumes factieuses, &
de décharges d'une bile terriblement ani-
mée? Veut-on absolument sanctifier toutes
les démarches des Anti-Jésuites, de sorte
qu'il n'y ait jamais eu la moindre irrégula-
rité, qui ressentît le parti? La pensée de
l'Auteur de la lettre n'a pas été d'accuser
tous les particuliers des choses, qui lui ont
donné sujet d'attribuer le nom de faction à
l'un & à l'autre parti, mais pourvû qu'il y en
ait des deux côtez quelques-uns, qui soient
fortis hors des limites de la patience, de la
charité & de la modération Chrétienne, il
a eu sujet de parler de ces disputes comme
d'une querelle de parti à parti, & qui est
quelquefois arrivée jusques à des excès fac-
tieux.

Il ne conviendra peut être pas qu'on ne
puisse appliquer le nom de factieux (car il ne
s'est point servi, que je sache, du nom de
séditieux, comme le suppose l'Auteur des
Réflexions) *à des fidèles, tant qu'on demeure*
de part & d'autre attaché à l'Eglise, puis que
dans la notion universelle, & dans son sens
particulier, il n'y a aucune cause, pour
sainte

sainte qu'elle soit, qu'on ne puisse traiter avec de la passion humaine, & dans un esprit de division & d'aigreur qui n'est pas celui de la charité la plus parfaite: ce qui suffit pour qu'on puisse dire qu'il y ait des factions. Le nom que mériterait un parti qui s'obstineroit après la Sentence de l'Eglise n'étant plus celui de factieux, mais d'Hérétique formel, tant il est vrai que la faction peut subsister avec l'attachement & la soumission à l'Eglise; tant que les parties se poursuivent mutuellement par des motifs de passion humaine, comme on ne peut gueres disconvenir que l'on ne fasse ici en beaucoup de choses si on veut parler sincèrement.

On ne deshonne donc point les Jansénistes (en faveur desquels il paroît que parle l'Auteur des Réflexions) par un nom trop odieux quand on dit qu'ils vivent dans un parti, au soutien duquel quelques particuliers font paroître beaucoup de *passion humaine*; & même de celle qui est la plus opposée à la charité. Et il me souvient qu'une fois entr'autres l'Auteur de la lettre me témoigna d'être extrêmement scandalisé d'un livre Latin fait exprès pour décrier la personne du nouveau Vicaire Apostolique, sous le nom de *Diotrephes*, & encore plus de ce qu'ayant témoigné ses sentimens sur ce livre à une personne du parti,

238 REMARQUES HISTORIQUES
ti, lui témoignant combien il désaprou-
voit cette conduite & la croyoit préjudicia-
ble à leur cause, il lui entendit dire que *si*
on ne maintenoit le peuple par ces moyens dans
l'averfion de leurs ennemis, ils se verroient
bien-tôt abandonnez de tout le monde. Il est
vrai que celui qui fit cette réponse n'étoit
pas des importans pour la science & son ca-
ractere dans le parti: mais enfin ç'en étoit
un, & un de ceux dont les discours, &
peut-être les ouvrages donnent lieu d'at-
tribuer au parti le nom de faction. Je ne
veux pas relever ici la belle parole de l'Au-
teur des Réflexions, quand il dit qu'on ne
doit pas deshonoré par des noms odieux
ceux qu'on voit *soumis aux décisions de l'E-*
glise. Car en effet cette pleine & entière sou-
mission est la pierre de touche & le verita-
ble caractere de ceux qui n'aiment ni dis-
pute ni querelle. Mais que doit-on penser
des gens qui prêchent & qui écrivent de
grands livres d'*Avis sinceres,* pour faire con-
noître jusques où doit aller cette soumis-
sion, & selon la doctrine desquels il sem-
ble qu'on n'en doit aucune à la décision
donnée dans l'affaire présente?

L'Auteur des Réflexions prête du sien
à celui de la lettre d'avoir dit qu'il ne s'a-
gissoit d'*aucun point de foi dans toute la dispu-*
te: puis qu'il est évident qu'il assure le con-
traire, au moins qu'il y en a un peu.

ne croi pas pourtant qu'il estime une chose de peu, ce qu'il peut y avoir ici de dispute qui regarde la foi. Pour peu que la dispute regarde la foi, ce peu est de plus grande importance que toutes les autres matieres ensemble, sur lesquelles on pourroit être partagé, & qui ne regardent que la discipline de l'Eglise. Mais sa pensée a été que les griefs, dont on charge les Jansenistes étant en grand nombre, & la question de foi étant unique, celle-ci est peu en nombre à l'égard des autres, & ne fait qu'un seul sujet de dispute, pendant qu'on se querelle sur beaucoup d'autres.

Les Jansenistes cependant (que ceci soit dit une fois pour toutes; savoir, que l'Auteur de la lettre ni moi ne prétendons par ce nom, de donner aucune atteinte à la réputation & à la Religion de ceux de leur parti en les appellant ainsi,) les Jansenistes dis-je, nonobstant l'explication qu'on vient de donner au mot *de peu*, n'ont pas sujet de se flater que ce peu de matiere de foi, qu'on dit être en dispute entr'eux & leurs adversaires soit conté pour peu de chose par ceux-ci. Au contraire l'Auteur de la lettre a toujours crû que c'étoit le sujet capital de la désunion, & celui qui donnoit du relief à toutes les autres accusations, qu'on fait contr'eux. Au moins est-il sûr qu'il en a toujours oui parler en ce sens par tous

tous les partisans des Jesuites, qui ne considèrent les Jansenistes que comme de véritables hérétiques, & pour les rendre plus odieux leur reprochent toutes les autres choses, qui servent de matière à la dispute. Il est certain aussi, & ils peuvent en être sûrs, que les partisans des Jesuites sont prévenus du même sentiment, savoir que les Jansenistes, ou ceux à qui ils donnent ce nom sont de vrais hérétiques, qui n'usent de détours que pour nier la dette, & c'est ce que l'Auteur avoit assez insinué quand il se plaignoit comme d'un procédé contre la charité & la justice de donner le nom & traiter d'hérétiques ceux qui n'étoient peut-être éloignés que dans l'usage de quelque cérémonie Ecclesiastique, ou dans quelque sentiment qui ne regarde aucun article décidé. Et c'est ce dont Messieurs les Jansenistes doivent être convaincus une fois pour toutes, & prendre leurs mesures là-dessus que quand ils se seroient purgez de toutes les autres accusations, celle-ci restera toujours en pied à leur être objectée, quelques protestations de Catholicité qu'ils puissent jamais faire. Il est difficile de croire que ces Messieurs ne se soient pas aperçûs de cette conduite de leurs adversaires, & que tout le parti qui leur est opposé ne pensera, & n'agira jamais avec eux, & contre eux qu'en les reconnoissant & traitant en cette qualité,

qualité, dont l'imputation juste ou fautive qu'elle soit, fait le plan & la matière de leur triomphe.

Au reste l'on ne voit pas trop bien comme l'Auteur des Réflexions puisse trouver mauvais que l'Auteur de la lettre se soit plaint des playes qu'on fait à la charité, parce qu'il a protesté d'être, ou d'avoir voulu paroître indifférent dans la querelle. Au contraire il semble que ce soit proprement les indifférens qui ressentent le plus vivement ces sortes de blessures: car comme dans la chaleur de la mêlée, les combattans transportez de l'ardeur de leur courage ne sentent point les coups qu'on leur porte, & ne commencent à les sentir véritablement qu'après qu'ils sont retournez à leur sang froid, pourquoi veut-on que ceux, qui y ont toujours demeuré, ne puissent pas juger sainement de la qualité des coups qu'ils voyent que les combattans se portent réciproquement, & discerner où ils blessent, si c'est au cœur ou à la tête, s'ils frappent contre la charité ou la justice?

Le reproche qu'on lui fait de même d'avoir mis dans un même rang les Jansenistes & les Jésuites, au sujet de l'aversion mutuelle des partis, seroit mieux fondé, si on avoit droit de prendre à la rigueur, ou de tirer telle conséquence qu'il plairoit à ce qu'il a avancé sur ce sujet. Il a dit que les

242. REMARQUES HISTORIQUES

partis étoient si animez que les choses étoient à la veille d'en venir à des massacres, & qu'il y avoit des particuliers parmi les partisans des Jésuites, qui souhaitoient par un emportement furieux de devenir les bourreaux des Jansenistes.

Il n'est nullement contre l'usage & la maniere de parler, quand il y a un parti formé dans une Ville, de dire que pour peu que la dissension s'échauffe on en viendra aux couteaux, puis que quand tout le reste de la Ville seroit en repos, & aimeroit la paix, il n'y a pas d'apparence que son indolence dût arriver jusques à se laisser égorger sans opposer la moindre résistance. Cela est vrai, même à la rigueur, quand il n'y a qu'un parti qui aime le trouble, & cherche à insulter à ses adversaires, qui sont tous les amateurs de la paix, combien sera-t-il plus vrai, quand on voit de deux côtez des insultes reciproques, & que les discours écrits & imprimez témoignent de l'aigreur & de l'aversion? L'Auteur a donc pû dire qu'il y avoit à craindre plus que des disputes en voyant les choses dans cet état, d'autant plus qu'il n'a raporté que les emportemens d'un seul parti, qui n'est pas celui pour qui l'Auteur des Réflexions a pris la plume.

Que l'on ait rapporté parmi les chefs d'accusation des choses dont on n'a rien entendu jusqu'à présent, il y auroit de la mauvaise

vaise

vaine foi s'il étoit vrai qu'on en eût accru le nombre par simple gayeté de cœur : mais étant très-sûr que l'Auteur de la lettre n'a rien avancé que ce qu'on lui a dit & rapporté touchant les sujets de la division, il est étonnant que ceux qui en sont chargez, ne les connoissent point, ou veuillent faire semblant de ne les pas connoître. On pourroit croire le premier, en supposant ce dont eux-mêmes se sont plaints si souvent, savoir que non seulement on étudioit malicieusement leur conduite pour leur en faire querelle, mais même qu'on leur imputoit beaucoup de choses, dont ils ne convenoient point, ou dont ils n'étoient nullement coupables. Et cela ce me semble suffit pour ne pas supposer le second cas, dans lequel ils veulent nier ce dont ils savent qu'on les accuse.

Au reste je crois pouvoir assurer pour l'Auteur de la lettre qu'il ne se porte nullement pour garent de la vérité des accusations, qu'il a rapporté, puis qu'il n'en a parlé qu'en Historien, & qu'il n'a écrit que ce que des personnes, qui lui ont paru dignes de foi, lui ont raconté sur ces matieres. Ce qui justifie encore davantage son ingénuité en cela est qu'il a témoigné assez ouvertement qu'il ne prêtoit pas une grande foi à toutes ces charges, ou qu'il ne les croyoit pas d'un grand relief contre la conduite de ceux qui en étoient chargez, puis

Q 2

qu'il

qu'il écrit positivement qu'il les croit assez raisonnables pour revenir de l'éloignement où ils sont des usages de l'Eglise, & pour dissimuler leurs sentimens par un respectueux silence sur des choses que l'Eglise n'a point encore décidées, quand même il seroit vrai qu'ils fussent coupables (comme l'on dit) des désordres qu'il ne fait que rapporter.

Que s'il a exprimé quelques-uns de ces prétendus désordres en une manière qu'on ne voit point ce qu'on y peut reprendre. Il semble qu'on peut dire pour sa justification, qu'il ne fait que suivre en cela & parler selon l'idée des accusateurs, auxquels il est fort facile, que les choses ne paroissent pas aussi innocentes qu'à ceux qui ne voyent point ce qu'on y peut reprendre. Ces Messieurs ne peuvent ignorer combien un zèle hypocrite & malin peut tirer d'avantage auprès des esprits foibles de certaines accusations, par lesquelles en ne chargeant les personnes d'aucun crime réel, on les noircit néanmoins, & même avec un décri très-fâcheux sur des choses qui n'ont rien que de très-innocent. Combien de personnes y a-t-il auxquelles la moindre parole contre l'Immaculée Conception fait horreur, & qui regardent comme des monstres ceux qui témoignent de ne la pas croire; quoi qu'il n'y ait jusqu'à présent aucune décision de l'Eglise qui oblige de la défendre? Combien y a-t-il d'a-

mes

mes qui se croient fort pieuses, & qui pré-
 venues de la Théologie du Cardinal de
 Sfondrati sur l'état des enfans morts sans
 batême, se récrieront avec le dernier empor-
 tement contre ceux qui témoigneront de
 n'en être pas persuadez, & s'en formeront
 une idée comme de gens dénaturez, qui
 attribuent à Dieu une cruauté digne de
 toute sorte d'exécution? Il n'y a même
 rien de plus ordinaire dans la conduite de
 certaines gens, que de remplir, sous prétex-
 te d'une connoissance & d'une estime plus
 parfaite des œuvres de Dieu, l'imagina-
 tion des simples d'opinions extravagantes,
 desquelles il est quelquefois aussi dangereux
 de les vouloir désabuser, que de leur pro-
 poser des hérésies, tant leur esprit est pré-
 venu, sans qu'il serve de leur remonter
 que semblables opinions n'étant que des
 imaginations pieuses, n'obligent à aucune
 foi, & qui même souvent peuvent con-
 duire à l'erreur. Les condamnations, qui
 ne sont pas rares à l'Inquisition même de
 Rome de livres pleins de semblables idées
 d'une dévotion grotesque, font assez con-
 noître qu'il y a des Directeurs, qui non
 seulement les débitent dans les discours par-
 ticuliers, mais qui s'appliquent avec étude
 & travail à les accréditer dans des livres rai-
 sonnez; ce qui a cours jusqu'à ce que le
 coup de balai ait déchiré toutes ces toiles

d'araignées, qui aux yeux des ignorans sembloient comme de belles tapisseries orner si richement l'Eglise de Dieu. Tout ceci, ce me semble, va à prouver qu'on pouvoit passer à l'Auteur de la lettre ce qu'il a écrit de certaines imputations, dont leurs aduersaires chargent les Jansenistes, quoi que ceux-ci ne trouvent, & *ne voyent point ce qu'on y peut reprendre*, puis que sans les croire coupables il n'a fait que rapporter ce qu'on lui avoit dit d'eux.

Il n'a pas témoigné une plus mauvaise opinion de leur conduite, quand il a rapporté que leurs mêmes aduersaires les accusent de détourner certaines aumônes destinées à des offices particuliers de piété: car *bien loin de leur prêter par une pure calomnie une excuse maligne sur ce fait*, il proteste au contraire, après avoir rapporté ce dont on les charge, *qu'ils se plaignent qu'on leur prête ce vol*, c'est à dire qu'ils le nient absolument, & que *si on étoit bien informé de l'état des capitaux destinez à ces pieux emplois on les excuseroit plutôt que de les condamner*. Il confesse d'avoir ouï cette précise excuse de la bouche de quelques-uns d'eux, savoir que certains capitaux destinez pour une particuliere œuvre pieuse, ayant été ou déteriores, ou tout à fait perdus, comme peuvent être des maisons brûlées, dont le loyer étoit affecté à l'œuvre pie, il étoit impos-

impossible à celui, qui étoit chargé de l'administration de ces capitaux, de satisfaire à l'intention du Légataire, en quoi assurément il ne peut être coupable, ni plus à blâmer que celui, qui ne payeroit pas de son Patrimoine la dette d'un autre.

Encore une fois l'Auteur de la lettre en rapportant les griefs, dont on charge les Jansenistes, tels qu'il les a ouïs de la bouche de leurs adversaires, n'a jamais prétendu de leur donner aucun relief, ou crédit: Au contraire comme sa pensée a été uniquement de rapprocher les parties, en diminuant, & interprétant favorablement autant qu'il a pû les sujets de la desunion, il semble qu'à mesure de l'esprit de paix qu'il souhaite à tous, les Jansenistes en particulier devoient lui tenir un peu conte de cet adoucissement, qu'il a tâché d'apporter, au lieu de le faire responsable lui-même, & même de lui reprocher qu'il a voulu les charger plus que leurs adversaires même ne les ont chargé.

C'est avec la même ingénuité qu'il a rapporté & qu'on lui a dit de quelques Pasteurs, qui batissoient en langue vulgaire, sans prétendre convaincre personne de l'avoir fait. S'il a passé aux accusateurs que la chose ait été faite, ce n'a été que pour l'adoucir par l'interprétation favorable d'une bonne intention, ou tout au plus, d'un ca-

248 REMARQUES HISTORIQUES
price particulier, qui n'a pû nuire à la validité du Sacrement. Quand de même il rejette sur le peu d'habileté des Ministres du Sacrement de Pénitence les desordres qu'on leur attribué dans l'exercice de leur Ministère, *il ne prend de même aucune part à la calomnie des Adversaires du Clergé, & ne prétend de l'autoriser en aucune façon, mais supposée la verité de l'imputation, si elle se trouvoit telle, il a tâché de diminuer la faute par la plus favorable interpretation qu'on lui puisse donner. On proteste d'avoir défié tout le parti des accusateurs d'en apporter aucune preuve, & que jusqu'à présent il est dans le défaut de l'avoir fait.* Dieu soit loué que la faute n'ait jamais été commise : mais il sera difficile à persuader à tout le monde, que jamais on n'ait refusé aucune absolution, & qu'aucune personne n'ait jamais dit au sortir du Tribunal de la Pénitence qu'on lui avoit fait des interrogations chatouilleuses. Il est sûr, selon la pensée même de l'Auteur de la lettre, qu'on peut & qu'on doit quelquefois suspendre, & différer l'absolution à certains pénitens, & qu'il faut faire toutes les interrogations nécessaires pour découvrir l'espece du peché. Mais l'exercice de ce devoir, qu'on admet comme indispensable, n'est-il pas suffisant pour donner en quelques occasions lieu aux plaintes bien ou mal fondées, dont il est question, & pour jus-

justifier celui, qui écrit qu'il a ouï que quelques-uns s'étoient plaints ou à droit ou à tort ? Le défi, qui ne se voit suivi d'aucune accusation particulière, ne semble pas prouver évidemment le contraire. Car enfin quelle est la personne, qui voulût aller déferer le Confesseur dans l'un, ou dans l'autre de ces cas, puisque pour se justifier de la vérité de son imputation elle seroit contrainte de révéler des choses, qui demandent le plus le secret ? Ce qui semble le plus raisonnable dans ces rencontres est de passer son chemin & aller son train dans l'exercice des fonctions du Tribunal de la Pénitence, sans relever, ou se mettre en peine de bruits, qu'on en peut faire, & qui ne viendront jamais de personnes qui ayent une grande crainte de Dieu, & contre lesquels par conséquent on ne gagne rien à roidir, & à se vouloir justifier.

Le décri des Casuistes relâchés est une autre matière, sur laquelle il a plu à l'Auteur des Réflexions de se mettre en une encore plus mauvaise humeur, & venant au *dérèglement personnel* il semble croire qu'il peut bien avoir porté l'Auteur de la lettre *à trouver mauvais*, qu'on se récrie contre la corruption. L'accusation pourtant n'est pas directe; car ce seroit, comme on dit, prêcher l'abstinence le ventre plein, & reprendre les autres du même péché que l'on com-

250 REMARQUES HISTORIQUES
met. *Il est étranger, dit-on: On ne le connoît point, & on ne sait pour quelle fin il est venu dans ces Provinces.* En voilà bien assez pour ne rien précipiter en matiere d'accufation. Et plût à Dieu que ceux à qui on feroit plaisir de le décrier, en eussent usé avec cette réserve, ils n'auroient pas appris à le connoître pour ce qu'il est véritablement, après l'avoir fait malicieusement passer pour tout autre quand ils ne le connoissoient pas. Mais quoi qu'il en soit de sa personne, qu'il importe peu de connoître, venons au fait. *Il ne connoît pas assez bien, dit-on, les choses, s'il croit effectivement qu'il ne soit plus nécessaire de crier contre les relâchemens.* Il les connoît, & convient sans aucune difficulté du devoir & de l'obligation indispensable des Pasteurs de crier contre le relâchement. Et qui n'en conviendrait pas s'il est Chrétien, & s'il aime la verité qui est Jesus Christ même? Mais c'est contre les Auteurs du relâchement, ou pour parler plus précisément, c'est contre une certaine sorte de gens, qu'on croit quasi tous coupables ou complices de ce relâchement, qu'il a crû qu'on pourroit quelquefois épargner son zele, & se contenter de tuer le mal sans tuer le malade, d'attaquer le peché sans attaquer le pecheur. L'Auteur de la lettre, dira-t-on, parle également des *Opinions & des Auteurs relâchez*, & quand il pourroit avoir quelque

raison d'épargner les seconds, il ne peut pas épargner les premiers, sans trahir l'intérêt, comme on a dit, de la vérité & de Jésus Christ même. Mais pour le justifier de l'un & de l'autre il n'y a qu'à expliquer l'état de la question, & convenir de la matière de la dispute. Il y a des opinions relâchées par elles-mêmes, & d'autres qui peuvent paroître telles au zèle seulement des personnes parfaites. Crier contre les opinions de cette seconde espèce, pourroit bien être un excès de zèle, qu'il seroit à propos de retenir quelquefois, particulièrement devant la multitude, qui comme dit S. Ambroise, *Non sequitur ad excelsa, non ascendit ad sublimia*. L'exemple même de Jésus Christ montrant que la perfection n'est que pour ceux à qui Dieu a donné la force de le suivre au dessus de la montagne de ses conseils les plus parfaits. Ces Messieurs savent qu'on les appelle Rigoristes, c'est à dire, qu'on croit vouloir élever tout le monde à une perfection, dont tout le monde n'est pas capable, quoi qu'il fût à souhaiter qu'il le fût: *Prius enim unusquisque sanandus est, ut paulatim virtutibus procedentibus ascendere possit ad montem*. Il y a donc des opinions relâchées pour des parfaits, qui ne sont peut-être pas telles à l'égard des imparfaits, le nombre desquels est beaucoup plus grand que des autres: &
déclamer

252 REMARQUES HISTORIQUES
déclamer contre celles-ci pourroit bien n'être pas un zele *secundum scientiam*, tel que l'Apôtre le demande.

Il y a encore d'autres opinions plus dangereuses, & plus éloignées de la perfection, qu'il n'est peut-être pas toujours nécessaire de décrier, particulièrement quand leur décri vient à porter coup contre des personnes, qui peut-être les improuvent, quoi qu'elles ayent le malheur d'être soupçonnées de les favoriser & les suivre; & c'est ici où l'Auteur de la lettre a sans doute voulu appliquer ce qu'il dit que *la malignité naturelle de l'homme peut avoir grande part dans le décri des opinions relâchées*. On croit qu'il n'y a aucun Casuiste qui ose soutenir les opinions déjà expressément condamnées, car alors il faudroit crier au rebelle, & à l'hérétique. Il y en a d'autres qui ne le sont pas encore, & qui peuvent le devenir: mais est-ce aux particuliers à prévenir le jugement de l'Eglise, & à braver, comme si on avoit l'infailibilité dans la manche, en décidant de la fausseté des opinions, qui nous paroissent mal fondées? *Les Evêques de France, dit on, assemblez l'an 1700. se sont crus obligez à censurer de nouveau plus de six-vingt propositions déjà censurées par les Papes, les Evêques & les Facultez de Théologie, & d'en flétrir plusieurs toutes nouvelles.* Dieu soit loué.. Mais enfin

ce sont des Evêques chargez de l'instruction des peuples, des Evêques de tout un grand Royaume, assemblez pour pourvoir *ex officio* au bien de toute la nation, & d'autres Evêques qui ont *ensuré des opinions particulieres des PP. Saladin & Bernard Recollets, & des PP. Gobat & Tavernes Jesuites*, & non pas des particuliers, qui sous prétexte d'avertir les Chrétiens de veiller, de peur de se laisser surprendre par les ruses de l'esprit malin, crient que l'ennemi, c'est à favoir des Religieux, dont on ne fait rien de particulier sur le sujet de leur morale que par la prévention qu'on a que ce sont des partisans d'une morale relâchée, que cet ennemi, dis-je, est au milieu des fideles, & qu'il y fait un très-grand ravage..

Encore une fois il n'est pas clair qu'on puisse s'élever contre des opinions, & les flétrir avant qu'elles ayent été déclarées mauvaises par une autorité légitime, & que d'autres que des Evêques puissent s'attribuer ce droit; celui des particuliers ne pouvant gueres s'étendre qu'à tâcher par la dispute, ou par des éclaircissemens en livres d'en montrer l'insubsistance, & le peu de fondement; bien loin de pouvoir déclamer en général contre des désordres, qui ne sont point spécifiés, & dont le décri ne fait quasi point d'autre effet, que de

ruiner

ruiner la réputation de ceux qu'on prétend d'en être les Auteurs.

N'est-ce point par un excès de zèle, qu'on veut bien croire pieusement n'avoir en vûë que de bons effets, que dans la crainte que la lettre ne fasse impression sur quelques personnes on croit devoir s'élever avec force contre l'opinion scandaleuse qu'on y avance tombant le jurement du formulaire, qui remplit d'horreur à la première lecture. Quoi donc, est-ce une opinion si abominable que de croire pouvoir faire en conscience ce que les Puissances Ecclesiastiques commandent, & que la Suprême permet? Et doit-on regarder avec horreur tous ceux qui n'ayant jamais lû le livre de Jansenius ont juré sur la foi de toute l'Eglise Romaine, quelques particuliers exceptez, qu'il auroit eu des sentimens erronées, & déclarez tels après les examens, & les discussions ordinaires? Si cela est, le nombre des dévoyez est aussi grand que le nombre des croyans est petit, & il sera d'orenavant bien difficile de savoir à quoi s'en tenir & sur quoi appuyer sa foi & régler sa conduite. L'Auteur de la lettre ayant assez témoigné qu'il ne croyoit nullement matiere de foi divine le fait de Jansenius, n'a voulu à coup sûr dire autre chose touchant la signature du formulaire, sinon qu'on pouvoit faire à son égard ce que les Juges font tous les jours, savoir

savoir condamner, *secundum allegata & probata*, ceux qui sont prouvez coupables de quelque crime, entendant parler, comme il le déclare expressément de soi, de ceux qui n'ont jamais lû le livre de Jansenius, & qui s'en tiennent à la déclaration de l'Eglise. La chose est plus délicate qu'on ne pense, & ceux qui se croient permis de traiter d'*opinion scandalense & horrible*, celle qui a réglé la conduite de tant de Prélats & de peuples, ne ménagent assurément pas assez les égards de la pudeur, qui conseilleroit au moins de taire un sentiment si choquant, & semblent donner trop à l'estime de leur propre sentiment. Je ne doute nullement que si l'Auteur de la lettre parloit ici lui-même, il ne dît des choses assez fortes pour soutenir ce qu'il a avancé. Ce que je croi pouvoir dire à ce sujet est qu'on peut à très-bonne raison appliquer ici l'avertissement de S. Paul, de ne point juger le serviteur d'autrui, que ceux qui s'abstiennent feront bien de ne point condamner ceux qui mangent, étant tout au moins très-possible si ceux qui refusent de signer le formulaire ont quelque raison pour ne le pas faire, que ceux qui le font en aient aussi, sans *envoyer au Diable*, Pape, Cardinaux, Evêques & peuples, sur la présomption de leur sentiment particulier, ce qui

256 REMARQUES HISTORIQUES
qui va là, si l'opinion qu'ils suivent, & pratiquent est *scandalense, & abominable.*

L'Auteur de la lettre n'a pas plus de raison selon le sentiment de l'Auteur des Réflexions, à nier la subsistance des Chapitres & de leurs droits, tels que ces Messieurs les prétendent & les font valoir. *Ces droits mêmes sont si bien établis que tous ces raisonnemens ne peuvent les ébranler.* Je suis encore obligé de protester ici au nom de l'Auteur de la lettre, que ce qu'il a écrit sur cette matiere n'est nullement pour les ébranler ou les détruire, & qu'il les souhaite très-entiers & très-reconnus. Mais seulement pour publier les sentimens, ou les scrupules, qui lui sont restez après la lecture des écrits, qui lui sont tombez entre les mains sur cette matiere. Je pourrois ajouter en son nom, même après ce que l'Auteur des Réflexions a répliqué contre *ses raisonnemens impuissans*, les raisons ou considérations suivantes. Que l'exemple des Cathédrales dans les Pais Catholiques, où les *Graduez* tout au moins sont élus par les autres Chanoines, n'a pas une entiere parité avec les Chapitres de Hollande. Les premiers sont reconnus par le Pape, & jouissent de leurs prérogatives sans aucune opposition, & l'on ne produit rien en faveur des seconds qui prouve cette reconnaissance. *Les Papes ont toujours nommé pour*
gouver-

gouverner cette Eglise, dit-on, un de ceux que ces Chapitres leur avoient présentez. Il semble qu'ab initio non fuit sic. Il a été un temps ou il n'y avoit bonnement, ni Gouverneur, ni élection, & dès même qu'on a commencé à présenter, il y a au moins un cas, ou un étranger fut envoyé pour gouverner la Mission, & qui la gouvernat en effet sans avoir été nommé ni élu par les Chapitres. De plus les élections que font les Chapitres font de leurs Evêques particuliers, & il est inoui qu'ils souffrent que ces Evêques ainsi choisis soient consacrés Evêques d'autres Eglises étrangères. Comme donc ces Messieurs s'accommodent-ils d'un titulaire de Sebaste, de Castorie, ou d'autre Eglise, sans prétendre qu'il porte le titre d'Utrecht, ou d'Harlem, puis qu'ils veulent être Chanoines de ces deux Eglises seulement, & qu'ils ne le sont pas effectivement des autres? Tout au plus ils présentent trois personnes, & prient le Pape d'en nommer un pour être leur chef, & non pas leur Evêque particulier tant que Chanoines, auquel cas celui-ci devoit prendre le titre de leur Eglise, au lieu qu'il suffit qu'il ait la consécration Episcopale pour être le chef de leur corps, quelque nom qu'on lui donne, & qui ne laissant pas d'être un corps d'Ecclésiastiques, a besoin de Supérieur & de chef,

258 REMARQUES HISTORIQUES
sans qu'il soit besoin que ceux-ci soient
Chanoines. En troisième lieu, si ce Cler-
gé est véritablement un Chapitre particu-
lier pourquoi ne se règle-t-il pas comme
les autres au sujet spécifique de l'élection
des Chanoines, dont une partie par tout
ailleurs est choisie par l'Evêque & l'autre
par le Chapitre & d'autres encore par le
Pape selon les mois, dans lesquels échéent
les provisions qui sont à faire. Cette for-
me étant aujourd'hui commune, il faudroit
ce semble, montrer quelque privilege par-
ticulier qui dispensât les Chapitres en ques-
tion de l'obligation de s'y conformer, au-
trement, il y a sujet de leur disputer le ti-
tre de Chapitres, puisqu'ils se conforment
aux manieres des autres Corps de même na-
ture dans les choses principales qui les font
connoître pour tels.

*Il n'est pas croyable, dit-on, que les Con-
ventions faites entre les Vicaires Apostoliques
& les Chapitres aient été inconnus à Rome, &
le silence des Ministres du S. Siège sur ces Con-
ventions est plus qu'une demi preuve qu'ils re-
connoissent la réalité des Chapitres. Qu'a-t-
on apporté pour prouver que ces Conven-
tions connues & qui n'ont pas été improu-
vées à Rome autorisent ces Messieurs à se
donner le nom de Chapitres? Toute sorte
de Corps peuvent traiter avec leurs chefs,
sans que ces conventions leur donnent le
droit*

droit de se qualifier d'un titre qu'ils n'auront pas dans leur Institution. Toutes les Confrairies, & les assemblées de personnes qui veulent bien concourir à une fin, peuvent comme membres unis à leur chef traiter & convenir avec celui-ci de ce qu'il leur plaît pour leur Gouvernement, ou leur conservation. On dit de plus. Quand jamais ces Messieurs non plus que les Prêtres qui peuvent être encore aujourd'hui en Arménie dans le Diocèse de Sebaste, n'auroient pensé à prendre le nom de Chanoines, ils n'en seroient pas moins autorisés à traiter avec leur chef spirituel quel qu'il fût, sans que Rome le prît en mauvaise part, puis qu'au contraire c'est dans l'approbation & par le commandement du S. Siège, que tout Clergé vit uni, reconnoît, & reçoit les ordres de son Supérieur, quelque qualité qu'ayent le Supérieur & les inférieurs, qui n'ont besoin pour cela que du titre de leur état Ecclesiastique, & de la justice de cette mutuelle correspondance pour les conventions dont on veut parler.

La delicateffe de la Cour de Rome à ne point souffrir que des Eglises ou des Chapitres s'attribuent des droits qui ne leur appartiennent pas, non seulement n'est point en opposition dans le cas présent à la conduite des mêmes Chapitres à cet égard, mais l'approu-

ve pleinement, sans toutefois les autoriser ou les caractériser d'aucun nom, ou titre de Chapitre, qui n'est nullement requis en ce point de l'usage & de la conversation de la Discipline Ecclesiastique qu'il semble que Rome cherche & veuille autoriser. Il se dit Chanoine à Rome. Et il n'est pas clair qu'un étranger qui ne sçait les choses que par ce qu'il en a appris, agisse de mauvaise foi & témoignant de n'être point convaincu de ces prétentions, puisque pour une très-grande présomption de sa credulité il a le refus de la Cour de Rome à reconnoître ces Chapitres, & qu'il paroît même incroyable que Rome osât protester & demeurer dans ce refus, s'il y avoit des *Actes* des Papes *Urbain VIII.* & *Alexandre VII.* dont la reconnoissance autorisant un plein droit, seroit d'un préjugé, auquel tous leurs Successeurs n'auroient pû s'opposer.

La conséquence donc qu'a tiré l'Auteur de la lettre de toutes ces premisses n'est donc pas si éloignée qu'on ne la puisse voir, quand on veut la regarder. Il est bien plus difficile de remarquer comme, & par quelle voye les *Chapitres des Eglises particulières d'Utrecht & d'Harlem* se sont toujours maintenus conformément aux *Canons*, & à l'esprit de l'Eglise dans le droit, ou au moins l'usage de pourvoir le mieux, qu'il leur étoit

étoit possible aux besoins des Eglises abandonnées, puis qu'on ne comprend gueres qu'ils s'y soyent appliqués autrement qu'en présentant comme ils disent trois sujets, un desquels étant agréé, & consacré par le Pape, ils ont été ensuite appliqués par celui-ci au soin des Eglises particulieres; ce qui pouvant leur être commun avec toute sorte d'Etrangers, & le leur étant effectivement avec les reguliers de la Mission; qu'ils considerent apparemment comme tels, on ne voit pas trop comme pouvoir faire un honneur particulier à ces Chapitres de ce soin universel de pourvoir aux Eglises abandonnées. C'étoient les Evêque Titulaires qu'ils consideroient comme leurs chefs qui étoient les depositaires de la Mission Apostolique & de l'autorité de l'Eglise, pour employer les Ecclesiastiques de quelque qualité qu'ils soient dans le Gouvernement des Eglises particulieres & la conduite des Ames: & cela étant, tout le droit dont on peut se parer, tout le merite qu'on en peut prétendre, n'est, ce semble, gueres plus qu'une puissance obedientielle, semblable à celle dont on parle dans les écoles, que toutes les creatures ont à faire des miracles, & à être les instruments de la toute puissance de Dieu.

Mais ce n'est pas de ceci dont il est question. Comme on a déjà dit: L'auteur

de la lettre n'a jamais eu la moindre pensée de disputer à ces Messieurs le titre de Chanoines, & il les verroit très-volontiers en une pleine, & paisible possession de tout ce qu'ils prétendent sur ce point : mais comme il écrivoit librement & familièrement à un ami, il a exposé au plus juste les scrupules qui l'empêchoient d'acquiescer aux raisons; qu'il avoit lû dans les livres écrits sur cette matière qui lui étoient tombés entre les mains. Il est même fâché & souhaitteroit que Rome en usât à leur égard comme elle en use à l'égard de quelques Eglises, qui sont dans les terres des Infidèles auxquelles elles nomme des Pasteurs, qui en portent les titres, & auxquels Pasteurs il ne croit pas que les Princes Infidèles refusassent l'exercice de leur soin Pastoral, si ces titulaires étoient assés courageux pour se porter sur les lieux, & vouloir l'entreprendre. Au moins est-il certain, que le Sultan n'empêche aucunement aux Chrétiens qui vivent dans son Empire de recevoir la direction spirituelle de ceux qui en prennent soin pourveu qu'ils vivent dans la soumission des autres sujets & ne trouble point l'Etat : Et qui doute que leur Haute-Puissances, qui ne prennent aucun intérêt dans les titres d'Evêques d'Utrecht & d'Harlem, n'eussent la même indulgence pour des Pasteurs, qui

qui auroient effectivement les titres de ces Eglises particulieres, & qui par la n'acquerrant aucun nouveau droit, ne feroient aucune nouveauté dans la forme, avec laquelle ils sont aujourd'hui tollerez, & même favorifés, revêtus d'un titre étranger? On fçait que dans les lieux que la Republique de Venife poffede au Levant, comme à Courfiou & ailleurs, ou les Villes ont titres d'Evêchez, il y a deux Evêques, un pour les fidelles qui fuivent le rit Latin, & un autre pour ceux qui fuivent le Grec, qui y vivent avec la plus grande union du monde, chacun gouvernant fon troupeau, & la Republique les favorifant également par l'amour uniforme qu'elle a pour fes fujets de l'une & de l'autre Religion, fans que la Republique qui professe obéiffance au Pape trouve mauvais que les fujets Grecs nomment, & obeiffent à leurs Evêques particuliers, de même que le Sultan ne se met aucunement en peine à qui les Catholiques Romains obeiffent pour le fpirituel, pourveu que les droits de la Souveraineté, foyent respectés des uns & des autres, & qu'il en retire la même foumiffion.

On ose dire qu'il est même étonnant que Rome ne tire aucun avantage de cette facilité, qu'elle doit ce semble raisonnablement fupposer dans Messieurs les Etats, & qu'elle ne vient point à la resolution de

nommer des Evêques particuliers aux Eglises, qui sont sous leur domaine, puis qu'encore qu'ils y fussent sans revenus, & sans pompe, comme sont les Evêques Grecs, ils y seroient ce semble avec un peu plus de reputation & de credit par rapport aux Catholiques, & on iroit au devant de mille difficultez qui se presentent à cause de la diversité de Jurisdiction, qu'on suppose differente & plus bornée en un titre d'une Eglise étrangere qu'en un Evêque particulier du lieu, où il reside. Mais ce n'est pas l'affaire ni de l'Auteur de la lettre, ni le mien, c'est pourquoy je passe à la suite des Reflexions.

L'auteur de celle-ci se plaint amèrement de la deposition de Mr. de Sebeste, & on la plaint avec lui, d'autant plus, qu'on n'entend personne, qui ne porte au Ciel par ses louanges la très-grande vertu de ce Prelat, & qui jusques à ses adversaires ne lui fasse honneur d'une probité toute entiere. On se plaint que ces mêmes adversaires ne se montrent point sensibles à la generosité de toutes les ames un peu bien faites, qu'on voit toujours pardonner à ceux qu'ils ont vaincus, & qu'étant enfin venus à bout de le terrasser, ils n'aident point à le relever, ce qu'ils pourroient faire en toute conscience, quand après lui avoir fait reconnoître sa faute & sa
foi-

foiblesse, ils l'auroient réduit à promettre changement & de vivre en paix avec eux. C'est ainsi qu'on en use dans le monde, & il ni a guerre de gens, qui ne prissent pour un reproche d'infamie, si on disoit d'eux qu'ils ne veulent ni paix ni reconciliation.

Mais disent-ils, ce n'est pas leur affaire. Leur zèle les a poussés à crier contre Monsieur de Sebaste pour l'intérêt de la Religion: Monsieur de Sebaste a été jugé, & condamné: ce même zèle les oblige de le fuir, bien loin de vouloir aucune reconciliation ou intelligence avec lui. S'il étoit aussi facile à persuader comme à dire beaucoup de choses, on croiroit peut-être celle-ci: mais par malheur on voit tous les jours tant d'écumes, & d'impuretés dans le zèle, de certaines personnes, qu'on n'a pas sujet de le tout prendre pour de l'or le plus pur. Si Mr. l'Evêque de Sebaste nonobstant l'Eminence de son caractère Episcopal qui suppose un homme parfait, est bien loin de cette perfection au gré de ses adversaires, au moins en ce pourquoi ils le poursuivent avec combien plus de raison peut on douter de la pureté du zèle de ceux qui font tout leurs manèges à la sourdine, & qui bien loin de montrer le front pour l'intérêt de la vérité qu'ils voudroient qu'on crût qu'ils soutiennent, ne veulent pas même que le criminel qu'ils ont sur-

266 REMARQUES HISTORIQUES
pris, sache pourquoi on le punit. Ce trait
échappe de ma plume, & tout indifférent
que je sois dans la querelle aussi bien que
l'Auteur de la lettre, je ne sçai que ré-
pondre à ceux qui se plaignent des procédu-
res tenues en cette cause, & je suis contraint
d'avouër avec l'Auteur des Reflexions,
qu'autrefois les Romains avoient une autre
idée de l'Etat de cette Eglise, que n'en ont au-
jourd'hui les Ennemis de Mr. de Sebaste.

Mais il est dit que l'Auteur de la lettre
ne fera pas long-tems d'accord avec celui
des Reflexions, celui-ci lui impute comme
*une grande injustice de vouloir que parce que
les esprits sont aigris on puisse dépouiller les
Chapitres de leurs droits, & leur donner pour
Pasteur chef & Evêque un des plus Passionnés
Adversaires de Mr. de Sebaste & des principaux
Ecclesiastiques du Clergé.* J'ai dit qu'il lui im-
pute tout ce qu'on vient de lire, car je
suis sûr que ce ne fut jamais la pensée de
l'Auteur de la lettre de prétendre ny l'une
ny l'autre de ces injustices : savoir de pri-
ver les Chapitres de leurs droits, ni de
leur donner pour Pasteur aucun de leurs
adversaires. Il n'étoit pas convaincu du
droit des Chapitres, comme on l'a dit tant
de fois, & il lui paroïssoit de pouvoir être
du côté de Rome, qui de l'aveu même de
ces Messieurs leur dispute ce droit. Dans

gris il a pû dire fans leur faire grand tort qu'en tout autre temps leur nomination auroit été plus recevable, & que le Pape a sujet de prendre des mesures plus assurees que celle de remettre la Mission en des mains qu'il croit pouvoir accroître plutôt que d'assoupir la meffiance. Il ni a rien ce me semble de plus naturel que de penser que ces Messieurs nommant éliroient un de leurs Corps, & qui fut dans leurs sentimens, & dans leurs interêts: Il est de la même notorité, que le Pape prevenu que ces Messieurs ne sont pas dans toutes les dispositions, & sentimens où il les souhaite, ne se conformeroit pas volontiers à cette élection. De la il est évident que la meffiance s'accroîtroit plutôt que de s'éteindre par leur élection puis qu'un des partis aigris, & divisés ne peut avoir le superieur de son côté que l'autre ne s'en meffie, & ne s'en rebute: Et si ces Messieurs se remuent pour n'en pas accepter un, qu'ils croient dans les interêts de leurs adversaires, combien plus se remueront ceux-ci, en toute maniere plus sensitifs & plus agissants qu'eux, comme ils en ont l'expérience, & d'où viendra la paix & le repos qu'on cherche & qu'on attend.

Voilà donc l'Auteur de la lettre purgé du reproche d'une grande injustice, dont celui des Réflexions le croyoit coupable, puis qu'en effet il n'a aucunement prétendu ce qu'on

qu'on suppose, & qu'on ne voit pas même surquoi ce reproche étoit fondé par rapport au second chef, n'ayant proposé ou *sugeré l'expedient* de la nomination d'aucun sujet capable de rallumer le feu de la division, & capable de rendre l'Eglise Hollandoise esclave des ennemis déclarez du Clergé, & de ceux qui les protègent à la Cour de Rome: mais seulement il a crû que le Pape avoit sujet de prendre des mesures pour ne pas accroître la méfiance, qui, comme on a dit, est aussi prête à renaître & à être fomentée par l'élection d'un sujet pris d'un parti que de l'autre.

Au reste le surplus des chefs sur lesquels les Auteurs de la lettre, & des Réflexions peuvent être en opposition de sentimens, n'est pas grand si l'on se veut entendre. L'Auteur de la lettre prétend que Monsieur de Sebaste a été oui, examiné & jugé à Rome dans les formes, & il est incontestable, dit celui des Réflexions, qu'il n'a jamais été ni oui, ni examiné au Tribunal de l'Inquisition. Cependant nonobstant cette contradiction apparente ils peuvent être accordez, & avouër qu'ils ne disconviennent point. Le second confesse apparemment ce que Monsieur de Sebaste ne nie pas, savoir qu'on lui a demandé ses réponses sur plusieurs Articles, qu'il a bien voulu qu'on rendit publics, de même que ces réponses.

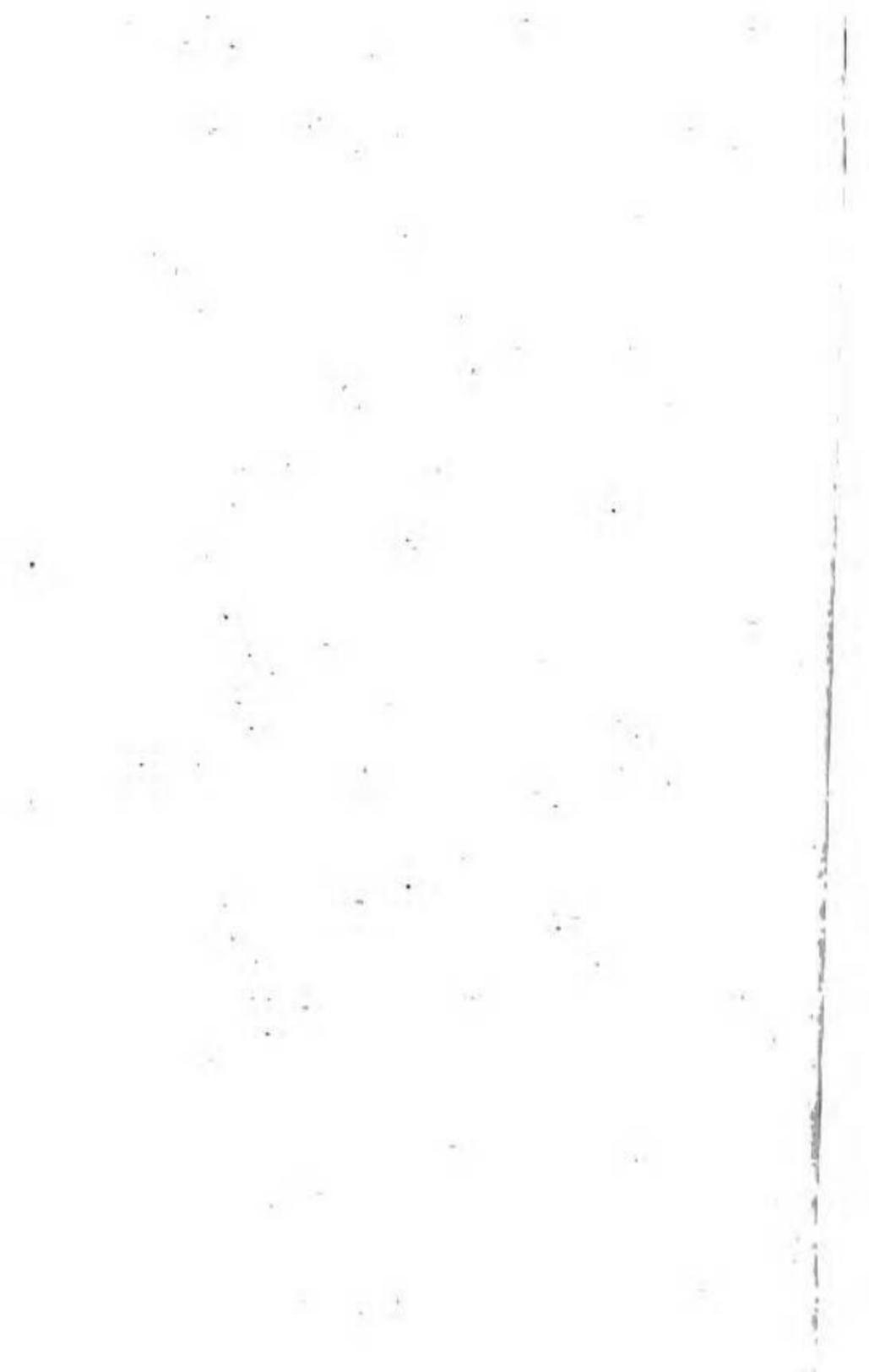
ses. Ensuite de celles-ci on a rendu une Sentence & Décret, en quel Tribunal que ce soit, *Coram Sanctissimo*, qui tout au moins dit que ces réponses n'ont pas satisfait, & qu'on le déclare démis. L'Auteur de la lettre a pû prendre cela pour des procédures judiciaires, & dire que Monsieur de Sebaſte a été oui, & jugé. L'Auteur des Réflexions n'est pas content de ces procédures & de cette forme de jugement, & à cela l'Auteur de la lettre n'a rien opposé, ni blâmé le sentiment de ceux qui pensent comme lui: au contraire il semble n'en avoir pas été éloigné, puis qu'il confesse qu'il *ne fait que répondre à leurs plaintes*, & que ce n'est qu'en vûë d'adoucir les choses, & de rapprocher les esprits qu'il *conseille d'acquiescer* à la Sentence rendue, sans improuver pour cela en aucune façon les recours & toutes les autres voyes legitimes qu'on peut employer pour obtenir une meilleure justice, quand on croit d'être lésé injustement.

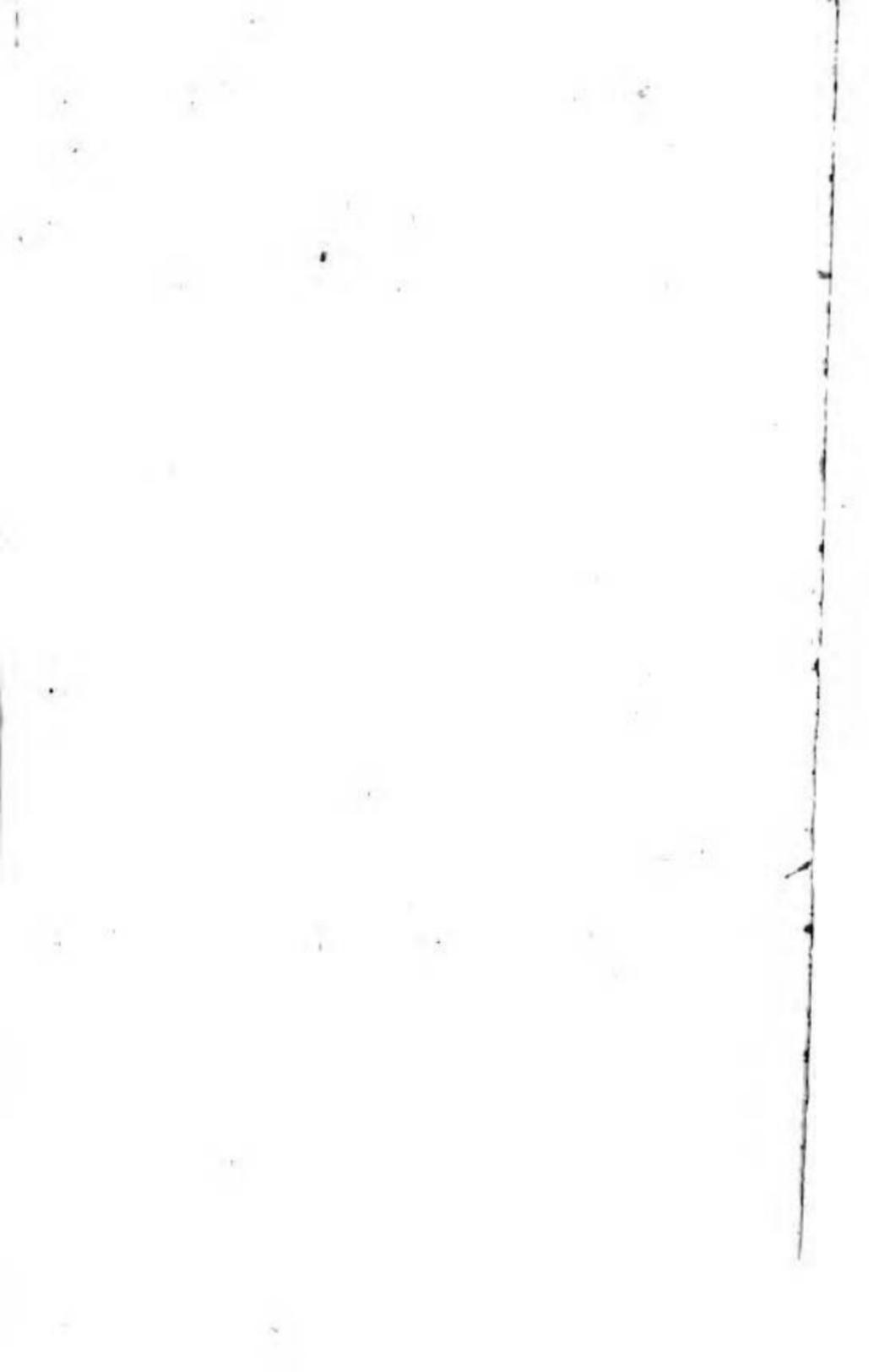
Il n'est pas si nouveau dans l'Histoire Ecclesiastique, qu'il ne sache que ces recours ont été pratiquez de l'aveu même des Papes, qui les ont non seulement soufferts, mais dont quelques-uns les ont commandez, puis qu'enfin leur infailibilité dans les choses de foi, ne les met pas à couvert des surprises, quand il s'agit de procès & de

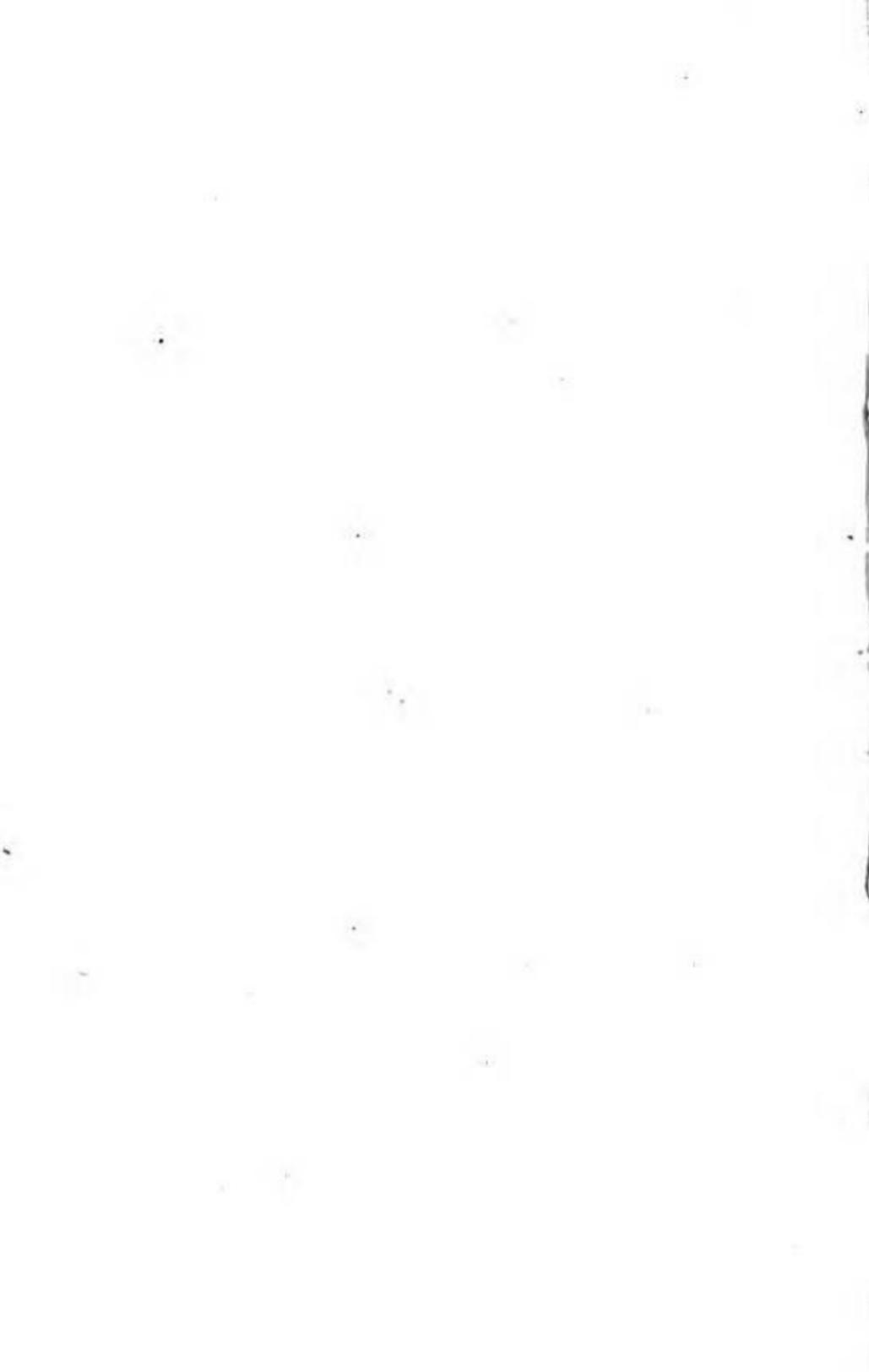
270 REMARQUES HISTORIQUES
de querelles de fait portées à leurs Tribu-
naux. Le doute qu'il prétend pouvoir, &
devoir rester dans les esprits ne regarde
que le recours aux Puissances Sécularies
pour la manutention spécifique de Monsei-
gneur de Scabste dans l'exercice de sa Char-
ge; & sa raison est que sans Jurisdiction,
il ne peut l'exercer, & que la suspension
ou privation de cette autorité spirituelle,
juste ou injuste qu'elle soit, rend invalide
tout ce qu'il peut faire en conséquence de
cette perte. Voilà son sentiment particu-
lier & le mien, & une question sur laquel-
le il recevra toujours avec docilité les éclair-
cissemens qu'on voudra lui donner, savoir
si la suspension ou la déposition juste ou
injuste d'un homme, qui occupe une di-
gnité, ou pour mieux dire un emploi, du-
quel il peut, comme on suppose ici le Vi-
caire Apostolique être éloigné, *amotus ad
natum* de l'Instituant, ne le prive pas de la
Jurisdiction spirituelle, & si l'usage qu'il
en feroit après cette destitution, seroit va-
lide. Il proteste de même avec toute la sin-
cerité possible, que comme aucun intérêt
ne l'a mû à écrire les sentimens dans cette
querelle, il n'a jamais eu la moindre pen-
sée d'offenser personne, ni de disputer au-
cun droit à ceux qui le prétendent. Ses
sentimens étant en effet des sentimens d'un
particulier sans autorité, & ce qu'il écrit
pour

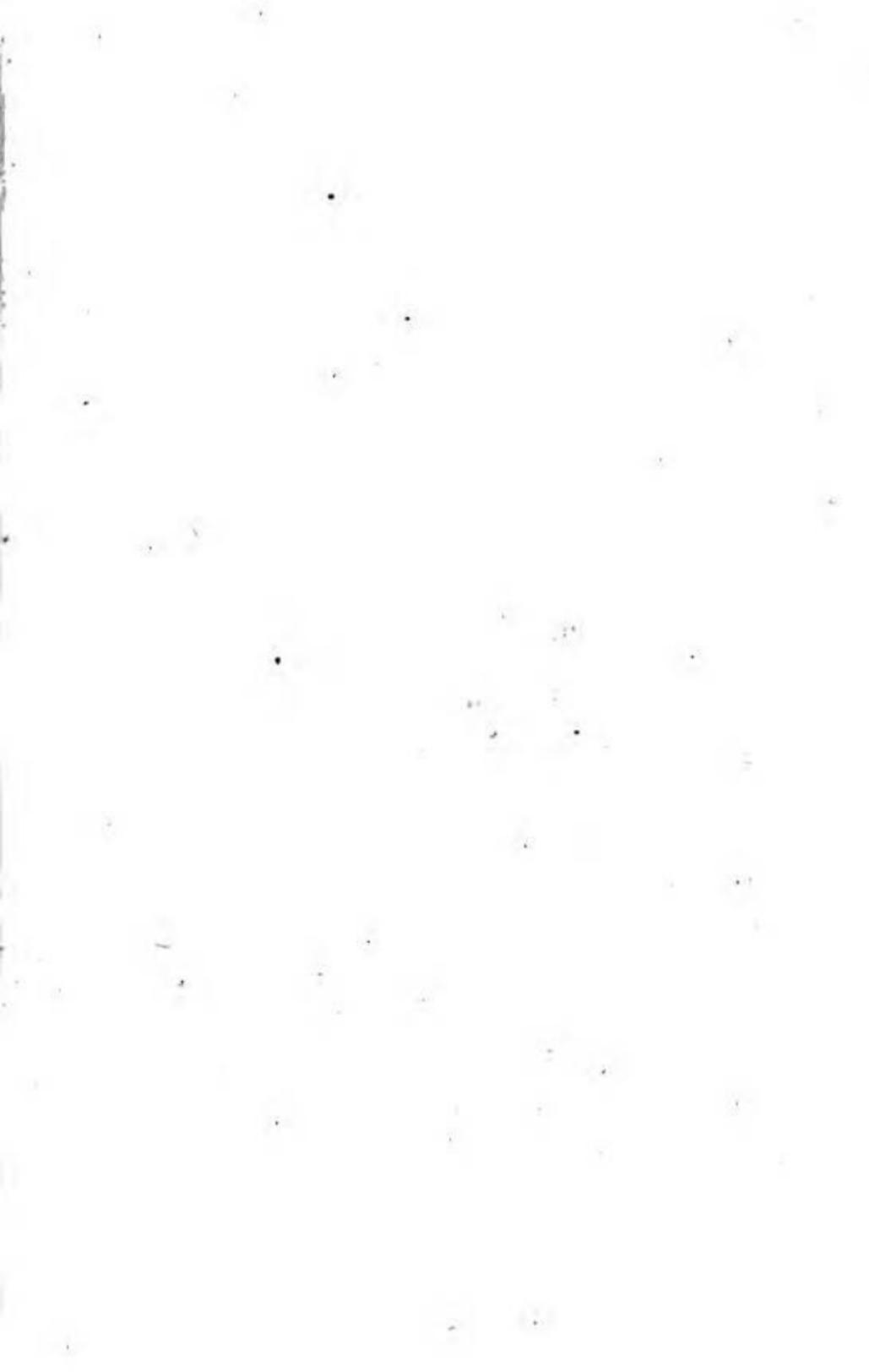
pour la satisfaction particulière ne pouvant déroger aux droits de ceux qui en sont effectivement revêtus. Ce qui l'a un peu étonné, a été de voir que ces Messieurs, qui n'ont pas sujet de le soupçonner par ses écrits de favoriser excessivement leurs adversaires, se soient portez à le pousser aussi vivement qu'ils ont fait, & de le ménager si peu étant assez raisonnable de penser que dans l'état où sont leurs affaires ils ne devroient pas écarter ceux qui leur peuvent prêter un témoignage favorable, avec un véritable désintéressement, qu'ils devroient au contraire chercher à les informer de la pureté de leurs intentions & de la droiture de leur conduite, s'ils croient le pouvoir faire, ce qui assurément ne leur seroit d'aucun préjudice: Ce qui le consolera, est qu'il se verra porté par là, où il vouloit arriver, c'est à dire reconnu pour véritablement neutre en cette affaire, & que par conséquent son témoignage en sera plus digne de foi, puis qu'on le voit également en opposition, & en butte aux deux partis, qui confessent par là qu'il n'a pas cherché à les flater.

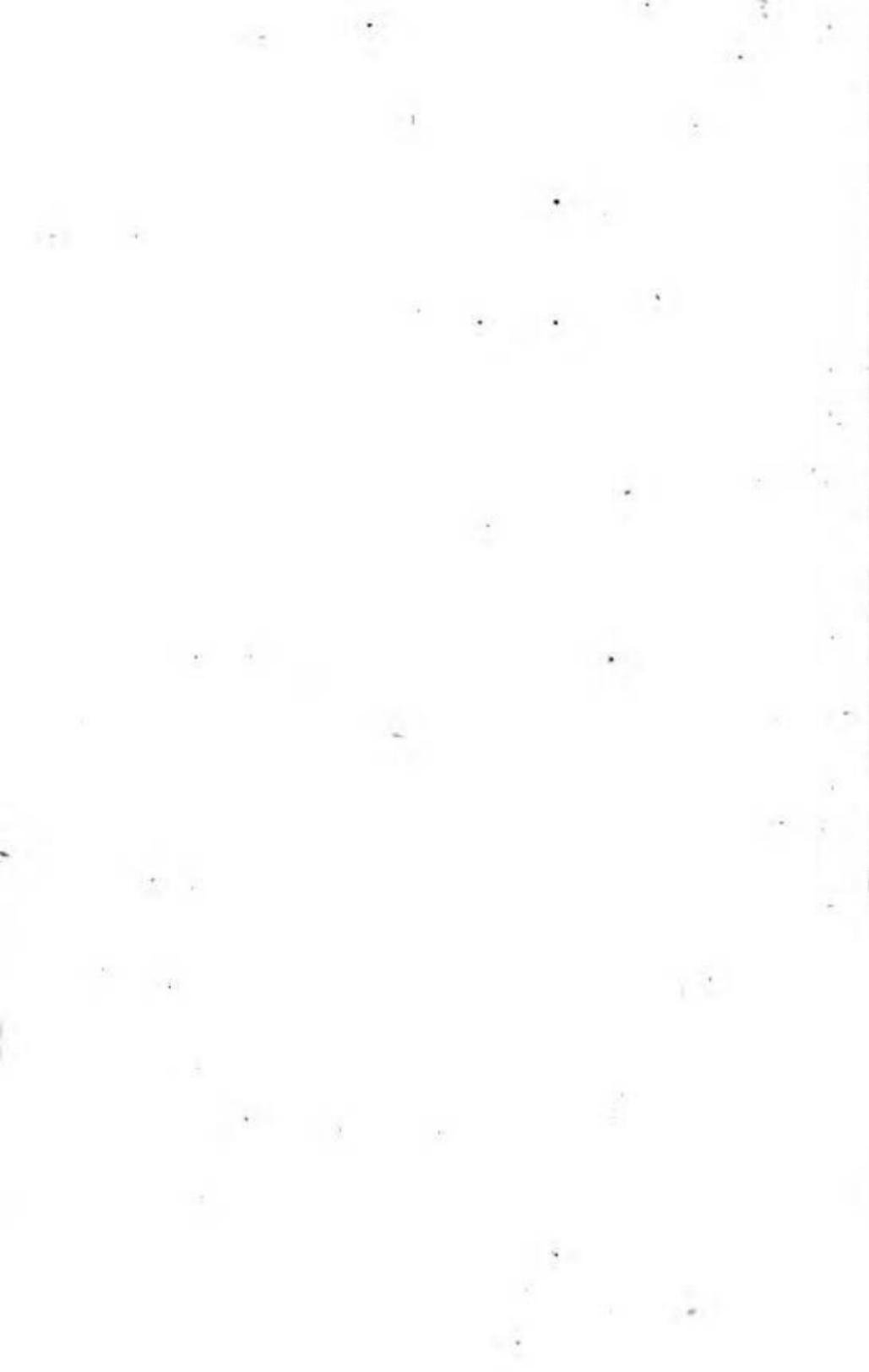
F I N.











Österreichische Nationalbibliothek



+Z15631760X





